LVII
C
17.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

LVII
C
17
NAPOLI

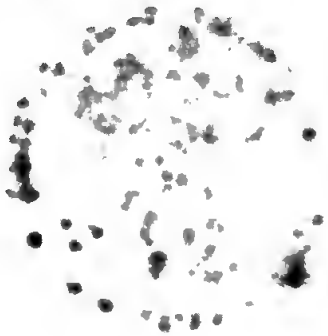
HISTOIRE

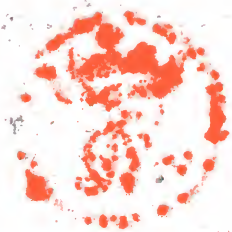
PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE.

TOME IV.





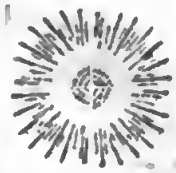
HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

NOUVELLE ÉDITION, revûe, corrigée, augmentée, & enrichie de Cartes géographiques, très-exactes.

Nequicquam Deus abſcidit
Prudens, Oceano diſſociabili
Terras, ſi tamen impiæ
Non tangenda rates tranſiliunt vada. *HORAT.*

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. NAPOLI III

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE.

Des établiſſements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE NEUVIEME.

LE Bréſil eſt un continent immenſe de l'Amérique méridionale. Il eſt borné au Nord, par la riviere des Amazones; au Sud, par le Paraguay; à l'Oueſt, par une longue chaîne de montagnes qui le ſéparent du Pérou; à l'Eſt, par la mer du Nord. On donne à ſes côtes douze cent lieues d'étendue. L'intérieur des

terres, trop peu connu pour qu'on en puiſſe déterminer la profondeur, eſt coupé du nord au Sud par les hauteurs d'où ſortent pluſieurs grandes rivieres, dont les unes ſe jettent dans l'Océan, & les autres dans la Plata.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orenoque dans ſon troiſieme voyage en 1499, eût continué à s'avancer vers le midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Bréſil. Il préféra de tourner au Nord-oueſt, vers le golfe qui s'enfonce entre cette riviere & la Floride. Les établiſſements déjà faits, l'or qu'on en apportoit, l'eſpérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes orientales : tout le conduiſoit de ce côté-là.

Un heureux haſard procura l'année ſuivante l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet amiral Portugais conduiſoit un flotte au-delà du cap de Bonne-Eſpérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large, qu'il ſe trouva à la vue d'une terre inconnue ſituée à l'Oueſt. La tempête l'obligea d'y chercher un aſyle. Il mouilla ſur la côte au quinzieme degré de latitude auſtrale, dans un lieu qu'il appela Porto-ſeguro. Il

prit poſſeſſion du pays, ſans y former d'établiſſement, lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on ſubſtitua depuis celui du Bréſil, parce que le bois qui portoit ce nom étoit la production du pays la plus frappante & la plus précieuſe pour les Européens, qui l'employerent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en ſe portant aux Indes, & qu'on ignoroit ſi elle n'en faiſoit pas partie, on la comprit d'abord ſous la même dénomination; mais on la diſtingua par le ſurnom d'Indes occidentales; parce qu'on prenoit la route de l'Orient pour aller aux véritables Indes, & la route d'Occident pour aller au Bréſil. Cette dénomination s'étendit depuis à toute l'Amérique, & les Américains furent appelés fort improprement Indiens.

C'eſt ainſi que les noms des lieux & des choſes, aſſignés au haſard par des ignorants, ont toujours embarraſſé les philoſophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonſtances purement acceſſoires, & ſouvent étrangeres aux qualités phyſiques des objets déſignés & nommés Rien de plus bizarre que de voir l'Europe tranſportée, & reproduire,

pour ainſi dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes, par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais tôt ou tard le climat reprendra ſon empire, & rétablira les choſes dans leur ordre & leur nom naturel, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laiſſe toujours après elle. Qui ſait ſi, dans trois ou quatre mille ans, l'hiſtoire actuelle de l'Amérique ne ſera pas auſſi confuſe, auſſi inexpliquable pour ſes habitants, que l'eſt aujourd'hui pour nous celle des temps de l'Europe antérieurs à la république Romaine. Ainſi les hommes, & leurs connoiſſances, & leurs conjectures, ſoit vers le paſſé, ſoit vers l'avenir, ſont le jouet des loix & des mouvements de la nature entiere qui ſuit ſon cours, ſans égard à nos projets & à nos penſées, peut être même à notre exiſtence, qui n'eſt qu'une ſuite momentanée d'un ordre paſſager (*a*).

(*a*) Il eſt de fait que la nature ne s'inquiete que de la conſervation des eſpeces, & qu'elle ſacrifie impitoyablement tous les individus. Voyez ce chêne majeſtueux, qui depuis 300 ans ombrage la terre de ſa tête altiere; il a produit des milliards de glands, tous féconds, tous contenant le germe

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité que l'imprudence & l'inſtabilité des deſſeins & des meſures de l'homme dans ſes plus grandes entrepriſes, ſon aveuglement dans ſes recherches, & plus encore l'uſage de ſes découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait viſiter les ports, les baies, les rivieres, les côtes du Bréſil, & qu'elle ſe fut aſſurée qu'il n'y avoit ni or ni argent dans ſes terres, elle les mépriſa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoit du Portugal un ou deux vaiſſeaux qui alloient porter dans ce nouveau monde tous les ſcélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé de peur que cette marchandiſe ne nuiſît au commerce qu'on en faiſoit pour les grandes Indes.

L'Aſie occupoit alors tous les eſprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la

---

d'un autre chêne, un ſeul a germé & eſt devenu arbre; tous les autres ont péri. La nature n'en vouloit pas plus.

conſidération, de la gloire. Les exploits éclatants qu'y faiſoient les Portugais, les richeſſes qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation dans toutes les parties du monde, une ſupériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthouſiaſme étoit général. Perſonne ne paſſoit librement en Amérique ; mais on commença à aſſocier aux malfaiſteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquiſition voulut proſcrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active que celle des Portugais pour l'Eſpagne. Cette averſion ſi ancienne qu'on n'en voit pas l'origine, eſt ſi enracinée qu'il n'eſt pas poſſible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêché d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voiſin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en déteſtoient le caractere. Soit analogie de climat & de penchant à la ſuperſtition, ſoit conformité de circonſtances & de ſituation, ils ont pris les plus mauvaiſes de ſes inſtitutions, mais la plus vicieuſe de leurs imitations a été ſans doute celle de l'inquiſition.

Ce tribunal de ſang érigé en Eſpagne en 1488 par un mélange de politique & de fanatiſme ſous Ferdinand & Iſabelle,

n'eut pas été plutôt adopté par Jean III. qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord ſon autorité, enſuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cent victimes dont il falloit brûler la dixieme partie, & réléguoit le reſte en Afrique ou dans le Bréſil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient ſoupçonnés de pédéraſtie, déſordre nouveau dans l'état, mais inſéparable d'un climat chaud où le célibat deviendra commun: les ſorciers qui, dans ces temps d'ignorance, étoient auſſi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigotte & barbare; les Mahométans extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'empire; les Juifs ſur-tout, que leur richeſſes rendoient plus ſuſpects.

On ſait que lorſque cette nation longtemps concentrée dans un petit & miſérable coin de terre, fut diſperſée par les Romains, pluſieurs de ſes membres ſe réfugierent en Portugal. Ils s'y multiplierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Eſpagnes. On les faiſoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorſque ce pays eut recouvré ſon indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'op-

preſſion n'empêcha pas que vingt mille familles Juives ne s'y retiraſſent, quand après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnerent à ſortir du royaume ou à changer de culte. Chaque famille paya cet aſyle de huit cruzades. La ſuperſtition arma bientôt Jean II. contre cette nation trop perſécutée. Ce prince en exigea onze mille ducats, & la réduiſit enſuite à l'eſclavage. Emmanuel bannit en 1496 ceux qui refuſerent de ſe faire chrétiens, mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Aſie, dont on ouvroit alors les ſources. L'établiſſement de l'inquiſition ralentit en 1548 leur activité. Les confiſcations que ſe permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de temps en temps, augmentoient la défiance. Ils eſpérerent que cent mille cruzades qu'ils fournirent à Sébaſtien pour ſon expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquilité. Malheureuſement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeſte. Philippe II, qui étendit peu après ſes loix ſur le Portugal, régla que ceux de ſes ſujets qui deſcendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis ni dans

l'état eccléſiaſtique, ni dans les charges civiles. Ce ſceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainſi dire, ſur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un ſéjour où leur fortune ne les préſervoit pas de l'humiliation. Ils porterent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec leſquelles ils avoient des liaiſons ſuivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à pluſieurs contrées l'induſtrie juſqu'alors concentrée en Eſpagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes orientales, & l'autre des Indes occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juifs, dépouillés de leurs biens par l'inquiſition, proſcrits, exilés dans le Bréſil, ne furent pas ſans reſſource. Pluſieurs trouverent des parents tendres, des amis fidelles; & les autres dont l'intelligence, la probité étoient connues, obtinrent des fonds de négociants de différentes nations avec leſquels ils avoient commercé. Ces ſecours mirent des hommes entreprenants en état de cultiver des cannes à ſucre, dont les premieres leur vinrent de l'île de Madere.

Cette production, bornée juſqu'alors, à cauſe de ſa rareté, aux uſages de la médecine, devint un objet de luxe. Les princes, les grands, les gens opulents voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût fut favorable au Bréſil, qui étendit de plus en plus ſa culture. Malgré ſes préventions, la cour de Liſbonne commença à ſentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la métropole autrement que par des métaux. Elle jeta des regards moins dédaigneux ſur une contrée immenſe que le haſard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutiſſoient toutes les immondices de la monarchie. Cet établiſſement abandonné aux ſeuls caprices des colons, fut jugé digne de quelque adminiſtration. Thomas de Souſa y fut envoyé en 1549, pour le régler & pour le conduire.

Dès que ce gouverneur éclairé eut aſſujetti à l'ordre des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie ; dès qu'il eut formé quelques liaiſons entre des habitations qui juſqu'alors avoient été entiérement iſolées, il chercha à connoître les naturels du pays avec leſquels il auroit ſans ceſſe à négocier ou à combattre. Ces lumieres n'étoient pas aiſées

à acquérir. Le Bréſil étoit rempli de petites nations dont les unes habitoient au milieu des forêts & des montagnes, & les autres dans des plaines ou ſur des rivieres. S'il s'en trouvoient qui euſſent des demeures fixes, un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles, & leurs langues étoient différentes. Pluſieurs qui n'étoient pas diviſées par des guerres continuelles, l'étoient par des haines & des jalouſies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chaſſe & de leur pêche, & d'autres qui cherchoient leurs aliments dans l'agriculture. Toutes ces cauſes & cent autres devoient avoir introduit des différences très-conſidérables dans les occupations, dans les coutumes de ces peuples. Un examen réfléchi fit connoître que, malgré la diverſité de quelques nuances diſtinctives, le fond du caractere étoit entiérement le même.

Les Bréſiliens ſont en général de la taille des Européens, mais ils ſont moins robuſtes. Ils ont auſſi moins de maladies. Il n'eſt pas rare de leur voir pouſſer leur carriere au-delà d'un ſiecle. Leurs cheveux ne blanchiſſent que rarement. Avant d'avoir vu des Européens, ils ne

connoiſſoient aucune eſpece de vêtements. Ils ont commencé depuis à ſe couvrir le milieu du corps, & à porter dans leurs fêtes, de la ceinture en bas, une toile bleue ou rayée, à laquelle ils pendent de petits os ou des ſonnettes, lorſqu'ils peuvent s'en procurer. Les plus conſidérables même d'entr'eux portent des manteaux dans les occaſions brillantes, mais on s'apperçoit aiſément que cette parure les gêne, & que leur plus grande ſatisfaction eſt d'être nuds. Hors les cheveux qui couvrent leur tête, ils ne ſouffrent point le moindre poil ſur le reſte du corps, où ils ne leur en vient pas avant cinquante ans. La parure des femmes differe de celles des hommes en ce qu'elles ont les cheveux extrêmement longs, & qu'ils les tiennent courts, qu'elles portent en bracelet des os d'une blancheur éclatante, qu'ils ont en collier, & qu'elles peignent leur viſage, au lieu qu'ils peignent leurs corps. La paſſion des deux ſexes eſt égale pour le bain.

Quoique la langue des Topinamboux ſoit dominante ſur les côtes, on peut dire en général que chacune des nations innombrables, mais toutes peu nombreuſes, qui habitent ce vaſte continent, a ſon idiome particulier. Quelques-uns

ont de l'énergie, mais ils ſont tous extrêmement bornés. On n'en trouve pas un ſeul qui ait des termes pour exprimer des idées abſtraites & univerſelles, ni même aucun être moral. Cette pénurie de langage qui eſt commune à tous les peuples de l'Amérique méridionale, eſt la preuve la plus ſenſible du peu de progrès qu'y ont fait les eſprits. La reſſemblance des mots d'une langue avec les autres, prouve que les tranſmigrations réciproques de ces ſauvages ont été fréquentes & conſidérables. Peut-être par la comparaiſon qu'on fera un jour de leur langue avec les langues de l'Afrique des Indes orientales & de l'Europe, parviendra-t-on à découvrir l'origine des Américains, qui juſqu'ici a occuppé ſans fruit les veilles de tant de ſavants.

La nourriture des Bréſiliens ne ſauroit être auſſi variée que leur langage, mais elle l'eſt autant qu'elle puiſſe l'être dans un pays où, avant l'arrivée des Européens, on ne connoiſſoit point d'animaux domeſtiques. Ceux qui habitent ſur les côtes, vivent de coquillages que la mer y jette. Sur les rivieres on ſe nourrit de pêche, & dans les forêts de chaſſe. Pour remplir le vuide qui peut

ſe trouver dans des reſſources auſſi incertaines, on a deux racines qui dans trois mois deviennent hautes d'un demi pied & de la groſſeur du bras.

Elles ſervent à la fois de pain & de boiſſon. On ne craint pas d'en manquer dans un pays où le ſol eſt communément ſi fertile, qu'un homme un peu laborieux peut dans peu de jours cultiver de quoi vivre une année. Le maïs d'ailleurs n'y eſt pas fort rare, & il deviendroit aiſément commun, ſi on le vouloit.

C'eſt un uſage particulier au Bréſiliens de boire & de manger à des heures différentes. Jamais ils ne boivent quand ils mangent, & jamais il ne mangent quand ils boivent. Ces occupations, qu'ils regardent comme les plus importantes de leur vie, ne ſont mêlées d'aucun entretien. Ce n'eſt qu'après avoir ſatisfait leurs beſoins, qu'ils parlent de leurs affaires, de leurs projets & de leurs vengeances.

Le travail leur eſt inconnu. Manger, chanter, danſer, c'eſt tout leur bonheur; ils n'en connoiſſent pas d'autre. Ils danſent en rond ſans changer de place. Leurs chanſons ne ſont qu'une longue tenue ſans aucune variété de

tons, & elles roulent ordinairement ſur leurs amours ou leurs exploits guerriers. Tandis qu'ils les chantent, leurs femmes leur ſervent à boire, & dès qu'ils ſont ivres, ils tombent par terre.

Leurs plaiſirs ne ſont pas interrompu par l'obligation d'honorer un être ſuprême qu'ils ignorent, ou leur tranquillité troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'ont point d'idée. Ils ont cependant des devins qui, par des mouvements & des contorſions extraordinaires, ſurprennent ſouvent leur crédulité au point de cauſer parmi eux des révolutions violentes. Ces fourbes finiſſent par être maſſacrés, ſi on parvient à démêler leurs impoſtures, ce qui arrête un peu l'eſprit de divination & de menſonge.

Les idées de dépendance & de ſoumiſſion qui ne dérivent parmi nous que de l'idée d'un être ſuprême, ſont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'il exiſte des hommes aſſez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent-ils qu'il y en a d'aſſez fous pour vouloir obéir. Seulement ils accordent plus d'eſtime à ceux qui ont maſſacré le plus d'ennemis.

Les Bréſiliens vivent tous ſelon leurs deſirs, & de même que preſque tous les peuples ſauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vu naître. L'amour de la patrie, qui eſt une affection dominante dans les états policés; qui dans les bons gouvernements va juſqu'au fanatiſme, dans les mauvais paſſe en habitude; qui conſerve à chaque nation pendant des ſiecles entiers ſon caractere, ſes uſages & ſes goûts, n'eſt qu'un ſentiment factice qui naît dans la ſociété, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du ſauvage eſt entiérement oppoſé à celle de l'homme ſocial. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans ſon enfance. A meſure que ſes forces & ſa raiſon ſe développent, il perd de vue le préſent pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainſi l'âge des paſſions & des plaiſirs, le temps ſacré que la nature deſtinoit à la jouiſſance, ſe paſſe dans la ſpéculation & dans l'amertume. Le cœur ſe refuſe ce qu'il deſire, ſe reproche ce qu'il s'eſt permis, également tourmenté par l'uſage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant ſans ceſſe ſa liberté qu'il a toujours ſacrifiée, l'homme re-

vient en ſoupirant ſur ſes premieres années que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un ſentiment continuel de curioſité & d'eſpérance. Il ſe rappelle avec attendriſſement le théâtre de ſon enfance. Le ſouvenir de ſes innocents plaiſirs embellit ſans ceſſe l'image de ſon berceau, & le retient ou le ramene dans ſa patrie : tandis que le ſauvage, qui jouit à chaque époque de ſa vie des plaiſirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les ſacrifie pas à l'eſpérance d'une vieilleſſe moins laborieuſe, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au ſentiment qu'il éprouve ; ſent que la ſource de ſon plaiſir eſt en lui même, & que ſa patrie eſt par tout.

Malgré le peu de conſiſtance des Bréſiliens & le principe d'anarchie qui en réſulte, les diviſions ſont très-rares parmi eux. S'il s'éleve une querelle & que quelqu'un y périſſe, ſon meurtrier eſt livré aux parents du mort qui l'immolent à leur vengeance. Enſuite les deux familles s'aſſemblent, pleurent & ſe réconcilient dans un repas. Lorſque le coupable s'eſt échappé, ſes filles, ſes ſœurs ou ſes couſines deviennent les eſclaves de ceux qui ont perdu leur parent ou leur ami.

Tout Bréſilien épouſe autant de femmes qu'il veut ; & les répudie quand il commence à s'en dégoûter. Celles qui manquent à leurs promeſſes, ſeule formalité qui les lie, ſi on les ſurprend en adultere, ſont punies de mort, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les femmes enceintes ne ſont pas diſpenſées du travail commun, parce qu'on le croit néceſſaire à l'heureux ſuccès de leur couche. Elles demeurent au lit un ou deux jours au plus, & portant leur fruit pendu au cou dans une écharpe de coton faite pour cet uſage ; elles reprennent leurs occupations domeſtiques.

Les filles ſont plus heureuſes que les femmes en ce ſens : elles peuvent ſe livrer ſans honte à tout homme libre qui leur plaît Leurs peres & leurs meres n'ont aucun pouvoir ſur elles, mais elles dépendent de leurs freres à qui l'uſage qui tient lieu de loi, donne le droit de les marier ou de les vendre.

Les étrangers qui voyagent au Bréſil ſont reçus très-humainement. A leur arrivée on les fait aſſeoir dans un lit de coton ſuſpendu en l'air. Il eſt bientôt entouré de femmes qui laiſſent tomber des larmes de joie, &, qui adreſſent

mille choſes flatteuſes à leur hôte. On lui ſert ce qu'on a de meilleur, on ne manque jamais de lui laver les pieds. Quand on doit aller pluſieurs fois au même village, il faut choiſir le pere de famille chez lequel on veut loger conſtamment. Celui auquel on s'eſt d'abord adreſſé ſeroit très-offenſé qu'on le quittât pour un autre.

Cette hoſpitalité eſt un des plus ſûrs indices de l'inſtinct & de la deſtination de l'homme pour la ſociabilité. (a) C'eſt le plus beau caractere des peuples ſauvages, celui où devroient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des inſtitutions ſociales.

Dans leurs maladies les Bréſiliens ſe traitent & s'aſſiſtent, avec toute la cordialité d'une tendreſſe plus que fraternelle. Un homme a-t-il une plaie, ſon voiſin ſe préſente auſſi-tôt pour la ſuccer, & tous les offices de l'amitié ſont

(a) Notre ancien continent a auſſi ſes peuples hoſpitaliers & humains; ce ſont les Arabes. Nulle autre part on ne trouve plus de vertu de franchiſe, de cordialité, de ſignes enfin de cette fraternité primitive qui uniſſoit les hommes avant que les noms de ſultan, de roi, de viſir, de bacha euſſent été inventés pour le plaiſir d'un ſeul & le tourment de beaucoup.

rendus avec un égal empreſſement. Aux plantes des forêts & des montagnes, ils joignent l'abſtinence qui eſt le premier remede, jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foibleſſe qui nous font fuir nos morts, qui nous ôtent le courage d'en parler, qui nous éloignent de tous les lieux qui pourroient nous en rappeler l'idée, ces ſauvages regardent les leurs avec attendriſſement, racontent leurs exploits avec complaiſance, louent leurs vertus avec tranſport, on les enterre debout dans une foſſe ronde. Si c'eſt un chef de famille, on enterre avec lui ſes plumes, ſes coliers & ſes armes. Lorſqu'une peuplade change de lieu, ce qui arrive ſouvent ſans d'autre raiſon que de changer, chaque famille met de grandes pierres ſur la foſſe de ſes morts les plus reſpectés.

Jamais on n'approche de ces moments de douleur, ſans repouſſer des cris horribles aſſez ſemblables à ceux dont on fait retentir les airs quand on va ſe battre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit les Bréſiliens à la guerre. L'origine de leurs plus ſanglantes invaſions

a toujours été de venger la mort de leurs parents ou de leurs amis. On court aux armes ſans beaucoup de formalités. Chaque nation a pour directeurs ou pour orateurs plutôt que pour chefs, un certain nombre de vieillards qui décident les hoſtilités : ils donnent le ſignal du départ, & pendant la marche font retentir les lieux où ils paſſent des expreſſions de la plus violente haine. On frappe des mains à ce cri, & on promet de ne pas ménager ſon ſang. Quelquefois même on s'arrête pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entieres. C'eſt ce qui rend vrai-ſemblables toutes celles qu'on lit dans Homere, & dans les hiſtoriens Romains ; mais alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattants ſont armés d'une maſſue de bois d'ébene, peſante, ronde à l'extrémité & tranchante par les bords. Elle a ſix pieds de long, un de large & un pouce d'épaiſſeur. Leurs arcs & leurs fleches ſont du même bois, mais leurs boucliers ſont de peau. Ils ont, pour inſtruments de muſique guerriere, des flûtes qu'ils ont faites avec des os des jambes de leurs ennemis. Elles valent bien, pour inſpirer le courage, nos

tambours qui étourdiſſent ſur le danger, & nos trompettes qui donnent le ſignal, & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux ſont les meilleurs ſoldats des guerres précédentes.

Lorſque les agreſſeurs arrivent dans les pays qu'ils veulent ravager, les anciens & les femmes chargées de proviſions s'arrêtent, pendant que les guerriers pénetrent au travers des bois. Leur premiere attaque n'eſt jamais ouverte. Ils ſe cachent à quelque diſtance des habitations ennemies pour chercher l'occaſion de les ſurprendre. Dans les ténebres, ils mettent le feu aux cabanes, & profitent de la confuſion pour aſſouvir leur fureur. Lorſqu'ils ſont réduits à la guerre de campagne, ils ſe diviſent par pelotons & ſe mettent en embuſcade. Si leurs ennemis ſont ſupérieurs, ils les laiſſent paſſer, & les accablent de fleches. Vaincus, ils gagnent les forêts avec une vîteſſe extrême. Ils ne mettent point de gloire à combattre de pied ferme.

L'ambition des Bréſiliens eſt de faire des priſonniers. Ceux-ci ſont conduits dans le village du vainqueur où ils ſont égorgés & mangés avec de grandes cérémonies. Le feſtin eſt long, & pendant qu'il dure, les anciens exhortent les

jeunes gens à devenir bon guerriers pour l'honneur de leur nation, & pour ſe régaler d'un mets ſi exquis. Cette paſſion pour la chair humaine ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri ſur le champ de bataille : les Bréſiliens ſe bornent à ceux qui ſont tombés vifs entre leurs mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il ſemble que la vengeance ſeule aſſaiſonne un aliment que l'humanité repouſſe.

La tête des morts eſt conſervée précieuſement dans les villages. On les montre aux étrangers avec appareil, comme un monument de valeur & de victoire. Ils gardent les os des bras comme des jambes pour en faire des flûtes, & les dents qu'ils attachent au cou en forme de collier. Ceux qui ont le plus entaſſés de ces affreux monceaux dans le carnage, indépendamment de leurs bleſſures, gravent leurs exploits ſur leurs membres par des inciſions qui les honorent aux yeux de leurs compatriotes. Ce ne ſont pas des ornements d'or ou de ſoie que l'ennemi puiſſe leur enlever. Il eſt beau pour eux d'avoir été défigurés dans les combats. Aux yeux de leurs femmes, un homme qui cherche à plaire doit

être couvert de ſang & non de roſes.

Ces mœurs n'avoient pas diſpoſé les Bréſiliens à ſubir le joug que le Portugais voulut leur impoſer à ſon arrivée. Ils ſe contenterent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces étrangers. Se voyant pourſuivis pour être faits eſclaves, pour être employés au travail des terres, ils prirent le parti de maſſacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient ſurprendre. Les parents, les amis de ceux qui étoient aux fers s'en hardiſſoient à tenter de les délivrer. Ils y réuſſiſſoient quelquefois. Ces ſuccès multiplioient les ennemis des Portugais, qui, tandis qu'ils travailloient d'un bras, étoient obligés de ſe battre de l'autre.

Souſa n'amena pas de forces ſuffiſantes pour changer la ſituation des choſes. En bâtiſſant San-Salvador, il donna à la vérité un centre à la colonie; mais la gloire de l'affermir, de l'étendre, de la rendre véritablement utile à la partie principale, étoit réſervée aux Jéſuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides à qui la religion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choſes, ſe diſ-

perſerent parmi les Indiens. Ceux de ces miſſionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient maſſacrés, ſe trouvoient auſſi-tôt remplacés par d'autres qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares qui jamais n'avoient ſu pardonner. Inſenſiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroiſſoient occupés que de leur bonheur. Leur penchant pour les miſſionnaires devint une paſſion. Lorſqu'un Jéſuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au-devant de lui, & ſe cachoient dans les bois ſitués ſur la route. A ſon approche, ils ſortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils rempliſſoient les airs des chants d'alégreſſe, ils danſoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur ſatisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations qui montroient une joie auſſi vive, mais plus réſervée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une poſture reſpectueuſe & convenable à leur ſexe. Tous réunis, ils conduiſoient en triomphe leur pere

dans les lieux où on devoit s'aſſembler. Là, il les inſtruiſoit des principaux myſteres de la religion ; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la juſtice, à la charité fraternelle, à l'honneur du ſang humain & les baptiſoit.

Comme ces miſſionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient ſouvent à leur place les plus intelligents d'entre leurs Indiens. Ces hommes fiers d'une deſtination ſi glorieuſe diſtribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux ſauvages qu'ils trouvoient, & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaiſants. Ils ne revenoient jamais de leurs courſes, ſans être ſuivis de quelques Bréſiliens dont ils avoient au moins excité la curioſité. Dès que ces barbares avoient vu les Jéſuites, ils ne pouvoient plus s'en ſéparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leur famille & leurs amis à partager leur bonheur, c'étoit pour montrer les préſents qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaiſance & de l'humanité ſur des peuples ſauvages, qu'il compare les progrès que les Jéſuites ont faits en très-peu de temps dans

l'Amérique méridionale, avec ceux que les armes & les vaiſſeaux des cours d'Eſpagne & de Portugal n'ont pû faire en deux ſiecles. Tandis que des milliers de ſoldats changeoient deux grands empires policés en déſerts de ſauvages errants, quelques miſſionnaires ont changé de petites nations errantes en pluſieurs grands peuples policés. Si ces hommes rares avoient eu leur eſprit de corps moins infecté de l'eſprit de Rome; ſi leur ſociété née & formée à la cour la plus intriguante & la plus corrompue de l'Europe, ne s'étoit pas introduite dans toutes les autres cours, pour influer ſur tous les événements politiques; ſi les chefs n'avoient pas abuſé des vertus même de leurs membres, on ne ſeroit pas réduit à douter, à balancer aujourd'hui entre le fanatiſme d'une ſociété qu'on accuſe de politique, & la politique des cours, qui de tout temps eut une ambition excluſive.

Les Bréſiliens avoient eut trop ſujet de haïr les Européens pour ne pas ſe défier même de leurs bienfaits. (*a*) Mais

(*a*) *Timeo Danæos & dona ferentes:* Ces devroit être la diviſe des peuples des trois autres

un trait de juſtice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établiſſement de Saint-Vincent ſur la côte de la mer, au vingt-quatrieme degré de latitude auſtrale. Là, ils commerçoient paiſiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Bréſil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaiſon n'empêcha pas qu'on n'enlevât ſoixante & dix hommes pour en faire des eſclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les priſonniers où il les avoit pris, & à faire les excuſes qu'exigeoit une ſi grande inſulte. Deux jéſuites chargés de faire recevoir les opérations que ſans eux ont n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de ſa nation. Il vint au devant d'eux, & les embraſſant avec des larmes de joie : „ mes peres, leur dit-il, nous „ conſentons à oublier le paſſé, & à fai„ re une nouvelle alliance avec les Por„ tugais ; mais qu'ils ſoient déſormais „ plus modérés & plus fidelles aux droits „ des peuples, qu'ils ne l'ont été. Notre

---

parties du monde, lorſqu'ils voient approcher un Européen.

„ amitié mérite au moins de l'équité. On „ nous traite de barbares, cependant „ nous reſpectons la juſtice & nos amis. „ Les miſſionnaires ayant promis que leur nation obſerveroit déſormais plus religieuſement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit: „ ſi vous dou- „ tez de la bonne foi des Cariges, je „ vais vous en donner une preuve. J'ai „ un neveu que j'aime tendrement; il „ eſt l'eſpérance de ma maiſon, & fait „ les délices de ſa mere: elle mourroit „ de douleur ſi elle perdoit ſon fils. Je „ veux cependant vous le donner en „ ôtage. Amenez-le avec vous, culti- „ vez ſa jeuneſſe, prenez ſoin de ſon „ éducation, inſtruiſez-le de votre reli- „ gion. Que ſes mœurs ſoient douces, „ qu'elles ſoient pures. J'eſpere qu'à vo- „ tre retour vous m'inſtruirez auſſi & „ que vous me rendrez la lumiere. „ Pluſieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfants à Saint-Vincent pour y être élevés. Les jéſuites étoient trop adroits pour ne pas tirer un grand parti de cet événement; & rien ne fait ſoupçonner qu'ils cherchaſſent à tromper les Indiens en les portant à la ſoumiſſion. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces miſſionnaires, & le cré-

dit qu'ils avoient alors à la cour les faiſoit aſſez reſpecter dans la colonie, pour que le ſort de leurs néophytes ne fût pas à plaindre.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Les manufactures du ſucre furent vivement pouſſées avec les inſtruments que fourniſſoit l'Afrique. Cette vaſte région n'avoit pas été plutôt reconnue & en partie ſubjuguée par les Portugais, qu'ils en avoient tiré un grand nombre d'eſclaves que la métropole employoit au ſervice domeſtique & à l'exploitation des terres. Cet uſage qui n'a été proſcrit que par le monarque actuel, & qui eſt un de ceux qui ont le plus influé dans le caractere national, s'introduiſit plus tard dans les poſſeſſions du nouveau monde. Il n'y commença que vers l'an 1530. Les Negres s'y multiplierent prodigieuſement au temps dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais il ne les traverſerent plus : ils les encouragerent même en ſe vouant à des occupations moins rudes, & en fourniſſant à la colonie quelques ſubſiſtances. Un accord ſi heureux produiſit les plus grands avantages.

Cette proſpérité dont tous les mar-

chés de l'Europe étoient le théatre, excita la cupidité des François. Ils tenterent de former ſucceſſivement des établiſſements à Rio-Janeiro, à Rio-Grande, à Paraïba, dans l'île de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit communément tardif des nouvelles entrepriſes. Ils abandonnerent, par inconſtance & par laſſitude, des eſpérances capables de ſoutenir des eſprits, qui n'auroient pas été auſſi faciles à ſe rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courſes infructueuſes, eſt un dialogue qui peint d'autant mieux les ſens naturel des ſauvages, qu'il eſt écrit dans ce ſtyle naïf qui caractériſoit, il y a deux ſiecles, la langue Françoiſe, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

„ Les Bréſiliens, dit Lery, l'un des „ interlocuteurs, fort ébahis de voir les „ François prendre tant de peine d'aller „ quérir leur bois, il y eut une fois un „ de leurs vieillards qui me fit cette „ demande. Que veut dire que vous „ autres François venez de ſi loin quérir „ du bois pour vous chauffer ? N'y en „ a-t-il point en votre terre ? A quoi „ lui ayant répondu qu'ouï & en grande

„ quantité, mais non pas de telle ſorte
„ que le leur, lequel nous ne brûlions
„ pas, comme il penſoit ; ainſi, comme
„ eux mêmes en uſoient pour teindre
„ leurs cordons & plumages, les nôtres
„ l'amenoient pour faire la teinture :
„ il me repliqua : voir, mais vous en
„ faut-il tant ? Oui, lui dis je, car y
„ ayant tel marchand en notre pays
„ qui a plus de friſes & de draps rouges
„ que vous n'en ayez jamais vu par
„ déça, un ſeul achetera tout le bois
„ dont pluſieurs navires s'en retournent
„ chargés. Ha, Ha ! dit le ſauvage, tu
„ me contes merveilles. Puis penſant
„ bien à ce que je lui venois de dire,
„ plus outre dit ; mais cet homme tant
„ riche dont tu parles, ne meurt il
„ point ? Si fait, ſi fait, lui dis-je, auſſi-
„ bien que les autres. Sur quoi, comme
„ ils ſont grands diſcoureurs, il me de-
„ manda derechef ; & quand doncques
„ il eſt mort, à qui eſt tout le bien qu'il
„ laiſſe ? A ſes enfants, lui dis-je, s'il
„ en a, & à défaut d'iceux à ſes freres,
„ ſœurs, ou plus prochains. Vraiment,
„ dit alors mon vieillard, à cette heure
„ connois-je que vous autres François
„ êtes de grands fous : car vous faut-il
„ tant travailler à paſſer la mer pour

„ amaſſer des richeſſes à ceux qui ſur-
„ vivent après vous, comme ſi la terre
„ qui vous a nourris n'étoit point ſuf-
„ fiſante auſſi pour les nourrir. Nous
„ avons des enfants & des parents, leſ-
„ quels, comme tu vois, nous aimons,
„ mais parce que nous ſommes aſſurés
„ qu'après notre mort, la terre qui
„ nous a nourris les nourrira, certes
„ nous nous repoſons ſur cela. „

Cette philoſophie, ſi naturelle à des peuples ſauvages que la nature exempte de l'ambition, mais plus néceſſaire encore aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, cette philoſophie ne fit pas grande impreſſion ſur les François. Ils devoient ſuccomber à la tentation des richeſſes dont la ſoif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois qui étoient devenus républicains par haſard & commerçants par néceſſité, furent plus conſtants & plus heureux que les François dans leurs entrepriſes ſur le Bréſil. Ils n'avoient à faire qu'à une nation auſſi petite que la leur, qui, à leur exemple, devoit ſecouer le joug de l'Eſpagne, mais non pas, comme eux, celui des rois.

Toutes les hiſtoires ſont pleines des

actes de tyrannie & de cruauté qui ſouleverent les Pays-bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées ſous un ſceptre de fer ; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme ſubmergées, réuſſirent par des efforts plus qu'humains à aſſurer leur indépendance. Lorſque leur liberté fut ſolidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi ſur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, juſques aux Moluques qui faiſoient partie de la domination Eſpagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ſes poſſeſſions. La trève de 1600 donna à cette entreprenante & heureuſe république, le temps de mûrir ſes nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621 par la création d'une compagnie des Indes Occidentales, dont on eſpéra les mêmes ſuccès dans l'Afrique & dans l'Amérique, compriſes dans ſon privilege excluſif, qu'avoit eu en Aſie celle des Indes Orientales.

Les fonds de la nouvelle ſociété furent de ſix millions de florins. La Hollande y entra pour quatre neuviemes, la Zélande pour deux, la Meuſe & Weſtfriſe pour un, chacune, la Friſe & Groningue enſemble pour un neuvieme.

L'assemblée générale devoit se tenir six ans sans interruption à Amsterdam, & ensuite deux à Middelbourg. La compagnie occidentale, mécontente que son privilege fût moins étendu que celui de la compagnie Orientale, ne se pressa pas d'agir. Les états établirent l'égalité, & les opérations commencerent par l'attaque du Brésil.

On avoit les lumieres nécessaires pour se bien conduire. Quelques armateurs Hollandois avoient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers. Comme suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ils dirent à leur retour que le pays étoit dans une espece d'anarchie; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la partie, que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits; que les soldats étoient devenus marchands, qu'on avoit oublié jusqu'aux premieres notions de la guerre, & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea en 1624 Jacob Willkiens, de cette importante & glorieuſe entrepriſe. Il alla droit à la capitale. San-Salvador ſe rendit à la vue de la flotte Hollandoiſe. Le reſte de la province ou de la capitainerie qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie ne fit gueres plus de réſiſtance.

Cette nouvelle cauſa plus de joie que de douleur au conſeil d'Eſpagne. Les miniſtres qui le compoſoient, furent conſolés du triomphe du plus opiniâtre ennemi de leur patrie par le chagrin qu'il devoit donner aux Portugais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuſe, ils éprouvoient une réſiſtance qui bleſſoit l'orgueil de leur depotiſme. Un revers qui pouvoit la rendre moins fiere & plus ſouple leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient propoſé, & ils étoient bien réſolus à ne rien faire qui pût les en éloigner encore.

Sans perdre de vue d'auſſi vils ſentiments, Philippe penſa que la majeſté du trône exigeoit de lui quelques démonſtrations, quelques bienſéances. Il écrivit aux Portugais les plus conſidérables, les

plus distingués pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zele pour la patrie, le desir de reprimer les transports indécents de leurs tyrans : tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois, on arma 26 vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626 avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-temps attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cent hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois, réduits par la faim, l'ennui & la misere, forcerent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées ne arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer la dédomagerent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports que triomphants & chargés des

dépouilles des Portugais & des Eſpagnols. Elle jetoit un éclat qui cauſoit de l'ombrage aux puiſſances même les plus intéreſſées à la proſpérité des Hollandois. L'Océan étoit couvert de ſes flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conſerver ſa confiance. Les officiers ſubalternes vouloient s'élever en ſecondant la valeur, l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du ſoldat & du matelot étoit ſans exemple. Rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés : tout ſembloit aguerrir, renforcer & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce ſentiment utile par des récompenſes fréquentes & bien placées. Outre la paye qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit & en multiplioit le nombre. Leur fortune ſe trouvant liée par un arrangement ſi ſage avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leur vaiſſeau ; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaiſſeaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui aſſurent la victoire. En treize ans de temps, la compagnie arma huit

cent navires, dont la dépenſe montoit à quarante-cinq millions de florins. Ils en prirent cinq cent quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandiſes dont ils étoient chargés, furent vendus quatre vingt dix millions de florins. Auſſi le devidende ne fut-il jamais au deſſous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il ſouvent à cinquante. Cette proſpérité qui n'avoit d'autre baſe que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Bréſil.

Son amiral Henri Lonk arriva au commencement de 1630 avec quarante-ſix vaiſſeaux de guerre ſur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortifiée. Il la ſoumit, après avoir livré pluſieurs combats ſanglants, dont il ſortit toujours victorieux. Les troupes qu'il laiſſa en partant ſubjuguerent celles de Tamaraca, de Paraïba, de Rio-grande dans les années 1633, 1634, 1635. Elles fourniſſoient tous les ans avec Fernambuc vingt milles caiſſes de ſucre, beaucoup de bois de teinture, & d'autres denrées.

Ces richeſſes qui avoient quitté la route de Liſbonne, pour prendre celle d'Amſterdam, enflammerent la compagnie. Elle réſolut la conquête du Bréſil

entier, & chargea le comte Maurice de Naſſau de cette entrepriſe. Ce général arriva à ſa deſtination dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la diſcipline dans ſes ſoldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il entra en campagne. On lui oppoſa ſucceſſivement Alburquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Bréſilien Cameron, l'idole des ſiens, paſſionné pour les Portugais, brave, actif, ruſé, & à qui il ne manqua, pour être général, que d'avoir appris la guerre ſous de bons maîtres. Tous ces différents chefs ſe donnerent de grands mouvements pour couvrir les poſſeſſions dont on leur avoit confié la défenſe. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparerent des capitaineries de Siara, de Sogeripe, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déjà ſept des quatorze provinces qui formoient la colonie, avoient reconnu leur domination. Ils eſpéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui reſtoit à leur ennemi dans cette partie de l'Amérique, lorſqu'ils ſe virent arrêtés au milieu de leurs ſuccès par une révolution que l'Europe deſiroit, ſans l'avoir prévue.

Depuis que les Portugais avoient ſubi le joug Eſpagnol en 1581, ils n'avoient pas connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, deſpote, profond & diſſimulé, avoit cherché à dégrader leur caractere; mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour y réuſſir. Son fils trop fidelle à ſes maximes, convaincu qu'il valoit mieux régner ſur un état ruiné, que de voir dépendre la ſoumiſſion de ſes habitants de leur volonté, les avoit laiſſé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoit coûté des ruiſſeaux de ſang & leuravoir procuré beaucoup de gloire & de puiſſance. Le ſucceſſeur de ce foible prince plus imbécille encore que ſon pere, attaqua à découvert & avec mépris leur adminiſtration, leurs privileges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'inſtigation d'Olivarez, il vouloit les pouſſer à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les eſprits que l'Eſpagne avoit travaillé à diviſer. Une conſpiration préparée pendant trois ans, avec un ſecret incroyable éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieuſement proſcrit, & le duc de Bragance, placé ſur le trône de ſes

peres. L'exemple de la capitale entraîna le reſte du royaume, & tout ce qui reſtoit des établiſſements formés en Aſie, en Afrique & en Amérique dans des temps heureux. Un ſi grand changement ne coûta de ſang que celui de Michel Vaſconcellos, lâche & vil inſtrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ſes intérêts, ſes reſſentiments à ceux des Anglois, des François & de tous les ennemis de l'Eſpagne. Il conclut en particulier, le 25 de juin 1641, avant les provinces unies, une alliance offenſive & défenſive pour l'Europe, & une trève de dix ans pour les indes orientales & occidentales. Naſſau fut auſſi tôt rappelé avec la plus grande partie des troupes ; & le gouvernement des poſſeſſions Hollandoiſes dans le Bréſil fut confié à Hamel, marchand d'Amſterdam à Baſſis, orfevre de Halmen, à Bulleſtraat, charpentier de Middelbourg. Ce conſeil devoit décider de toutes les affaires qu'on croyoit déſormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Les nouveaux adminiſtrateurs entrerent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations les menerent bientôt trop loin-

Ils laiſſoient écrouler les fortifications déjà trop négligées, ils vendoient à leur rivaux des armes & des munitions de guerre, qu'on payoient fort cher; ils permettoient de repaſſer en Europe à tous les ſoldats qui le deſiroient. Leur ambition étoit de ſupprimer toutes les dépenſes & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils repréſentoient. Les éloges que leur attiroit la richeſſe des cargaiſons, de la part d'une direction également avide & bornée, acheverent de leur tourner la tête. Pour les groſſir encore, ils commencerent à opprimer ceux des Portugais; que de grandes poſſeſſions ou des circonſtances particulieres avoient retenus ſous la domination de la compagnie. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle ſut enfin portée à cet excès, qui juſtifie toutes les réſolutions, & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime, ne perdirent pas leur temps à ſe plaindre. Les plus hardis s'unirent, en 1645, pour ſe venger. Leur projet étoit de maſſacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire enſuite main baſſe ſur le peuple qui

étoit ſans précaution, parce qu'il ſe croyoit ſans danger. Pluſieurs des conjurés avoient acheté des marchandiſes payables à terme, dans l'eſpoir de les retenir après l'exécution du complot. Il fut découvert ; mais ceux qui étoient entrés, eurent le temps de ſortir de la place, & de ſe mettre en ſûreté.

Leur chef étoit un Portugais, né dans l'obſcurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domeſtique, il s'étoit élevé à celui de commiſſaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit ſait acquérir de grandes richeſſes. Il devoit à ſa probité la confiance univerſelle, & ſa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ſes intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver, n'étonna pas ſa grande ame. Sans l'aveu, ſans l'appui du gouvernement, il oſa lever le véritable étendart de la guerre.

Son nom, ſes vertus & ſes projets aſſemblent autour de lui les Bréſiliens, les ſoldats Portugais, les colons même. Il leur donne ſa confiance, ſon activité, ſon courage. On le ſuit dans les combats; on ſe preſſe autour de ſa perſonne, on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas ſur les lauriers.

Il

Il ne laiſſe pas au vaincu le temps de ſe reconnoître. Quelques diſgraces qu'il éprouve, en pourſuivant le cours de ſes proſpérités, ne ſervent qu'à développer la fermeté de ſon ame, les reſſourſes de ſon génie, l'élévation de ſon caractere. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par ſa conſtance, que par ſon intrépidité. La terreur qu'il inſpire, ne permet plus à ſes ennemis de tenir la campagne. A cette époque brillante, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la trêve, les Hollandois s'étoient emparés en Afrique & en Aſie de quelques places qu'ils avoient opiniâtrément refuſé de reſtituer. La cour de Liſbonne, occupée de plus grands intérêts, n'avoit pas pu ſonger à ſe faire juſtice ; mais ſon impuiſſance n'avoit pas diminué ſon reſſentiment. Dans cette diſpoſition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Bréſil, elle avoit même favoriſé ſous main ceux qui avoient commencé les hoſtilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe qu'elle déſavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit

croire long-temps à la compagnie que ces mouvements n'auroient pas de ſuite. Son avarice, trop long-temps amuſée par ces proteſtations fauſſes & frivoles, ſe réveilla enfin. Jean IV averti qu'il ſe faiſoit en Hollande des armements conſidérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hoſtilités du Bréſil.

Viera qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que ſon argent, ſon crédit & ſon talent, ne délibéra pas ſeulement s'il obéiroit. " Si le roi, dit-il, „ étoit inſtruit de notre zele, de ſes „ intérêts & de nos ſuccès, bien loin „ de rechercher à nous arracher les „ armes, il nous encourageroit à pour„ ſuivre notre entrepriſe, il nous ap„ puieroit de toute ſa puiſſance. „ Enſuite, dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ſes compagnons, il ſe détermina à précipiter les événements. Ils continuerent à lui être ſi favorables, qu'avec le ſecours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui ſavoient ſervir leur patrie, il conſomma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Bréſil

par une capitulation du 28 janvier 1654.

La paix que les provinces-unies ſignerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroiſſoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante poſſeſſion que des vues fauſſes & des circonſtances malheureuſes leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Effrayées l'une & l'autre des dépenſes qu'il y auroit à faire, des difficultés qu'il faudroit ſurmonter, de l'impoſſibilité morale de réuſſir avec les plus grands efforts, on donna une autre direction à la guerre, à laquelle le gouvernement ſe portoit avec répugnance. Si on ſe flatta d'arriver au but, par des voies détournées, l'événement prouva qu'on s'étoit mépris. Le traité qui en 1661 termina les diviſions des deux puiſſances, aſſura la propriété du Bréſil entier au Portugal, qui s'engagea de ſon côté à payer aux provinces-unies quatre millions de florins en argent ou en marchandiſes. Un article du traité portoit que les Hollandois pourroient commercer au Bréſil auſſi librement que les Protugais même. Nous ignorons ſi cette ſtipulation étoit ſérieuſe, ou ſeulement convenue pour ménager

la fierté républicaine. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle n'a jamais eu d'exécution, & qu'elle ne pouvoit en avoir: ou la compagnie auroit éprouvé trop de vexations pour ſoutenir ce commerce, ou ſi elle avoit pu l'y continuer, elle auroit repris à la longue ſon aſcendant & ſon empire dans le Bréſil.

Les Portugais ne ſe virent pas plutôt délivrés des Hollandois d'une maniere irrévocable, qu'ils ſongerent à mettre dans leur colonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même avant la guerre. Le premier moyen qu'on imagina pour y réuſſir, fut de régler le ſort des Bréſiliens qui s'étoient ſoumis, qu'on eſpéroit ſoumettre. En examinant les choſes de plus près qu'on ne l'avoit fait, on ſentit que ceux qui les avoient peints comme des barbares qui ne connoiſſoient aucun frein, qui n'avoient aucun principe, les avoient calomniés; parce que la premiere impreſſion que firent les Européens ſur des petites nations diviſées par des guerres continuelles fut un ſentiment de défiance, on ſe crut en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement les rendit féroces au commen-

cement. La difficulté de s'entendre multiplia de part & d'autre les occaſions de mécontentement & les fureurs. Si, dans la ſuite, les naturels du pays renouvellerent les hoſtilités, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaiſe foi, les vexations de la puiſſance inquiete & ambitieuſe qui étoit venue troubler le repos de cette partie du nouveau monde. Dans quelques occaſions, on put les accuſer d'erreur, d'avoir pris les armes par des précautions prématurées, mais jamais d'injuſtice & de duplicité. On les trouva toujours fidelles à leurs promeſſes, à la foi des traités, aux droits ſacrés de l'hoſpitalité.

Cette opinion de leur caractere fit prendre le parti de les raſſembler dans des villages qu'on diſtribua ſur les côtes, ou peu avant dans les terres. Par cet arrangement, on aſſuroit la communication des établiſſements portugais, & on éloignoit les ſauvages qui en infectoient les intervalles par leurs brigandages. Des miſſionnaires, la plupart jéſuites, furent chargés du gouvernement ſpirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches auſſi exactes qu'il eſt poſſible de les faire dans un pays où tout eſt

myſtere, nous ont appris que ces eccléſiaſtiques agiſſoient en vrais deſpotes. Ceux qui avoient conſervé quelques principes de douceur & d'humanité, ſoit pareſſe, ſoit fanatiſme, entretenoient ces petites ſociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raiſon, ni juſqu'à un certain point pour leur induſtrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utiles, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernements qui ſont vicieux, & par le mal qu'ils font, & par le bien qu'ils empêchent de faire. Une mauvaiſe adminiſtration corrompt tous les germes de vertu & de proſpérité. La cour de Liſbonne en diſpenſant les Indiens de tout tribut, les avoit aſſujettis à des corvées. Cette loi funeſte les mettoit dans la dépendance des commandants & des magiſtrats voiſins, qui, ſous le prétexte ſi familier aux gens en place de les employer pour les beſoins publics, les ſacrifioient trop ſouvent à leur ſervice. Ceux que cette tyrannie & celle de leurs conducteurs n'occupoient pas, étoient ordinairement ſans rien faire. S'ils ſortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chaſſer, pour pêcher, pour cultiver un

peu de manioc, autant ſeulement que le ſoin de leur conſervation l'exigeoit. Leurs manufactures ſe réduiſoient à des ceintures de coton pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient dans les forêts ou dans leurs cultures de quoi ſe procurer des clincailleries & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorſque quelques-uns d'entr'eux ſe louoient par inconſtance aux Portugais pour le ſervice domeſtique ou pour la petite navigation, c'étoit toujours pour peu de temps, parce qu'ils avoient le travail en horreur, & un ſouverain mépris pour l'argent.

Tel fut le ſort des Bréſiliens ſoumis, dont le nombre ne paſſa jamais deux cent mille. Les indépendants n'eurent gueres de rapport avec les Européens que par les eſclaves qu'ils vendoient eux-mêmes, ou qu'on faiſoit ſur eux. Les actes d'hoſtilité entre les deux nations devinrent rares, & finirent enfin tout-à-fait. Depuis 1717, les Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du pays, & eux-mêmes ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la cour de Lisbonne s'occupoit du ſoin de régler l'intérieur de

ſa colonie, quelques-uns de ſes ſujets ſongeoient à l'étendre. Ils s'avancerent au midi vers la riviere de la Plata, & au nord juſqu'à celle des Amazones. Les Eſpagnols paroiſſoient en poſſeſſion de ces deux fleuves. On réſolut de les en chaſſer, ou d'en partager avec eux l'empire.

L'Amazone, ce fleuve ſi renommé par l'étendue de ſon cours, ce grand vaſſal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vaſſaux, ſemble puiſer ſes ſources dans cette multitude de torrents qui, deſcendus de la partie orientale des Andes, ſe réuniſſent dans un terrain ſpacieux, pour en compoſer cette riviere immenſe. Cependant l'opinion la plus commune la fait ſortir du lac de Lauricocha comme d'un réſervoir des Cordillieres, ſitués dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude auſtrale. Il tombe & s'avance vers le cinquieme juſqu'à Jaën de Bracamoros. De-là il tourne à l'eſt, & coule parallelement à la ligne équinoxiale, juſqu'au cap du nord, où il entre dans l'océan ſous l'équateur même par une embouchure de cinquante lieues, après avoir parcouru depuis Jaën,

où il commence à être navigable, trente degrés en longitude, qui ſont ſept cent cinquante lieues communes, mais qui ſont évaluées par les détours à mille ou onze cent lieues, ſuivant les obſervations de Meſſieurs de la Condamine & de Madonado, les ſeules qui méritent une créance entiere. Il reçoit un nombre prodigieux de rivieres, dont pluſieurs ont cinq ou ſix cent lieues de cours, & ſont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'îles trop ſouvent ſubmergées pour pouvoir être cultivées. La plus conſidérable eſt celle de Joannes, à laquelle on donne quarante lieues de circonférence, & qui eſt peuplée de nombreux & maigres troupeaux, dont les cuirs ſont peu eſtimés.

L'embouchure de l'Amazone fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb, & ſa ſource, à ce qu'on croit, en 1538 par Gonſale Piſarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua ſur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations qui embarraſſoient la navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le

ſpectacle de quelques ſauvages ſans barbe, comme le ſont tous les peuples Américains, offrit ſans doute à l'imagination vive des Eſpagnols une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maranon que portoit ce fleuve, en celui d'Amazone qu'on lui a depuis conſervé.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eût pas enfanté beaucoup plus de prodiges dans la tête des Eſpagnols, ſi leurs conquêtes & les richeſſes que leur valoient des maſſacres inouis, n'avoient détruit cette ſource féconde pour le merveilleux qui leur eſt ſi cher. C'eſt là que l'imagination des Grecs auroit puiſé d'agréables chimeres. Ce peuple qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné, ſans y trouver une foule de merveilles, avoit, pluſieurs ſiecles auparavant, donné l'exiſtence à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement, qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'hiſtoire de tous ſes héros, juſqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Eſpagnols infatués encore de ce ſonge de l'antiquité profane, en furent plus diſpoſés à réaliſer cette fiction, en tranſportant dans le nouveau

monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Il eſt vrai-ſemblable que telle fut l'origine de l'opinion qui s'établit alors en Europe & en Amérique, qu'il exiſtoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en ſociété avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaiſir de ſe perpétuer. Ce qu'on a dit de plus raiſonnable en faveur de cette idée romaneſque, c'eſt que dans le nouveau monde les femmes étoient toutes ſi malheureuſes, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'il n'étoit pas étonnant que pluſieurs euſſent formé de concert le projet de ſecouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les ſuivre, de porter les vivres & le bagage dans leurs guerres & dans leurs chaſſes, devoit les rendre naturellement capables de cette réſolution. Mais s'il étoit vrai que des femmes euſſent pu ſe ſéparer, s'éloigner ainſi des hommes qui les aviliſſoient, étoit-il vrai-ſemblable que ces hommes euſſent recherché tous les ans un ſexe qu'ils avoient ſi fort dégradé ? La ſociété n'a point encore interverti juſqu'à ce point l'économie de la nature ; & ſi quelques préjugés

bizarres ont pu former au milieu de nous des congrégations de l'un & de l'autre ſexe qui vivent ſéparés ſans ce beſoin & ce deſir naturel qui doit les rapprocher & les réunir, il n'eſt pas dans l'ordre des choſes que le haſard ait compoſé des peuples d'hommes ſans femmes, encore moins un peuple de femmes ſans hommes. Ajoutez à cette réflexion, qu'on n'a jamais pu déterminer le lieu où les Amazones avoient établi leur empire. Il en ſera donc de ce prodige ſingulier comme de tant d'autres qu'on ſuppoſe toujours exiſter, ſans ſavoir où ils exiſtent.

Quoi qu'il en ſoit du phénomene des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumieres qu'il n'inſpira de curioſité. Les guerres civiles qui déſoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la ſatisfaire. Les eſprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orſua, gentilhomme Navarrois, diſtingué par ſa ſageſſe & par ſon courage, offrit au vice-roi en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cuſco avec ſept cent hommes. Ces monſtres, nourris dans le ſang & altérés de celui de tous les gens de bien, maſſacrerent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils

mirent à leur tête, avec le titre de roi, un baſque féroce nommé Lopés d'Aguirre, qui leur promettoit tous les tréſors du nouveau monde.

Echauffés par des eſpérances ſi ſéduiſantes, ces barbares deſcendirent dans l'Océan par le fleuve, & aborderent à la Trinité. Le gouverneur de l'île eſt égorgé, le pays pillé; les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent les mêmes horreurs, de plus grandes encore, parce qu'elles ſont plus riches. On pénetre dans la nouvelle Grenade, pour gagner Quito & le ſein du Pérou, où tout devoit être mis à feu & à ſang. Un corps de troupes aſſemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les diſperſe. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque ſon déſeſpoir par une action atroce. „ Mon enfant, dit-il à ſa fille unique „ qui le ſuivoit dans ſes voyages, j'eſ„ pérois te placer ſur le trône; les évé„ nements trompent mon attente. Mon „ honneur & le tien ne permettent pas „ que tu vives pour devenir l'eſclave „ de mes ennemis: meurs de la main „ d'un pere. " A l'inſtant il lui tire un coup de fuſil au travers du corps, & l'acheve tout de ſuite en plongeant un

poignard dans ſon cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne ; il eſt pris & écartelé.

Ces événements malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entiérement pendant un demi-ſiecle. Quelques tentatives qu'on fit dans la ſuite pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de ſurmonter les difficultés qui s'oppoſoient à une connoiſſance utile de ce grand fleuve, étoit réſervé aux Portugais.

Cette nation qui conſervoit encore un reſte de vigueur, avoit bâti depuis quelques années à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Para. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone juſqu'à l'embouchure du Napo, & enſuite le Napo même, qui le conduiſit aſſez près de Quito, où il ſe rendit par terre. La haine qui diviſoit les Eſpagnols & les Portugais, quoique ſoumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'eſtime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un ſignalé ſervice. Il repartit, accompagné de d'Acuna & d'Ar-

ieda, deux jéſuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ſes obſervations & d'en faire d'autres. Le réſultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-temps les colonies Eſpagnoles communiquoient difficilement entre elles. Des corſaires ennemis qui infeſtoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaiſſeaux qui étoient parvenus à ſe réunir à la Havane, n'étoient pas ſans dangers. Les galions étoient ſouvent attaqués par des eſcadres qui les enlevoient, & toujours ſuivis par des armateurs qui manquoient rarement de prendre les bâtiments qui ſe trouvoient écartés du convoi par le grós temps ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier à ces inconvénients. On crut poſſible, facile même, d'y faire arriver par des rivieres navigables, ou à-peu de frais, par terre, les tréſors de la nouvelle Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Deſcendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para les galions prêts à les recevoir. La flotte du Bréſil auroit fortifié la flotte Eſpa-

gnole en ſe joignant à elle. On ſeroit parti en toute ſûreté des parages peu connus & peu fréquentés, & on ſeroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en impoſer, ou avec des moyens de ſurmonter les obſtacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance ſur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne ſongea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à ſa ſituation.

Les Jéſuites Eſpagnols entreprirent de former une miſſion dans les pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, juſqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque miſſionnaire, accompagné d'un ſeul homme de ſa nation, ſe chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes ſortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il paſſoit les mois entiers à grimper ſur des arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelques cabanes, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le ſon de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit aſſuré qu'il y avoit des ſauvages au voiſinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, ſur-tout s'ils

étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, ſe laiſſoient ſéduire par les ſeuls préſents dont leur ignorance leur permit de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le miſſionnaire pût employer, & dont il eût beſoin.

Lorſqu'il avoit raſſemblé quelques familles, il les conduiſoit dans les lieux qu'il avoit choiſis pour former une bourgade. Il réuſſiſſoit rarement à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient inſupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroiſſoit préférable à l'eſprit de ſociété qu'on vouloit qu'ils priſſent ; & une averſion inſurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient paſſé leur vie ſans rien faire. Ceux mêmes qui étoient contenus par l'autorité, ou les ſoins paternels de leur légiſlateur, ne manquoient gueres de ſe diſperſer à la moindre abſence qu'il faiſoit. Sa mort, au plus tard, entraînoit la ruine entiere de l'établiſſement.

La conſtance des jéſuites a ſurmonté ces obſtacles, qui paroiſſoient inſurmontables. Leur miſſion, commencée en 1637, a pris par degrés quelques con-

ſiſtance. On y compte aujourd'hui trente-ſix peuplades, dont douze ſont ſituées ſur le Napo, & vingt-quatre ſur l'Amazone. La plus nombreuſe n'a pas plus de douze cent habitants, & les autres en ont moins encore. Ses accroiſſements doivent être fort lents, & ne peuvent jamais être conſidérables.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas fécondes, & leur ſtérilité augmente lorſqu'on les fait changer de demeure : elles ſe font ſouvent avorter. Les hommes ſont foibles, & l'habitude où ils ſont de ſe baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'eſt pas ſain, & les maladies contagieuſes y ſont fréquentes. On n'a pas encore réuſſi, & il eſt vraiſemblable qu'on ne réuſſira jamais à fixer ces demi-ſauvages à la culture. Ils ſe plaiſent à la pêche & à la chaſſe, qui ne ſont pas favorables à la population. Dans un pays preſque entiérement ſubmergé, il y a peu de poſitions favorables pour des établiſſements. Ils ſont la plupart ſi éloignés les uns des autres, qu'il leur eſt impoſſible de ſe ſecourir. Il eſt difficile enfin que les recrues puiſſent être déſormais nombreuſes. Les nations qu'on pourroit travailler à in-

corporer, ſont éloignées, la plupart enfoncées dans des lieux inacceſſibles, & ſi peu nombreuſes, qu'elles ſe réduiſent ſouvent à cinq ou ſix familles.

De tous les Indiens que les jéſuites avoient raſſemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de reſſort. Il faut que chaque miſſionnaire ſe mette à leur tête, pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la ſalſepareille que la nature libérale leur préſente, & qu'on envoie tous les ans à Quito qui en eſt éloigné de trois cent lieues, pour les échanger contre des choſes dont on a un beſoin indiſpenſable. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes, & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fleches pour la chaſſe, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot : voilà tout leur bien. C'eſt juſques-là qu'on eſt parvenu à étendre leurs deſirs. Ils ſont ſi contents de ce qu'ils poſſedent, qu'ils ne ſouhaitent rien de plus. Ils vivent ſans ſouci, dorment ſans inquiétude, & meurent ſans crainte. On peut les dire heureux, ſi le bonheur conſiſte plus dans l'exemption des peines

qui ſuivent les beſoins, que dans la multiplicité des jouiſſances qu'ils demandent.

Cet état naiſſant, formé par la religion ſeule, n'a été juſqu'ici d'aucun profit à l'Eſpagne, & il eſt difficile qu'il lui devienne jamais utile. Cependant elle en a formé le gouvernement de Maynas ; mais le commandant ne s'y rend jamais, & on n'y voit d'Eſpagnols que quelques Métis, fixés dans le bourg de Borgia, regardé comme la capitale de la province. Les deſtructeurs du nouveau monde n'ont jamais troublé un pays qui n'offre ni métaux, ni aucune des richeſſes qui excitent ſi puiſſamment leur avidité. Sa tranquillité eſt même reſpectée par les ſauvages voiſins qui viennent de temps en temps s'y incorporer.

Tandis que des miſſionnaires établiſſoient l'autorité de l'Eſpagne ſur les bords de l'Amazone, d'autres miſſionnaires rendoient à ſes rivaux un pareil ſervice. A ſix ou ſept journées au-deſſous de Pevas, la derniere peuplade, dépendante de la cour de Madrid, on trouve Saint-Paul, la premiere des ſix bourgades formées par des Carmes Portugais, à une très-grande diſtance l'une

de l'autre. Elles ſont toutes ſituées ſur la rive auſtrale du fleuve, où les terres ſont plus élevées & moins expoſées aux inondations. Ces miſſions offrent à cinq cent lieues de la mer un ſpectacle agréable, des égliſes & des maiſons joliment bâties, des Américains avec du linge, mille meubles d'Europe que les Indiens ſe procurent tous les ans à Para dans les voyages qu'ils y font ſur leurs bâtiments pour vendre le cacao qu'ils recueillent ſans culture ſur les bords du fleuve. Si les Maynas avoient la liberté de former des liaiſons avec ſes voiſins, ils parviendroient à ſe procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils ſont plus ſéparés par la Cordilliere, qu'ils ne le ſeroient par des mers immenſes. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des ſuites plus heureuſes. Il ne ſeroit pas impoſſible que malgré leur rivalité, l'Eſpagne & le Portugal ſentiſſent qu'il ſeroit de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permiſſion. On ſait que le Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le ſuperflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces, en ſe ſé-

courant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleveroient à un degré de proſpérité où ſans cela elles ne ſauroient atteindre. Les métropoles tireroient avec le temps de grands avantages de cette activité qui ne peut jamais leur nuire, puiſque Quito eſt dans l'impoſſibilité d'acheter ce qui paſſe de l'ancien monde dans le nouveau, & que Para ne conſomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en eſt des antipathies nationales ou des jalouſies des couronnes, comme des paſſions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement pour mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples dont le plus grand intérêt eſt de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien univerſel. La haine & la vengeance conſentent à ſouffrir, pourvu qu'elles nuiſent. Elles ſe nourriſſent mutuellement des plaies qu'elles ſe font, du ſang qu'elles s'arrachent. Non, l'homme n'a jamais été bon, il eſt digne des maux qu'il s'eſt forgés.

Témoins de ſa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts que l'avarice & la méfiance des conquérants du Bréſil ont élevés depuis la peuplade

de Coari juſqu'aux bords de l'Océan. C'eſt pour garder leurs uſurpations dans cette partie du nouveau monde, que les Portugais ont bâtis. Quoique ces forts ſoient ſitués à une grande diſtance les uns des autres, qu'ils aient peu d'ouvrages, que les garniſons en ſoient très-foibles, les Indiens, peu nombreux, placés dans les intervalles, ſont parfaitement ſoumis. Les petites nations qui ſe ſont refuſées au joug, ont diſparu, & ont été chercher un aſyle dans des contrées éloignées ou inconnues. Le riche terrain qu'elles ont abandonné n'a pas été cultivé comme l'intérêt de la métropole le vouloit. Ainſi les Portugais & les Eſpagnols ont recueilli juſqu'à préſent de leurs conquêtes plus de haine & d'indignation contre leurs cruautés, que de richeſſes & de proſpérité.

A la vérité, l'Amazone fournit au Portugal de la ſalſepareille, de la vanille, du café, du coton, des bois de marqueterie & de conſtruction, & beaucoup de cacao, qui juſques dans les derniers temps, a été la monnoie courante du pays; mais ces productions ne ſont rien en comparaiſon de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve

qu'à quelques lieues du grand Para, capitale de la colonie, tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du fleuve & les rives très-fertiles d'une infinité de rivieres navigables qui y portent leurs eaux.

Ces objets d'un grand commerce ne ſont pas même les ſeuls que cette partie du nouveau monde offriroit au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturaliſtes habiles, comme les autres nations en ont fait paſſer en divers temps dans leurs colonies. Le hazard ſeul a fait découvrir le cucheris & le pecuri, deux arbres aromatiques, dont les fruits ont les propriétés de la muſcade & du girofle. La culture leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude ſuivie feroit arriver vrai-ſemblablement à d'autres connoiſſances utiles, dans un climat où la nature eſt ſi différente de la nôtre.

Malheureuſement les Portugais qui ſur l'Amazone n'emploient à leurs travaux que les ſauvages, n'ont cherché qu'à faire des eſclaves. Au commencement, ils plantoient une croix ſur quelque lieu élevé des contrées qu'ils parcouroient. Les Indiens étoient chargés

gés d'en prendre ſoin. S'ils la laiſſoient dépérir, eux & leurs enfants étoient ſaintement réduits en ſervitude pour cette horrible profanation. Ainſi ce ſigne de ſalut & de délivrance pour les chrétiens, devenoit un ſigne de mort & d'eſclavage pour les Indiens. Dans la ſuite, les forts qu'on avoit élevés, ſervirent à augmenter le nombre des eſclaves. Cette reſſource n'étant pas ſuffiſante, les Portugais du Para firent des courſes de cinq à ſix cent lieues pour groſſir ces troupeaux d'hommes, qui devoient leur tenir lieu de bêtes pour la culture. En 1719 ils en allerent prendre chez les Maynas, en 1733 dans les miſſions du Napo, en 1641 juſqu'à la ſource de la Madere, & dans les différents temps ſur des rivieres moins éloignées. Rio-negro eſt celle qui leur en fournit le plus. Ils y ont déjà depuis long-temps un fort conſidérable. Sur ſes bords campe & veille ſans ceſſe un détachement de la garniſon de Para, pour contenir & pour raſſurer les peuples ſoumis. Ses rives ſont couvertes de miſſions dirigées par les carmes, dans leſquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voiſines, pour faire des

eſclaves. Enfin, une troupe militaire chargée en 1744 de pouſſer les découvertes, eſt arrivée ſur des bateaux juſqu'à l'Orenoque. Ce dernier ſuccès, en diſſipant tous les doutes ſur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-negro, a étendu les vues des Portugais. C'eſt à la cour de Madrid à voir ſi elles ſont chimériques, ou s'il lui convient de prendre des meſures pour les rendre vaines. Nous oſerons l'aſſurer au moins que les projets de la cour de Lisbonne ſur la riviere de la Plata méritent une attention ſérieuſe.

Les Portugais qui s'y étoient montrés peu après les Eſpagnols, ne tarderent pas à s'en dégoûter. Le deſir de s'y fixer leur revint en 1679. Leur activité qui étoit alors plus grande dans le nouveau monde, que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient de le ſoupçonner, les conduiſit dans le Paraguay. Ils avoient déjà formé la colonie du Saint-Sacrement auprès des iſles Saint-Gabriel, ſituées vis-à-vis de Buenos-Ayres, lorſque le haſard fit découvrir cette entrepriſe. Les Indiens Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquerent ſans délibérer les fortifi-

cations qui venoient, pour ainſi dire, de ſortir de deſſous terre, & les emporterent avec une audace qui rendit leur valeur célebre.

La cour de Lisbonne qui avoit fondé de grandes eſpérances ſur cette entrepriſe, ne fut pas découragée par les revers qu'elle venoit d'éprouver. Elle demanda qu'en attendant que ces prétentions fuſſent éclaircies, il fût accordé un entrepôt aux Portugais, où, s'ils étoient obligés par les vents d'entrer dans la riviere de la Plata, ils fuſſent à l'abri des tempêtes, & en ſûreté contre les Pirates.

Charles II, qui craignoit la guerre & les affaires, eut la foibleſſe d'accorder ce qu'on demandoit. Il ſtipula ſeulement que la propriété de l'aſile continueroit à lui appartenir; qu'on n'y pourroit pas envoyer au-delà de quatorze familles Portugaiſes; que les maiſons y ſeroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'éleveroit point de fort, & que le gouverneur de Buenos-Ayres auroit également le droit de viſiter, & la colonie, & les vaiſſeaux qui y arriveroient.

Si les jéſuites avoient conduit la négociation, comme ils avoient dirigé la guerre, ils auroient ſûrement prévu les

conſéquences d'une pareille complaiſance. Il étoit impoſſible qu'un établiſſement fixe, quel qu'il fût, dans une poſition ſi importante, ne devînt une ſource féconde de conteſtations avec un voiſin entreprenant, qui formoit des prétentions immenſes, qui étoit aſſuré de l'appui de tous les ennemis de l'Eſpagne, & que la proximité du Bréſil mettoit en état de profiter des conjonctures, pour s'agrandir & fortifier. Les événements ne tarderent pas à montrer le danger qu'on devoit prévoir.

Dans les premiers moments qui ſuivirent l'élévation d'un prince François ſur le trône d'Eſpagne, lorſque tout étoit encore dans la confuſion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande révolution, les Portugais releverent les fortifications du Saint-Sacrement avec une célérité extrême. L'attention qu'ils eurent, de donner dans le même temps de l'inquiétude aux Guaranis, & faiſant avancer quelques troupes vers leur frontiere, leur fit eſpérer qu'ils n'auroient pas à ſoutenir les efforts d'un ennemi ſi redoutable. Ils ſe tromperent. Les jéſuites ayant démêlé la ruſe, menerent, en 1705, leurs néophytes au Saint-Sacrement, dont le ſiege étoit déjà

formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant à monter à l'aſſaut, quoiqu'ils n'ignoraſſent pas que la breche étoit à peine ouverte. Lorſqu'ils commençoient à ſe mettre en marche, on tira de la place quelques batteries, dont ils eſſuyerent le feu, ſans quitter leurs rangs. La mouſqueterie, qui leur tua auſſi beaucoup de monde, n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'intrépidité, avec laquelle ils avançoient toujours, étonna tellement les Portugais, qu'ils ſe précipiterent dans leurs vaiſſeaux, & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V éprouvoit en Europe, rendirent ce ſuccès inutile. La colonie du Saint-Sacrement reçut une exiſtence ſolide à Utrecht. La reine Anne, qui donnoit la paix & qui ne négligeoit ni ſes intérêts, ni ceux de ſes alliés dont la puiſſance augmentoit ſes forces, exigea de l'Eſpagne ce grand ſacrifice.

A cette époque, le nouvel établiſſement qui n'avoit plus rien à ménager, ſe livra à un commerce immenſe avec Bunos-Ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis long-temps. Rio-Janeirio étoit en poſſeſſion de fournir du ſucre, du tabac, du vin, des eaux de

vie, des Negres, des étoffes d'Europe à Buenos-Ayres, qui donnoit en retour des farines, des biſcuits, des viandes ſéchées ou ſalées, & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt ſûr & commode, leurs liaiſons n'eurent plus de bornes. La cour de Madrid, qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoit les tréſors du Pérou, témoigna un chagrin extrême. Son mécontentement augmentoit, avec le préjudice dont elle ſe plaignoit. C'étoit entre les deux nations une ſource perpétuelle de diviſion, qui paroiſſoit à chaque moment, devoir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation que la politique ouvroit de temps en temps, étoient toutes jugées impraticables. Enfin, on ſe rapprocha.

Il fut convenu à Madrid, le 13 janvier 1750, que le Portugal céderoit à l'Eſpagne la colonie du Saint-Sacrement & le bord ſeptentrional de la riviere de la Plata, qui lui appartenoit par le traité d'Utrecht; le village de Saint-Chriſtophe & les terres adjacentes, dont les Portugais étoient en poſſeſſion, entre les rivieres Japura & Iſa, qui ſe jettent dans celle des Amazones. L'Eſpagne abandonnoit de ſon côté au Portugal toutes

les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay, depuis la riviere Ibicui, du côté du Nord, le village de Sainte-Roſe, & tous les autres établis par les Eſpagnols ſur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des cenſeurs dans les deux corps. Des miniſtres même oſerent dire à Lisbonne qu'il étoit d'une mauvaiſe politique de ſacrifier une colonie, dont le commerce interlope faiſoit entrer annuellement plus de deux millions de piaſtres dans la métropole, à des poſſeſſions, dont les avantages étoient incertains, du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus communes à Madrid. On croyoit déjà voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Uruguay, rempliſſant de leurs marchandiſes les peuplades répandues ſur la Plata; pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chili, juſqu'au Potoſi, s'emparant peu-à-peu de toutes les richeſſes du Pérou. Il paroiſſoit incroyable que les mêmes adminiſtrateurs, qui regardoient comme impoſſible d'arrêter la contrebande, qui ne ſe pouvoit faire que par un ſeul point, ſe flattaſſent de l'empêcher, lorſqu'elle auroit cent voies pour ſe faire jour. C'é-

toit, diſoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maiſon.

Ces diſpoſitions firent naître une infinité de cabales, dont les jéſuites furent regardés comme auteurs ou acteurs. On ſavoit qu'ils étoient mécontents de voir par cet arrangement démembrer une république qu'ils gouvernoient, & l'on crut pouvoir les ſoupçonner ſans témérité de faire jouer tous les reſſorts poſſibles pour empêcher que cet accord ne ſe terminât. On les chaſſa des deux cours. Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié.

Il s'agiſſoit d'en procurer l'exécution en Amérique. La choſe ne paroiſſoit pas aiſée. Les Guaranis n'avoient pas été ſubjugués. Ils s'étoient librement ſoumis à l'Eſpagne. Il étoit poſſible qu'ils cruſſent n'avoir pas donné à cette couronne le droit de diſpoſer d'eux en faveur d'un autre. Sans avoir médité ſur les ſubtilités des droits des nations, ils pouvoient penſer qu'eux ſeuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoiſſoit pour le joug Portugais, étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur ſimplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par

des impulsions étrangeres. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions ; on les prit.

Les forces que les deux puissances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put rassembler dans le nouveau monde: se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades, ou ne le fussent pas ouvertement, quoiqu'elles ne vissent pas à leur tête les guides qui, jusqu'alors, les avoient amenées au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi & à lui couper les subsistances qu'il étoit obligé de tirer de deux cent lieues, les Guaranis oserent l'attendre en rase campagne. Ils essuyerent plusieurs petits échecs. Si on eût remporté sur eux des avantages décisifs, ils étoient résolus à abandonner leur pays, à emporter tout ce qu'ils pourroient, à brûler le reste, & à ne laisser qu'un désert au vainqueur. Soit que la fierté en imposât, soit qu'une des deux

puiſſances contractantes, toutes les deux peut-être cruſſent avoir fait un mauvais marché, le traité de change fut annullé en 1661, & les choſes reſterent en Amérique ſur l'ancien pied ; mais on conſerva dans les deux cours un vif reſſentiment contre les jéſuites, qu'on croyoit avoir allumé la guerre dans le Paraguay pour leurs intérêts particuliers.

Nous ignorons à quel point cette accuſation peut être fondée. Les preuves n'en ont pas été portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectures, peut ſe permettre de dire, c'eſt qu'elle a une grande vraiſemblance. Il n'étoit gueres poſſible que des hommes qui avoient élevé un vaſte édifice par de grands travaux, en viſſent tranquillement la chûte. Le zele de la religion, qui avoit fondé leur puiſſance, devoit leur ſervir de prétexte pour s'y maintenir. Le caractere qu'on ſuppoſe à cette ſociété, qui s'eſt ouvert dès ſa naiſſance une route ſecrette à la domination, fait ſoupçonner qu'elle n'étoit pas délicate ſur les moyens de conſerver ſon pouvoir en Amérique. Cette ſeule idée mene à de longues réflexions, que nous abandonnons à la ſagacité des lecteurs les plus judicieux ; pour parler

d'une nouvelle maniere que les Portugais imaginerent d'étendre leurs poſſeſſions.

Dans la capitainerie de Saint-Vincent, la plus méridionale du Bréſil, & la plus voiſine de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, eſt une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais qui la fonderent, furent les malfaiteurs qu'on avoit d'abord envoyés dans le nouveau monde. Dès qu'ils virent qu'on vouloit les aſſujettir à quelques loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils prirent des naturelles du pays pour femmes, & devinrent en peu de temps ſi corrompus que leurs compatriotes rompirent tout commerce avec eux. Les mépris, la crainte d'être troublés dans leurs déſordres, l'amour de la liberté leur firent deſirer d'être indépendants. La ſituation de leur ville qu'un petit nombre d'hommes pouvoit ſûrement défendre contre des armées plus nombreuſes qu'on n'en pouvoit aſſembler contre eux, leur donna la hardieſſe de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes; & le ſuccès couronna leur entrepriſe. Des bandits de toutes les nations accoururent pour ſe joindre à eux, & en peu d'années la population de la nouvelle

république ſe trouva conſidérable. L'entrée en étoit ſévérement fermée à tout voyageur. Pour y être reçu il falloit ſe préſenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient aſſujettis à de rudes épreuves qu'ils continuoient juſqu'à ce qu'on ſe fût aſſuré qu'ils n'étoient pas des eſpions, & qu'ils avoient les qualités qu'on exigeoit. Ceux qui ne ſoutenoient pas l'examen, ou qu'on pouvoit ſoupçonner de perfidie, étoient maſſacrés ſans miſéricorde. On ne traitoit pas mieux ceux qui paroiſſoient avoir du penchant à ſe retirer.

Un air pur, un ciel toujours ſerein, un climat très-tempéré quoique ſous le vingt-quatrieme degré de latitude auſtrale, une terre abondante en bled, en ſuere, en pâturages excellents, tout invitoit les Pauliſtes à vivre dans l'oiſiveté, dans le repos & dans la molleſſe. Une certaine inquiétude naturelle à des brigands courageux; peut-être l'envie de dominer qui ſuit de près l'amour de l'indépendance, les progrès de la liberté qui menent au deſir d'un nom, d'une gloire quelconque, les pouſſerent à ſacrifier un genre de vie commode à des courſes pénibles & périlleuſes.

Elles eurent d'abord pour objet de

faire des eſclaves pour la culture. Après avoir dépeuplé les contrées voiſines, on ſe porta dans la province de Guayra où les jéſuites Eſpagnols avoient raſſemblé & civiliſé les Guaranis. Ces nouveaux chrétiens étoient ſi ſouvent enlevés ou maſſacrés, qu'ils ſe laiſſerent perſuader de ſe tranſporter ſur les bords mal-ſains du Parana & de l'Uruguay où ils ſont encore. Cette émigration ne ſervit de rien. On fut convaincu plus que jamais qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de vivre en ſûreté, que de ſe procurer pour ſe défendre des armes pareilles à celles des aggreſſeurs.

C'étoit une propoſition délicate à faire. L'Eſpagne avoit pour maxime fondamentale de ne pas introduire l'uſage des armes à feu parmi les Indiens. Les légiſlateurs des Guaranis oſerent repréſenter que cetre précaution, néceſſaire avec des eſclaves dont la ſoumiſſion étoit forcée, devoit être ſuperflue contre des hommes qui, trouvant leur bonheur à vivre ſous la domination des rois catholiques qu'ils avoient volontairement reconnue, ne pouvoient être tentés de la ſecouer, à moins qu'on ne voulût changer leur obéiſſance en ſervitude, ce que le ſouverain avoit promis de ne jamais faire. Ils

plaiderent ſi bien la cauſe de leurs néophytes, que malgré les oppoſitions & les préjugés, ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fuſils en 1639; & ils ne tarderent pas à s'en ſervir aſſez bien pour devenir le boulevard du Paraguay, pour écarter les Pauliſtes.

Ces hommes féroces réſolurent de ſe procurer par la ruſe ce qu'ils ne pouvoient plus obtenir par la force. Ils alloient dans les lieux où il ſavoient que les miſſionnaires faiſoient ordinairement leurs courſes; ils y plantoient des croix. Deux ou trois des plus intelligents s'habilloient en jéſuites, faiſoient de petits préſents aux Indiens qu'ils rencontroient, donnoient des remedes aux malades, & leur perſuadoient de venir ſe faire chrétiens dans un lieu commode où rien ne manqueroit à leur bonheur. Lorſqu'ils en avoient raſſemblé un grand nombre, leurs troupes qu'ils avoient tenu cachées ſe montroient, & ſe jettoient ſur ces Indiens crédules, les chargeoient de fers, les menoient dans leur repaire. Quelques-uns qui s'échapperent, répandirent l'allarme. Tous les eſprits ſe remplirent de ſoupçons, & les ſoupçons mirent fin aux hoſtilités.

Alors les Pauliſtes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent juſques ſur la riviere des Amazones. On les accuſe d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui, dans l'eſpace de trois ou quatre cent lieues ont échappé à leur fureur, ſont devenus encore plus ſauvages qu'ils ne l'étoient. Ils ſe ſont cachés dans les antres, dans les creux des montagnes, ou ſe ſont diſperſés au hazard dans les endroits les plus ſombres des forêts. La deſtinée de leurs deſtructeurs n'a pas été plus heureuſe. Ils ſe ſont inſenſiblement fondus & anéantis dans ces excurſions périlleuſes, qui le plus ſouvent duroient des années entieres. Mais le malheur du nouveau monde a voulu qu'ils fuſſent remplacés dans leur république par des Bréſiliens vagabonds, par des Negres qui avoient briſé leur chaîne, par des Européens pour qui ce genre de vie avoit des attraits.

Le même eſprit a toujours régné à Saint-Paul, après même qu'il s'eſt déterminé par des circonſtances particulieres à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courſes de ſes habitants ont pris une direction, qui loin de contrarier les vues de la métropole, les favoriſoit. Ils ont travaillé, en s'ai-

dant du cours de pluſieurs rivieres, à s'ouvrir un chemin au Pérou par le nord du Paraguay. Le voiſinage du lac Xarayés leur a offert les mines d'or de Cuyaba & de Motto-Groſſo, qu'ils ont exploitées, qu'ils exploitent encore, ſans que l'Eſpagne qui croyoit avoir des droits ſur cette contrée, ait jamais entrepris de les troubler. Ils auroient pouſſé plus loin leurs uſurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquitos. Cette barriere qu'ils ſavent bien être inſurmontable, les a obligés à ralentir leur marche, & les forcera, pour ſuivre la carriere de leur ambition, à prendre des voies très-détournées.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenants déſoloient l'Amazone, la Plata, les montagnes du Pérou par des brigandages ſans frein & ſans terme, les côtes du Bréſil voyoient multiplier tous les jours leurs riches productions. Cette colonie offroit à la métropole aſſez de ſucre pour ſa conſommation & pour la conſommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac qui trouvoit un débit également avantageux en Afrique. & dans l'ancien monde; le baume de caparva, huile balſamique qui découle par inciſion d'un arbre appelé cobaiba;

l'ipecacuanha, vomitif fort doux & d'un grand uſage ; du cacao que la nature ſeule donnoit dans quelques endroits, & qui étoit cultivé dans d'autres ; du coton ſupérieur à celui du Levant & des Antilles, preſque égal au plus beau des indes Orientales : de l'indigo qui n'a jamais aſſez occupé l'induſtrie Portugaiſe ; des cuirs qui étoient le produit des bœufs errants & très-multipliés dans les forêts, enfin du bois du Bréſil.

L'arbre qui le fournit eſt de la hauteur de nos chênes, & n'a pas moins de branches. Ses feuilles ſont petites, à demi-rondes, d'un très-beau verd luiſant. Son tronc eſt communément tortu, raboteux, plein de nœuds comme l'épine blanche. Ses fleurs ſemblabes au muguet & d'un très-beau rouge, exhalent une odeur agréable & très-amie du cerveau qu'elle fortifie. Son aubier eſt ſi épais que le bois ſe trouve réduit à peu de choſe, lorſqu'on l'en a dépouillé. Ce bois eſt très-propre aux ouvrages de tour, & prend bien le poli ; mais ſon principal uſage eſt dans la teinture en rouge. Cet arbre naît dans des lieux ſecs, arides & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Bréſil, mais il eſt plus

commun dans le Fernambuc, & le plus parfait ſe coupe à dix lieues d'Olinde capitale de cette capitainerie.

En échange de ces marchandiſes, le Portugal donnoit au Bréſil des farines, des vins, des eaux de vie, du ſel, des étoffes de laine & de ſoie, des toiles, de la clincaillerie, du papier & de tout ce que l'ancien monde fournit au nouveau, excepté les étoffes d'or & d'argent dont la métropole avoit bien ou mal à propos interdit l'uſage à ſes colonies.

Tout le commerce ſe faiſoit par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans dans le mois de mars de Lisbonne & de Porto. Elle étoit compoſée de vingt à vingt-deux navires pour Rio-Janeirio, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernambuc, de ſept ou huit pour Para. Les bâtiments ſe ſéparoient à une certaine hauteur pour aller à leur deſtination reſpective. Ils ſe réuniſſoient à la Bahia pour regagner le Portugal dans le mois de ſeptembre ou d'octobre de l'année ſuivante ſous l'eſcorte de cinq ou ſix vaiſſeaux de guerre qui les avoient envoyés à leur départ.

Cet arrangement bleſſoit les bons ſpéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laiſſé aux négociants la liberté de faire

partir, de faire revenir leurs vaiſſeaux dans le temps qu'ils auroient jugé le plus convenable à leurs intérêts. Un ſyſtême ſi ſage auroit fait néceſſairement tomber le prix du fret qui nuit à celui des marchandiſes en les faiſant hauſſer. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaiſſeaux, & les voyages ſe ſeroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eût été encouragée. La correſpondance entre les colonies & la métropole, devenue plus vive, auroit répandu des lumieres, & donné plus de facilité au gouvernement pour diriger l'influence de ſa protection & de ſon autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces conſidérations, mais elle fut long temps arrêtée par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi, les vaiſſeaux qui auroient navigué ſéparément; & enſuite par les obſtacles que mettoient les vice-rois du Bréſil à ce grand changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutiſſent à la capitale, ils réuſſirent à les y retenir, après avoir eu l'adreſſe de les y attirer. Par-là cette ville, qu'on nom-

me indifféremment Cahia ou San-Salvador, devint très-floriſſante.

On y arrive par la Baie de Tous-les-Saints dont l'ouverture eſt de deux lieues & demie. Chaque côté préſente une fortereſſe dont la deſtination eſt d'empêcher plutôt les deſcentes que le paſſage. Sa profondeur qui eſt de treize à quatorze lieues eſt ſémée de petites iſles qui produiſent du coton, & qui forment une perſpective agréable. Le fond qui eſt reſſerré & à couvert de toute inſulte forme un port excellent, où les plus nombreuſes flottes jouiſſent d'une ſûreté entiere, de la plus grande tranquillité. Il eſt dominé par la ville bâtie ſur une pente rapide vers les douze degrés quarante-cinq minutes de latitude auſtrale. Quoique les Portugais aient laiſſé ruiner un rempart de terre dont les Hollandois l'avoient revêtue; ils la croient ſuffiſamment défendue par un grand nombre de fortins élevés de diſtance en diſtance, & par une garniſon de ſix compagnies. Des ingénieurs aſſez intelligents pour profiter de l'avantage du terrain, la rendroient à peu de fraix imprenable.

Elle mériteroit cette attention. On y voit deux mille maiſons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en

eſt d'autant plus riche & plus ſomptueux, que le luxe des habits eſt ſévérement proſcrit. Une loi fort ancienne, qui a été ſouvent violée, & qu'on a renouvellée en 1749, avec une intention très-décidée de la faire obſerver au Bréſil, comme en Europe, interdit l'uſage des étoffes d'or & d'argent, des galons dans le vêtement. La paſſion du faſte que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un équivalent dans des croix, des médailles, des chapelets de diamants, riches enſeignes d'une religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter ſoi-même eſt prodigué, pour la parure des eſclaves deſtinés au ſervice domeſtique.

La ſituation de la ville ne permettant pas l'uſage des carroſſes & des chaiſes, les gens opulents toujours attentifs à ſe diſtinguer du vulgaire, ont imaginé de ſe faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés ſur des carreaux de velours, entourés de rideaux de ſoie, qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces ſuperbes indolents changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueuſement qu'on ne la fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aiſés.

Les femmes jouiſſent rarement de

cette heureuſe commodité chez un peuple ſuperſtitieux juſqu'au fanatiſme : à peine leur permet-on d'aller à l'égliſe, couvertes de leurs mantes dans les plus grandes ſolemnités. Perſonne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maiſons. Cette contrainte, oûvrage d'une jalouſie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardée au moindre ſoupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raiſonné que le nôtre, les filles qui ſans l'aveu de leurs meres, ou même ſous leur abri, s'attachent à des amants, ſont traitées avec moins de ſévérité. Si les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtiſanes. C'eſt ainſi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la ſuite des richeſſes, ſur-tout quand, achetées par le ſang & par le meurtre, elles ne ſe conſervent pas dans le travail.

Le défaut de ſociété que la ſéparation des deux ſexes entraîne inévitablement, n'eſt pas le ſeul inconvénient qui trouble les jouiſſances & les délices de la vie à Bahia. L'hypocriſie des uns, la ſuperſtition des autres ; l'avarice au dedans & le faſte au dehors ; une extrême

molleſſe, qui tient à l'extrême cruauté dans un climat où toutes les ſenſations ſont promptes & impétueuſes ; les défiances qui accompagnent la foibleſſe ; une indolence qui ſe répoſe entiérement ſur des eſclaves du ſoin de ſes plaiſirs & de ſes affaires : tous les vices qui ſont épars ou raſſemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant on eſpere que ces mœurs, dont la teinte s'eſt déjà affoiblie, ſe dépouilleront encore d'une partie de leur corruption, à meſure que le gouvernement de la métropole s'éclairera, ſi les lumieres qui affoibliſſent quelquefois des peuples vertueux peuvent épurer & reformer des nations corrompues.

Le phyſique du climat de la capitale du Bréſil, quoique bon, laiſſe beaucoup de choſes à deſirer. On n'y voit point de mouton, la volaille eſt rare, & le bœuf mauvais. Les fourmis y déſolent, comme dans le reſte de la colonie, les fruits & les légumes. Les lamies y dévorent le poiſſon dans la baie. D'un autre côté, les vins, les farines, les ſalaiſons, tous les vivres qu'on porte d'Europe n'arrivent pas toujours bien conſervés. Ce qui a échappé à la corrup-

tion eſt d'une cherté extrême. Le prix de ce qui appartient à l'induſtrie, eſt plus exorbitant encore. Les derniers des Portugais, uniquement occupés du commerce du tabac & de quelques autres marchandiſes, croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu d'affranchis ont le talent néceſſaire pour y réuſſir, ou la volonté de s'y livrer. Les eſclaves qui forment la plus grande partie de la population, ſont tous employés à la culture des terres, ou à groſſir le cortege, à ſoutenir la repréſentation des riches.

Malgré ces vices qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit longtemps proſpéré. La découverte des mines d'or lui fit jeter, au commencement du ſiecle, un nouvel éclat qui étonna toutes les nations,

On n'eſt pas d'accord ſur les circonſtances qui amenerent cet événement. Selon l'opinon la plus commune, des Portugais ſortis en caravane de Rio-Janeirio, pénétrerent dans le continent en 1695. Ils rencontrerent les Pauliſtes qui, en échange de quelques marchandiſes d'Europe, donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de

de Parana-Panema ſituées à leur voiſinage.

Quelques années après, des ſoldats de Rio-Janeiro chargés d'une expédition contre des Indiens qui habitoient aſſez avant dans les terres, remarquerent que dans les pays qu'ils traverſoient, les habitants ſe ſervoient d'or pour leurs hameçons. Les éclairciſſements qu'ils ne pouvoient manquer de demander, leur apprirent que les torrents en deſcendant des montagnes, apportoient une grande quantité de ce métal qu'on alloit chercher dans le ſable après que les eaux étoient écoulées. Cette connoiſſance fut miſe à profit. Elle occaſionna des recherches. On trouva ſur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or; mais les frais qu'il falloit faire pour l'en tirer, firent abandonner cette fauſſe route des tréſors. Une veine d'or qui s'étend dans une eſpace immenſe, ne ſe trouva pas aſſez riche pour être exploitée. Après pluſieuts expériences toutes malheureuſes, on ſe borna à la pratique des Indiens. Elle a été ſuivie du plus grand ſuccès à Villa-Rica & dans une étendue de pays très conſidérable. Le gouvernement y accorde gratuitement depuis trois juſqu'à cinq lieues de ce ſol

précieux à ceux qui ont des moyens pour en tirer parti.

Des eſclaves negres ſont condamnés à chercher l'or dans le lit des torrents & des rivieres, & à le ſéparer du ſable & de la boue où la nature l'a caché. L'uſage le plus ordinaire eſt que chaque eſclave rend chaque jour la huitieme partie d'une once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir aſſez de bonheur ou d'activité pour s'en procurer davantage, a la propriété du ſurplus. Le premier emploi qu'il en fait, eſt d'acheter d'autres eſclaves qu'il charge de ſon travail & du ſoin de le faire vivre à ſon tour dans l'opulence. Pourvu qu'il paie le tribut de ſa tâche, ſon maître ne peut rien exiger de lui. C'eſt encore une douceur dans l'eſclavage que d'en pouvoir ſortir par les peines même qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Bréſil par le quint que le roi de Portugal en retire, on l'évalueroit à dix-huit millions de cruzade ou quarente-cinq mililions de livres. On ne ſera pas accuſé d'exagération en avançant que le deſir de ſe ſouſtraire aux droits, fait dérober le huitieme des produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire ce

qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-Ayres. Cette contrebande étoit autrefois immenſe. Les meſures qu'a priſes l'Eſpagne l'on réduite dans les derniers temps à ſix ou ſept cent mille piaſtres chaque année. Il y a même des gens étonnés que cette communication exiſte entre deux nations qui ne fabriquant rien, & mettant à peu-près les mêmes impoſitions ſur l'induſtrie étrangere, ne devroient rien avoir à ſe vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal, qui eſt très-étendue & par-tout acceſſible, donne des facilités que n'a pas la preſqu'île de Cadix, pour dérober à l'oppreſſion des douanes les marchandiſes expédiées pour le nouveau monde. D'ailleurs les échanges ne ſont pas le ſeul principe du verſement de l'argent Eſpagnol dans les caiſſes Portugaiſes. Indépendamment de tout achat, les Péruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers écrivains politiques qui porterent leur attention ſur les ſuites que devoit avoir la découverte faite dans le Bréſil, ne craignent pas de prédire que les prix de l'or & de l'argent ſe rapprocheroient plus qu'ils ne l'étoient. L'expé-

rience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu quelques onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un en ont été conſtamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays ſuivant leur abondance reſpective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent eſt comme un à huit. A la Chine, comme un à dix. Dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à meſure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations ſemblables. Dans l'ancienne Grece l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorſque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtreſſe du monde, la proportion d'un à dix fut la plus conſtante. Elle s'éleva d'un à treize ſous Tibere, ſoit que l'or fût devenu plus rare, ſoit que l'argent fût devenu plus commun. On trouve des variations ſans nombre & ſans meſure dans les temps de barbarie. Enfin, lorſque Colomb pénétra dans le nouveau monde, l'or étoit à l'égard de l'argent au-deſſous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou ne les rendit pas ſeulement plus communs; elle hauſſa encore la valeur de l'or contre l'argent qui ſe trouva plus abondant dans ces riches contrées. L'Eſpagne qui étoit le juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme un à ſeize dans ſes monnoies, & ſon ſiſtême avec quelques légeres différences fut adopté dans toute l'Europe.

Ce ſiſtême exiſte encore, ſans qu'on ſoit en droit de blâmer les ſpéculations qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Bréſil en fournit beaucoup, n'a baiſſé que peu dans les marchés, & n'a point baiſſé du tout dans les monnoies, c'eſt par des circonſtances particulieres qui ne détruiſent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos uſages. C'eſt le même luxe qui a ſoutenu le prix des diamants, quoiqu'ils ſoient devenus plus communs.

Dans tous les temps les hommes ont affecté l'étalage de leurs richeſſes, ſoit parce que dans l'origine elles ont été

le prix de la force & le ſigne du pouvoir, ſoit parce qu'elles ont obtenu partout la conſidération due aux talents, aux vertus. Le deſir de fixer les regards ſur ſoi, invite l'homme à ſe parer de ce que la nature a de plus éblouiſſant & de plus rare. Les peuples ſauvages & les nations civiliſées ont à cet égard la même vanité. De toutes les matieres qui repréſentent l'éclat de l'opulence, le diamant eſt la plus précieuſe. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, ni qui ait été d'un ſi grand ornement dans la ſociété. On en trouve de toutes les couleurs & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du ſaphir, le verd de l'émeraude. Cette derniere couleur, lorſqu'elle eſt d'une belle teinte, eſt la plus rare & la plus chere. Viennent enſuite les diamants roſes, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres ſont les moins eſtimés. La tranſparence & la netteté ſont les qualités naturelles & eſſentielles du diamant ; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Il y a très-peu de mines de diamant. Juſqu'à nos jours on n'en connoiſſoit que dans les Indes orientales. La plus an-

cienne eſt dans la riviere du Gouel qui ſe perd dans le Gange. On l'appelle mine de Soulempour, du nom d'un gros bourg ſitué près de l'endroit de la riviere où ſont les diamants. On en a toujours tiré fort peu, ainſi que de la riviere de Succadan qui coule dans l'île de Borneo. La chaîne de montagnes qui s'étend depuis le cap Commorin juſqu'au Bengale, en a fourni infiniment davantage : on ne les y trouve pas raſſemblés : ils ſont épars dans un terrain ſabloneux, pierreux, ſtérile ; enfoncés à ſix, huit, dix, douze pieds de profondeur, & quelquefois davantage. On achete le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit, quelquefois on ſe ruine, ſelon qu'on eſt heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui déſolent l'Inde, ne tariſſent la ſource de cette richeſſe, lorſqu'on fut raſſuré par une découverte qui ſe fit à la Serra-do-Frio dans le Bréſil. Des eſclaves condamnés à chercher de l'or trouvoient de petites pierres luiſantes qu'ils jetoient avec le ſable & le gravier. Quelques mineurs curieux conſerverent pluſieurs de ces ſinguliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeyda, gouverneur général des mines.

Comme il avoit été à Goa, il ſoupçonna que ce pouvoit être des diamants. Pour ſavoir à quoi s'en tenir, la cour de Liſbonne chargea en 1730 d'Acunha ſon miniſtre en Hollande, d'éclaircir ces ſoupçons. Les gens de l'art après avoir taillé pluſieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-baux diamants.

Auſſi-tôt les Portugais en cherchèrent avec tant de ſuccès, que la flotte de Rio-Janeiro en porta onze cent quarante-ſix onces. Cette abondance en fit ſur le champ baiſſer le prix des trois quarts. Mais le miniſtere prit des meſures qui les ramenerent bientôt à leur premiere valeur, où ils ſe ſont toujours ſoutenus depuis. Il confera à une compagnie le droit excluſif de chercher & de vendre des diamants. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle ne pût employer à ce travail que ſix cent eſclaves. On lui a accordé dans la ſuite la permiſſion d'en employer autantqu'elle voudroit, en payant ſix cent cruzades par tête de mineur. La cour s'eſt réſervée dans les deux contrats tous les diamants qui paſſeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit ſous peine de

la vie d'empiéter ſur ce privilege, ne parut pas ſans doute ſuffiſante pour en aſſurer l'exécution. Il parut plus court de dépeupler les lieux voiſins de cette riche mine, & de faire une vaſte ſolitude de toutes les contrées qui auroient pu s'ingérer dans un commerce ſi lucratif. Il n'exiſte dans l'eſpace de cent lieues qu'un grand village uniquement habité par les agents & les eſclaves de la compagnie.

Son privilege conſtamment protégé par la métropole n'a jamais eſſuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'eſt le gouvernement lui-même. Quel que ſoit le produit néceſſairement varié des mines, la cour livre tous les ans à un ſeul contractant pour cinq millions de cruzades de diamants. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres, juſqu'ici cet engagement a été ſacré. Ils ſont achetés bruts par des Anglois ou des Hollandois qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe & ſur-tout en France, où s'en fait la plus grande conſommation. Ils ſont moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes Orientales, mais ils ſont plus blancs.

A poids égal, ils ſont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamants que l'on connoiſſe, ſont celui du grand Mogol qui peſe deux cent ſoixante-dix-neuf carats & un ſeizieme, celui du grand duc de cent trente-neuf carats, le Sanci de cent-ſix carats, le Pitt de cent trente-ſix carats trois grains. Tout cela eſt bien peu de choſe en comparaiſon du diamant envoyé du Bréfil au roi de Portugal: il peſe ſeize cent quatre-vingt carats ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de meſure connue pour l'apprécier, il s'eſt trouvé un écrivain Anglois qui a oſé l'eſtimer deux cent vingt-quatre millions de livres ſterlings. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, ſi, comme de très-habiles lipidaires le ſoupçonnent, ce diamant n'étoit qu'une topaſe.

On ignore ſi les diamants du Bréfil ſe forment dans les vallées où on les trouve, ou s'ils y ſont entraînés par une infinité de torrents qui s'y précipitent, & par cinq petites rivieres qui courent des hautes montages dont ſe couronnent ces riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les diamants ne ſortent point

d'une carriere, que ces pierreries ſont éparſes, & qu'on en ramaſſe une plus grande quantité dans la ſaiſon des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamants ajoutées à une riche culture devoient faire du Bréſil la premiere colonie du monde. Il falloit pour cela la préſerver des troubles intérieurs & des invaſions étrangeres. On s'occupa de ce double objet.

Toutes les mines ſe trouvoient réunies dans les capitaineries de ſaint-Vincent & de Rio-Janero, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Pauliſtes, & les autres étoient expoſées à leurs courſes. Comme le nombre, la valeur de ces brigands ne permettoient pas d'eſpérer qu'on les réduiroit par la force à l'obéiſſance, on prit le parti de négocier avec eux. L'impoſſibilité de jouir de leurs nouvelles richeſſes ſans une communication facile avec les ports où ſe trouvoient le luxe & les commodités d'Europe, les rendit plus faciles qu'on ne le penſoit. Ils conſentirent à payer comme les autres Portugais le quint de leur or; mais ils régloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut, & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit aſſez ſage

pour fermer les yeux ſur cette infidélité. Il prévoyoit que les liaiſons, le nouveau genre de vie des Pauliſtes adouciroit, amolliroit les mœurs, & que tôt ou tard on les mettroit ſous le joug. L'époque de cette heureuſe révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme éloquent, actif, délié réuſſit à ſéduire les plus accrédités de ces aventuriers, & la foule ſuivit leur exemple. La république entiere reconnut l'autorité de la cour de Liſbonne, de la même maniere que tous les Portugais qui étoient dans le Bréſil.

On n'avoit pas attendu ce grand ſuccès, pour fortifier Rio-Janero, l'entrepôt du produit de la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voiſines pour l'Europe. La baie où elle eſt ſituée fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Des proteſtants François perſécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent en 1555 un petit établiſſement. C'étoit quinze ou vingt cabanes conſtruites de branches d'arbres & couvertes d'herbes à la maniere des ſauvages voiſins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de

Sa qui jetta ſur le continent les fondements d'une ville que la culture du tabac & ſur-tout du ſucre rendit dans la ſuite conſidérable. Sa poſition au vingt-deuxieme degré vingt minutes de latitude auſtrale l'éloignoit aſſez de l'ancien monde, pour qu'on pût raiſonnablement penſer que de médiocres fortifications ſuffiroient à ſa défenſe. Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ſes richeſſes, on crut devoir multiplier les ouvrages.

La baie de Rio-Janeiro eſt fermée par un goulet étroit. Au milieu de ce goulet, eſt un gros rocher qui met les vaiſſeau dans la néceſſité de paſſer à la portée de la muſqueterie des forts qui en défendent l'entrée des deux côtés.

A droite eſt le fort de ſainte-Croix garni de quarante-huit gros canons depuis dix-huit juſqu'à quarante-huit livres de balle, & une autre batterie de huit pieces qui eſt un peu en dehors de ce fort.

A gauche eſt le fort de ſaint-Jean & deux autres batteries de quarante-huit pieces de gros canons qui font face au fort de ſainte Croix.

Au dedans de la baie, on trouve, ſur la droite en entrant, le fort de Notre-

Dame de bon-voyage, ſitué ſur une preſqu'île, & muni de ſeize pieces de canon de dix-huit à vingt-quatre livres de balle.

Vis-à-vis eſt le fort Villegagnon, où il y a vingt pieces de même calibre.

En avant de ce dernier fort eſt celui de ſainte-Théodore de ſeize canons qui battent la plage. On y a fait une demi-lune.

Après tous ces forts, on voit l'île des Chevres à portée du fuſil de la ville, ſur laquelle eſt un fort à quatre baſtions garni de dix pieces de canon, & ſur un plateau au bas de l'île une autre batterie de quatre pieces.

Vis-à-vis de cette île, à une des extrêmités de la ville, eſt le fort de la Miſéricorde, muni de dix-huit pieces de canon qui s'avance dans la mer. Il y a encore d'autres batteries du côté de la rade.

La ville eſt bâtie ſur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent, & qui ſont couronnées de forts & de batteries. Elle eſt fortifiée par des redans & par des batteries dont les feux ſe croiſent. Du côté de la plaine, elle eſt défendue par un camp retranché & par un bon foſſé plein d'eau. Au de-

dans de ces retranchements, il y a deux places d'armes qui peuvent contenir quinze cent hommes en bataille.

Tel étoit Rio-Janero en 1711, lorſque du Guay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà ſi fort illuſtrée. Les nouveaux ouvrages que les François avoient emportés, n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés où la deſcente eſt très-praticable. Si l'or pénetre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverſe encore plus ſûrement les portes de l'or & des diamants. Auſſi le miniſtere de Lisbonne ne s'eſt-il pas borné à faire fortifier Rio-Janeiro.

Entre la capitainerie de ſaint-Vincent & l'embouchure de la Plata, eſt une côte aſſez ſtérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y établir, elle avoit toujours été extrêmement négligée. Une quantité conſidérable d'or trouvée récemment dans des rivieres qui arroſent ces déſerts, n'a pu manquer d'y attirer quelques colons. La prudence vouloit qu'on donnât de la ſtabilité à cette nouvelle ſource

d'opulence. On a établi quelques poſtes ſur la côte, & fortifié ſur-tout Ste. Catherine.

Cette île qui n'eſt ſéparée du continent que par un canal très-étroit, a environ neuf lieues de long ſur deux de large. Quoique ſes terres ſoient aſſez hautes, on ne peut la découvrir de dix lieues, parce que dans cet éloignement elle eſt obſcurcie par le continent dont les montagnes ſont extrêmement élevées. Son port offre une relâche facile & sûre aux plus grandes flottes. Elles trouvent un printemps continuel, des eaux excellentes, une grande abondance de bois, des fruits exquis & variés, les légumes que le matelot deſire, un air pur & embaumé par-tout, ſi ce n'eſt dans le port où les forêts & les hauteurs d'alentour concourent à le rendre humide & étouffé. Il n'y manqueroit rien, ſi les bœufs ſauvages, dont on pourroit ſe nourrir, n'avoient pas une chair mollaſſe & déſagréable.

Cent cinquante ou deux cent brigrands qui s'étoient réfugiés dans l'île au commencement du ſiecle, reconnoiſſoient l'auroité du Portugal, mais ſans adopter ſes haines. Ils recevoient indifféremment les vaiſſeaux de toutes les nations qui alloient à la mer du ſud, & leur livroient

leurs productions pour des armes, de l'eau de vie, des toiles & des habits. Ils mépriſoient l'or, & avoient, pour toutes les commodités que la nature ne leur fourniſſoit pas, une indifférence qui eût fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des ſociétés policées peut former quelquefois une ſociété bien ordonnée. C'eſt l'iniquité de nos loix, c'eſt l'injuſte diſtribution de la propriété, ce ſont les ſupplices & les fardeaux de la miſere, c'eſt l'inſolence & l'impunité des richeſſes, c'eſt l'abus du pouvoir qui fait ſouvent des rebelles & des criminels. Réuniſſez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix, ſouvent injuſtes, a bannis de la ſociété, donnez leur un chef intrépide, généreux, humain; éclairé; vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raiſonnable. Si ſes beſoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidelle obſervateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations; tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il eſt abandonné à la merci des haſards & des événements, il ſera méchant, inquiet, avide, ſans ſtabilité, toujours en guerre, ſoit avec lui-même, ſoit avec ſes voiſins:

tels furent les Pauliſtes. Enfin s'il peut vivre plus aiſément des fruits naturels de la terre ou de la culture & du commerce que du pillage, il prendra les vertus de ſa ſituation, les doux penchants qu'inſpire l'intérêt raiſonné du bien-être. Civiliſé par le bonheur & la ſécurité d'une vie honnête & paiſible, il reſpectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un echange de la ſurabondance de ſes productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de l'île ſainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui ſuivent trop ſouvent des crimes malheureux, ils forment un etabliſſement de commerce, avantageux même pour l'état qui les avoit repouſſés de ſon ſein. Vers l'an 1738, on leur donna un gouverneur & des ſoldats : on entoura leur port de fortifications. Comme il eſt fort ſupérieur à tous ceux de cette côte, il eſt aiſé de prévoir que ſi les richeſſes des environs répondent à l'eſpérance qu'on a conçue, ce repaire de bandits deviendra avec le temps la principale colonie du Bréſil, le port le plus conſidérable de l'Amérique méridionale.

Il paroît aſſez prouvé par les détails où nous ſommes entrés, que la cour de

Liſbonne a pris les meſures les plus ſages pour s'aſſurer le produit des mines. La culture des terres n'a pas également attiré ſon attention, ou ne l'a pas fixée ſi heureuſement. Cette précieuſe ſource de richeſſes ſe trouvoit cependant dans un état de criſe qui exigeoit des réflexions profondes.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établiſſements en Amérique, commençoient à y cultiver les productions qui avoient long-temps enrichi le Bréſil ſeul. Cette concurrence avoit fait tomber le prix de ces denrées; & les Portugais, ſans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur bénéfice. Ils ſe dégoûtoient de leurs occupations, lorſque l'eſpérance de faire une fortune brillante en ramaſſant de l'or, en détermina un grand nombre à les abandonner. Si la métropole, moins enflée de cette nouvelle veine de richeſſes, eût connu ſes vrais intérêts, elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette proſpérité. Elle le pouvoit aiſément, en ſupprimant les droits énormes que payoient ſes colonies pour les marchandiſes qu'elles envoyoient, ou qu'elles recevoient, & en donnant, s'il l'eût fallu, des encouragements que ſes nouveaux tréſors la mettoient en état de

prodiguer. A ces conditions, le cultivateur qui ne pouvoit pas ignorer la ſupériorité de ſon ſol ſur celui des Antilles, ni ſes autres avantages ſur les colons qui exploitoient ces îles, auroit perſévéré dans une carriere, qui ſans trouble & ſans incertitude, lui auroit aſſuré de l'aiſance, de l'opulence même.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif ſur le nouveau monde, ſont inſtruits que les côtes du Bréſil ſont d'une fertilité admirable. Les cannes à ſucre y ſont plus fortes que celles des autres colonies; & les autres denrées y ont la même ſupériorité. On n'y eſt pas réduit à exploiter des terres maigres ou épuiſées. Le terrain eſt ſi étendu qu'on peut quitter un ſol qui s'épuiſe ou ſe laſſe, pour en prendre un autre qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent s'enrichir; & des fleuves navigables ſans nombre s'offrent d'eux-mêmes au tranſport des denrées. Des ouragants deſtructeurs, des ſéchereſſes dévorantes ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de poſition au Bréſil où les intempéries de l'air abrégent des jours utiles; & il n'y en a aucune où on éprouve ces affreuſes mortalités qui déſolent ſi ſouvent tant

de contrées de l'Amérique. Toute entrepriſe devient facile par le ſecours des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'eſclave n'eſt pas dans l'impatience de voir arriver à travers des mers vaſtes & orageuſes, une nourriture ſouvent trop chere pour n'être pas quelquefois inſuffiſante : il la trouve dans le ſol qu'il cultive, ſaine, abondante & preſque ſans ſoins. Son maître de ſon côté ne craint pas d'être au terme de ſa fortune. Il ſait bien que la colonie n'eſt pas au dixième de ſa culture. Cent cinquante mille noirs qui y ſont employés, & qu'on recrute tous les ans par quatre ou cinq mille, peuvent être aiſément multipliés, ſi l'on y eſt encouragé. L'uſage où eſt le colon de les tirer directement d'Afrique, ne lui laiſſe pas craindre la négligence, l'ineptie, l'avidité des négocians d'Europe. Ses vaiſſeaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite, & d'avoir, ſoit en allant, ſoit en revenant une traverſée courte & facile.

Il eſt vrai-ſemblable que la cour de Lisbonne frappée de tant d'avantages, à voulu ranimer la culture du Bréſil réduite à vingt-deux millions peſant de ſucre brut, à onze ou douze mille bal-

lots de tabac, à un peu de ſalſe-pareille, de cacao, de café, de riz, d'indigo. Ces exportations ſont groſſies par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture, de conſtruction, de marqueterie, par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens que la politique préſentoit au miniſtere Portugais pour opérer cette grande révolution, il a préféré la liberté des Bréſiliens comme le plus ſûr, le moins diſpendieux & le plus humain. On a déclaré en 1755 qu'à l'avenir tous les ſujets volontaires ou forcés de la couronne, ſeroient citoyens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de ce titre aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impoſe pas d'autres obligations ; la même carriere eſt ouverte à leurs talents, & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Il n'eſt point de puiſſance qui ait porté plus loin ſa prédilection pour ſes ſujets du nouveau monde. Cette ſingularité qui auroit du frapper tous les eſprits, n'a pas été ſeulement remarquée. On s'occupe de politique, de guerre, de plaiſir, de fortune. Une révolution favorable à l'humanité échappe même au milieu du dix-huitieme ſiecle, de ce ſiecle de lu-

mieres, de philoſophie. On parle de bien public, & l'on ne le voit pas, l'on ne le ſent pas.

Le Portugal ſeroit vengé de cette indifférence, ſi le nouveau ſyſtême avoit le ſuccès qu'on s'en eſt promis. On verroit les Bréſiliens s'attacher à la culture des terres, & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de ſe procurer des commodités ſans nombre dont ils n'ont pas joui. Le ſpectacle de leur bonheur dégoûteroit les ſauvages de leurs forêts, & les fixeroit à un genre de vie plus paiſible. De proche en proche, une exemple ſi ſéduiſant auroit la plus féconde influence, & avec le temps tout le Bréſil ſe trouveroit civiliſé. La confiance s'établiroit entre les Américains & les Européens, & ils ne formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour former le fonds d'un commerce immenſe à la métropole, qui de ſon côté ne négligeroit rien pour fournir aux conſommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte peſeroit leurs intérêts reciproques, & on écarteroit avec ſoin tout ce qui pourroit troubler l'harmonie d'une liaiſon ſi importante. Enfin les Portugais auroient

réparé par un ſeul acte d'humanité tous les maux qu'ils ont faits aux habitants du nouveau monde.

Malheureuſement ces douces eſpérances ſont chimériques. Pour qu'on pût ſe flatter raiſonnablement de les voir réaliſées ; il auroit fallu préparer de loin un ſi grand changement. On auroit peut-être fait goûter inſenſiblement aux Bréſiliens les douceurs de la ſociété. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu-à-peu leur pareſſe naturelle. On les auroit accoutumés au deſir de la propriété. Quand même on auroit ouvert ces douces voies à une heureuſe révolution, il ſeroit encore reſté beaucoup de choſes à faire qui paroiſſent avoir échappé à la prévoyance du miniſtere. Il n'a pas été aſſigné aux nouveaux citoyens des terres dans des lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances néceſſaires. Des guides éclairés n'ont pas conduit leur pas. Leurs chefs n'ont pas été humains & déſintéreſſés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique en donnant la liberté aux Bréſiliens, & on a beaucoup fait contr'elle en l'ôtant aux Européens qu'on a aſſervis au monopole toujours tyrannique d'un privilege excluſif. Perſonne n'avoit prévu, n'avoit ſoupçonné

donné un arrangement ſi oppoſé au génie de la nation.

Le Portugal a fait, ſans le ſecours d'aucune compagnie, des découvertes immenſes en Afrique & dans les deux Indes. De ſimples ſociétés de négociants dans leſquelles s'intéreſſoient les rois, les princes & la nobleſſe, expédierent des flottes nombreuſes pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au-deſſus des plus grands noms, & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus intéreſſante en fait de commerce que l'univers eût encore éprouvé. On ne ſe ſeroit pas attendu qu'un peuple, qui, dans des temps de barbarie, avoit ſaiſi les avantages ineſtimables de la concurrence, finiroit par adorer dans un ſiecle de lumiere un ſyſtême deſtructeur, qui, raſſemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laiſſe dans tout le reſte que l'inertie & la mort.

Ce ſyſtême a été conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre, repouſſant, pour ainſi dire, ſes habitants de ſon ſein, ils n'avoient ni d'aſyle ni de ſalut que ſur la mer ou dans le nouveau monde. Les terribles ſecouſſes qui avoient renverſé cette ſuperbe capitale, ſe renou-

velloient encore ; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorſqu'on établit une compagnie excluſive pour vendre à l'étranger les vins ſi connus ſous le nom de Porto qui forment la boiſſon de beaucoup de colonies, d'une partie du nord, ſur-tout de l'Angleterre. La ville de Porto devenue par ſa population, ſes richeſſes & ſon activité la premiere du royaume depuis que Liſbonne avoit comme diſparu, crut avec raiſon ſon commerce anéanti par cette funeſte aliénation des droits de la nation entiere en faveur d'une aſſociation. La province qui eſt entre le Douro & le Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'eſpérance ſur la culture. Le déſeſpoir porta les peuples à la ſédition, & la ſédition rendit cruel le gouvernement. Douze cent perſonnes furent livrées au bourreau, condamnées aux traveaux publics, reléguées dans les forets d'Afrique, ou réduites à la mendicité par la confiſcation de leurs biens. Le monopole qui avoit occaſionné ces malheurs continua. Il dure encore avec toutes les calamités que les eſprits, les moins exercés aux ſpéculations politiques, avoient prévues.

Cette fatale expérience qui auroit dû

éclairer le miniſtere ne fit aucune impreſſion ſur lui. Déjà il avoit créé dès le 6 juin 1755 la compagnie de Maranon ; & loin de revenir ſur ſes pas, il érigea, quatre ans après, la compagnie de Fernambuc qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie ſeptentrionale du Bréſil. Douze cent actions forment le fonds de la premiere, & trois mille quatre cent ceux de la ſeconde. Leur privilege doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal peuvent s'y intéreſſer. Elles exercent une tyrannie affreuſe ſur l'immenſe côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre la liberté publique, contre le droit de propriété, a jeté dans tous les cœurs des ſentiments de haine qu'une diminution ſenſible de productions nourrit continuellement. Ce levain eſt aigri, augmenté par une combinaiſon des plus deſtructives que l'on connoiſſe.

En général les actions des compagnies de commerce ſont des effets dont la valeur n'eſt pas fixe, & varie ſans ceſſe au gré de l'opinion qui ſuit elle-même les viciſſitudes de la fortune. Auſſi ces corps ſe bornent-ils à en augmenter, à en diminuer le dividende ſelon le ſuccès de leurs opérations. Les compagnies Portu-

gaiſes ſont autoriſées à fixer à leur gré à la fin de chaque année la valeur capitale de leurs actions, & c'eſt ſur ce taux ſouvent éloigné de la vérité, que la loi ordonne de les recevoir en paiement, quoiqu'elles ne ſoient point admiſes dans les caiſſes royales. Cet inconvénient qui eſt également éprouvé par les négociants étrangers & par les nationaux, entre néceſſairement dans le calcul de toutes les ventes, & fait du commerce Portugais une eſpece de labyrinthe dont il eſt bien difficile de ſaiſir le fil.

Nous ignorons quels ſont les motifs qui ont déterminé la cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres de l'état, toutes les parties de la monarchie. Il n'eſt pas poſſible qu'une conduite ſi tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies excluſives ſont plus propres par leur nature à étendre qu'à reſſerrer la contrebande, on ſait qu'il ne s'en fait pas dans le Bréſil ſeptentrional, ſeule partie de la colonie qui ſoit ſoumiſe au monopole. Toutes les liaiſons étrangeres qu'entretient cette partie du nouveau monde, ſe réduiſent à celles de Sainte-Catherine avec les vaiſſeaux qui

fréquentent la mer du Sud, & à celles de Rio-Janeiro avec les navigateurs de différentes nations qui, ſous divers prétextes, relâchent dans ſon port, quand ils vont aux Indes orientales, ou qu'ils en reviennent.

Quelles que ſoient les raiſons qui ont donné l'exiſtence aux compagnies excluſives, on peut aſſurer que le Portugal n'eſt pas la puiſſance de l'Europe qui a le plus perdu à un arrangement ſi déraiſonnable. Ce royaume a contracté la funeſte habitude d'être en quelque maniere ſimple ſpectateur du commerce qui ſe fait dans ſes colonies. Un aveuglement ſi ſingulier s'eſt formé par degrés.

Les premiers ſuccès des Portugais en Afrique & en Aſie n'étoufferent pas les racines de leur induſtrie. Quoique Liſbonne fût devenue le magaſin général des marchandiſes des Indes, ſes manufactures de ſoie & de laine ſe ſoutinrent. Elles ſuffiſoient à la conſommation de la métropole & du Bréſil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule des calamités dont la tyrannie Eſpagnole écraſa le royaume, on ne comp-

ta pas la ceſſation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit gueres diminué, lorſque le Portugal recouvra ſa liberté.

L'heureuſe révolution qui plaça le duc de Bragance ſur le trône (*a*) fut l'époque de cette décadence. L'enthouſiaſme ſaiſit les peuples. Une partie paſſa les mers pour aller défendre les poſſeſſions éloignées contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reſte s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que lorſque le premier feu ſeroit paſſé, chacun reprit ſes occupations. Malheureuſement la guerre cruelle qui ſuivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler que de s'expoſer à voir ruiner continuellement le fruit de ſes travaux. Le miniſtre favoriſa cette inaction par des meſures dont on ne doit pas le blâmer trop ſévérement.

(*a*) En 1640.

Sa poſition le mettoit dans la néceſſité de former des alliances. La politique ſeule lui aſſuroit celle de tous les ennemis de l'Eſpagne. Les avantages qu'ils devoient tirer de la diverſion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ſes intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues auſſi étendues que ſon entrepriſe le faiſoit préſumer, elle auroit ſenti qu'il étoit inutile de faire des ſacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeſte ruina ſes affaires. Elle livra ſon commerce à des puiſſances preſque auſſi intéreſſées qu'elle-même à ſa conſervation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout haſarder ; & elles étendirent infiniment les privileges qu'on leur avoit accordés. L'induſtrie Portugaiſe fut entiérement écraſée par cette concurrence. Une faute du miniſtre de France la releva.

Cette couronne qui n'avoit qu'un peu de tabac aſſez mauvais, & pas encore du ſucre, s'aviſa en 1664, ſans qu'il ait été jamais poſſible d'en découvrir une raiſon qu'on pût avouer, d'interdire l'entrée des ſucres & du tabac du Bréſil. Le Portugal défendit par repréſailles l'entrée des manufactures Françoiſes, les ſeules qui y euſſent alors de la faveur. Gênes

s'empara alors de la fourniture des ſoieries qu'elle a toujours conſervée depuis ; mais la nation, après quelques incertitudes, commença en 1681 à fabriquer elle-même ſes laineries. Des ouvriers tirés d'Angleterre travaillerent avec une telle vivacité & tant de bonne foi, qu'ils mirent le peuple qui avoit emprunté leur induſtrie, en état de proſcrire en 1684 pluſieurs eſpeces de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute eſpece. Quoique par le bas prix auquel on les eſtimoit, ils ne payaſſent que douze au lieu de vingt-trois pour cent qu'ils devoient payer à leur entrée, le produit des douanes ſe trouva ſi fort diminué, qu'il s'éleva de tous côtés des murmures d'improbation. Le comte d'Ericeira, auteur de ces innovations heureuſes, eut le courage de ſe laiſſer blâmer. Il lui ſuffiſoit de travailler utilement pour ſa patrie, en coupant cours à une importation qui faiſoit ſortir un grand nombre de millions.

L'Angleterre qui avoit élevé en Portugal ſon commerce ſur les ruines de celui de France, vit avec chagrin ces arrangements. Elle travailla long-temps à ſe rouvrir la communication qu'on lui avoit fermée. Plus d'une fois elle crut

l'avoir recouvrée, lorſqu'elle ſe trouva plus éloignée que jamais de ſes eſpérances. On ne pouvoit pas prévoir où tant de mouvements aboutiroient, lorſqu'il ſe fit dans le ſyſtême politique de l'Europe un changement qui bouleverſa toutes les idées.

Un petit fils de Louis XIV fut appelé au trône d'Eſpagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandiſſement d'une maiſon qu'on trouvoit déjà trop ambitieuſe & trop redoutable. Le Portugal en particulier, qui n'avoit vu juſqu'alors dans la France qu'un appui ſolide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui deſiroit néceſſairement, & qui procureroit peut-être ſon oppreſſion. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner toutes les négociations à l'avantage de ſon commerce, n'eut garde de négliger une occaſion ſi favorable. Son ambaſſadeur Méthuen, négociateur profond & délié, ſigna le 27 décembre 1703 un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne ſur le même pied qu'avant l'interdiction, à condition que les vins de Portugal paieroient un tiers de moins

que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette ſtipulation, bien réels pour l'une des deux parties, n'étoient qu'apparents pour l'autre. L'Angleterre qui obtenoit un privilege excluſif à ſes manufactures, puiſqu'on laiſſoit ſubſiſter l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de ſon côté, ayant déjà établi pour ſon intérêt particulier, ce qu'elle avoit l'art de faire valoir au Portugal comme une grande faveur. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ſes vins nuiſoit trop à la balance, & on avoit cherché à en diminuer la conſommation par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été pouſſée plus loin par les mêmes motifs, ſans qu'on ait ceſſé de la faire enviſager à la cour de Lisbonne comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Si elle eût cherché à s'éclairer, elle en ſeroit venue aiſément à bout. Les regiſtres des douanes Angloiſes font foi que dans les quatre années qui avoient précédé le traité, il s'étoit conſommé en Angleterre 31, 324 tonneaux de vin

de Portugal, & que l'augmentation ne fut dans les quatre années qui le ſuivirent que de 698 tonneaux. Ce calcul montre ce que le miniſtere Portugais avoit gagné, & les ſuites ont fait voir ce qu'il avoit ſacrifié.

Les manufactures Portugaiſes ne purent ſoutenir la concurrence Angloiſe. Elles diſparurent depuis 1703 juſqu'en 1713, la grande Bretagne fournit par an au Portugal, indépendamment de quelques autres marchandiſes, pour un million trois cent mille livres ſterlings d'étoffes de laines. Elle ne tira chaque année du Portugal en vins, en huiles, en ſel, en fruits, que pour cent douze mille huit cents vingt livres ſterlings: d'où l'on peut juger de l'or qu'elle retiroit pour ſolde de la balance de ſon commerce. Il a reçu depuis cette époque des augmentations proportionnées aux progrès des mines du Bréſil & de la conſommation des colonies Portugaiſes. Inſenſiblement il a preſque tout abſorbé, & il n'étoit gueres poſſible que cela ne fût pas.

Tous ceux qui ſe ſont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont ſuivi les révolutions, ſavent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui eſt parve-

nu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins conſidérables. Il a de ſi grands avantages ſur ſes concurrents, qu'il les dégoûte : & les forçant à lui abandonner la carriere, il exerce enſuite un monopole tout-à-fait deſtructif pour le pays qui ſert de théatre à ſon induſtrie. C'eſt ainſi que la grande-Bretagne a réuſſi à envahir tous les produits du Portugal & de ſes colonies.

Elle lui fournit ſon vêtement, ſa nourriture, ſa clincaillerie, les matériaux de ſes édifices, tous les objets de ſon luxe ; elle lui renvoie ſes propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artiſans ou cultivateurs, ſont occupés de ces travaux.

Elle lui fournit des vaiſſeaux, des munitions navales, des munitions de guerre, pour ſes établiſſements du nouveau monde, & fait toute ſa navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent du Portugal. On en emprunte à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne, où il en vaut dix. Au bout de dix ans, le capital eſt payé par les intérêts, & ſe trouve encore dû. Ajoutez à ces profits exor-

bitants que les intérêts ſont plus chers ſur les marchandiſes pour une nation qui n'achete jamais qu'à crédit, & à long crédit. Souvent elle les paie le double de leur valeur, quelquefois même davantage.

Elle lui enleve tout le commerce intérieur. Des maiſons Angloiſes établies à Lisbonne reçoivent les marchandiſes de leur patrie, & les diſtribuent à des marchands, répandus dans les provinces, qui les vendent le plus ſouvent pour le compte de leur commettants. Un modique ſalaire eſt l'unique fruit de cette induſtrie aviliſſante pour une nation qui trafique chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui enleve juſqu'à la commiſſion. Les flottes deſtinées pour le Bréſil appartiennent en entier aux Anglois. Les richeſſes qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne ſouffrent pas ſeulement que ces produits paſſent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achetent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en paſſer. Ces étrangers diſparoiſſent auſſi-tôt qu'ils ſont parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient propoſé, & tiennent l'état aux dépens duquel ils ſe ſont enrichis, dans un

épuiſement continuel. Il doit être ſorti du Bréſil environ trois milliards en or ou en diamants, & cependant tout le numéraire du Portugal ne monte pas à quarante-huit millions de livres tournois. Cet état en doit plus de ſoixante-douze à ſes oppreſſeurs. Il eſt aiſé de juger par-là de ſa ſituation.

Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a gagné. L'Angleterre n'étoit appelée par ſes avantages naturels, qu'à être une puiſſance du ſecond ordre. Quoique les changements arrivés ſucceſſivement dans ſa religion, dans ſon gouvernement, dans ſon induſtrie, euſſent amélioré ſa ſituation, augmenté ſes forces, développé ſon génie, il ne lui étoit pas poſſible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernements anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorſque, ſans liaiſon avec ſes voiſins, il ſortoit, pour ainſi dire, ſeul de ſon néant, n'étoient pas ſuffiſants dans les temps modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laiſſoit au nombre & à la force leur ſupériorité naturelle. Depuis que les ſoldats, les généraux, les nations ſe vendoient pour faire la guer-

re ; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets, & faiſoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ſes richeſſes, & que ſa puiſſance politique ſe meſuroit ſur la quantité de ſes millions.

Cette vérité qui avoit dû ſans doute affliger ſon ambition, lui devint favorable auſſi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ſes premiers beſoins, & qu'elle l'eut lié par des traités à la néceſſité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume ſe trouva dans la dépendance de ſes faux amis pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, ſelon l'expreſſion d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jetées dans cet empire. Ils allerent plus loin : il lui firent perdre toute conſidération, tout poids, tout mouvement dans la combinaiſon des affaires générales ; en lui perſuadant de n'avoir ni forces de terre, ni forces de mer. Repoſez-vous ſur nous, lui diſoient les Anglois : fiez-vous à nos forces navales : ne faites point la guerre, nous la ferons pour vous. C'eſt ainſi que ſans avoir prodigué ni ſang, ni travaux, ſans avoir éprouvé aucun de ces maux qui ſont les prix de conquêtes, ils ſe

rendirent bien plus maîtres du Portugal que celui-ci ne l'étoit des mines du Bréſil.

Tout ſe tient dans la nature & dans la politique. Il eſt difficile, impoſſible peut-être qu'une nation perde ſon agriculture, ſon induſtrie, ſans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les ſciences, tous les principes de bonne police & d'adminiſtration. Le Portugal eſt une triſte preuve de cette vérité. Depuis que la grande-Bretagne l'a comme condamné à l'inaction, il eſt tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui a brillé dans l'Europe entiere, à l'exception des Pyrenées, qui ſemblent la repouſſer, n'eſt pas arrivée juſqu'à ſes portes. On a vu même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples dont elle avoit excité l'émulation, & provoqué la jalouſie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir le premier formé ſon gouvernement, d'avoir joui d'excellentes loix, tandis que les autres états gémiſſoient dans une confuſion horrible, cet avantage ineſtimable ne lui a ſervi de rien. Il a perdu le fil de ſon génie, & s'eſt trouvé noyé dans toutes les abſurdités, où conduit l'oubli des principes de la raiſon, de la morale,

de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire pour ſortir de cet état de paralyſie, ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux, parce qu'il ſe trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation, qui en a le plus de beſoin. Les hommes, propres à changer la face des empires, viennent ordinairement de loin. Ils ne ſont gueres l'ouvrage du moment. Preſque toujours ils ont des précurſeurs qui ont réveillé les eſprits, qui les ont diſpoſés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les inſtruments néceſſaires, pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs, ne paroît pas encore s'être formée en Portugal, il ſera réduit à ramper long-temps, s'il n'adopte pas les maximes des peuples éclairés, avec les précautions convenables à ſa ſituation, s'il n'appelle pas des étrangers capables de le diriger.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux, ſans lequel tous les autres ſeroient chancelants, incertains, inutiles, peut-être dangereux, ſera de ſecouer le joug de l'Angleterre. Dans la diſpoſition actuelle, le Portugal ne ſauroit ſe paſſer de marchandiſes étrangeres: il eſt donc de ſon intérêt d'éta-

blir chez lui la plus grande concurrence de vendeurs poſſible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il eſt obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à ſe défaire du ſuperflu de ſon ſol, de celui de ſes colonies, il doit par la même raiſon attirer dans ſes ports le plus qu'il pourra, d'acheteurs pour augmenter la maſſe & le prix de ſes exportations. Rien ne contrarie ces arrangements économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux mêmes conditions qu'avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage, les autres nations, ſans s'expoſer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple ne fut jamais un privilege excluſif & perpétuel, qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reſte toujours néceſſairement le juge de ce qui convient à ſon état. On ne conçoit pas ce que le miniſtere Britannique, pourroit oppoſer de raiſonnable à un roi de Portugal, qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négociants qui habilleront, qui nourriront mes ſujets à auſſi bon marché, à meilleur marché que

vous ; des négociants qui emporteront le produit de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite ſi ſage par les événements arrivés indépendamment de cette réſolution. Le Portugal reçoit annuellement pour trente millions de cruzades, en marchandiſes étrangeres, qu'il paie du produit de ſon ſol, avec ſon or & ſes diamants, ou dont il reſte débiteur. L'appas d'un gain de trente-cinq pour cent, qui eſt l'ordinaire dans ce commerce, invite toutes les nations à s'y intéreſſer le plus qu'il leur eſt poſſible, ſans qu'elles en ſoient détournées par la crainte bien fondée de n'être pas payées, ou de ne l'être que fort tard. Les efforts de la plupart n'ont pas été impuiſſants. La France & l'Italie ſont parvenues à s'approprier le tiers de ces importations. La Hollande, Hambourg & le reſte du Nord y entrent pour la même quantité. Le reſte eſt le partage de l'Angleterre, qui autrefois abſorboit preſque tout. Il eſt prouvé par les regiſtres de ſes douanes, que dans l'eſpace de cinq ans, ou depuis 1762 juſqu'en 1766 incluſivement, elle n'a envoyé en Portugal que pour 4, 249, 491 livres ſter-

lings de marchandiſes, qu'elle a reçu pour 1, 678, 270 en denrées, & que la ſolde en argent n'a été que 2, 564, 110.

Ce qui trompe l'Europe entiere ſur l'étendue du commerce Anglois, c'eſt que tout l'or du Bréſil prend la route de la Tamiſe. Cet écoulement paroît une ſuite naturelle & néceſſaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent pas ſortir librement du Portugal; qu'il n'eſt poſſible de les en extraire que par des vaiſſeaux de guerre qui ne ſont pas viſités; que la Grande-Bretagne en expédie auſſi réguliérement que la mer le permet, deux toutes les ſemaines; que ces bâtiments portent les richeſſes de tous les peuples dans leur île, d'où les négociants répandus dans différentes contrées les retirent en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le miniſtere Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas ſur la diminution de la plus précieuſe branche de ſon commerce, ſe donne depuis quelque temps des mouvements incroyables pour la rétablir dans ſon premier état. Ses ſoins n'auront nul ſuccès, parce que c'eſt un de ces évé-

nements qui ne ſont pas du reſſort de la politique. Si le mal prenoit ſa ſource dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre ; ſi cette couronne avoit été dépouillée des privileges dont elle étoit en poſſeſſion, des négociations heureuſement conduites pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans ſa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses ſujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandiſes qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront, encore à un meilleur marché, pluſieurs des choſes qu'ils achetent, lorſque leur gouvernement aura établi dans ſes ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir rendu ſon commerce paſſif moins déſavantageux, la cour de Liſbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant, le goût du ſiecle, l'attrait pour la renommée paroiſſent la décider pour les manufactures. Déjà on fait dans l'intérieur du

royaume une aſſez grande quantité de groſſes étoffes, quoique la laine ſoit trop courte pour y être très-propre, & qu'il fût convenable de la deſtiner à d'autres uſages. L'état fait fabriquer à Lisbonne & à Lamégo des ſoieries qui lui coûtent plus qu'elles ne valent. Si on ne travaille pas à des étoffes d'or & d'argent, c'eſt que l'uſage en eſt ſévérement proſcrit dans la métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette eſpece d'induſtrie ne convenoit pas à l'Eſpagne. Les mêmes raiſons l'interdiſent au Portugal. Il doit plutôt tourner ſes vues vers l'agriculture.

Son climat eſt favorable à la production des ſoies. Elles y furent autrefois très-abondantes C'étoient des Juifs baptiſés qui les cultivoient & les travailloient. L'inquiſition plus ſévere & plus puiſſante ſous la maiſon de Bragance qu'elle ne l'avoit été au temps de la domination Eſpagnole, les perſécuta. La plupart des fabricants ſe réfugierent dans le royaume de Valence, & ceux qui vendoient leur induſtrie porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande dont ils augmenterent l'activité. Cette diſperſion ruina ſucceſſivement la culture de la ſoie, de ſorte qu'il n'en

reſte point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle exiſte. Elle fournit conſtamment aux beſoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où on n'exporte quelques huiles. Ce n'eſt pas aſſez. Il eſt facile au Portugal d'entrer d'une maniere plus marquée en concurrence avec les nations qui tirent le plus d'avantage de cette production réſervée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines ſont également ſuſceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles ſoient inférieures à celle d'Eſpagne, les François, les Hollandois, les Anglois même ne laiſſent pas d'en exporter annuellement douze à treize mille quintaux, & en acheteroient une plus grande quantité, s'ils pouvoient s'en procurer. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet eſprit d'obſervation qui fait juger ſainement des choſes, penſent que la quantité en pourroit être doublée ſans faire aucun tort aux autres branches d'induſtrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du ſel paroît avoir été pouſſée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent cinquante mille muids qui peuvent coûter ſix cent mille cruza-

des. Il eſt corroſif, il diminue le poids & le goût des aliments ; mais il a l'avantage de conſerver plus long-temps le poiſſon & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher à meſure que la navigation étendra ſa marche.

Nous n'oſerions prédire au vin la même deſtinée. Il a ſi peu de qualité qu'il eſt étonnant qu'une grande partie de l'Europe ait pu ſe déterminer à en faire ſa boiſſon la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le miniſtere Portugais a abuſé de ſon autorité pour arrêter une culture ſi avantageuſe. L'ordre d'arracher les vignes eſt un attentat contre le droit ſacré & impreſcriptible de la propriété. Cet ordre ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou de fauſſes vues. Le prétexte, dont on s'eſt ſervi pour juſtifier une loi ſi extraordinaire, n'a trompé perſonne. Il eſt connu de tout le monde, que le terrain que couvroient les ceps ne peut jamais être utilement employé en grains.

Il faut d'autres moyens pour encourager la plus importante des cultures. Elle eſt ſi languiſſante que le Portugal tire annuellement de l'étranger le tiers du

du blé qu'il conſomme. Ce déſordre peut ceſſer. Tous ceux qui ont ſuivi les révolutions, arrivées dans le commerce de la nation, ſavent qu'avant qu'elle fût livrée à la navigation, elle approviſionnoit de grains une partie de la Méditerranée, ſouvent l'Angleterre même. Ses propres beſoins ſollicitent aujourd'hui ſon activité. Il n'y a qu'une impuiſſance totale qui puiſſe juſtifier un gouvernement de mettre la métropole & ſes colonies dans la dépendance des autres états pour les denrées de premiere néceſſité.

La cour de Liſbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuſe, ſi elle penſoit que le temps ſeul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, ſur-tout, par l'adouciſſement dans leur perception ſouvent plus deſtructive que l'impôt même. Lorſqu'on aura levé les obſtacles, il faudra prodiguer les encouragements. Un des préjugés les plus funeſtes au bonheur des hommes, à la proſpérité des empires, eſt celui qui veut qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges prouve qu'il ne faut beaucoup demander à la terre qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a pas peut-être dans le Portugal

vingt cultivateurs en état de faire les avances néceſſaires. Le gouvernement doit venir à leurs ſecours. Un revenu de dix-huit millions de cruzades dont près de la moitié lui vient de la métropole & le reſte des colonies, facilitera ces libéralités plus économiques que l'avarice la plus ſordide.

Un premier changement en aſſurera d'autres. Les arts néceſſaires à la culture naîtront infailliblement & s'éleveront avec elle. De proche en proche, l'induſtrie étendra, pouſſera toutes ſes branches; & le Portugal ne montrera plus un peuple ſauvage entre des peuples civiliſés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier pour trouver de l'occupation. Des maiſons commodes le rétabliront ſur des ruines. Des ateliers remplaceront des cloîtres. Semblables à des arbuſtes épars & rampant triſtement ſur le ſol des plus riches mines, les ſujets de cet état, preſque anéanti, ceſſeront enfin de manquer de tout avec leurs fleuves ou leurs montagnes d'or. Les métaux reſteront dans la circulation, & n'iront plus ſe perdre dans les égliſes. La ſuperſtition finira avec la pareſſe, l'ignorance, le découragement. Les eſprits qui n'aiment à

s'occuper que de débauches & d'expiations, de miracles & de ſortileges s'échaufferont ſur les intérêts publics. La nation, débarraſſée de ſes entraves, rendue à ſon activité naturelle, prendra un eſſort digne de ſes premiers exploits.

Le Portugal ſe rappellera qu'il dût ſon opulence, ſa gloire, ſa force à ſa marine; & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaiſſeaux de guerre mal conſtruits, mal équipés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de ſix à huit cent tonneaux qui ſont dans un plus grand déſordre encore. Sa population qui de trois millions d'ames eſt tombée inſenſiblement à dix-huit cent mille revivra pour couvrir ſes ports & ſes rades de flottes agiſſantes. Cette création ſera difficile ſans doute pour une puiſſance dont le pavillon n'eſt connu ſur aucune mer d'Europe, & qui depuis un ſiecle a abandonné ſa navigation à qui a voulu ou ſu s'en ſaiſir; mais un gouvernement devenu ſage ſurmontera ces puiſſants obſtacles. Il appellera des commandants & des matelots étrangers pour en former des nationaux. Il avancera ſans intérêt des ſommes conſidérables à ceux de ſes ſujets qu'il jugera propres à la conſtruc-

tion des navires, & donnera des encouragements à ceux qui n'auront pas beſoin d'avances. Il déchargera ſes amateurs de tous les droits qui les gênent ; il leur accordera des gratifications ſuffiſantes pour leur aſſurer la ſupériorité ſur les nations qui, quoique obligées de mieux nourrir, de mieux payer leurs équipages, naviguent à meilleur marché. Une économie bien raiſonnée, le rendra prodigue. Il ſentira que, lorſqu'il ſera parvenu à faire toute la navigation qui lui eſt propre, il retiendra dans l'état des ſommes immenſes que le frêt en fait ſortir continuellement.

Ce changement influera ſur le ſort des îles qui dépendent du Portugal. Madere ne ſera plus ouverte aux Anglois. Le ſoin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille pieces de vin qu'elle produit, ſera réſervé à la métropole. C'eſt dans les rades de Liſbonne & de Porto que toutes les nations iront ſe pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatre parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal pour ſon agriculture, pour ſa conſommation & pour ſes ſalaiſons des bœufs que la ſéchereſſe de ſon terroir ne lui permet pas d'élever, & il trouvera dans les îles du Cap-Verd plus d'ânes

& de mulets qu'il ne lui en faudra pour ſes uſages. La nouvelle Angleterre les y prenoit autrefois pour les porter dans les Antilles. Une mortalité conſidérable arrivée en 1750 a mis fin à ce commerce. Le vuide ſera rempli dans peu, pourvu qu'on y donne une attention ſuivie.

Ces changements en ameneront de plus importants encore. Le Bréſil qui a le défaut unique d'être trop grand pour le Portugal, qui ne voit que quelques habitations éparſes ſur les côtes, & qui ne compte de colons dans l'intérieur des terres que ceux qui ſont occupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y ſera réformé. On ſentira à quel point on s'eſt égaré avec tous les peuples modernes en portant dans le nouveau monde toutes les abſurdités que la barbarie du gouvernement féodal avoit accumulées dans l'ancien, pendant une longue ſuite de ſiecles. Un petit nombre de loix ſimples ſeront ſubſtituées aux ſubtilités de la chicane qui ne ſont que des rafinements ou des accroiſſements de tyrannie.

L'exécution de ces loix ſera aſſurée, ſi les emplois ne ſont pas vendus, & ſi l'on choiſit avec le ſoin convenable les commandants de Para, de la Bahia,

de Rio-Janeiro, indépendants les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de vice-roi. La vigilance des trois chefs fera finir les trahiſons, les atrocités que les Portugais Bréſiliens ſe permettent depuis trop long-temps, ou qu'ils exercent par le miniſtere de leurs eſclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupera de l'adminiſtration. La liberté d'expédier à ſa volonté des vaiſſeaux de la métropole qui a ſuccédé à la tyrannie des flotes, ſera ſuivie d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux ports de Liſbonne & de Porto, parce que les autres qui ſont également ſoumis aux charges publiques doivent participer aux mêmes droits. Les compagnies excluſives ſeront abolies. Cette foule d'impôts qui font le malheur de l'Europe, ceſſeront d'affliger le Bréſil. Il ne ſera plus dévoré par des légions de traitants qui ruinent les plus heureux travaux. La patrie principale ſentira qu'elle n'eſt en droit de demander à ſa colonie que des productions. Ces productions elles-mêmes ne ſeront pas étouffées dans leur naiſſance par des droits énormes qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richeſſe qui eſt le ſigne de toutes les autres, cette marchandiſe

qui eſt la plus précieuſe de toutes celles du Bréſil, débarraſſé de toutes les entraves qui interrompent ſa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les choſes qu'il repréſente. Il ne ſera plus néceſſaire que des vaiſſeaux de guerre, Hollandois, François Anglois, couvrent ou dérobent ſa ſortie frauduleuſe ſous leur pavillon.

L'agriculture annoblie par la liberté ſecouera le joug de l'oppreſſion ſous laquelle l'ignorance, l'avarice & le deſpotiſme la faiſoient gémir. Les inſtruments de ſes richeſſes ſe multiplieront tous les jours davantage. Le Portugal qui a ouvert l'Afrique aux autres peuples, y a conſervé, malgré ſa décadence, des avantages conſidérables. Il y poſſede de grandes colonies ſur les côtes les plus favorables à la retraite des eſclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de foibles comptoirs, reſſource dont quelques-unes même ſont privées. Ces poſſeſſions excluſives que lui procurent les Negres à un tiers meilleur marché qu'on ne les obtient dans les ports où ils ſont achetés en concurrence, détermineront le Bréſil à en multiplier le nombre, lorſqu'on aura ſupprimé le droit de dix pour cent mis ſur la tête de ces miſérables

Africains, ainſi que ſur les marchandiſes qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puiſqu'enfin le cri de l'humanité ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à ſa colonie de faire du ſel qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaiſance rendra les armements plus faciles en ajoutant au manioc & au poiſſon ſéché qui ont formé juſqu'ici la nourriture des équipages, l'uſage du bœuf & du porc ſalés. Alors le nombre des expéditions qui eſt annuellement de trente ou quarante bâtiments depuis ſoixante juſqu'à cent tonneaux, s'élevera à cent, & ſi l'on veut avec le temps, à un plus grand nombre.

On accéléroit cette amélioration, en permettant au Bréſil la navigation directe des Indes orientales. Ce commerce eſt ruineux en lui-même. Les nations qui le font l'ont ſi bien ſenti, qu'elles ont cherché à conſommer le moins qu'il étoit poſſible des productions de cette riche partie du monde, & à les vendre à ceux de leurs voiſins qui n'avoient pas le même intérêt à les rejeter. Non-ſeulement le Portugal peut ſans inconvénient s'en permettre l'uſage, mais ſa

ſituation exige qu'il le rende général le plus qu'il pourra. Comme il n'a ni ne peut avoir des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui ſont agréables & à bon marché, qui conviennent à ſon climat & à celui de ſes colonies, qui ſont abſolument néceſſaires pour ſes comptoirs d'Afrique. La métropole ne feroit point de ſacrifice en aſſociant le Bréſil à cette branche de ſon induſtrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma en 1723 une compagnie qui n'eut aucun ſuccès. Depuis ſa chûte, on n'a expédié annuellement qu'un vaiſſeau peu riche, qui en revenant d'Aſie a long-temps touché à Bahia, & qui depuis quelques années va ſe rafraîchir à Angole par les ordres du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Bréſil ſeroient plus nombreuſes. Son commerce interlope avec Buenos-Ayres lui fourniroit les piaſtres néceſſaires à ſes opérations; & il trouveroit ſur l'Amazone une partie des matériaux de ſa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immenſe, eſt encore inférieure à leur perfection. On ſait qu'ils durent très-long-temps, qu'ils ſont innacceſſibles aux vers devenus par-

tout le fléau de la marine, qu'ils conſervent toujours une odeur exquiſe, & que le ſcorbut ne s'y engendre jamais. L'obſtacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armements eſt actuellement levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées nommées *Grayata* & *Tieu*, dont le fil eſt très-propre pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit excluſif d'en fabriquer a été malheureuſement accordé pour quinze ans à un particulier fixé dans le voiſinage.

Un moyen infaillible pour opérer bientôt ces grands changements, ſeroit d'ouvrir les ports du Bréſil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité qu'elle n'acquerra peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviguer ſeroient également intéreſſés à ſa proſpérité & à ſa défenſe. Elle deviendroit plus utile à ſa métropole par le produit tous les jours plus grand de ſes douanes que par un monopole deſtructif de toute induſtrie. Le Portugal qui eſt ſans manufactures doit avoir un ſyſtême différent des autres puiſſances de l'Europe qui ont plus de marchandiſes qu'il n'en faut pour

pourvoir aux beſoins de leurs établiſſements du nouveau monde. La concurrence qui leur ſeroit nuiſible, lui ſera très-avantageuſe.

Si la cour de Lisbonne ne ſe détermine pas à un parti où il eſt poſſible d'entrevoir quelques inconvénients, elle abolira au moins la loi qui interdit le ſéjour du Bréſil aux étrangers. Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit des maiſons Hollandoiſes, Angloiſes & Françoiſes dont l'activité animoit tous les travaux. Au lieu de les éloigner par une oppreſſion barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'eſt pas qu'abſolument parlant, cette vaſte contrée manque de blancs. Un calcul, ſur lequel on peut compter, en fait monter le nombre à près de ſix cent mille. On n'en voit pas tant dans aucune colonie; mais ces Portugais créoles qui ont la plupart épouſé des mulâtres ſont ſi indolents, ſi corrompus, ſi paſſionnément livrés à leurs plaiſirs, qu'ils ſont devenus incapables des moindres ſoins, d'aucune occupation ſuivie. Peut-être n'eſt-il poſſible de donner du reſſort à cette race dégénérée, qu'en mettant ſous ſes yeux des hommes laborieux

auxquels on diſtribuera des terrains convenables.

Cet arrangement eſt facile. Aux bords des rivieres, les plus navigables, on voit des plaines immenſes ſans propriétaire qui offrent des richeſſes immenſes à qui voudra les labourer. Sur les côtes même, il eſt facile d'établir un grand nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement qui, dans les premiers temps de la découverte, avoit cédé ſous le nom de capitaineries des provinces entieres à des grands ſeigneurs, les a ſucceſſivement retirées de leurs mains, en accordant en échange des titres, des penſions, ou d'autres graces. Cette politique a fait entrer dans les mains de l'adminiſtration un vaſte domaine qui eſt en friche, & dont elle peut diſpoſer très-utilement. Une infinité de colons Anglois, François, Hollandois dont les habitations ſont épuiſées; beaucoup d'Européens qui ont la manie ſi commune dans ce ſiecle de faire fortune, y porteront leur activité, leur induſtrie & leurs capitaux.

Pour que rien ne les détourne de prendre ce parti, il faut qu'ils n'aient pas à craindre les fureurs de l'inquiſition. Ce

tribunal barbare n'eſt pas à la vérité établi dans le Bréſil ; mais il y envoie ſes ſatellites plus atroces, s'il eſt poſſible, que lui-même. On n'a pas oublié que ces hommes déteſtables firent paſſer en Europe depuis 1702 juſqu'en 1718 un nombre prodigieux de prêtres, de moines, de propriétaires de terre, de Negres même qu'ils accuſoient de judaïſme. Ces vexations ruinerent l'agriculture au point que les flottes en 1724 & en 1725 ne purent pas faire leur retour en Portugal. Le gouvernement régla en 1728 que ſi les colons étoient arrêtés dans la ſuite par le ſaint office, leurs propriétés ni leurs eſclaves ne pourroient pas être ſaiſis, & que leurs fonds paſſeroient à leurs héritiers. Le mal qui avoit été fait ne pouvoit pas être réparé par ce décret ; & on ne doit eſpérer de voir la confiance rétablie, que lorſque les auteurs du déſordre, qui ont perdu la colonie, auront paſſé les mers.

Cette précaution ne ſera pas même ſuffiſante, ſi on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du clergé. On a vu des états favoriſer la corruption des prêtres pour affoiblir l'aſcendant que la ſuperſtition leur donnoit ſur l'eſprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'eſt

pas toujours infaillible, comme le prouve le Bréſil, la morale ne ſauroit approuver cette politique exécrable. Il ſeroit plus sûr, plus convenable d'ouvrir les portes du ſanctuaire indiſtinctement à tout le monde. Philippe II, devenu maître du Portugal régla qu'elles ſeroient fermées à tous ceux dont le ſang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques, des Negres & des Indiens. Cette diſtinction a fait prendre à un corps déjà trop puiſſant un empire qui ne pouvoit pas manquer d'avoir des ſuites funeſtes. On s'en eſt relâché pour l'Afrique. Il ſeroit encore plus important de le faire pour l'Amérique. Après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naiſſance, il faudroit le priver de celle qu'il tire des richeſſes.

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devroit jamais fixer des revenus aux eccléſiaſtiques. Les ſecours ſpirituels qu'ils offrent, ſeroient payés par ceux qui voudroient employer leur miniſtere. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zele. Leur habileté pour la conduite des ames s'accroîtroit chaque jour par l'expérience, par l'étude & par l'application. Ces hommes d'état ont été combattus par

des philoſophes qui ont prétendu qu'une économie qui auroit pour but d'augmenter l'activité du clergé, ſeroit funeſte au repos public, & qu'il valoit mieux l'endormir dans l'oiſiveté, que de lui donner de nouvelles forces. On obſerve que ſes égliſes ou les maiſons religieuſes ſans rente fixe, ſont des magaſins de ſuperſtition à la charge du bas peuple. C'eſt-là que ſe fabriquent les ſaints, les miracles, les reliques & toutes les inventions dont l'impoſture a accablé la religion. Ainſi, le bien des empires veut qu'on aſſigne des revenus au clergé, mais qui bornent par leur médiocrité le faſte du corps & le nombre des membres. La miſere le rend fanatique, l'opulence indépendant; l'une & l'autre ſéditieux. Jean V. qui avoit ſenti l'abus que le clergé faiſoit de ſes richeſſes dans le Bréſil, voulut dépouiller les évêques des dîmes vers l'an 1730; mais comme il n'avoit qu'un demi courage, il leur donna des équivalents. Un miniſtere plus hardi ira plus loin. Il réduira le clergé ſéculier aux ſimples beſoins d'un état modeſte; & ce qui eſt plus difficile peut être, il arrêtera le brigandage des moines.

Le Bréſil eſt inondé de religieux Ita-

liens & Portugais qui, ſous le nom de miſſionnaires, ſe jettent parmi les ſauvages. Protégés par le gouvernement, ils font travailler ces malheureux, s'approprient le fruit de leurs ſueurs & regagnent l'Europe avec leurs rapines. Ils achetent de Rome le honteux privilege de vivre hors de leur couvent, ou le droit d'y être ſans ſubordination, ſans aucun aſſujettiſſement à la regle. Cet infame trafic abſorbe des ſommes immenſes, & doit être mis au nombre des abus qui rendent au Portugal ſes colonies preſque inutiles.

Juſqu'à ce que la cour de Lisbonne ait reſſerré les poſſeſſions du clergé ſéculier & régulier du nouveau monde dans des bornes convenables, tout projet d'amélioration ſera inutile. Les vices du gouvernement eccléſiaſtique ſubſiſteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le mettre dans une dépendance abſolue du magiſtrat, ſi l'on veut que les Portugais qui habitent le Bréſil, oſent ſe ſouſtraire à ſa tyrannie. Peut-être même les préjugés, dont ces habitants ſe trouvent imbus par une éducation vicieuſe & preſque monaſtique, ont ils trop vieilli dans leur eſprit pour en être arrachés. La

lumiere ſemble réſervée aux générations ſuivantes. On peut hâter cette révolution, ſi l'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfants en Europe ; ſi l'on réforme & perfectionne l'inſtitution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aiſément dans des organes encore tendres. L'ame ſans expérience avant l'âge de réflexion, reçoit avec une égale docilité le vrai & le faux en matiere d'opinion, ce qui eſt favorable & ce qui eſt contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à eſtimer leur raiſon ou à la mépriſer, à en faire uſage ou à la négliger, à la regarder comme le meilleur des guides, ou à ſe défier continuellement de ſes forces. Les peres défendent avec obſtination les revêries qu'ils ont ſucées avec le lait ; leur enfants auront le même attachement pour les grands principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Bréſil des idées juſtes ſur la religion, ſur la morale, ſur l'adminiſtration, ſur le commerce, ſur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talents qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront

d'elle, ne ſeront plus bornés à gémir ſur l'oiſiveté, l'ignorance, les bévues, les ſuperſtitions qui ont fait la baſe de ſon adminiſtration. L'hiſtoire de cette colonie n'en ſera plus la ſatire.

La crainte d'irriter l'Angleterre ne doit pas retarder d'un inſtant les grands changements que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être les ont fait ſuſpendre, ne ſont que des préjugés qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent preſque des axiomes. Telle eſt l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne ſauroit exiſter ni devenir floriſſant que par la Grande-Bretagne. On oublie que la monarchie Portugaiſe ſe forma ſans le ſecours des autres nations : que tout le temps de ſes démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger, qu'elle s'étoit agrandie pendant trois ſiecles d'elle-même, lorſqu'elle établit ſa domination ſur l'Afrique & dans les deux Indes avec ſes ſeules forces. Tous les grands coups d'état furent frappés par les ſeuls Portugais. Il falloit que ce peuple découvrît un grand tréſor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit pas exiſter par

lui-même, ſemblable à ces nouveaux parvenus que l'embarras des richeſſes jette dans la puſillanimité.

Nul état ne doit ſe laiſſer protéger. S'il eſt ſage, il doit avoir des forces relatives à ſa ſituation, & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins qu'il n'ait une ambition déméſurée, il a des alliés qui, pour leur propre ſûreté, ſoutiennent ſes intérêts avec autant de chaleur que de bonne foi. C'eſt une vérité générale, applicable ſur-tout aux états qui poſſedent des mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & ſe réuniront, quand il le faudra, pour leur conſervation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barriere impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-temps joui, ſoutiendra toujours un état dont l'indépendance eſt eſſentielle à l'équilibre de toutes les autres puiſſances. Leur concert ſeroit ſur-tout unanime & bientôt formé, ſi l'Eſpagne, ſe livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entrepriſes. Jamais la politique ſoupçonneuſe, inquiete & prévoyante de notre ſiecle, ne ſouffriroit

que tous les tréſors du nouveau monde fuſſent dans la même main, ni qu'une ſeule maiſon, venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette ſécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pouſſer la négligence auſſi loin qu'elle le faiſoit, lorſqu'elle ſe repoſoit de ſa défenſe ſur les armes Britanniques, ou que ſon indolence s'endormoit ſur celle de ſes voiſins. Comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le ſyſtême politique, ce qui eſt le dernier des opprobres pour un empire. Pour régagner de la conſidération, il faudra qu'elle ſe mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la faſſe même, ſi ſes droits ou ſa ſûreté l'exigent. Ce n'eſt pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, loſque tous les autres peuples ſe battent. Dans le monde phyſique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puiſſance intéreſſent toutes les autres. Un grand état peut perdre, ſans que les autres y gagnent que de la ſûreté; mais il ne peut gagner ſans que les autres n'y perdent. Ces maximes de-

viennent perſonnelles au Portugal en ce moment ſur-tout, où l'exemple de ſes voiſins, l'état de criſe où ſe trouvent des alliés qui l'accablent de leur protection, l'empreſſement des puiſſances jalouſes de ſon amitié : tout l'avertit de ſe réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au-deſſus des mers qui ſont l'étendart & l'aliment de ſa proſpérité ; s'il ne montre ſon front à l'extrêmité de l'Europe où la nature l'a ſi heureuſement placé, pour attirer & pour verſer des richeſſes, c'en eſt fait du ſort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'auroit ſécoués que pour un moment : ſemblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de ſa priſon, après l'avoir briſée. Un reſte de mouvement intérieur qui la replie ſur elle-même, n'annonceroit que ces ſignes de vie qui ſont des ſymptômes de mort. Les petits réglements de finance, de police, de commerce, de marine qu'il fera de temps en temps pour la métropole ou pour les colonies, ne ſeront que de foibles palliatifs qui, en couvrant le vice de ſa conſtitution, ne la rendront que plus dangereuſe.

On ne peut ſe diſſimuler que le Portugal a laiſſé échapper l'occaſion la plus

favorable qu'il pût jamais trouver de reprendre ſon ancien éclat. La politique n'eſt pas toujours la ſeule ouvriere des révolutions des états. Des phénomenes deſtructeurs peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre de 1755 qui fit tomber la capitale du Portugal devoit faire renaître le royaume. La perte de ces ſortes de villes eſt ſouvent le ſalut des états, comme la richeſſe d'un ſeul homme eſt la ruine d'un peuple. Le renverſement de quelques pierres, entaſſées les unes ſur les autres, l'anéantiſſement des marchandiſes qui appartenoient à des étrangers, la perte de quelques ſujets oiſifs qui n'étoient ni artiſans, ni laboureurs, n'étoit pas un grand malheur. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur paſſagere, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre ; & les ruines qu'elle creuſoit à une ville étoient des fondements ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir ſortir du fond de ces abîmes un nouvel état, un nouveau peuple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de reſſort aux eſprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'igno-

rance & de la ſuperſtition. Le gouvernement qui ſe joue par-tout de la crédulité du peuple ; & que rien ne ſauroit diſtraire de ſa vigilance à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des conſciences hardies opprimerent des conſciences foibles, & l'époque de ce grand phénomene fut celle d'une grande ſervitude. Triſte & commun effet des cataſtrophes de la nature. Elles livrent preſque toujours les hommes à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'eſt alors qu'on cherche à multiplier ſans fin les actes d'une autorité arbitraire ; ſoit que ceux qui gouvernent croient réellement les peuples nés pour leur obéir, ſoit qu'ils penſent qu'en étendant le pouvoir de leur perſonne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état eſt comme un reſſort qu'on force à réagir ſur lui-même, & qui, parvenu au point où finit ſon élaſticité, ſe briſe tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La ſituation où ſe trouve le continent de l'Amérique méridionale démontre malheureuſement la juſteſſe de

cette comparaiſon. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les îles de ce nouveau monde.

Fin du neuvieme Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIXIEME.

LA partie du Nord de l'Amérique qui s'étend depuis les 293 degrés, juſqu'aux 136 degrés de longitude, préſente un archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'Océan ait encore offert à la curioſité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les îles qui le forment ſont connues depuis la découverte du nouveau monde ſous le

nom d'Antilles. Les vents qui ſoufflent preſque toujours de la partie de l'Eſt, ont fait appeler celles qui ſont plus à l'orient îles du vent, & les autres, îles ſous le vent. Elles compoſent une chaîne dont un bout ſemble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre former l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne ſeroit-il pas téméraire de les regarder comme les ſommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, & qui ſont devenus des îles par une révolution arrivée dans le golfe, qui a ſubmergé tout le plat pays.

Des monuments certains atteſtent de plus grands changements dans le globe. Le phyſicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les eſpeces, des coraux, des bancs d'huîtres, des poiſſons de mer entiers ou mutilés, entaſſés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & ſur la ſuperficie des montagnes : l'inſtabilité du continent qui, ſujet à toutes les viciſſitudes de l'Océan dont il eſt perpétuellement battu, rongé, bouleverſé, tandis qu'il perd au loin peut-être des terres im-

menſes, découvrent à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de ſable autour des cités, qui furent autrefois des ports fameux : la ſituation horizontale & parallele des couches de terre & de productions marines, aſſemblées alternativement de la même façon, compoſées des mêmes matieres réguliérement cimentées par l'action conſtante & ſucceſſive de la même cauſe : la correſpondance entre les côtes ſéparées par quelques bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles ſaillants oppoſés à des angles rentrants de l'autre, à droite des lits du même ſable ou des mêmes pétrifications placés au niveau de ſemblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes & des fleuves vers la mer, comme à leur ſource commune : la formation des collines & des vallons où ce vaſte fluide a, pour ainſi dire, laiſſé l'empreinte éternelle de ſes ondulations : tout nous dit que l'Océan a franchi ſes bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'inſurmontables, & que diſpoſant du globe de la terre au gré de ſon inconſtance, il en a changé cent fois la conſtitution, ſoit intérieure, ſoit extérieure. De-là ces déluges ſucceſſifs & jamais univerſels, qui tour-à-

tour ont couvert la face de la terre, ſans la dérober toute entiere à la fois : car les eaux, agiſſant en même temps dans les cavités & ſur la ſuperficie du globe, ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, ſans en diminuer les autres dimenſions, ni ſe dérober d'une part ſans tarir de l'autre ; & l'on ne ſauroit imaginer une altération dans la maſſe entiere, qui fit tout-à-coup diſparoître les montagnes, ou la mer s'élever par toute la terre au-deſſus des plus hautes. Quel changement ſubit d'organiſation pouſſeroit tous les rochers & toutes les matieres ſolides au centre du globe, pour exprimer de ſes flancs & de ſes veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre, ne feroit plus rouler dans les airs qu'une maſſe d'eaux & de germes perdus ? N'eſt-ce pas aſſez que chaque hémiſphere ſoit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer ? Ce ſont ces aſſauts continuels qui nous ont, ſans doute, dérobé ſi long-temps le nouveau monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit qu'ils n'avoient fait que ſéparer du nôtre.

Quelles que ſoient les cauſes ſecretes de ces révolutions particulieres, dont la

cauſe générale eſt viſiblement dans les loix connues du mouvement univerſel, les effets en ſeront toujours ſenſibles pour tout homme qui aura le courage & la ſagacité de les voir. Sans le ſecours des connoiſſances phyſiques, un ſouvenir confus de ces ſortes d'inondations s'étoit conſervé parmi les ſauvages qui habitoient les Antilles. Cet archipel, comme celui des Indes orientales, ſitué preſque à la même hauteur, paroît former par la même cauſe, le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pouſſe la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globe plus élevé roule un cercle plus grand, une zone plus agitée; où la mer ſemble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppoſe, & s'ouvrant un cours ſans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, eſt à peu de choſe près nord, & nord-nord-oueſt. Cette direction ſe continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-oueſt, & ſe termine à Antigoa. Ici la ligne ſe courbe tout-d'un-coup, & ſe prolongeant en ligne droite à

l'Oueſt, au Nord-Oueſt, rencontre ſucceſſivement Porto-rico, Saint Domingue, Cuba, connus ſous le nom d'îles ſous le vent. Ces îles ſont ſéparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont ſix lieues, d'autres quinze ou vingt; mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante braſſes. Il y a même entre la Grenade & Saint-Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'eſt pas à dix braſſes.

La direction des montagnes dont les Antilles ſont couvertes, ſuit celle que ces îles gardent entre elles. Cette direction eſt ſi réguliere, qu'à ne conſidérer que les ſommets, ſans avoir égard à leur baſe, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent dont la Martinique ſeroit le promontoire le plus au Nord-Eſt.

Les ſources d'eau, qui aux îles du vent ſe précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces îles. Tout le côté oriental, c'eſt-à-dire, celui qui, ſelon nos conjectures, a été mer dans tous les temps, eſt privé d'eau courante. Nulles ſources n'y coulent des hauteurs. Elles euſſent été perdues, parce qu'après avoir par-

couru un eſpace fort court & très-rapide, elles ſe ſeroient jetées dans la mer.

Porto-rico, Saint-Domingue, Cuba ont quelques rivieres dont l'embouchure eſt à la côte du Nord, & la ſource dans les montagnes qui regnent de l'Eſt à l'Oueſt, c'eſt-à-dire dans toute la longueur de ces îles. Ces rivieres arroſent un plat pays conſidérable qui n'a pas été ſans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes qui regarde vers le ſud ou la mer, bat plus furieuſement, & imprime des traces de ſubmerſion, verſe dans les trois îles pluſieurs belles rivieres, quelques unes même aſſez conſidérables pour recevoir les plus grands vaiſſeaux.

Ces obſervations qui démontrent évidemment que la mer a détaché les Antilles du continent, ſont fortifiées par des obſervations d'un autre genre, mais auſſi déciſives en faveur de cette conjecture Tabago, la Marguerite, la Trinité, les îles les plus voiſines de la terre ferme produiſent comme elle des arbres mous, du cacao ſauvage. Ces eſpeces ne ſe retrouvent plus, du moins en quantité, dans les îles qui vont au Nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba, ſitué à l'autre extrêmité des An-

tilles, produit comme la Floride, dont elle eſt peut-être détachée, du cedre, du cyprès, l'un & l'autre très-propres pour la conſtruction des vaiſſeaux.

Le ſol des Antilles eſt en général une couche d'argile ou de tuf plus ou moins épaiſſe, ſur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argile ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là où l'argile moins humide & plus friable ſe mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il ſe forme une couche de terre plus épaiſſe que celle qu'on trouve ſur des argiles graſſes. Le tuf a auſſi des propriétés différentes ſuivant ſes différentes qualités. Là où il eſt moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties ſe détachent en forme de caiſſons toujours altérés, mais conſervant une fraîcheur utile aux plantes. C'eſt ce qu'on appelle en Amérique un ſol de pierre-ponce. Par-tout où l'argile & le tuf ne comportent pas ces modifications, le ſol eſt ſtérile, auſſi-tôt que la couche, ſuite de la décompoſition des plantes originaires, eſt détruite par la néceſſité des ſarclages qui expoſent trop ſouvent les ſels aux rayons du ſoleil. De-là vient que la culture qui exige le moins de

ſarclage & dont la plante couvre de ſes feuilles les ſels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorſque les Européens aborderent aux Antilles, ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainſi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui, s'élevant comme du lierre, embraſſoient toutes les branches & les déroboient à la vue. Cette eſpece paraſite croiſſoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois ſans la couper. On lui donna le nom de lianne, analogue à ſa flexibilité. Ces forêts, auſſi anciennes que le monde, avoient pluſieurs générations d'arbres, qui par une ſinguliere prédilection de la nature étoient d'une grande élévation, très-droits, ſans excroiſſance, ni défectuoſité. La chûte annuelle des feuilles, leur décompoſition, la deſtruction des troncs pourris par le temps, formoient ſur la ſurface de la terre un ſédiment gras, qui après le défrichement opéroit une végétation prodigieuſe dans les nouvelles plantations qu'on ſubſtituoit à ces arbres.

Dans quelque terrain qu'ils euſſent pouſſé, leurs racines avoient tout-au-plus deux pieds de profondeur, & com-

munément beaucoup moins ; mais elles s'étendoient en ſuperficie en proportion du poids qu'elles avoient à ſoutenir. L'extrême ſéchereſſe de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénetrent jamais bien avant, parce que le ſoleil les repompe en peu de temps, & des roſées continuelles qui humectoient ſa ſurface, leur donnoient une direction horizontale au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croiſſoient au ſommet des montagnes & dans des endroits eſcarpés, étoient très-durs. Ils avoient l'écorce liſſe & collée ſur le bois. Le courbari, l'acajou, le machenité, le barata, le bois de fer & pluſieurs autres ſe laiſſoient à peine entamer par l'inſtrument le plus tranchant : pour les abattre ou pour les déraciner, il falloit les brûler. Lorſqu'ils étoient tombés, la ſcie ou la hache les façonnoient au gré de l'ouvrier. Le plus ſingulier de ces arbres étoit l'acoma qui, mis en terre, ſe pétrifie. On regardoit comme le plus utile le gommier dont le diametre ordinaire de cinq pieds, ſur une fleche de quarante-cinq à cinquante, ſervoit à former des canots d'une ſeule piece.

Les vallées toujours fertiliſées aux dépens des montagnes, étoient remplies de bois mous. Au pied de ces arbres, croiſſoient indiſtinctement les plantes que la terre libérale produiſoit pour la nourriture des naturels du pays. Celles d'un uſage plus univerſel étoient le cauh-coulh, ligname, le chou Caraïbe & la patate. C'étoit des eſpeces de pommes de terre nées à la racine de plantes qui rampoient, mais forçoient tous les obſtacles dont elles ſembloient devoir être étouffées. La nature qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractere des peuples & les denrées deſtinées à leur ſubſiſtance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du ſoleil, qui ſe plaiſoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui ſe reproduiſoient deux ou trois fois l'année. Les inſulaires ne traverſoient pas le travail libre & ſpontané de la nature, en détruiſant une production pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laiſſoient à la terre le ſoin de préparer les ſels de la végétation, ſans lui aſſigner le lieu & le temps de féconder. Cueillant au haſard & dans leur ſaiſon les productions qui s'offroient d'elles-

mêmes à leurs beſoins, ils avoient obſervé ſans étude que la décompoſition de ce que nous appellons mauvaiſes herbes, étoit néceſſaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-ſaines ; mais inſipides ſans préparation, elles avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les aſſaiſonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre & le fruit acide d'une plante aſſez ſemblable à notre oſeille, elles donnoient une liqueur forte qui étoit l'unique boiſſon compoſée des ſauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans de l'eau commune, aux rayons du ſoleil brûlant.

Outre les racines, les îles offroient à leurs habitants des fruits extrêmement variés. On y trouvoit des oranges, des citrons, des limons, des grenades. Il y en avoit qui ne s'éloignoient pas infiniment de nos pommes, de nos poires, de nos ceriſes, de nos abricots ; & nous n'avons rien dans nos climats qui puiſſe nous donner l'idée de la plupart des fruits des Antilles. Le plus utile étoit la banane. Elle croiſſoit dans des lieux

frais, ſur une fleche molle, ſpongieuſe & haute d'environ ſept pieds. Cette fleche périſſoit avec la maturité de ſon fruit ; mais avant qu'elle tombât, on voyoit ſortir de ſa ſouche un rejeton qui un an après donnoit ſon fruit, périſſoit à ſon tour, & ſe régéneroit ſucceſſivement de la même maniere.

Une ſingularité qui mérite d'être obſervée, c'eſt que tandis que la plante vorace que nous avons appelée lianne, embraſſoit tous les arbres ſtériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient des fruits, quoique confuſément mêlés avec les premiers. Il ſembloit que la nature lui eût ordonné de reſpecter ce qu'elle deſtinoit à la nourriture des hommes.

Les îles n'avoient pas été traitées auſſi favorablement en plantes potageres qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le creſſon formoient en ce genre toutes leurs richeſſes.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domeſtiques. Les quadrupedes tous bons à manger ſe réduiſoient à cinq eſpeces dont la plus groſſe ne ſurpaſſoit pas nos lapins. Les oiſeaux plus brillants & moins variés que dans nos climats, n'avoient gueres d'autre mérite que leur

parure : peu d'entre eux rendoient de ces ſons touchants qui charment les ames tendres, & tous ou preſque tous extrêmement maigres avoient fort peu de goût. Le poiſſon y étoit à-peu-près auſſi commun que dans les autres mers, mais il y étoit ordinairement moins ſain & moins délicat.

On ne peut preſque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les îles contre les infirmités peu communes de leurs habitants. Soit qu'on les appliquât extérieurement, ſoit qu'on les mangeât, ſoit qu'on en prît le ſuc par infuſion, elles produiſoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les uſurpateurs de ces lieux autrefois paiſibles ont adopté ces ſimples toujours verds, toujours dans leur force, & ils les ont préférés à tous les remedes que l'Aſie eſt en poſſeſſion de fournir au reſte de l'univers.

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux ſaiſons aux îles, celle de la ſéchereſſe & celle de la pluie. La nature qui travaille ſans ceſſe, & qui cache ſes opérations ſecretes ſous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les obſervateurs qui étudient ſa marche dans la température

du climat, dans toutes les révolutions du temps & dans celles de la végétation, découvrent qu'elle ſuit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une maniere moins ſenſible.

Ces changements preſque imperceptibles ne préſervent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant tel qu'on doit l'attendre naturellement ſous la zone torride. Comme ces îles ſont toutes ſituées entre les Tropiques, on y eſt aſſujetti, avec quelques différences qui naiſſent des poſitions & des qualités du terrain, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du ſoleil juſqu'à une heure après midi, mais qui diminue enſuite à meſure que cet aſtre baiſſe. Le thermometre atteſte qu'elle monte très-ſouvent à quarante-quatre degrés, même juſqu'à quarante-ſept & demi au-deſſus du terme de la congélation. Rien n'eſt plus rare qu'un temps couvert propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel ſe voile de nuages une heure ou deux, mais on n'eſt pas quatre jours dans toute l'année ſans voir le ſoleil.

Les variations dans la température de l'air viennent moins des ſaiſons que du vent. Par-tout où il ne ſouffle pas, on

brûle ; & tous les vents ne rafraîchiſſent pas. Il n'y a que les vents de l'Eſt qui temperent la chaleur. Ceux qui tiennent du Sud ou de l'Oueſt, procurent peu de ſoulagement ; mais ils ſont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'Eſt. Les arbres expoſés à ſon action ſont forcés de porter leurs branches vers l'Oueſt, dans la direction que l'uniformité de ſon ſouffle conſtant ſemble leur donner. En revanche, leurs racines ſont plus robuſtes & plus alongées ſous terre du côté de l'Eſt, comme pour former un point d'appui dont la réſiſtance ſoit égale à la force du vent dominant. Auſſi remarque-t-on que, lorſque le vent d'Oueſt ſouffle avec quelque violence, les arbres ſont renverſés facilement ; de ſorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne ſuffit pas de ſavoir combien d'arbres ſont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'Eſt a deux cauſes permanentes, dont la vrai-ſemblance eſt frappante. La premiere eſt ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient, & qui eſt néceſſairement plus rapide ſous la ligne équinoxiale que ſous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'eſpace à parcourir dans le

même temps. La ſeconde vient de la chaleur du ſoleil, qui en paroiſſant ſur l'horiſon, raréfie l'air, & l'oblige à fluer vers l'occident, à meſure que la terre avance vers l'orient.

Auſſi le vent d'Eſt, qui ne ſe fait gueres ſentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente à meſure que le ſoleil monte ſur l'horiſon. Il diminue à meſure que cet aſtre baiſſe. Il tombe enfin tout-à-fait vers le ſoir, mais le long des côtes ſeulement, & non en pleine mer. Les raiſons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du ſoleil, l'air de la terre qui demeure long-temps raréfié à cauſe des exhalaiſons qui ſortent continuellement du globe échauffé, reflue néceſſairement ſur celui de la mer: c'eſt ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il ſe fait ſentir la nuit, & continue juſqu'à ce que l'air de la mer raréfié par la chaleur du ſoleil, reflue à ſon tour vers la terre où l'air s'eſt condenſé par la fraîcheur de la nuit. Enfin, on obſerve que le vent d'Eſt ſe trouve plus régulier, plus fort ſous la canicule que dans les autres temps; parce que le ſoleil agit alors plus vivement ſur l'air. Ainſi la nature

fait ſervir les ardeurs mêmes de cet aſtre au rafraîchiſſement des contrées qu'il embraſe. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir ſans ceſſe de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuiſe continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue auſſi à tempérer le climat des îles de l'Amérique, mais non également par-tout. Dans les poſitions où rien ne fait obſtacle au vent d'Eſt, il chaſſe les nuées à meſure qu'elles ſe forment, & les oblige d'aller crever dans les bois ou ſur les montagnes. Mais quand les orages ſont trop gros, ou que les vents variables & paſſagers du Sud & de l'Oueſt viennent troubler l'empire du vent d'Eſt, alors il pleut. Dans les autres poſitions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies ſont ſi communes & ſi abondantes, ſurtout durant l'hiver qui dure depuis la mi-juillet juſqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent, ſuivant les meilleures obſervations, autant d'eau dans une ſemaine, qu'il en tombe en nos climats dans l'eſpace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce ſont des torrents dont on confondroit le bruit avec celui de la grêle, ſi elle n'étoit,

pour ainſi dire, inconnue ſous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchiſſent l'air ; mais elles cauſent une humidité dont les ſuites ſont également incommodes & funeſtes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ſont expirés. La viande s'y conſerve au plus vingt-quatre heures. Les fruits ſe pourriſſent, ſoit qu'on les cueille mûrs ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biſcuit pour ne pas moiſir. Les vins ordinaires s'aigriſſent en fort peu de temps. Le fer ſe rouille du matin au ſoir. Ce n'eſt qu'avec des précautions continuelles qu'on conſerve les ſemences juſqu'à ce que la ſaiſon de les confier à la terre ſoit arrivée. Dans les premiers temps qui ſuivirent la découverte, le blé qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas ſe faire à la nourriture des anciens habitants du pays, ſe gâtoit ſi vîte, qu'il fallut l'envoyer avec ſes épis. Cette précaution néceſſaire enchériſſoit ſi fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On ſubſtitua la farine aux grains, ce qui diminuoit les frais, mais abrégeoit la conſervation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée

& du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du ſon qui contribue à ſa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima couche par couche avec des pilons de fer, de maniere qu'elle formoit un corps dur preſque impénétrable à l'air. L'expérience confirma une phyſique ſi judicieuſe, & cet uſage généralement adopté s'eſt toujours perfectionné de plus en plus. Si une pareille pratique n'aſſure pas aux farines la durée qu'elles ont dans nos climats ſecs ou tempérés, elle les conſerve du moins ſix mois, un an & même davantage, ſelon qu'elles ont été préparées avec plus ou moins de ſoin. Cet intervalle doit ſuffire à des métropoles actives pour l'approviſionnement de leurs colonies.

Quelque fâcheux que ſoient ces effets naturels de la pluie, elle en occaſionne de plus redoutables encore; ce ſont des tremblements de terre aſſez fréquents & quelquefois terribles dans les îles. Comme ils ſe font ſentir le plus ſouvent dans le cours ou à la fin de la ſaiſon pluvieuſe, & dans les temps des grandes marées, d'habiles phyſiciens ont conjecturé que ce phénomene pouvoit provenir de ces deux cauſes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creuſent & ravagent la terre de plus d'une maniere. L'Océan ſur-tout aſſaillit ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir ni éviter. Parmi les aſſauts que cet élément inquiet & turbulent ne ceſſe de lui livrer, il en eſt un connu aux Antilles ſous le nom de *Raz de maree.* On le voit infailliblement une, deux ou trois fois depuis juillet juſqu'en octobre ; & c'eſt toujours ſur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'Oueſt ou du Sud, ou même ſous leur influence. Les vagues qui de loin paroiſſent s'avancer tranquillement juſqu'à la portée de quatre ou cinq cent pas, s'élevent tout-à-coup près du rivage, comme ſi elles étoient preſſées obliquement par une force ſupérieure, & crevent avec une violence extrême. Les vaiſſeaux qui ſe trouvent alors ſur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni ſe ſoutenir ſur leurs ancres, vont ſe briſer contre terre, ſans aucun eſpoir de ſalut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher pendant pluſieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement ſi extraordinaire de la mer a été regardé juſqu'ici comme

la ſuite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre, & le raz de marée ſe fait ſentir dans une partie d'une île couverte par une autre île, qui elle-même ne l'éprouve pas. Cette obſervation a déterminé M. Dutaſta, qui a vu l'Afrique & l'Amérique en phyſicien, en négociant & en homme d'état, à chercher une cauſe plus vrai-ſemblable de ce ſingulier phénomene. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une ſcience, s'il ſe détermine à les donner au public. Nous aurons alors vrai-ſemblablement des lumieres plus ſures ſur les ouragans.

L'ouragan eſt un vent furieux, le plus ſouvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblement de terre, & toujours des circonſtances les plus terribles, les plus deſtructives que les vents puiſſent raſſembler. Tout-à-coup, au jour vif & brillant de la zone torride ſuccede une nuit univerſelle & profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus triſtes hivers. Des arbres auſſi anciens que le monde ſont déracinés & diſparoiſſent. Le plus ſolide édifice n'offre en un moment que des dé-

combres. Où l'œil ſe plaiſoit à regarder des côteaux riches & verdoyants, il ne voit plus que des plantations bouleverſées & des cavernes hideuſes. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent ſur des cadavres ou cherchent leurs parents ſous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & ſe briſent contre les rochers ébranlés & fracaſſés. Les cris & les hurlements des hommes & des animaux pêle & mêle emportés dans un tourbillon de ſable, de pierres & de débris: tout ſemble annoncer les dernieres convulſions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amenent des récoltes plus abondantes & hâtent les reproductions de la terre. Soit que de ſi violentes agitations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité, ſoit que l'ouragan charrie un ſel propre à la végétation des plantes, on a remarqué que ce déſordre apparent & paſſager étoit non-ſeulement une ſuite de l'ordre conſtant qui pourvoit à la régénération par la deſtruction même, mais un moyen de conſerver ce tout, qui n'entretient ſa vie & ſa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitants des Antilles croyoient avoir de ſûrs pronoſtics de ce phénomene effrayant. Lorſqu'il doit arriver, diſoient-ils, l'air eſt trouble, le ſoleil rouge, & cependant le temps calme & le ſommet des montagnes clair. On entend ſous terre ou dans les cîternes un bruit ſourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le diſque des étoiles paroît obſcurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel eſt au Nord-Oueſt d'un ſombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & ſe ſouleve même au milieu du calme. Le vent tourne ſubitement de l'Eſt à l'Oueſt, & ſouffle avec violence par des repriſes qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'oſe aſſurer la vérité de toutes ces obſervations, il ſemble cependant qu'il y a de l'imprudence ou trop peu de philoſophie à négliger les idées & même les préjugés des peuples ſauvages ſur le temps & ſur les ſaiſons. Leur déſœuvrement & l'habitude où ils ſont de vivre en plein champ, les met dans l'occaſion & la néceſſité d'obſerver les plus petits changements qui ſe paſſent dans l'air, & d'acquérir ſur ce ſujet des connoiſſances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées

&

& vouées à des travaux plus ſédentaires. Peut-être eſt-ce aux ſauvages à trouver les faits, aux peuples ſavants à chercher les cauſes. Démêlons, s'il ſe peut, celle des ouragans, phénomene ſi commun en Amérique, qu'il auroit ſuffit ſeul pour la faire déſerter, ou la rendre inhabitable depuis des ſiecles.

Aucun ouragan ne vient de l'Eſt, c'eſt-à-dire, du plus grand eſpace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien conſtaté nous fait pencher à croire qu'ils ſe forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'Oueſt qui regne conſtamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du Sud depuis juillet juſqu'en janvier, & le vent du Nord qui ſouffle en même temps dans la partie ſeptentrionale, doivent, lorſqu'ils ſe rencontrent, ſe heurter avec une violence proportionnée à leur vélocité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites & longues des montagnes, il en doit ſortir avec impétuoſité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raiſon combinée de ſa force matrice & du diametre de la gorge. Tout corps ſolide qui ſe trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impreſſion plus ou moins forte,

ſelon qu'il lui oppoſera plus ou moins de ſurface ; en ſorte que ſi ſa poſition coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne ſait ce qui pourroit en réſulter pour la maſſe entiere. Heureuſement les divers giſſements des îles, leur forme ſphérique ou angulaire, préſentent à ces effroyables torrents d'air des ſurfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant, diviſent ſes forces ou les briſent par degrés. L'expérience même autoriſe à dire que leur activité s'épuiſe à tel point, que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs obſervateurs ont remarqué que tous les ouragans, qui ſucceſſivement ont bouleverſé les îles, venoient du Nord-Oueſt, & par conſéquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La diſtance où ſont quelques îles de cette direction, n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour faire rejeter ce ſentiment, parce que pluſieurs cauſes peuvent faire décliner vers le Sud ou vers l'Eſt un courant d'air. Ainſi nous croyons qu'on s'eſt mépris, quand on a penſé que la violence d'un ouragan agiſſoit ſous tous les romps de vent. Tels ſont les phénomenes deſtructeurs

au prix deſquels la nature fait acheter les richeſſes du nouveau monde ; mais quel obſtacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert ?

Chriſtophe Colomb, après s'être établi à S. Domingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il n'y trouva pas des inſulaires auſſi foibles, auſſi timides que ceux qu'il avoit d'abord ſubjugés. Les Caraïbes qui ſe croyoient originaires de la Guyane & de la même nation que les Galibis avoient la taille médiocre, renforcée & nerveuſe, telle qu'il auroit fallu pour faire des hommes très-robuſtes, ſi leur vie & leurs exercices avoient ſecondé ces diſpoſitions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites, & leurs yeux noirs, gros & un peu ſaillants. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature pour ſe donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception de leurs ſourcils & de leurs cheveux, ils n'avoient pas un ſeul poil ſur tout le corps. Ils ne portoient aucune eſpece de vêtement, & n'en étoient pas moins chaſtes. Seulement pour ſe garantir de la morſure des inſectes, ils ſe pei-

gnoient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écreviſſe cuite.

Leur regligion ſe bornoit à cette opinion ſi naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, & conſervée même chez pluſieurs des nations civiliſées. Ils croyoient confuſément un bon & un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupoit gueres ; mais ils redoutoient beaucoup l'être mal-faiſant. Leurs autres ſuperſtitions étoient plus abſurdes que dangereuſes, & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au chriſtianiſme, lorſqu'on le leur offrit. Sans contrarier ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refuſoient de les croire, *de peur*, diſoient-ils, *que leurs voiſins ne ſe moquaſſent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'euſſent aucune eſpece de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée. Les infidélités, les trahiſons, les parjures, les aſſaſſinats, ſi communs chez les peuples policés, leur étoient entiérement inconnus. La religion, la morale, les loix, les échafauds, ces digues par-tout élevées pour garantir les uſurpations anciennes contre les uſurpations nouvelles, étoient inutiles

à des ſauvages qui ne ſuivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces ſauvages, qu'à l'arrivée des Européens. Lorſqu'il leur manquoit quelque choſe, ils diſoient que *les chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces inſulaires connoiſſoient peu les grands mouvements de l'ame, ſans en excepter celui de l'amour. Ce ſentiment n'étoit pour eux qu'un beſoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonſtration de tendreſſe pour ce ſexe ſi recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs eſclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, & avoient uſurpé le droit de les répudier, ſans leur laiſſer celui de changer d'engagement. Elles-mêmes ſe ſentoient nées pour obéir, ſe réſignoient à leur deſtinée.

Du reſte, le goût de la domination n'affectoit gueres l'ame des Caraïbes. Sans diſtinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur ſurpriſe fut extrême, lorſqu'ils remarquerent de la ſubordination entre les Européens. Ce ſyſtême bleſſoit ſi fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des eſclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres de les exécuter. Si

les femmes étoient ſoumiſes chez eux, c'étoit une ſuite naturelle de la foibleſſe de leur ſexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robuſtes, ſervoient-ils les moins forts ? Comment un ſeul commandoit-il à tous ? La guerre, la fourberie & la ſuperſtition ne leur avoient pas encore réſolu ce problême.

Un peuple qui ne connoiſſoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille compoſoit une eſpece de république ſéparée, juſqu'à un certain point du reſte de la nation. Elle formoit un hameau, appellé *Carbet*, plus ou moins conſidérable, ſelon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille avec ſes femmes & ſes enfants du bas âge. Tout autour on voyoit les caſes de ceux de ſa poſtérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit ; & pour meubles des armes, des lits de coton ſans art & ſans travail, quelques corbeilles & des uſtenſiles de calebaſſe.

C'eſt là que les Caraïbes paſſoient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en ſortoient, c'étoit pour reſter accroupis

dans un coin où ils paroiſſoient enſevelis dans une profonde méditation. Lorſqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit ſans les interrompre, ſans les contredire, ſans leur répondre que par un ſigne muet d'approbation.

Comme ils mangeoient peu, le ſoin de leur ſubſtance ne les occupoit pas beaucoup. Les hommes qui vivent dans les bois font moins de conſommation que ceux qui habitent des campagnes découvertes. L'air y eſt plus condenſé, & on peut croire que la tranſpiration des plantes forme des molécules nourriſſantes. Ainſi la ſobriété des Caraïbes, qu'on prit d'abord pour une ſuite de leur pareſſe, pouvoit bien être attribuée en partie à l'eſprit de végétation qu'ils reſpiroient dans les forêts dont leurs îles étoient couvertes.

C'eſt au milieu de ces forêts que ce peuple oiſif trouvoit, ſans être réduit au travail pénible des défrichements, une nourriture aſſurée, ſaine, convenable à ſon tempérament, & qui ne demandoit point, ou qui ne demandoit que peu de préparation. Si quelquefois il ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de ſa chaſſe ou de ſa pêche, ce n'étoit gueres qu'à l'occaſion de quelque feſtin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractere. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces aſſemblées que dans leur vie ordinaire. L'inſolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danſes étoient ſi graves & ſi ſérieuſes que les mouvements du corps ſe reſſentoient de la peſanteur de l'ame. Cependant ces triſtes fêtes, ſemblables à ces temps ſombres qui couvent des orages, ſe terminoient rarement ſans effuſion de ſang. Ces hommes, ſi ſobres dans la vie iſolée, s'enivroient lorſqu'ils étoient aſſemblés ; l'ivreſſe échauffoit & ranimoit les inimitiés de famille aſſoupies ou mal éteintes. On finiſſoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les ſeuls ſentiments profonds qui puiſſent émouvoir ces ames ſauvages, ſe perpétuoient ainſi par les plaiſirs même. C'eſt dans la joie des feſtins que les parents, les amis s'embraſſoient & juroient d'aller porter la guerre dans le continent.

Les Caraïbes ne connoiſſoient pas le commerce, ne vendoient rien, n'achetoient rien, n'échangoient rien. Ils avoient pourtant des bateaux formés d'un ſeul arbre qu'on avoit abattu en le brûlant par le pied. On étoit des années entieres

à creuſer ces canots avec des haches de pierre, & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qu'il lui falloit prendre. Ces bâtiments, dont la deſtination ordinaire étoit d'entretenir la communication entre les îles voiſines, ſervoient encore aux ſauvages pour leurs hoſtilités. Souvent le gros temps les faiſoit tourner; mais alors les hommes ſe ſauvoient à la nage, ou retournoient leurs canots, ſans perdre aucun des effets qu'ils avoient pris la précaution d'y attacher fortement en dedans. Ces guerriers libres & volontaires, arrivés aux côtes de la Guyane, en dépit des naufrages, y cherchoient les Arauques qui les en avoient chaſſés autrefois. Ils attaquoient avec une eſpece de maſſue moins longue que le bras, & avec leurs fleches empoiſonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie que l'antipatie la rendoit plus cruelle & plus vive, le chef dont l'autorité expiroit toujours avec la guerre, rendoit compte à la nation de la conduite des jeunes gens qui l'avoient ſuivi. Ceux qui s'étoient le plus diſtingués choiſiſſoient pour épouſes celles des jeunes filles qui étoient le plus à leur gré.

S'ils faiſoient encore de belles actions, ils étoient encore récompenſés de la même maniere ; de ſorte qu'un héros Caraïbe pouvoit ſe former un ſerail. On comptoit ſes triomphes par ſes femmes.

Les Eſpagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-temps la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours avec ſuccès. D'abord ils ne cherchoient que l'or. Depuis ils chercherent des eſclaves ; mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes ſi fiers & ſi mélancoliques, mourant dans l'eſclavage, les Eſpagnols renoncerent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conſerver ſans des guerres continuelles & ſanglantes.

Les Anglois & les François, inſtruits de ce qui ſe paſſoit, haſarderent quelques foibles armements pour intercepter les vaiſſeaux Eſpagnols qui paſſoient dans ces paſſages. Les ſuccès multiplierent les corſaires. La paix qui régnoit ſouvent en Europe n'empêchoit pas les expéditions. L'uſage où étoit l'Eſpagne d'arrêter tous les bâtiments qu'elle trouvoit au-delà du Tropique, juſtifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis

long-temps les îles du vent, ſans avoir ſongé à s'y établir, ou ſans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de ſe brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus ? Peut-être ne jugoient-ils pas digne de leur attention un ſol qui ne produiſoit aucune des denrées qui étoient d'uſages dans l'ancien monde? Enfin, des Anglois conduits par Werner, des François aux ordres de Denambuc, aborderent en 1625, à S. Chriſtophe, le même jour par deux côtés oppoſés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres qu'ils ne s'enrichiroient ſûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorſqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliement. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagerent paiſiblement les côtes de l'île où le haſard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignerent d'eux en leur diſant : *il faut que la terre ſoit bien mauvaiſe chez vous, ou que vous en ayiez bien peu, pour en venir chercher ſi loin à travers tant de périls.*

La cour de Madrid ne prit pas un parti ſi pacifique. Fréderic de Tolede, qu'elle envoyoit en 1630 au Bréſil, avec une flotte redoutable deſtinée contre les

Hollandois, eut ordre d'exterminer en paſſant les pirates qui, ſuivant les préjugés de cette puiſſance, avoient uſurpé une de ſes poſſeſſions. Le voiſinage de deux nations actives, induſtrieuſes, cauſoit de vives inquiétudes aux Eſpagnols. Ils ſentoient que leurs colonies ſeroient expoſées, ſi d'autres peuples parvenoient à ſe fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne reſterent pas dans l'action, morts ou priſonniers, ſe refugierent avec précipitation dans les îles voiſines. Le danger paſſé, ils retournerent la plupart à leurs habitations. L'Eſpagne occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importants, ne les inquiéta plus, & ſe repoſa peut-être de leur deſtruction ſur leur jalouſie.

Les deux nations vaincues, ſuſpendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà ſoupçonnés de méditer une trahiſon à S. Chriſtophe, ils avoient été chaſſés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'eſprit d'inquiétude qui ſuit l'uſurpation, fit penſer aux Européens que les autres peuples

ſauvages entroient dans la conſpiration. On les attaqua dans leurs îles. Inutilement ces hommes ſimples, qui ne ſongeoient pas à diſputer un terrain où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à meſure que nos prétentions s'étendoient ; on ne les en pourſuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes, & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels ſans être injuſtes.

Dans les premiers temps, les Anglois & les François faiſoient cauſe commune contre les Caraïbes; mais cette eſpece de ſociété fortuite étoit ſouvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins de garantie des poſſeſſions réciproques. Quelquefois les ſauvages avoient l'adreſſe de faire la paix, tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre, & par là ils ſe ménageoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été pour la ſûreté des inſulaires, ſi l'Europe qui ne s'occupoit gueres d'un petit nombre d'aventures dont les cauſes ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs aſſez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le

ſoin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pouſſer ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence de deux métropoles détermina au mois de janvier 1660, leurs ſujets du nouveau monde à faire eux-mêmes une convention qui aſſuroit à chaque peuple les poſſeſſions que les événements variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu juſqu'alors aucune conſiſtance. Cet acte étoit accompagné d'une ligne offenſive & défenſive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité qui aſſura la tranquillité de cette partie de l'Amérique, la France conſerva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nieves, à Antigoa, à Montferrat, en pluſieurs îles de peu de valeur. St. Chriſtophe reſta en commun aux deux puiſſances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à St. Vincent, où tous les membres épars de cette nation ſe réunirent. Leur population n'excédoit pas alors ſix mille hommes.

A cette époque, les établiſſements

Anglois qui, ſous un gouvernement ſupportable, quoique vicieux, avoit acquis quelque conſiſtance, virent augmenter leur proſpérité. Les colonies Françoiſes au contraire furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitants, déſeſpérés d'avoir encore à gémir ſous la tyrannie des privileges excluſifs. Ces hommes paſſionnés pour la liberté ſe réfugierent à la côte ſeptentrionale de St. Domingue qui ſervoit d'aſyle à pluſieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chaſſés de ſaint Chriſtophe.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la maniere des ſauvages, ils faiſoient ſécher à la fumée dans des lieux appelés boucans, les viandes dont ils ſe nourriſſoient. Comme ils étoient ſans femmes & ſans enfants, ils avoient pris l'uſage de s'aſſocier deux à deux pour ſe rendre les ſervices qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces ſociétés, & demeuroient toujours à celui qui ſurvivoit à ſon compagnon. On ne connoiſſoit pas le larcin, quoique rien ne fût fermé ; & ce qu'on ne trouvoit pas chez ſoi, on l'alloit prendre chez ſes voiſins, ſans autre aſſujettiſſement que de les en prévenir, s'ils

y étoient, ou de les en avertir après coup, lorſqu'ils étoient abſents. Les différends, étoient rares & facilement terminés. Lorſque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fuſil. Si la balle avoit frappé par derriere ou trop de côté, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on caſſoit la tête à l'auteur de l'aſſaſſinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils ſe prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au paſſage du Tropique de toute obligation antérieure. Ils avoient quitté juſqu'à leur nom de famille, pour prendre des noms de guerre dont la plupart ont paſſé à leurs deſcendants.

Une chemiſe teinte du ſang des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe ; un caleçon encore plus ſale fait en tablier de braſſeur ; pour ceinture une courroie où pendoient un ſabre fort court & quelques couteaux ; un chapeau ſans autre bord qu'un bout abattu ſur le devant pour le prendre ; des ſouliers ſans bas : tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition ſe bornoit à avoir un fuſil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

Les boucaniers n'avoient pas d'autre

occupation que de faire la guerre aux bœufs ſauvages, extrêmement multipliés dans l'île, depuis que les Eſpagnols les y avoient portés. On les écorchoit à meſure qu'on les tuoit, & on ne s'arrêtoit que lorſqu'on en avoit abattu autant qu'il y avoit de chaſſeurs. On faiſoit cuire alors quelques pieces de viande dont le piment & le jus d'orange formoient tout l'aſſaiſonnement. Ils ne connoiſſoient pas le pain, & n'avoient que de l'eau pour leur boiſſon. L'occupation d'un jour, étoit celle de tous les jours, juſqu'à ce qu'on eût raſſemblé le nombre des cuirs qu'on ſe propoſoit de livrer aux navires de différentes nations qui fréquentoient ces mers. On les alloit vendre alors dans quelque rade. Ils y étoient portés par les *engagés*, eſpece d'hommes qui ſe vendoient en Europe, pour ſervir comme eſclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux oſa repréſenter à ſon maître qui choiſiſſoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proſcrit cet uſage quand il avoit dit : *Tu travailleras ſix jours, & le ſeptieme tu te repoſeras.* Et moi, reprit le féroce boucanier, je dis : *ſix jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le ſeptieme tu emporteras les peaux au bord*

de la mer. Il accompagna ce commandement de coups de bâton qui tantôt font obſerver, & tantôt font violer les commandements de Dieu.

Des hommes de ce caractere, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoiſſoient peu les infirmités. Leurs courſes n'étoient interrompues que par des fievres éphémeres dont ils ne ſe reſſentoient pas les jours ſuivants. Le temps devoit cependant les affoiblir ſous un ciel trop brûlant par une vie ſi dure.

Le climat étoit proprement le ſeul ennemi que les boucaniers euſſent à craindre. La colonie Eſpagnole d'abord ſi conſidérable n'étoit plus rien. Oubliée de ſa métropole, elle avoit perdu elle-même le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Le peu qui lui reſtoit d'habitants vivoient dans l'oiſiveté, paſſoient leur temps à jouer. Leurs eſclaves n'avoient d'autre travail que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux beſoins que la nature ſeule pouvoit ſatisfaire, la frugalité les faiſoit parvenir à une vieilleſſe rare ſous un ciel plus tempéré.

Il eſt vraiſemblable que leur indolence ne ſe ſeroit pas reveillée, ſi une activité trop entreprenante & trop auda-

cieuſe ne les eût pourſuivis à meſure qu'ils s'éloignoient. Déſeſpérés de voir leur tranquillité, continuellement troublée, ils firent venir du continent & des îles voiſines des troupes qui coururent ſur les Boucaniers diſperſés. Elles ſurprenoient ces barbaries en petit nombre dans leurs courſes, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Pluſieurs furent maſſacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient ſucceſſivement péri, s'ils ne ſe fuſſent attroupés pour ſe défendre. Ils ſe ſéparoient néceſſairement pendant le jour, mais ils ſe raſſembloient le ſoir. Si quelqu'un manquoit, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué; & les chaſſes étoient ſuſpendues juſqu'à ce qu'on l'eût retrouvé ou que ſa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux, des brigands ſans patrie, & ſans loi; chaſſeurs & guerriers par beſoin, par inſtinct; excités au ſang & au maſſacre par l'habitude d'attaquer & la néceſſité de ſe défendre. Auſſi, dans leur fureur, tout étoit-il immolé, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Enfin les Eſpagnols déſeſpérant de vaincre des ennemis ſi féroces & ſi acharnés, s'aviſerent de détruire eux-mêmes par des chaſſes générales tous les bœufs de l'île. L'exé-

cution de ce plan en privant les Boucaniers de leurs reſſources ordinaires, les réduiſit à former des habitations, à les cultiver.

La France qui avoit déſavoué juſqu'alors des brigands dont les ſuccès n'avoient aucune ſtabilité, les reconnut pour ſes ſujets à cette époque. Elle leur envoya en 1665 un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A ſa ſuite partirent des femmes qui, comme la plupart de celles qu'on a fait paſſer en différents temps, dans le nouveau monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas bleſſés de ces mœurs. *Je ne vous demande point compte du paſſé*, diſoit chacun d'eux à celle que le ſort lui deſtinoit : *vous n'étiez pas à moi. Répondez-moi ſeulement de l'avenir, à preſent que vous allez m'appartenir ; je vous quitte du reſte.* Puis frappant de la main ſur le canon de ſon fuſil, il ajoutoit : *voilà qui me vengera de vos infidélités ; ſi vous me manquez, il ne vous manquera pas.*

Les Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fuſſent ſolidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établiſſement. La décadence de l'Eſpagne affoiblie par ſes

diviſions domeſtiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulſions du royaume de Naples, par la deſtruction de ſa redoutable infanterie aux camps de Rocroi, par ſes pertes continuelles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gourvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national qui, après s'être nourri de grandes choſes, avoit dégénéré en une pareſſe ſuperbe; la décadence de l'Eſpagne ne laiſſoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec ſuccès. La France profitoit habilement de tous ces déſordres qui étoient en partie ſon ouvrage; & Cromwel ſe joignit à elle en 1655 pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écrouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois qui n'y appercevoient qu'une conduite injuſte, & les détermina à abandonner le ſervice. Ils jugeoient que la volonté de leurs ſupérieurs ne ſuffiſoit pas pour juſtifier une entrepriſe qui bleſſoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à ſon exécution, ils ſe rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuſes comme l'effet de cet eſprit moitié fanatique, moitié républicain, qui

régnoit alors en Angleterre ; mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Eſpagne avoit long-temps menacé de ſes fers les autres nations. Il étoit poſſible que la multitude qui n'eſt pas faite pour calculer les forces des puiſſances, pour ſuivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ſes préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit ſaiſi ceux des bons eſprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que ſi le torrent des proſpérités de la France, n'étoit arrêté par une cauſe étrangere, elle dépouilleroit les Eſpagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante, avec Louis XIV, s'aſſureroit l'héritage de Charles-Quint, & qu'après avoir ſauvé la liberté publique de l'ambition de ce prince, elle la mettroit ſous ſon propre joug. Cromwel qui venoit de renverſer le gouvernement de ſa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois ; mais ils le regarderent comme le plus inepte des politiques, lorſqu'ils lui virent former des liaiſons, que ſes intérêts particuliers, ceux de ſa nation, ceux de l'Europe entiere lui ſembloient hautement interdire.

Ces réflexions ne durent point échapper au génie pénétrant & profond du chef de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il ſoutenir par des conquêtes importantes l'opinion que ſa nation avoit de ſes talents. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il ſe déclaroit pour l'Eſpagne, parce qu'il pouvoit tout au plus ſe promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ſes vues de ſe lier d'abord avec la France & de la combattre enſuite, lorſqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de ſon ambition. Quoiqu'il en ſoit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'hiſtoire, & qui conviennent du moins au caractere du politique étonnant auquel on attribue cette maniere de raiſonner, les Anglois allerent attaquer dans le nouveau monde l'ennemi qu'ils venoient de ſe donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de Saint-Domingue, dont les habitants à la vue d'une flotte nombreuſe commandée par Pen, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, ſe réfugierent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugi-

tifs, ils revinrent ſur leurs pas, & le forcerent à ſe rembarquer honteuſement. Ce revers étoit l'effet des meſures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entrepriſe n'avoient que peu de talent. On les ſavoit mal enſemble, & ils n'étoient pas affectionnés au protecteur. On leur avoit donné des ſurveillants qui, ſous le nom de commiſſaires, gênoient leurs opérations. Les ſoldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée ; & ceux qu'on avoit tirés de la Barbade & de Saint-Chriſtophe, n'étoient que des brigands. On leur avoit ôté le ſeul encouragement convenable à cette eſpece d'hommes, l'eſpoir du pillage ; quoique l'expérience de tous les âges eût démontré que c'étoit le plus puiſſant aiguillon pour faire réuſſir des entrepriſes éloignées & difficiles. Tout étoit tellement diſpoſé, que les ſoldats ne pouvoient pas être d'accord avec leurs généraux, ni les généraux entr'eux, ni les uns & les autres avec les commiſſaires. On manquoit à la fois, & d'armes convenables, & de vivres propres au climat, & de connoiſſance pour ſe bien conduire.

L'exécution fut digne du plan : le débarquement

débarquement qui pouvoit ſe faire ſans danger dans le port même, fut fait ſans guide à quarante milles. Les troupes errerent quatre jours ſans eau & ſans ſubſiſtance. Epuiſées par les chaleurs exceſſives du climat, découragées par la lâcheté, la méſintelligence de leurs officiers, elles ne diſputerent ſeulement pas la victoire aux Eſpagnols. Elles avoient regagné leurs vaiſſeaux, & elles ſe croyoient à peine en ſûreté.

Cependant la mauvaiſe fortune rapprocha les eſprits juſqu'alors extrêmement aigris. L'Anglois qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ſes fautes mêmes à l'amour de la patrie, du devoir & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitants de cette île, ſoumiſe à l'Eſpagne depuis 1509, ignoroient les événements qui venoient de ſe paſſer à Saint-Domingue, ne ſavoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans leurs parages. Auſſi les Anglois firent-ils leur débarquement ſans le moindre obſtacle. Ils marchoient fiérement à l'aſſaut de Saint-Iago, le ſeul poſte fortifié de la colonie, lorſque le gouverneur rallentit leur ardeur par un

projet de capitulation. La diſcuſſion des articles, adroitement prolongée, donna le temps aux colons de tranſporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes, ils ſe refugierent dans des montagnes innacceſſibles, n'abandonnant aux vainqueurs qu'une ville déſerte, ſans meubles, ſans tréſors & ſans proviſions.

Cette tromperie jetta les aſſaillants dans une rage extrême. Ils envoyerent des détachements de tous les côtés, avec ordre de tout examiner. Le chagrin de voir revenir ces partis ſans avoir rien découvert ; la privation de toutes les commodités, plus ſenſible pour cette nation que pour les autres ; la mortalité qui augmentoit tous les jours ; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du nouveau monde : ces cauſes réunies faiſoient demander à grands cris de retourner en Angleterre. On alloit s'expoſer aux reproches flétriſſants de la nation pour un lâche abandon d'une auſſi belle proie que la Jamaïque, ſi l'on n'eût trouvé les prairies où les Eſpagnols avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Un bonheur ſi ineſpéré changea les diſpoſitions ; & les Anglois prirent la réſolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inſpirée, fit ſentir aux aſſiégés qu'ils ne ſeroient pas en ſûreté dans les forêts & les précipices où ils s'étoient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette île avec l'ignominie que méritoit la foibleſſe de leur défenſe, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des ſecours inſuffiſants contre les forces qu'il falloit combattre. Par un ſentiment de cet honneur, qui, chez la plupart des hommes, eſt plutôt crainte de la honte, qu'amour de la gloire, ils firent une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de reſſources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuerent une île importante qui a fait depuis cette époque une partie très-précieuſe des poſſeſſions Britanniques dans le nouveau monde.

Avant que les Anglois fuſſent établis à la Jamaïque, & les François à Saint-Domingue, des corſaires des deux nations, ſi célebres depuis, ſous le nom de Flibuſtiers, avoient chaſſé les Eſpagnols de la petite île de la Tortue, ſituée à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru avec une audace extraor-

dinaire ſur l'ennemi commun. Ils formoient entr'eux de petites ſociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande formoit tout leur armement. C'eſt-là que nuit & jour, expoſés à toutes les injures de l'air, il leur reſtoit à peine aſſez de place pour ſe coucher. L'indépendance, le plus grand des biens pour ceux qui n'en ont pas d'autres, les rendant ennemis de cette gêne mutuelle que s'impoſe toute ſociété pour l'intérêt commun, les uns chantoient quand les autres vouloient dormir. Comme l'autorité qu'ils avoient donnée à leur capitaine ſe bornoit à commander dans l'action, tout étoit dans une confuſion extrême. Semblables aux ſauvages, ſans crainte de manquer, ſans ſoin de conſerver, ils étoient toujours réduits aux plus cruelles extrêmités de la faim & de la ſoif. Mais tirant de leur détreſſe un courage incroyable, la vue d'un navire échauffoit leur ſang juſqu'au tranſport. Ils ne délibéroient jamais pour attaquer. Leur méthode étoit de courir à l'abordage. La petiteſſe de leurs bâtiments & l'art de les manier, les déroboient à l'artillerie du vaiſſeau; & ne préſentant que la proue, chargée de fuſiliers, qui

tiroient ſur les ſabords avec une juſteſſe qui leur étoit propre, ils déconcertoient les plus habiles canoniers. Dès qu'ils avoient jeté le grappin, il étoit rare que le plus gros navire pût leur échapper.

Dans un beſoin extrême, ils attaquoient toutes les nations. Hors de la néceſſité, l'Eſpagnol étoit le ſeul ennemi. Ils fondoient la juſtice de la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, ſur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les habitants du nouveau monde. Mais cette averſion étoit ſur-tout aigrie par un levain de reſſentiment perſonnel de ce qu'ils ſe voyoient interdire la chaſſe & la pêche qu'ils croyoient avec raiſon de droit naturel. Tels étoient leurs principes de juſtice & de religion, qu'ils ne s'embarquoient jamais ſans avoir recommandé au ciel le ſuccès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage ſans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaiſſeaux qui alloient d'Europe en Amérique, tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandiſes dont la vente n'étoit ſi facile ni avantageuſe dans ces premiers temps. C'étoit au retour qu'ils

les attendoient, parce qu'ils étoient ſûrs d'y trouver de l'or, de l'argent, des pierres précieuſes, toutes les riches productions du nouveau monde. Lorſqu'ils rencontroient un vaiſſeau ſeul, ils ne manquoient jamais de l'attaquer. Pour les flottes, ils les ſuivoient juſqu'au débouquement de Bahama, & dès qu'un bâtiment s'écartoit ou reſtoit en arriere, il étoit pris. L'Eſpagnol qui trembloit à l'approche des Flibuſtiers, qu'il appelloit des démons, ne ſavoit que ſe rendre. On lui faiſoit quartier, ſi la priſe étoit riche; mais ſi elle ne l'étoit pas, on jetoit les vaincus à la mer.

Pierre Legran, natif de Dieppe, n'avoit ſur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foibleſſe ne l'empêcha pas d'attaquer le vice-amiral des galions. Il l'aborda, après avoir donné ſes ordres pour faire couler ſon bâtiment à fond, & il étonna ſi fort l'équipage Eſpagnol par ſon audace, qu'il ne tomba dans la tête de perſonne de faire le moindre mouvement. Il alla lui-même trouver le capitaine qui jouoit dans ſa chambre, & lui mettant le piſtolet ſur la gorge, il l'obligea de ſe rendre. On débarqua ce commandant & ſon monde au cap le plus proche, comme

un poids inutile du vaiſſeau qu'ils avoient ſi mal gardé ; & l'on n'y conſerva que ce qu'il falloit de matelots pour faire la manœuvre.

Cinquante-cinq Flibuſtiers, qui étoient entrés dans la mer du Sud, pouſſerent leurs courſes juſqu'à la Californie. Pour regagner la mer du Nord, il leur fallut faire deux mille lieues contre le vent dans un canot. Ils étoient arrivés au détroit de Magellan, lorſque le dépit de ne rien emporter d'un pays ſi riche, leur fit reprendre la route du Pérou. Ils apprirent qu'il y avoit dans le port d'Auca un vaiſſeau chargé de pluſieurs millions : ils le prirent & s'y embarquerent.

Le Baſque, Jonqué & Laurent le Graff croiſoient devant Carthagene avec trois petits bâtiments. Il ſortit du port deux vaiſſeaux de guerre qui avoient ordre de combattre ces Flibuſtiers & de les amener morts ou vifs. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt apperçus, qu'ils les attaquerent & les enleverent. Tout ce qui n'avoit pas péri dans l'action fut renvoyé à terre, avec une lettre où l'on remercioit le gouvernement d'avoir envoyé ces deux bons navires, en lui donnant avis que s'il en avoit encore quel-

ques-uns de trop, on les attendroit quinze jours ; mais que s'ils ne portoient pas d'argent, il n'y auroit point de quartier pour les hommes.

Les capitaines Michel & Brouage, avertis que pour tromper leur vigilance, on vient d'embarquer à Carthagene, ſous pavillon étranger des richeſſes conſidérables, attaquent les deux vaiſſeaux Hollandois qui portoient ces tréſors, & les en dépouillent. Outrés de ſe voir vaincus par des bâtiments très-inférieurs aux leurs, les Hollandois oſent dire en face à Michel, que s'il avoit été ſeul, il n'auroit pas ſi bien réuſſi. *Recommençons à combattre* répondit fiérement Michel, *& mon compagnon ne ſera que ſpectateur du combat. Si je ſuis vainqueur, je n'aurai pas ſeulement l'argent, mais je reſterai le maître de vos deux vaiſſeaux.* Les Hollandois, loin d'accepter le défi, ſe retirerent bien vîte, dans la crainte que s'ils délibéroient, on ne les laiſſât pas maîtres de le refuſer.

Le capitaine Laurent fut ſurpris par deux vaiſſeaux Eſpagnols qui avoient chacun ſoixante pieces de canon & quinze cent hommes d'équipage. *Vous êtes*, dit-il, à ſes camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril*

que nous courons & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout haſarder, ſe défendre & attaquer en même temps. La valeur, la ruſe, la témérité, le deſeſpoir même, tout doit être mis en uſage dans cette occaſion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis ; & pour lui échapper, combattons.

Après ce diſcours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des Flibuſtiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier ſignal qu'il lui en fera, témoignant par cette réſolution qu'il n'y a de ſalut que dans la mort même, ou dans le courage. Auſſi-tôt il diſpoſe ſes combattants des deux côtés de ſon navire ; puis hauſſant la voix pour être entendu de tout le monde, & leur montrant de la main les ennemis : *c'eſt entre leurs bâtiments*, dit-il, *qu'il nous faut paſſer & tirer à droite & à gauche.* Ce mouvement eſt exécuté avec une rapidité, une réſolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les galions : mais on éclaircit ſi bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'oſent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui même en ſe retirant remportent l'honneur

de la victoire. Le commandant Eſpagnol va payer de ſa tête la honte que ſon ignorance & ſa lâcheté impriment à ſa nation. Dans tous les combats, les Flibuſtiers montrerent la même intrépidité.

Lorſqu'ils avoient fait un butin conſidérable, ils ſe rendoient dans le premier temps à l'île de la Tortue, dans la ſuite les François à Saint Domingue, & les Anglois à la Jamaïque pour faire leur partage. Chacun levant la main proteſtoit qu'il n'avoit rien détourné de ce qu'il avoit pris. Si quelqu'un, ce qui fut toujours rare, étoit convaincu de faux ſerment, à la premiere occaſion on le jetoit dans quelque île déſerte, comme un traître indigne de la ſociété. Les braves, qui arrivoient, mutilés de leurs courſes, étoient les premiers pourvus. Une main, un bras, une jambe, un pied coupés ſe payoient deux cent écus. Un œil, un doigt, une oreille perdus dans le combat, ne valoient que la moitié. On avoit la ſomme entiere pour une plaie qui obligeoit à porter une canule. Les bleſſés avoient pendant deux mois un écu par jour pour leur panſement. S'il ne ſe trouvoit pas de quoi remplir ces obligations qui furent toujours ſa-

crées, l'équipage entier étoit obligé de reprendre la courſe, de la continuer, juſqu'à ce qu'il y eût des fonds ſuffiſants pour acquitter une dette ſi reſpectable.

Après cet acte de juſtice & d'humanité, on partageoit ce qui reſtoit en autant de lots qu'il y avoit de Flibuſtiers. Leur commandant n'avoit droit qu'à un ſeul lot comme les autres ; mais on lui faiſoit préſent de trois ou quatre, ſelon qu'on étoit plus ou moins content de lui. Lorſque le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, l'armateur qui l'avoit fourni avec les munitions de guerre & de bouche, avoit un tiers de toutes les priſes. La faveur n'influa jamais dans le partage. Tout étoit tiré au ſort. On trouveroit difficilement l'exemple d'une juſtice ſi rigoureuſe. Elle s'étendoit juſqu'aux morts. On donnoit leur part à celui qu'on ſavoit être leur camarade, & par conſéquent leur héritier. Si le mort n'avoit point de compagnon, ſa part étoit envoyée à ſes parents lorſqu'ils étoient connus. Au défaut des uns & des autres, elle étoit diſtribuée aux pauvres & aux égliſes qui devoient prier pour celui au nom duquel ſe faiſoient ces largeſſes, fruit d'un brigandage inhumain mais forcé.

Ces devoirs remplis, on voyoit commencer les profuſions de toute eſpece. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finiſſoit qu'avec l'abondance. La mer revoyoit ruinés, ſans habits, ſans vivres, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de pluſieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même deſtinée. Si on leur demandoit quel plaiſir ils trouvoient à diſſiper ſi rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de riſque, ils répondoient ingénument : „ Expoſés comme nous le ſommes à une infinité de „ dangers, notre vie eſt bien différente „ de celle des autres hommes. Aujourd'hui vivants, demain morts ; que „ nous importe d'amaſſer ? nous ne „ comptons que ſur le jour que nous „ avons vécu, jamais ſur celui que nous „ avons à vivre. Notre ſoin eſt plutôt de „ conſumer la vie que de la conſerver „.

Les colonies Eſpagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, déſeſpérées de ſe voir continuellement la proie de ces brigands, ſe dégoûterent de la navigation. Elles ſacrifierent ce que leur liaiſon leur procuroit de force, de commodités, de richeſſes, & forme-

rent preſqu'autant d'états iſolés. Elles ne ſe diſſimuloient pas les inconvénients de cette conduite ; mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des Flibuſtiers. Ils ne s'étoient montrés juſqu'alors dans les établiſſements Eſpagnols que pour y enlever quelques vivres, lorſqu'ils en manquoient. Ils ne virent pas plutôt diminuer leurs priſes, qu'ils demanderent à la terre ce que la mer leur refuſoit. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées, furent pillées & dévaſtées. La culture tomba comme la navigation, & les Eſpagnols n'oſerent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les Flibuſtiers qui ſe diſtinguerent dans cette nouvelle carriere, Montbars, gentilhomme Languedocien, ſe fit un nom ſingulier. Le haſard ayant fait tomber entre ſes mains dès l'enfance une relation détaillée des cruautés commiſes dans la conquête du nouveau monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux une haine qu'il portoit juſqu'à la frénéſie. On raconte à ce

ſujet qu'étant au college, & jouant dans une piece le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Eſpagnol, il ſe jeta ſur ſon interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, ſi on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui repréſentoit ſans ceſſe des peuples innombrables égorgés par les monſtres ſortis de l'Eſpagne. Il ne reſpiroit que l'ardeur d'expier tant de ſang innocent. L'enthouſiaſme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que le fanatiſme de religion qui avoit immolé tant de victime. On eût dit que leurs manes crioient vengeance au fond de ſon ame. Il entendit parler *des freres de la côte* comme des ennemis les plus implacables du nom Eſpagnol: il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaiſſeau Eſpagnol qui fut attaqué, qui fut abordé: c'étoit l'uſage de ce temps-là. Montbars fondit le ſabre à la main ſur les ennemis, ſe fit jour au milieu d'eux, & ſe portant deux fois, d'un bout du bâtiment à l'autre, renverſa tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage. Lorſqu'il eut forcé l'ennemi de ſe rendre, laiſſant à ſes compagnons toute la joie d'un riche butin, on le vit contempler avec une

volupté ſanguinaire les cadavres entaſſés de cette nation, à laquelle il avoit juré une haine inſatiable de carnage.

Elle eut bientôt de nouvelles occaſions de ſe ſignaler ſans s'aſſouvir. Le vaiſſeau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les Boucaniers viennent d'abord troquer des viandes contre de l'eau-de-vie. Comme ce qu'ils offroient étoient peu de choſe, ils dirent que leurs ennemis avoient battu le pays, ravagé leurs établiſſements & tout emporté. „ Comment ſouffrez-vous cela, „ dit bruſquement Montbars? Nous ne „ le ſouffrons pas non plus, replique- „ rent-ils du même ton, & les Eſpa- „ gnols ſavent bien qui nous ſommes: „ auſſi ont-ils pris le temps que nous „ étions à la chaſſe; mais nous allons „ joindre quelques-uns de nos camarades „ qu'ils ont encore plus maltraités que „ nous. Alors on verra beau jeu. Si vous „ voulez, reprend Montbars, je mar- „ cherai à votre tête, non pour vous „ commander, mais pour m'expoſer le „ premier „. Les Boucaniers voyant à ſon air, que c'étoit un homme tel qu'il le leur faut, l'acceptent volontiers. On trouve le même jour les ennemis, & Montbars fond ſur eux avec une impé-

tuoſité qui étonne les plus intrépides. Il n'échappe preſque pas un Eſpagnol à ſa fureur. Le reſte de ſa vie fut digne de cette premiere action : il fit tant de mal ſur terre & ſur mer à cette nation, qu'il lui en reſta le ſurnom d'*exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres Flibuſtiers qui ſuivoient ſes traces, ayant déterminé les Eſpagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces conſidérables, & les aſſociations devinrent plus nombreuſes.

La premiere qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit ſon nom des Sables-d'Olone ſa patrie. Du vil état d'*engagé*, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots, & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvint à ſe rendre maître ſur la côte de Cuba d'une frégate Eſpagnole. Un eſclave ayant vu tuer tous les bleſſés après le combat, & craignant pour ſa vie, voulut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit deſtiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour ſervir de bourreau à tous les Flibuſtiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne

fuſſent priſonniers. A ces mots, le féroce l'Olonois, ſaiſi de rage, ſe fit amener les Eſpagnols, l'un après l'autre, & leur coupa la tête, ſuçant à chaque fois le ſang qui dégoûtoit de ſon ſabre. Il ſe rendit enſuite au Port-au-Prince où étoient quatre bâtiments deſtinés à lui donner la chaſſe. Il les prit, jeta leurs équipages à la mer, & ne fit grace qu'à un ſeul homme, qu'il envoya au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui mandoit ce qu'il venoit de faire, & l'avertiſſoit, qu'il traiteroit de la même maniere tous les Eſpagnols qui lui tomberoient entre les mains, lui-même, s'il avoit le bonheur de l'attraper. Après cette expédition, il échoua ſes canots, ſes priſes, & ſe rendit avec la frégate ſeule à la Tortue.

Il y trouva Michel le Baſque, fameux pour avoir pris ſous le canon même de Porto-belo, un vaiſſeau de guerre chargé d'un million de piaſtres, & pour d'autres actions tout auſſi hardies. Les deux aventuriers publierent qu'ils alloient partir enſemble pour l'exécution d'un projet également glorieux & utile, & ils virent accourir quatre cent quarante hommes. Ce corps le plus nombreux qu'euſſent encore formé les Flibuſtiers, ſe porta ſur

la baie de Venezuela, qui s'avance à cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la garniſon de deux cent cinquante hommes paſſée au fil de l'épée. On ſe rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie ſur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de ſon embouchure. Cette ville, enrichie par ſon commerce de cuirs, de tabac & de cacao étoit abandonnée. Les habitants s'étoient retirés avec leurs effets à l'autre côté de la baie. Si les Flibuſtiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar, vers l'extrêmité du lac, ce qu'on vouloit ſouſtraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrerent que des retranchements, nouvellement conſtruits, qui leur coûterent beaucoup de ſang pour une victoire inutile. Déjà tous les effets précieux en avoient été tranſportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit ſubi le même ſort, s'il n'eût été racheté. Avec le prix de ſa rançon, ils emporterent de cette place les croix, les tableaux, les cloches dans le deſſein, diſoient-ils, de bâtir une chapelle à la Tortue, & d'y conſacrer cette partie de leur butin; comme ſi la religion des

hommes féroces se nourrissoit aussi de sang & de pillages.

Tandis que ces brigands dissipoient en extravagances, les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des Flibustiers Anglois partoit de la Jamaïque pour attaquer Porto-belo. Ses mesures étoient si bien concertées, qu'il surprit la ville & s'en rendit maître sans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les prêtres, persuadé que la galanterie & la superstition des Espagnols ne leur permettoient pas de tirer sur ce qu'ils aimoient & respectoient le plus. Mais la garnison ayant résisté à ce piege, il fallut la vaincre de force, & l'on acheta par beaucoup de sang les trésors qu'on emporta de ce port célebre.

Une conquête encore plus importante, c'étoit celle de Panama. Pour la faire réussir, Morgan crut devoir aller sur les parages de Costa Ricca chercher des guides dans l'île Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Espagnoles étoient confinés. Le poste étoit si bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers une armée considérable. Cependant dès que les pirates parurent, le

gouverneur envoya ſecrétement pour ſavoir comment il pourroit ſe rendre, ſans être accuſé de lâcheté. On arrêta que Morgan inſulteroit pendant la nuit un fort détaché ; que le commandant ſortiroit de la citadelle, pour aller au ſecours d'un ouvrage ſi important ; que les aſſaillans viendroient enſuite le prendre par derriere, & le feroient priſonnier, ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu auſſi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, mais qu'on ne tueroit perſonne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Eſpagnols, ſans avoir couru de riſque eurent l'air d'avoir fait leur devoir ; & les Flibuſtiers, après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenſes munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine, tournerent leurs voiles vers le Chagre, la ſeule voie qui leur fut ouverte pour arriver au terme de leurs eſpérances.

A l'embouchure de cette riviere importante, étoit un fort conſtruit ſur un roc eſcarpé & battu des flots de la mer. Ce boulevard, d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, & par une

garniſon digne de ſon chef. Les Flibuſtiers éprouverent, pour la premiere fois, une réſiſtance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter, s'ils vaincroient ou léveroient le ſiege, quand un heureux haſard vint au ſecours de leur gloire & de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort, l'aſſaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laiſſa ſes vaiſſeaux à l'ancre avec les gens néceſſaires pour les garder, & ſur ſes chaloupes remonta l'eſpace de quarante-trois milles le fleuve juſqu'à Crucès, où il finiſſoit d'être navigable. Il continua ſon chemin par terre juſqu'à Panama, qui n'en eſt éloigné que de cinq lieues. Sur une vaſte prairie qui eſt devant la ville, il rencontra des troupes nombreuſes, qu'il diſſipa ſans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des tréſors immenſes cachés dans les puits & dans les caveaux. On arrêta de riches effets ſur les bateaux que la baſſe marée avoit laiſſés à ſec. Les forêts voiſines rendirent des dépôts précieux. Peu contents de ce butin, les partis de Flibuſtiers qui couroient les campagnes employerent les plus affreux

tourments, pour faire avouer aux Eſpagnols, aux Negres, aux Indiens qu'ils déterroient le lieu où ils avoient recelé leurs richeſſes & celles de leurs maîtres. Un mendiant, conduit par le haſard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits dont il ſe revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates qui lui demanderent où étoit ſon or. Ce malheureux montra ſes haillons qu'il venoit de quitter. Auſſi-tôt, il fut mis à la queſtion; & comme on ne put en rien tirer, on le livra à des eſclaves qui l'acheverent. C'eſt ainſi que les Eſpagnols regorgeoient les tréſors du nouveau monde, comme ils les avoient amaſſés, dans le ſang & les ſupplices.

Au milieu de tant d'horreur, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractere n'étoit pas propre à inſpirer de tendres deſirs. Il voulut triompher par la violence de la belle Eſpagnole qui tourmentoit ſon cœur farouche. *Arrête*, lui criat elle, en s'arrachant de ſes bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir & me venger.* A ces mots, elle tire de deſſous ſa robe un poignard qu'elle lui

auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant, toujours brûlant d'une passion que cette furieuse résistance avoit changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive, il fit succéder des traitements barbares. Mais l'Espagnole inébranlable irritoit & repoussoit toutes les fureurs de Morgan, lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en route avec un grand nombre de prisonniers, dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Chagre avec un butin immense.

Avant le point du jour, fixé pour le partage, tandis que tout étoit enseveli dans un sommeil profond, Morgan avec les principaux Flibustiers de sa nation fit voile pour la Jamaïque sur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui servoit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du nouveau monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, causa une rage inexprimable. Les Anglois suivirent le

voleur, dans l'eſpérance d'arracher de ſes mains la proie dont il avoit fruſtré leurs droits & leur avidité. Pour les François, aſſociés à la même perte, ils ſe retirerent à la Tortue, d'où ils firent diverſes expéditions. Mais elles furent médiocres juſqu'en 1683, qu'ils en tenterent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Oſtende, mais qui toute ſa vie avoit ſervi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de ſouffrir une marque de foibleſſe parmi ceux qui s'aſſocioient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit ſon vaiſſeau, obſervoit ſes gens l'un après l'autre, & tuoit ſur le champ ceux qui baiſſoient la tête, au bruit imprévu des coups de piſtolet, de fuſil, de canon. Cette étrange diſcipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reſte, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ſes immenſes richeſſes, fruit d'un courage ſi bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faiſoit la courſe avec une ſeule frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonquet, trois François, fameux par leurs exploits,

exploits, & le Hollandois Laurent de Graff, encore plus célebre qu'eux. Douze cent Flibuſtiers ſe joignirent à ces chefs ſi renommés, & l'on partit ſur ſix bâtiments pour la Vera-cruz.

Le débarquement ſe fit à la faveur des ténebres, à trois lieues de la place, où on arriva ſans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les caſernes, les poſtes importants, tout ce qui étoit capable de faire quelque réſiſtance étoit pris, lorſque le jour parut. Tous les citoyens, hommes, femmes, enfants, furent enfermés dans les égliſes où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avoit roulé des barils de poudre, pour faire ſauter l'édifice. Un Flibuſtier, la mêche allumée, devoit y mettre le feu au moindre ſignal de ſoulévement.

Pendant qu'on tenoit ainſi la ville dans la conſternation, elle fut pillée à loiſir; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on propoſa aux citoyens qu'on tenoit en priſon dans l'aſyle des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de deux millions de piaſtres. Ces malheureux qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours acceptent avec joie la

propoſition. La moitié de la ſomme fut payée le jour même. On attendoit le reſte de l'intérieur des terres, lorſqu'on apperçut ſur les hauteurs un corps conſidérable de troupes, & près du port une flotte de dix-ſept vaiſſeaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les Flibuſtiers, ſans s'étonner, ſe retirerent tranquillement avec quatre cent eſclaves qu'ils emmenerent comme un foible dédommagement du reſte de la ſomme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyerent la liquidation à un temps plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne foi, que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, ſur les côtes où ils étoient deſcendus, leur appartenoit; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis non-ſeulement ſur les capitaux des contributions dont ils ſe faiſoient ſigner l'engagement, mais ſur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuſe. Ils paſſerent fiérement au milieu de la flotte Eſpagnole qui n'oſa pas tirer un coup de canon. Elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il eſt vraiſemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, ſi les bâtiments

flibuſtiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou ſi la flotte ennemie avoit eu ſur ſon bord d'autres richeſſes que des marchandiſes dont ces corſaires faiſoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorſque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les eſprits. Il eſt à préſumer qu'on eſpéra trouver plus de tréſors ſur une mer, pour ainſi dire, intacte & neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis ſi long-temps. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les Anglois & les François, les bandes même particulieres des deux nations, aient eu la même vue à la même époque, quoiqu'elles n'agiſſent pas de concert, & qu'elles ne ſe fuſſent rien communiqué. Près de quatre mille hommes ſe trouverent engagés dans cette expédition. Les uns ſe rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan au terme de leurs eſpérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, il n'eſt pas douteux qu'on eût enlévé à l'Eſpagne cette importante colonie. Leur caractere s'oppoſoit invinciblement à une union ſi rare. Ils formerent toujours

pluſieurs corps ſéparés, & quelquefois juſqu'à dix ou douze qui ſe quittoient & ſe rapprochoient au moindre caprice. Gronier, Lecuyer, Picard, Le Sage étoient les capitaines les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Towley.

Ceux de ces aventuriers qui étoient paſſés dans la mer du Sud par le détroit de Darien, ſe jetterent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouverent ſur la côte. Leurs camarades venus ſur leurs propres bâtiments n'étoient gueres mieux équipés. Dans cet état de foibleſſe, ils ne laiſſerent pas de battre pluſieurs fois toutes les eſcadres qu'on arma contre eux. Ces victoires leur furent préjudiciables, parce qu'elles interrompirent la navigation. Dès qu'il n'y eut plus de vaiſſeaux à prendre, il fallut recourir à des deſcentes continuelles pour avoir des vivres; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On attaqua ſucceſſivement Seppa, Pueblo-Nuevo, Leon, Realeguo, Pueblo-Viego, Chiriquita, Leſparſo, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoanteque, Mucmeluna, Chiloteca, la nouvelle Segovie, & Guayaquil plus conſidérable que toutes les autres.

Plusieurs de ces places furent surprises, & la plupart abandonnées de leurs habitants qui s'enfuirent à l'approche de l'ennemi, avec la précaution d'emporter leurs plus riches effets. Les Espagnols ne se déterminoient point à se défendre, sans être au moins vingt contre un, encore étoient-ils battus. Ils avoient si fort dégénéré, qu'il ne leur restoit aucune idée de l'art de la guerre. Ils ne connoissoient pas même les armes à feu. On les trouvoit plus ignorants, plus lâches que les Américains dont ils fouloient les cendres. Cette poltronnerie s'étoit accrue par la frayeur qu'ils éprouvoient au nom seul des Flibustiers. Les moines les avoient peints avec toutes les couleurs qu'ils prêtent aux démons, comme des Antropophages, des êtres qui n'avoient rien d'humain, des especes de singes plus méchants que des hommes. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans les ames la haine avec la terreur. Toujours fugitifs devant ces monstres, les Espagnols ne savoient se venger qu'en brûlant ou en coupant en morceaux un Flibustier. Dès que ces aventuriers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, si quelqu'un d'eux étoit péri dans l'attaque, on déterroit

ſon cadavre, on le mutiloit, on le faiſoit paſſer par tous les genres de ſupplice qu'on eût voulu raſſembler ſur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les Flibuſtiers, s'étendoit ſur les endroits mêmes qu'ils avoient ſouillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient priſes ; on dévouoit à l'anathême les murailles & le ſol des places dévaſtées, & les habitants les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuiſſante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorſqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ſa magnificence. Les priſonniers qu'ils faiſoient étoient maſſacrés ſans pitié, ſi le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop peſant pour ſa valeur, les auroit embarraſſés. On ne daignoit pas même en prendre, quand il s'offroit pour rien. Enfin le ſort, rarement ingrat en fait de maux & d'injures, expia la conquête du nouveau monde, & les Indiens furent pleinement vengés des Eſpagnols.

Mais ces calamités eurent leur effet ordinaire, d'être perdues pour leurs auteurs. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par le climat, par la misere ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tenterent de gagner par terre la mer du Nord, laisserent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies Angloises & Françoises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, & se trouverent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitants.

Dans le temps qu'on ravageoit la mer du Sud, celle du Nord étoit encore menacée par Granmont. Granmont étoit un gentilhomme Parisien qui avoit servi avec quelque distinction en Europe, & que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes, avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit de la grace, de la politesse, de la générosité, de l'éloquence, un sens très-droit, trop de vertus pour tant de vices. Elles étoient jointes à une valeur distinguée qui l'avoit bientôt fait regarder comme le premier des Flibustiers François. Dès

qu'on ſut qu'il alloit armer, mille braves ſe rangerent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue, qui avoit fait enfin goûter à ſa cour le projet ſi ſage & ſi juſte de fixer les Forbans & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projetée, & la défendit de la part du roi. Granmont, qui avec plus d'eſprit que ſes pareils, n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il déſapprouver un deſſein qu'il ignore, & dont la réſolution n'eſt formée que depuis peu de jours ?* Cette réponſe charma tous les Flibuſtiers, qui s'embarquerent ſans délai en 1685, pour aller attaquer Campeche.

Le débarquement ſe fit ſans réſiſtance. On fut aſſailli à quelque diſtance du rivage par huit cent Eſpagnols qu'on battit & qu'on pourſuivit juſqu'à la ville. On y entra avec eux ; le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faiſoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque ſtratagême pour ſe rendre maître de la place, lorſqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit reſté qu'un canonier, un Anglois, & un officier plein d'honneur, qui avoit mieux aimé s'expoſer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le

général Flibuſtier le reçut avec diſtinction, le renvoya généreuſement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit de fort beaux préſents : tant l'honneur, le courage & la fidélité conſervent d'aſcendant ſur ceux même qui ſemblent violer tous les droits de la ſociété ! Mais c'eſt que ces vertus tiennent à la probité qui eſt la premiere loi de la nature, tandis que la plupart des autres loix ne ſont que des conventions factices & ſouvent injuſtes, ouvrages de la violence & de la fraude, qui ſe maintiennent dans leurs uſurpations par le mépris des droits qu'elles font reſpecter.

Oui, les transfuges & les bannis qui s'emparerent à force ouverte du ſol où ils bâtirent Rome, qui enleverent les Sabines, qui pillerent le Latium, & ſe firent un territoire acheté de leur ſang ; oui, ces brigands valoient mieux que ce ſénat, qui ſous prétexte de protéger les opprimés, ſoumit les vainqueurs & les vaincus, qui poliça des barbares avec ſes armes, qui détruiſit Carthage pour régner ſur les mers, qui pacifia la Grece pour la mieux ſubjuguer, qui mit enfin le monde aux fers, & fit place à des empereurs, à des monſtres heureu-

ſement détrônés par les barbares ? Faut-il le dire ? Les fondateurs & les deſtructeurs de Rome ne ſont pas le déshonneur de ſon hiſtoire. Les boucaniers & les Flibuſtiers ſont peut-être l'élite des Européens que le nouveau monde ait vu inonder ſes côtes & ſes terres.

Les vainqueurs de Campêche employerent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avoient cru ſauver. Lorſqu'on eut embarqué toutes les richeſſes trouvées, ſoit au dedans, ſoit au dehors de la place, on propoſa au gouverneur de la province, qui tenoit la campagne avec neuf cent hommes, de racheter ſa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la deſtruction de la fortereſſe. Mais des feux de joie furent encore plus funeſtes que ceux de la guerre. Les François voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de ſaint Louis. Dans les tranſports du patriotiſme, de l'ivreſſe, de l'amour national pour le prince, ils brûlerent pour un million de bois de Campêche, qui faiſoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, inſigne, mais dont il n'appartient qu'à des François d'oſer ſe

glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les Flibuſtiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernieres expéditions dans le continent, les avoit ramenés inſenſiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorſque les François ſe virent engagés par les circonſtances dans une carriere dont tout les dégoûtoit. On les détermina par les puiſſants mots de gloire, de patrie & d'or à ſuivre, au nombre de douze cent hommes, ſept vaiſſeaux de guerre partis d'Europe en 1697, ſous les ordres de Pointis, pour attaquer la célebre ville de Carthagene. C'étoit la plus difficile entrepriſe qu'il fût poſſible de former dans le nouveau monde. La ſituation du port, la force de la place, le vice du climat oppoſoient des obſtacles qui paroiſſoient inſurmontables pour d'autres hommes que les Flibuſtiers. Auſſi l'honneur du ſuccès leur fut-il décerné par toutes les nations; mais le fruit leur en fut lâchement dérobé. L'avide général qui avoit embarqué un butin eſtimé quarante millions, ne craignit pas, dès qu'on eut mis à la voile, d'offrir qua-

rante mille écus pour leur part à ceux qui avoient fait tomber dans ſes mains tant de richeſſes.

Les Flibuſtiers indignés de ce traitement réſolurent ſur le champ d'aborder le *ſceptre* que montoit de Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaiſſeaux pour être ſecouru à temps. Cet avare commandant alloit être maſſacré, quand un des mécontents s'écria : *freres, pourquoi nous en prendre à ce chien ? Il n'emporte rien à nous. Il a laiſſé notre part à Carthagene ; c'eſt là qu'il la faut aller chercher.* Cette propoſition fut reçue avec acclamation. Une joie féroce ſuccéda tout-à-coup au noir chagrin qui dévoroit ces brigands ; & ſans délibérer davantage, tous leurs bâtiments firent voile vers la ville.

La premiere choſe qu'ils firent, après y être entrés ſans oppoſition, ce fut d'enfermer tous les hommes dans la grande égliſe, & de leur parler en ces termes : „ Nous n'ignorons pas que vous „ nous regardez comme des gens ſans „ foi & ſans religion, comme des diables „ plutôt que comme des hommes. Les „ termes injurieux dont vous affectez de „ vous ſervir en parlant de nous, & le „ refus que vous avez fait de traiter avec

„ nous de la reddition de votre place,
„ ſont des preuves manifeſtes de vos
„ ſentiments. Nous voici les armes à
„ la main, en état de nous venger. La
„ pâleur qu'on voit répandue ſur vos
„ viſages, prouve que vous vous atten-
„ dez aux plus cruels ſupplices, &
„ votre conſcience vous dit ſans doute
„ que vous les méritez. Nous allons
„ vous déſabuſer, & vous faire connoître
„ que les titres odieux dont vous nous
„ chargez ne nous conviennent point,
„ mais au général, ſous les ordres duquel
„ vous nous avez vu combattre. Le
„ perfide nous a trompés. Quoiqu'il
„ n'ait dû qu'à notre valeur la conquête
„ de votre ville, il a refuſé d'en parta-
„ ger avec nous les dépouilles, & nous
„ a réduits par cette injuſtice à vous
„ viſiter une ſeconde fois. Ce n'eſt pas
„ ſans regret que nous nous y voyons
„ forcés, & notre modération vous en
„ convaincra. Nous vous donnons parole
„ de nous retirer, au moment que vous
„ nous aurez compté un million de
„ piaſtres. C'eſt à quoi nous nous bor-
„ nons; mais ſi vous vous refuſez à une
„ demande ſi raiſonnable, il n'eſt point
„ de malheur que vous ne deviez
„ craindre, ſans en pouvoir accuſer

„ que vous-mêmes, & l'infame de
„ de Pointis que nous vous permettons
„ de charger de toutes les malédictions
„ poſſibles. “

Après ce diſcours, le religieux le plus reſpecté de la ville, monta en chaire, & employa l'éloquence de ſes mœurs, de ſon autorité & de la parole pour convaincre ſes auditeurs de la néceſſité de livrer ſans réſerve tout ce qu'il leur reſtoit d'or, d'argent & de bijoux. La quête qui ſuivit le ſermon n'ayant pas produit ce qu'on exigeoit, le pillage fut ordonné. Il s'étendit, ſans grand ſuccès, des maiſons & des temples juſqu'aux tombeaux, & ſe termina par les tortures qu'on fit ſubir aux principaux bourgeois.

On ſaiſit deux citoyens des plus diſtingués, & on leur demanda ſéparément où étoient les richeſſes du fiſc & des particuliers. Ils répondirent qu'ils n'en ſavoient rien, mais avec tant de franchiſe & de fermeté, qu'on ne voulut pas les maltraiter. Cependant on fit ſemblant de les paſſer par les armes, en tirant pluſieurs coups de fuſil. Deux autres citoyens furent appelés. Leur conduite, exactement la même que celle des premiers, fut ſuivie des mêmes démonſtra-

tions. On publia que tous les quatre avoient eu la tête caſſée, & qu'une pareille deſtinée attendoit tous ceux qui s'opiniâtreroient à garder le ſilence. Cette déclaration produiſit le plus grand effet. Dès le jour même on apporta plus de deux cent mille piaſtres. Les jours ſuivants rendirent encore quelque choſe. Enfin les aventuriers déſeſpérant de rien ajouter à ce qu'ils avoient déjà amaſſé, ſe rembarquerent. Le malheur voulut qu'ils rencontraſſent une flotte d'Anglois & d'Hollandois, alliés des Eſpagnols. Pluſieurs furent pris ou coulés à fond avec leur butin. Le reſte ſe ſauva à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'hiſtoire des Flibuſtiers. La ſéparation des Anglois & des François, lorſque la guerre du prince d'Orange diviſa les deux nations ; les heureux effets de l'un & l'autre gouvernement pour accélérer la culture de leurs colonies par le travail de ces hommes entreprenants ; la ſageſſe qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entre eux, en leur conférant les poſtes civiles ou militaires ; la protection qu'ils furent obligés de donner ſucceſſivement aux poſſeſſions Eſpagnoles qu'ils avoient ravagées juſ-

qu'alors ; l'impoſſibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périſſoient tous les jours : toutes ces cauſes, & cent autres ſe réunirent pour anéantir la ſociété la plus ſinguliere qui eût jamais exiſté. Sans ſyſtêmes, ſans loix, ſans ſubordination, ſans moyens, elle devint l'étonnement de ſon ſiecle, comme elle le ſera de la poſtérité. Elle auroit ſubjugué l'Amérique entiere, ſi elle avoit eu plutôt l'eſprit de conquête que de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande firent paſſer à diverſes repriſes de nombreuſes flottes dans le nouveau monde. L'intempérie du climat, le défaut de ſubſiſtance, le découragement des troupes, ruinerent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des progrès conſidérables. Sur le théatre même de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteuſement repouſſées, un petit nombre d'aventuriers, dont l'intrépidité & l'intelligence étoient tout-à-la-fois la commiſſion, le magaſin, le tréſor, & qui n'avoient de reſſource pour faire la guerre que la guerre même, réuſſiſſoient dans les entrepriſes les plus difficiles. Ils ſuppléoient à ce

qui leur manquoit du côté du nombre & de la puiſſance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une paſſion déméſurée pour l'indépendance & la liberté, produiſoit & nourriſſoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur & cette ſupériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaiſons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenſes les plus brillantes, les diſtinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes, pour ainſi dire, romaneſques, n'eſt pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le beſoin: ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenſes richeſſes, recueillies ſous leurs yeux par des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice? Ils n'auroient pas diſſipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement de patrie, ce n'étoit point à ſa défenſe, à ſon agrandiſſement, à ſes vengeances qu'ils ſe dévouoient. L'amour de la gloire les auroit préſervés de cette foule d'atrocités & de crimes qui offuſquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'eſpoir du repos ne

précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les cauſes morales qui donnerent aux Flibuſtiers une exiſtence ſi extraordinaire ? Cette terre où la nature ſembloit avoir condamné toutes les paſſions turbulentes & bruyantes à un ſilence éternel, où les hommes avoient beſoin de ſe réveiller, par l'ivreſſe & l'intempérance des feſtins, d'une léthargie habituelle où ils vivoient contents de leur repos & de leur ennui : cette terre ſe trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impétueux, qui ſemble reſpirer avec l'air d'un atmoſphere brûlant, l'excès de tous les ſentiments, le délire de toutes les paſſions. Tandis qu'un ciel de feu énervoit les anciens conquérants du nouveau monde, que les Eſpagnols alors ſi remuants dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence, des hommes ſortis des climats les plus tempérés de l'Europe alloient puiſer ſous l'équateur des forces inconnues à la nature.

Mais ſi l'on remonte aux ſources de cette révolution, on verra que les Flibuſtiers avoient vécu dans les entraves

des gouvernements Européens. Le reſſort de la liberté, comprimé dans les ames depuis des ſiecles, éclata aux premieres fermentations de l'indépendance, & produiſit les plus terribles phénomenes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthouſiaſtes de toutes les nations, ſe joignirent à ces aventuriers, au premier bruit de leurs ſuccès. L'attrait de la nouveauté ; l'idée & le deſir des choſes éloignées ; le beſoin d'un changement de ſituation ; l'eſpérance d'une meilleure fortune ; l'inſtinct qui porte l'imagination aux grandes entrepriſes ; l'admiration qui mene promptement à l'imitation ; la néceſſité de ſurmonter les obſtacles où l'imprudence a précipité ; l'encouragement de l'exemple ; l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres : en un mot, cette fermentation paſſagère que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le ſang & dans la volupté, fit des Flibuſtiers un peuple iſolé dans l'hiſtoire, mais un peuple éphémere qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on eſt accoutumé à regarder ces brigands avec une ſorte

d'exécration. Elle eſt juſte, parce que la fidélité, la probité, le déſintéreſſement, la généroſité même qu'ils pratiquoient entre eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faiſoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux ?

Des Flibuſtiers s'étoient chargés pour une ſomme d'eſcorter un vaiſſeau Eſpagnol très-richement chargé. Un d'entre eux oſa propoſer à ſes camarades de faire tout-d'un-coup leur fortune en s'emparant de ce bâtiment. Le célebre Montauban qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce diſcours, qu'il voulut abdiquer ſa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi ! nous quitter, lui dirent ces hommes intrépides ? Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? On délibéra ſur le champ. On arrêta que le coupable ſeroit jeté ſur la premiere côte qui ſe préſenteroit. On jura que cet homme ſans bonne foi ne ſeroit jamais reçu dans aucun armement où ſe trouveroit un ſeul des braves gens que ſa ſociété déshonoroit. Si ce n'eſt pas là de l'héroïſme, ſera-ce dans un ſiecle où

tout ce qu'il y a de grand eſt tourné en ridicule ſous le nom d'enthouſiaſme, qu'il faudra chercher des héros?

L'Amérique reſpiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'induſtrie des Flibuſtiers devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le ſpectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, roi d'Eſpagne, avoit diſparu dans la nuit du tombeau. Ses ſujets convaincus qu'un Bourbon ſeul étoit en état de conſerver la monarchie ſans démembrement, l'avoient preſſé ſur la fin de ſa vie d'appeler à ſa ſucceſſion le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes tranſportées dans une maiſon rivale & ennemie de la ſienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats & des irréſolutions ſans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de juſtice & de magnanimité qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foibleſſe de ſon caractere.

L'Europe fatiguée depuis un demi-ſiecle, des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ſes forces pour empêcher l'accroiſſement d'une puiſſance déjà trop redoutable. L'anéantiſſement où la plus mauvaiſe

adminiſtration avoit plongé l'Eſpagne ; l'eſprit de bigoterie, par conſéquent de foibleſſe qui dominoit alors en France, procurent à la ligue des ſuccès dont on voit peu d'exemple dans l'union de pluſieurs puiſſances contre une ſeule. Cette ligue prit un aſcendant que des victoires également glorieuſes & utiles augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne reſta aux deux couronnes ni force ni réputation. Pour comble de malheur, leurs déſaſtres étoient l'objet de la joie univerſelle. Tous les cœurs étoient fermés à la compaſſion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur ſang & leurs tréſors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appeloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Eſpagne, depuis la deſtruction de ſes galions à Vigo, n'avoit pas un vaiſſeau ; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers qui la conduiſirent ſur les bords du précipice, avoit laiſſé tomber ſa marine. Cette conduite vicieuſe avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans ſa jeuneſſe de toutes les eſpeces de gloire, penſa qu'il manqueroit quelque choſe à l'éclat de

ſon regne, s'il n'avoit pas de vaiſſeaux. On eſt fondé à croire qu'il ne les enviſagea que comme un des moyens dont il vouloit ſe ſervir pour fixer ſur lui l'admiration des nations, pour châtier Gênes & Alger, pour porter la terreur de ſon nom aux extrémités du monde. S'il avoit fait entrer des forces navales dans la combinaiſon de la puiſſance qu'il vouloit élever, il auroit, comme Cromwel, favoriſé la navigation qui nourrit la marine par le commerce. De fauſſes vues l'égarerent. A meſure que ſon inquiétude lui ſuſcita de nouveaux ennemis, qu'il ſe vit obligé d'avoir ſur pied un plus grand nombre de troupes, que les frontieres de la monarchie s'étendirent, & que les citadelles ſe multiplierent, on vit diminuer le nombre de ſes vaiſſeaux. Il n'attendit pas même la néceſſité de ces dépenſes pour ſupprimer une partie des fonds qui devoient être deſtinés à lui former une puiſſance maritime. Les voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'oſtentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres cauſes auſſi frivoles abſorberent l'argent qu'exigeoit l'entretien de la marine. Dès lors cette branche de la force Françoiſe s'affoiblit.

Elle tomba inſenſiblement, & ſe perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

A cette époque, les poſſeſſions des deux couronnes dans les Indes occidentales ſe trouverent ſans défenſe. Elles s'attendoient à chaque inſtant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies, les ſeuls peuples modernes qui euſſent établi leur force politique ſur le commerce. D'immenſes découvertes avoient mis, il eſt vrai, dans les mains des Caſtillans & des Portugais la poſſeſſion excluſive de tréſors & de productions qui ſembloient leur promettre l'empire de l'univers, ſi les richeſſes pouvoient le donner; mais ces nations ivres d'or & de ſang n'avoient pas ſeulement ſoupçonné qu'un monde nouveau dût fonder leur puiſſance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un ſyſtême fondé ſur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe, emporterent les Anglois & les Hollandois dans une extrémité tout-à-fait oppoſée.

Ces deux nations dont l'une n'avoit nuls avantages naturels, & l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient ſaiſi de bonne

bonne heure les vrais principes du commerce, & les avoient ſuivis avec plus de perſévérance que les différentes ſituations où elles s'étoient trouvées, ne paroiſſoient le leur permettre. Le haſard des circonſtances ayant d'abord excité l'induſtrie de la plus pauvre, elle s'étoit vue rapidement égalée par ſa rivale, dont le génie étoit plus ardent & les reſſources plus conſidérables. La guerre d'induſtrie, excitée par la jalouſie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres & ſanglants. Ce n'étoit pas ſeulement des hoſtilités entre un peuple & un peuple; c'étoit une haine, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La néceſſité de ſe réunir pour contenir, pour réprimer la France; ſuſpendit ſes hoſtilités. Des ſuccès peut-être trop répétés, trop déciſifs, réveillérent leur animoſité. Dans la crainte de travailler à l'agrandiſſement l'une de l'autre, elles renoncerent à toute invaſion en Amérique. Enfin, la reine Anne ayant ſaiſi le moment propice pour une paix particuliere, elle ſe fit accorder des avantages qui laiſſerent la nation rivale de la ſienne, fort en arriere. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

Les années qui ſuivirent la pacification d'Utrecht, rappelerent le ſiecle d'or à l'univers, toujours aſſez tranquille, lorſque les Européens, qui ont porté leurs armes & leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troublent pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moiſſon du laboureur. Le navigateur oſa montrer ſon pavillon dans toutes les mers, ſans crainte des pirates. Les meres ne virent plus leurs enfants, arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur ſang aux caprices d'un roi imbécille ou d'un miniſtre ambitieux. Les nations ne s'aſſocierent plus pour ſervir leurs paſſions mutuelles. Les hommes vécurent quelque temps en freres, autant que l'orgueil des monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fût l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les progrès de la raiſon univerſelle y avoient quelque part. La philoſophie commençoit à parler de l'*humanité*, que l'impoſture ne ceſſe d'appeler un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques ſages étoient paſſés de leur cabinet dans les

mains de la multitude : ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les esprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu jusqu'alors à s'égorger. La soif du sang paroissoit appaisée ; & tous les peuples s'occupoient avec une plus grande ardeur & des lumieres nouvelles de leur population, de leur culture, de leur industrie.

Cette activité se faisoit sur-tout remarquer dans les Antilles. Les états du continent peuvent se soutenir & même prospérer, lorsque le feu de la guerre est allumé dans le voisinage & sur leurs frontieres, parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures, la subsistance & les consommations intérieures. Il n'en est pas ainsi des établissements que plusieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie & les richesses y sont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui est nécessaire à la nourriture. Les vêtements & les instruments du labourage n'y sont pas fabriqués. Toutes les cultures sont destinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre & facile avec l'Afrique,

avec les côtes ſeptentrionales du nouveau monde, & ſur-tout avec l'Europe, qui puiſſe procurer à ces îles cette circulation libre, du néceſſaire qu'elles reçoivent, & du ſuperflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient ſouffert du long & terrible embraſement qui avoit tout conſumé, plus elles ſe hâtoient de réparer les breches faites à leur fortune. L'eſpoir même qu'on avoit que l'épuiſement univerſel rendroit la tranquillité durable, enhardiſſoit les négociants les moins confiants à faire aux colons des avances, ſans leſquelles, malgré tant de ſoins, les progrès auroient été néceſſairement fort lents. Ces ſecours aſſuroient & augmentoient la proſpérité des îles, lorſqu'on vit crever en 1739 un nuage qui ſe formoit depuis long-temps, & qui troubla le repos de la terre de la maniere que nous l'allons dire.

Les colonies Angloiſes, ſur-tout la Jamaïque, avoient ouvert avec les poſſeſſions Eſpagnoles du nouveau monde un commerce immenſe, qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid, devenue plus éclaïrée ſur ſes intérêts, fit des arrangements pour arrêter, pour

diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être ſage, mais il falloit que l'exécution en fût juſte. Si les vaiſſeaux, deſtinés à empêcher la fraude, ſe fuſſent bornés à arrêter les bâtiments qui la faiſoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inſéparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'eſprit de vengeance, firent que, ſous prétexte de contrebande, on arrêta loin des côtes ſuſpectes des navires qui avoient une deſtination légitime.

La nation Angloiſe, qui mettant ſa ſûreté, ſa puiſſance & ſa gloire dans le commerce, avoit ſouffert impatiemment de voir réprimer ſes uſurpations, fut révoltée des vexations qui paſſoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le miniſtere qui les ſouffroit. Robert Walpole qui gouvernoit depuis long-temps la Grande-Bretagne, avec un caractere & des talents plus propres pour la paix que pour la guerre, & le conſeil d'Eſpagne qui, à meſure que l'orage approchoit, montroit moins de vigueur, chercherent de concert des voies de conci-

liation. Celles qui furent imaginées & ſignées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ſes intérêts, par ſon reſſentiment, par l'eſprit de parti, & ſinguliérement par des écrits politiques qui ſe ſuccédoient avec rapidité.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de brochures où tout ce qui touche la nation eſt traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en eſt de ſolides, compoſés par de bons eſprits, par des citoyens inſtruits & zélés. Leurs avis ſervent à éclairer le public ſur ſes intérêts, & à diriger le gouvernement dans ſes opérations. On connoît dans l'état peu de réglements utiles d'économie intérieure qui n'aient été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui ſe prive de cet avantage. Mais pour un homme ſage qui répand la lumiere, il ſe trouve des écrivains ſans nombre qui, ſoit par mécontentement des gens en place, ſoit pour flatter le goût de la nation, ſoit pour des raiſons perſonnelles, ſe plaiſent à émouvoir les eſprits. Le moyen qu'ils emploient le plus ordinairement eſt de porter les prétentions de leur pays au-

delà de leurs juſtes bornes, de lui faire enviſager comme des uſurpations manifeſtes les moindres précautions que prennent les autres puiſſances pour conſerver leurs poſſeſſions. Les exagérations, remplies de partialité & de fauſſeté, répandent des opinions, établiſſent des préjugés dont l'effet ordinaire eſt d'entretenir la nation dans un état de guerre perpétuelle avec ſes voiſins. Si le gouvernement, qui voudroit tenir une balance de juſtice entre ſes ſujets & les étrangers, refuſe de ſe conduire par des erreurs populaires, il s'y voit forcé.

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois eſt le premier peuple du monde, ſoutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, aſſiege par des cris & par des menaces le ſénat de la nation, & regle ſes délibérations. Souvent ces clameurs ſont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes mépriſables, une fois émus, inſultent le meilleur citoyen qu'on a réuſſi à leur rendre ſuſpect, incendient ſa maiſon, & baffouent ſcandaleuſement l'image des têtes les plus ſacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le miniſtere toute leur fureur. Cette

influence indirecte, mais ſuivie du commerce ſur les réſolutions publiques, ne fut peut-être jamais auſſi marquée que lors de l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande ſupériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arſenaux regorgeoient de munitions, & ſes chantiers étoient animés. Ses eſcadres toutes armées, & commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de ſon pavillon aux extrémités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi ſa patrie, en négligeant de ſi grands avantages. Il doit être au-deſſus de tout ſoupçon, puiſqu'il ne fut pas accuſé de corruption dans un pays où l'on a ſouvent formé ces accuſations ſans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de ſe précipiter dans des embarras qui mettroient en danger ſon adminiſtration : l'obligation d'appliquer à des armements militaires les tréſors deſtinés juſqu'alors à lui acheter des partiſans ; la néceſſité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour ſa perſonne & pour ſes principes : toutes

ces conſidérations & quelques autres le jeterent dans des irréſolutions funeſtes. Il perdit un temps toujours précieux, déciſif ſur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-belo, alla échouer devant Carthagene, plutôt par l'intempérie du climat, par la méſintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garniſon. Anſon vit ruiner ſon armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé ſans riſque: à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une eſcadre, par ce qu'il fit avec un vaiſſeau, on eût penſé qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Eſpagnol dans la mer du Sud. Un établiſſement entrepris dans l'île de Cuba, eut une iſſue funeſte. Ceux qui vouloient y fonder une ville, n'y trouverent que leur cimetiere. Le général Oglethorpe fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le ſiege du fort Saint-Auguſtin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel Montiano, à qui on avoit laiſſé le loiſir de ſe préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Eſpagnole euſ-

ſent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur reſtoit leur marine, leur caractere, leur gouvernement, trois grands moyens qui faiſoient trembler. Inutilement la cour de Verſailles joignit ſes forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne raſſuroit pas des eſprits trop abattus par la crainte. Heureuſement pour les deux nations, & pour cette partie du monde, la mort de l'Empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui y retenoit pour des intérêts fort équivoques les forces Britanniques. Les hoſtilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, ſe réduiſirent inſenſiblement de part & d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la priſe de l'île Royale qui expoſoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette puiſſance recouvra à la paix une poſſeſſion ſi précieuſe; mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François, toujours imbus de cet eſprit de chevalerie qui a été ſi longtemps la brillante folie de toute l'Eu-

rope, regardent leur ſang comme payé, lorſqu'il a reculé les frontieres de leur patrie, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ont mis leur prince dans la néceſſité de les gouverner plus mal ; & ils croient leur honneur perdu, ſi leurs poſſeſſions ſont reſtées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes qu'il faut pardonner à des temps barbares, mais dont les ſiecles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui reſtituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légere pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établiſſement, quel qu'il fût, à l'infant Dom Philippe, on s'aſſuroit de l'alliance de l'Eſpagne à qui on donnoit de grands intérêts à diſcuter avec la cour de Vienne : qu'en garantiſſant au roi de Pruſſe la Siléſie, on établiſſoit en Allemagne deux puiſſances rivales, fruit précieux de deux ſiecles de méditation & de travaux : qu'en rendant Fribourg & les places de Flandre détruites, on ſe procuroit des conquêtes aiſées ſi les fureurs de la guerre recommençoient, & la facilité de diminuer dans tous les temps de cinquante mille hommes les troupes de

terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainſi, quand la France n'auroit pas eu beſoin de s'occuper de ſon intérieur dont le dépériſſement étoit extrême ; quand ſon crédit & ſon commerce n'auroient pas été ruinés ; quand quelques-unes de ſes plus importantes provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain ; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada ; quand ſes colonies n'auroient pas été menacées d'une invaſion infaillible & prochaine ; quand ſa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un ſeul vaiſſeau à envoyer dans le nouveau monde ; quand l'Eſpagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre, la pacification auroit encore mérité l'approbation des eſprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des provinces-unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra ſans peine que rien ne paroiſſoit impoſſible aux armes victorieuſes de Louis XV ; mais ſeroit-ce un paradoxe, de dire que les Anglois éclairés ne deſiroient rien

tant que cet événement ? Si la république qui étoit dans l'impoſſibilité de ſe détacher de ſes alliés avoit été conquiſe, ſes habitants qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre ſous ſa domination ? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur induſtrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de ſi grands avantages n'euſſent été infiniment plus précieux pour les Anglois que l'alliance de la Hollande ?

A cette obſervation nous oſerons en ajouter une autre, qui pour être auſſi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne fort heureuſe ou fort habile d'avoir par la négociation arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuſe, ſi elle eût laiſſé à ſon ennemi une partie de ſes conquêtes ? Il eſt paſſé ce temps encore peu éloigné, où la maiſon d'Autriche égaloit, ſurpaſſoit peut-être les forces de la maiſon de Bourbon. Sa politique eſt donc d'inté-

reſſer les autres puiſſances à ſon ſort, même par ſes pertes. Elle le pouvoit en faiſant des ſacrifices apparents à la France. L'Europe, alarmée de l'agrandiſſement de cette monarchie, qu'on eſt porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris pour elle les ſentiments qu'on avoit voués à Louis XIV.; & des ligues plus redoutables que jamais devenoient la ſuite néceſſaire de ces inquiétudes. Cette diſpoſition univerſelle des eſprits étoit plus propre à relever la grandeur de la maiſon d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il eſt vrai, avoir aſſez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduiſoit la négociation & du miniſtre qui la dirigeoit, pour penſer qu'ils auroient démêlé le piege. Nous ne balancerons pas même à aſſurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandiſſement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conſeil auquel ils devoient compte de leurs opérations? C'eſt ce qu'on n'oſe décider. En général, tous les gouvernements du monde ſont portés à s'étendre, & celui de France eſt de nature à le deſirer.

Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions, il faut avouer que l'eſpérance des deux miniſtres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conſervation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette ſource d'une opulence ſans bornes auſſi-tôt que le danger fut paſſé. La France garda des troupes ſans nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, ſoudoya une partie de l'Allemagne, ſe conduiſit comme ſi un nouveau Charles-Quint eût menacé ſes frontieres, ou ſi un autre Philippe II eût pû bouleverſer l'intérieur de ſon pays par ſes intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent, qu'il n'y avoit point de puiſſance qui ſeule pût oſer l'attaquer; & que les événements de la derniere guerre, les arrangements de la derniere paix avoient rendu la réunion de pluſieurs puiſſances impoſſible. Mille petites craintes toutes frivoles la fatiguoient. Ses préjugés l'empêcherent de ſentir qu'il n'y avoit qu'un ennemi réellement digne de ſon attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuſes flottes.

Les Anglois, plus portés à s'affliger

de la proſpérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas ſeulement être riches : ils veulent être les ſeuls riches. Leur ambition eſt d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce ; & le deſir de le rendre excluſif leur a fait faire de grandes choſes & de grandes injuſtices. Cette paſſion eſt ſi forte, qu'elle a ſubjugué juſqu'à leurs philoſophes. Le célebre Boyle diſoit qu'il falloit prêcher l'évangile aux ſauvages, parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de chriſtianiſme qu'il leur en faut pour marcher habillés (*d*), ce ſeroit un grand bien pour les manufactures Angloiſes.

Un tel ſyſtême, que la nation n'a gueres perdu de vue, ſe manifeſta en 1755, avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait juſqu'alors. La culture des colonies Françoiſes, dont l'accroiſſement rapide étonnoit tous les eſprits attentifs, réveilla la jalouſie Angloiſe.

(*d*) Voilà un ſingulier motif de miſſion, mais au moins n'en peut-on pas ſuſpecter la bonne foi.

Cependant cette paſſion honteuſe de ſe montrer, ſe couvrit quelque temps des ombres du myſtere, & un peuple aſſez fier ou aſſez modeſte pour appeler les négociations l'*artillerie de ſes ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruſes de la politique la plus inſidieuſe.

La France, effrayée du déſordre de ſes finances, intimidée par le petit nombre de ſes vaiſſeaux & l'inexpérience de ſes amiraux, ſéduite par l'amour de l'oiſiveté, du plaiſir & de la paix, ſecondoit les efforts qu'on faiſoit pour l'amuſer. En vain quelques hommes éclairés répétoient ſans ceſſe que la Grande-Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de ſa rivale n'eût fait les mêmes progrès que ſa marine marchande : ces inquiétudes paroiſſoient abſurdes dans un pays, où l'on n'avoit fait juſqu'alors le négoce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les eſpeces, où on l'avoit continuellement ſacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection ſérieuſe, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers.

La nation qui devoit à la nature un ſol excellent ; au haſard, de riches colonies ; à ſa ſenſibilité vive & ſouple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouiſſances à ſes conquêtes, à ſa gloire littéraire, à la diſperſion même des proteſtants qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le deſir qu'on avoit de l'imiter : cette nation trop heureuſe, ſi on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque choſe de ſes avantages, & ſe prêtoit ſans réflexions aux ſéductions qu'on employoit pour l'endormir. Lorſque l'Angleterre crut que la diſſimulation ne lui étoit plus néceſſaire, elle commença les hoſtilités, ſans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui ſont en uſage chez les peuples civiliſés.

Quand même la déclaration de guerre ne ſeroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui peut-être ne ſe doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger, on ne peut s'empêcher de voir que le miniſtere Britannique faiſoit plus que ſoupçonner le vice de ſa conduite. La timidité de ſes démarches, l'embarras de ſes opérations, les variations de ſes défenſes juſtificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver ſa conduite

par le parlement : cent autres choſes déceloient une conſcience coupable. Si dans ces foibles adminiſtrateurs d'une grande puiſſance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé un grand plan. En faiſant illégalement attaquer les vaiſſeaux François ſur les côtes de l'Amérique ſeptentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La deſtruction du ſeul pouvoir en état de faire quelque réſiſtance, étoit la ſuite néceſſaire d'une combinaiſon ſi forte. Sa chûte auroit effrayé les autres nations ; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à ſe montrer pour donner des loix partout, en auroit même donné ſans paroître. Un ſuccès brillant & déciſif auroit dérobé l'infidélité à l'aveugle multitude, l'auroit juſtifiée aux yeux de la politique ; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des ſages.

Une conduite foible, mais toujours injuſte, produiſit des effets contraires. Le conſeil de George II fut haï & mépriſé de toute l'Europe. Les événements juſtifierent ces ſentiments. La France, quoique ſurpriſe, fut victorieuſe dans le Canada, remporta ſur mer un avan-

tage conſidérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi ſentit alors ce que les bons eſprits diſoient depuis long-temps que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes : qu'ils réuniſſoient des vertus & des vices, des traits de foibleſſe & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles : qu'ils étoient efféminés, mais braves ; également amoureux du plaiſir & de l'honneur ; ſérieux dans la bagatelle & enjoués dans les choſes graves ; toujours prêts à la guerre & prompts dans l'attaque : en un mot, des enfants comme les Athéniens, ſe laiſſant agiter & paſſionner pour des intérêts vrais ou faux ; aimant à entreprendre & à marcher, quels que ſoient leurs guides, & ſe conſolant de toutes leurs diſgraces par le moindre ſuccès. L'eſprit Anglois qui, ſuivant le mot ſi trivial & ſi énergique de Swif, *eſt toujours à la cave ou au grenier*, & qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injuſtement mépriſée. Le découragement prit la place de la préſomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit miſe dans ſon opulence ; abaiſſée par l'introduction des

troupes étrangeres, par le caractere moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient; affoiblie même par le choc des factions qui chez un peuple libre exercent ſes forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre: la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémiſſoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver & de ceux qu'elle prévoyoit, ſans s'occuper du ſoin de venger les uns, ni d'écarter les autres. Tout le zele pour la défenſe commune ſe bornoit à des ſubſides immenſes. On paroiſſoit ignorer que le lâche eſt plutôt prêt que le brave à ouvrir ſa bourſe pour éloigner le péril; & que dans la criſe où l'on ſe trouvoit, il ne s'agiſſoit pas de ſavoir qui paieroit, mais qui combattroit.

Les François, de leur côté, furent éblouis de quelques ſuccès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdiſſement de leur ennemi pour une démonſtration de ſa foibleſſe, ils s'engagerent, plus que leur ſituation ne le permettoit, dans les troubles qui commençoient à diviſer l'Allemagne.

Un ſyſtême qui devoit les couvrir de honte s'il ne réuſſiſſoit pas, & ruiner leur puiſſance s'il réuſſiſſoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier que

quelques mois auparavant, ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques miniſtres vouloient commencer en déſeſpérant de ſoutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'aſſurance du génie : *Meſſieurs, partons tous tant que nous ſommes dans le conſeil, & la torche à la main allons brûler nos vaiſſeaux, s'ils ne ſervent qu'à nous faire inſulter & non à nous défendre.* Cet aveuglement politique les jeta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajouterent des fautes militaires. Les intrigues de cour préſiderent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une ſuite de diſgraces. Ce peuple léger & ſuperficiel ne vit pas qu'en ſuppoſant, ce qui étoit impoſſible, que tous ceux qu'il chargeroit ſucceſſivement de diriger ſes opérations guerrieres euſſent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie éclairé par un homme ſupérieur. Ses malheurs ne changerent rien à ſa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainſi le change, le peuple Anglois paſſant du découragement à la fureur, proſ-

crivoit un miniſtre juſtement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des révolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet eſprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il ſe trouva tel que les circonſtances l'exigeoient. Guillaume Pitt reſpecté depuis ſa jeuneſſe dans les trois royaumes pour ſon intégrité, pour ſon déſintéreſſement, pour ſon zele contre la corruption, pour ſon attachement inviolable à l'intérêt public, avoit la paſſion des grandes choſes, une éloquence ſûre d'entraîner, le caractere entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever ſa patrie au deſſus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthouſiaſme tranſporta une nation, qu'au défaut de ſon climat, ſa liberté paſſionnera toujours. On ſaiſit un amiral qui avoit laiſſé prendre l'île de Minorque; on le jette dans les fers; on l'accuſe; on le juge; on le condamne. Ni ſon rang, ni ſes talents, ni ſa famille, ni ſes amis ne peuvent le ſauver de la ſévérité de la loi. Le mât de ſon vaiſſeau lui ſert d'échafaud. L'Europe entiere à cet événement tragique fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi.

On ſe crut ramené au temps des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une maniere terrible à ceux qui ſervoient la nation, le ſort qui les attendoit, s'ils trahiſſoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne ſe dit au fond de ſon cœur dans le moment du combat: c'eſt ici qu'il faut périr plutôt que dans l'infamie du ſupplice. Ainſi, le ſang d'un homme accuſé de lâcheté devint un germe d'héroïſme.

A ce reſſort de crainte, fait pour vaincre la peur, ſe joignit un encouragement qui annonçoit le rétabliſſement de l'eſprit public. La diſſipation, le plaiſir, le déſœuvrement, ſouvent le crime & la corruption des mœurs forment des liaiſons vives & fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglois ſe communiquent moins, vivent moins enſemble, ont moins, ſi l'on veut, le goût de la ſociété que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les raſſemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les ſectes concourent à ſon ſuccès avec une généroſité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à ſoi. Cette ardeur eſt ſur-tout

remarquable,

remarquable, lorſque la nation a une confiance entiere dans le miniſtere qui eſt à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il ſe forma une ſociété de marine qui ne voyant pas aſſez d'empreſſement pour ſervir ſur la flotte, & n'approuvant pas l'uſage d'y forcer les citoyens, invita dans la claſſe indigente du peuple, les enfants des trois royaumes à ſe faire mouſſes, & les peres à embraſſer la profeſſion de matelot. Elle ſe chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit néceſſaire pour naviguer ſainement. Le roi touché de ce trait de patriotiſme, donna mille livres ſterlings; le prince de Galles, quatre cent; la princeſſe ſa mere, deux cent. Les acteurs des différents ſpectacles, dont cette nation philoſophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouerent leurs meilleures pieces, pour augmenter ces fonds reſpectables. Jamais on n'avoit vu un ſi grand concours au théatre. Plus de cent de ces garçons, plus de cent de ces hommes habillés par un zele vraiment ſacré ornoient l'enceinte de la ſcene; & cette décoration valoit bien celle

des luſtrines, des dentelles & des diamants.

Ce dévouement public aú ſervice de la patrie, échauffa les eſprits. Tous les Anglois ſe crurent, & devinrent dès-lors d'autres hommes. Ils porterent le ravage ſur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent ſur toutes les mers. Ils intercepterent ſa navigation. Ils tinrent toutes ſes forces en échec dans la Weſtphalie. Ils le chaſſerent de l'Amérique ſeptentrionale, de l'Afrique & des grandes Indes. Juſques à l'époque du miniſtere de M. Pitt, toutes les entrepriſes de ſa nation dans les contrées éloignées avoient eu & dû avoir une iſſue funeſte, parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets ſi ſages & ſi utiles; il fit ſes préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité; il combina ſi juſte la fin avec les moyens; il choiſit ſi bien les dépoſitaires de ſa confiance; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & de mer; il éleva ſi haut le cœur Anglois, que ſon adminiſtration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame plus haute encore lui fit mépriſer les vains diſcours des eſprits timides qui blâmoient ſes diſſipations. Il répétoit, après Philippe, pere

d'Alexandre, *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent, & non conſerver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes, M. Pitt avoit toujours, & par-tout triomphé des François. Il les pourſuivit juſques dans leurs îles les plus cheres, juſques dans leurs colonies à ſucre. Ces poſſeſſions juſtement vantées pour leurs richeſſes, n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées ſans génie & tombant en ruine. Ces maſures manquoient également de défenſeurs, d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hoſtilités, toute communication étoit interrompue entre ces grands établiſſements & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des ſubſtances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtiments néceſſaires à l'exploitation des terres, n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les eſclaves, également dépourvus de tout, immoloient à leur conſervation les beſtiaux deſtinés aux travaux de l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient juſqu'à eux, c'étoit à travers de ſi grands périls, qu'il falloit payer au prix de l'or ce qu'ils importoient, & leur céder comme pour

rien, ce qu'ils vouloient bien exporter. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas préſumer que ſa vertu iroit juſqu'à ſe défendre opiniâtrément contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ſes calamités.

C'eſt dans ces circonſtances que dix vaiſſeaux de ligne, des galiotes à bombes, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre, ſe préſenterent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 janvier 1759. Le lendemain, ils écraſerent de bombes la ville de Baſſe-Terre. Si les aſſaillants avoient ſu profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la réſiſtance de l'île eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvements, donnerent le temps à la garniſon & aux habitants de ſe fortifier dans un défilé qui n'eſt éloigné que de deux lieues de la place. De-là ils tinrent en échec leur ennemi qui ſouffroit également, & de la chaleur du climat, & du défaut de rafraîchiſſements. Les Anglois déſeſpérant de réduire la colonie par ce côté, l'allerent attaquer par la partie connue ſous le nom de Grande-Terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore

moins de réſiſtance que celui de Baſſe-Terre qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérants retomberent là dans leur premiere faute, & ils en furent punis de la même maniere. Le ſuccès de leur expédition devenoit douteux, lorſque Barington que la mort d'Hopſon venoit de placer à la tête des troupes, changea de ſyſtême. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ſes ſoldats qui fondirent ſucceſſivement ſur les habitations & les bourgs ſitués autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient, firent tomber les armes des mains des colons. L'île entiere ſe ſoumit, mais à des conditions très-honorables, & après trois mois de défenſe. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir tâté vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légérement abandonné; mais elle y deſtina de plus grands moyens & de meilleurs inſtruments. Le 16 janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton, & autant de vaiſſeaux de ligne commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe, & les autres de l'Amérique ſep-

tentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'île. La deſcente qui ſe fit le lendemain ne fut, ni longue, ni meurtriere, ni difficile. Il paroiſſoit moins aiſé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues qui dominoient le fort Royal. Ces obſtacles furent ſurmontés après quelques combats aſſez vifs ; & la place, qui ſe voyoit à la veille d'être écraſée par des bombes, capitula le 9 de février. La colonie entiere ſuivit cet exemple le 13. On doit préſumer que la proſpérité de la Guadeloupe, ſous la domination Angloiſe, influa beaucoup dans une réſolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres îles du vent, ou Françoiſes, ou quoique neutres peuplées de François, ne firent pas acheter leur ſoumiſſion d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la ſeule poſſeſſion qui reſtât à la France dans le grand archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroiſſoit pas même éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la premiere proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à ſon avidité ? Une puiſſance ſi ambitieuſe auroit-elle

borné d'elle-même le cours de ſes proſpérités, juſqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble? Cet événement n'étoit pas un problême. Tout le monde ſavoit que la colonie ſans défenſe au-dedans & au-dehors, étoit hors d'état de faire la moindre réſiſtance. Elle-même étoit ſi convaincue de ſon impuiſſance, qu'elle paroiſſoit diſpoſée à ſe ſoumettre à la premiere ſommation qui lui ſeroit faite.

La cour de Verſailles fut également étonnée & conſternée des pertes qu'elle venoit de faire, & de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une réſiſtance opiniâtre, inſurmontable même.

Les deſcendants des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroiſſoient un roc contre lequel toutes les forces Britanniques devoient ſe briſer. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie ſecrette de ce que les Anglois dirigeoint leurs efforts de ce côté-là. Le miniſtere avoit inſpiré ſa confiance à la nation; & c'étoit être mauvais citoyen que d'oſer montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire que ce qui eſt arrivé, arrivera toujours. Un peuple dont toute la for-

tune conſiſte dans des champs, & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ſes poſſeſſions avec courage. Il ne haſarde tout au plus que la récolte d'une année; & un revers, quel qu'il ſoit, ne le ruine pas. Il n'en eſt pas ainſi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme, en prenant les armes, ils riſquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, les eſpérances même de leur poſtérité anéanties par le feu ou par la dévaſtation, ils ſe ſoumettront toujours à l'ennemi; parce que, quand même ils ſeroient contents du gouvernement ſous lequel ils vivent, ils ſont moins attachés à leur pays qu'à leur richeſſes.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la conſtance, n'affoiblit pas ce principe. Livrés à la culture peu précieuſe du tabac par où toutes les colonies ont commencé, ces hommes intrépides ne couroient aucun des riſques qui peuvent affoiblir le courage. Le ſol étoit tout ce qu'on vouloit ou pouvoit leur ravir. En le défendant, ils combattoient pour leur vie, & c'eſt ce qui donne l'opiniâtreté dans la réſiſtance. L'une de ces ſituations n'offre qu'un péril

momentané que la bravoure peut ſeule repouſſer, l'autre eſt un riſque de pluſieurs années qu'on augmente par la défenſe, & qui ceſſe par la ſoumiſſion. Mais peut-être eſt-ce le ſujet d'une diſcuſſion philoſophique trop profonde pour être ſuivie ici.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique ; mais il ne conduiſoit plus les affaires dans le temps qu'elle fut conquiſe. La retraite de cet homme célebre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les cauſes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un hiſtorien qui oſe écrire les événements de ſon ſiecle a rarement des lumieres ſûres. Les conſeils des rois ſont un ſanctuaire dont le temps ſeul ouvre le voile d'une main lente. Leurs miniſtres fideles au ſecret, ou intéreſſés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ſes recherches la curioſité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque ſagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaiſon des événements, il eſt réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'eſt ſans le ſavoir ou ſans oſer l'aſſurer ; & cette incertitude ne ſatisfait gueres plus qu'une ignorance en-

tiere. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt, diſpenſés du ſilence, laiſſent éclore la vérité ; que la mort lui rende, pour ainſi dire, le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive, & que des mémoires précieux & originaux devenus publics, dévoilent enfin le jeu des reſſorts qui ont fait la deſtinée des nations.

Ces conſidérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que ſuivre le fil des intrigues politiques. Mais c'eſt dans l'ame d'un des plus importants perſonnages du ſiecle que nous cherchons à lire ; & c'en eſt peut-être le vrai moment. La poſtérité, qui ne reçoit gueres que les grands traits, ſera privée de mille détails ſimples & naïfs qui portent la lumiere dans l'eſprit d'un obſervateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'eſpece d'opprobre où les commencements de la guerre l'avoient plongée, arriva à des ſuccès qui confondirent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarraſſé, & ſe détermina à les pouſſer auſſi loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant

lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foibleſſe ou l'indolence. Il crut que les empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient, & qu'il étoit ſans exemple qu'un état eût pu acquérir la ſupériorité ſur un autre, & ne l'eût pas fait. Le parallele de l'Angleterre & de la France l'affermiſſoit dans ſes principes. Il voyoit avec douleur que la grandeur de ſa patrie qui étoit fondée ſur le ſable, ſur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de choſe en comparaiſon de la puiſſance de ſa rivale que la nature, l'art, les événements avoient élevée à un degré de force, qui bien adminiſtré, avoit fait trembler l'Europe entiere. Il le ſentit. Dès-lors, il réſolut de dépouiller les François de leurs colonies, & d'en faire un peuple ordinaire en le bornant au continent.

Les moyens pour finir une entrepriſe ſi avancée, lui paroiſſoient aſſurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit le grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaiſſoient devant lui. Quoique la nation dont il étoit l'idole, parût quelquefois effrayée de l'énormité de ſes engagements, il n'en étoit pas embarraſſé; parce qu'à

ſes yeux l'eſprit de la multitude n'étoit qu'un torrent auquel il ſauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses ſuccès avoient rendu ſon adminiſtration abſolue. Républicain avec le peuple, il étoit deſpote avec les grands & avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cauſe commune, que d'oſer montrer des ſentiments différents des ſiens.

Il ſe ſervoit utilement de cet aſcendant pour échauffer les eſprits. Peu touché de cette philoſophie, qui s'élevant au-deſſus des préjugés de gloire nationale pour embraſſer dans ſes vues le bonheur du genre humain, ramene tout aux principes de la raiſon univerſelle, il nourriſſoit un fanatiſme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuiſement, diſons mieux, l'anéantiſſement de ſes forces navales, ne lui laiſſoit entrevoir qu'un avenir fu-

neſte. Ces eſpérances, qu'on peut avoir ſur terre, de changer la ſituation des affaires par une action heureuſe, auroient été des chimeres. Quand une de ſes eſcadres auroit détruit une ou pluſieurs eſcadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ſes prétentions. Regle générale ; une puiſſance qui a acquis ſur mer une ſupériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée, à plus forte raiſon ſi la ſupériorité vient de plus loin, & ſur-tout ſi elle tient en partie au génie des nations. Autre regle générale ; la prépondérance ſur un continent dépend toute entiere du talent d'un ſeul homme : elle peut paſſer en un moment. La puiſſance ſur mer fondée au contraire ſur l'intérêt toujours actif de chacun des ſujets de l'état, doit aller ſans ceſſe en augmentant, principalement lorſqu'elle eſt favoriſée par la conſtitution nationale ; elle ne peut ceſſer que par une invaſion ſubite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre ; mais M. Pitt en ſentoit l'impoſſibilité. Il connoiſſoit les chaînes de la Hollande ; la pauvreté de la Suede & du Danemarck, l'inexpérience des Ruſſes ; l'indifférence

de pluſieurs de ces puiſſances pour les intérêts de la France ; la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inſpirée à toutes ; la défiance où elles étoient les unes des autres, & la crainte que chacune en particulier devoit avoir d'être opprimée avant d'être ſecourue.

L'Eſpagne étoit dans une poſition particuliere. Le feu qui dévoroit les colonies Françoiſes, & qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aiſément gagner les ſiennes. Soit que cette couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit, ſoit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta ſon indolence ordinaire ſur ces grands événements. Enfin, elle changea de maître, & en changeant de maître, elle changea de ſyſtême. Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie, il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuſe. M. Pitt qui avoit mûrement peſé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propoſitions qu'on lui faiſoit : *Je les écouterai, quand vous aurez emporté l'épée à la main la tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il impoſoit.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'An-

gleterre. Dans l'une & l'autre cour, on craignoit les répugnances de M. Pitt, & l'on ne ſe trompoit pas. Il conſentit à ouvrir une négociation ; mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit ſans intention de la ſuivre. Ses vues étoient d'acquérir aſſez de preuves des engagements des deux branches de la maiſon de Bourbon contre la Grande-Bretagne pour en convaincre ſa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir beſoin, il rompit les conférences, & propoſa de déclarer la guerre à l'Eſpagne. La ſupériorité des forces maritimes de l'Angleterre ſur celles des deux couronnes, & la certitude qu'elles ſeroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le ſyſtême de M. Pitt parut à de grands politiques le ſeul élevé, le ſeul même raiſonnable. Sa nation avoit contracté une ſi prodigieuſe maſſe de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en ſoutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles ſources d'opulence. L'Europe fatiguée des vexations qu'elle éprouvoit, attendoit avec impatience l'occaſion de mettre ſon oppreſſeur dans l'impoſſibilité de les continuer. Il n'étoit

pas poſſible que la maiſon de Bourbon ne conſervât un vif reſſentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit eſſuyées ; & qu'elle ne préparât en ſecret, qu'elle ne mûrit à loiſir une vengeance, dont elle pourroit s'aſſurer par une bonne combinaiſon de ſes forces. Toutes ces raiſons faiſoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée pour ſe maintenir de s'agrandir ſans ceſſe. Cette néceſſité cruelle ne fut pas ſentie par le conſeil de George III auſſi vivement que M. Pitt le ſouhaitoit. L'eſprit de modération lui parut une foibleſſe, ou un aveuglement, peut-être une trahiſon, & il abandonna le ſoin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Eſpagne.

Oſerons-nous haſarder une conjecture ? Les miniſtres Anglois voyoient tous l'impoſſibilité d'éviter une nouvelle guerre ; mais également fatigués & avilis de l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet eſprit d'égalité qui eſt l'ame du gouvernement républicain. Le déſeſpoir de s'élever à la hauteur d'un homme ſi accrédité, ou de le faire deſcendre juſqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contr'eux, ils s'attacherent à des moyens plus adroits.

On chercha à l'aigrir ; ſon caractere ardent s'offroit à ce piege : il y tomba. Si M. Pitt quitta ſa place par humeur, il eſt blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtriſée. Si ce fut dans l'eſpérance de mettre les ennemis à ſes pieds, il montra qu'il avoit plus de connoiſſance des affaires que des hommes. Si, comme il l'a dit, il ſe retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger, il eſt permis de croire qu'il tenoit plus à ſa gloire perſonnelle qu'aux intérêts de ſon pays. Mais quelle que fût la cauſe de ſa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus ingénue, la plus violente qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talents.

Quoi qu'il en ſoit, la premiere démarche du nouveau miniſtre, fut dans les principes de M. Pitt, & une ſorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Eſpagne ; & les Indes occidentales furent le théatre de ces nouvelles hoſtilités. L'expérience du paſſé avoit dégoûté du continent de l'Amérique, & toutes les vues ſe tournerent vers Cuba. Une raiſon éclairée fit ſentir qu'en prenant cette île, on n'auroit pas à craindre

la vengeance des autres colonies ; on s'aſſureroit l'empire du golfe du Mexique ; on couperoit toutes les reſſources à l'ennemi principalement riche du produit de ſes douanes ; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitants aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe ; on réduiroit enfin la puiſſance qui auroit fait une ſi grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui impoſer.

D'après cette réflexion, une flotte compoſée de dix neuf vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtiments de tranſport, ayant à bord dix mille ſoldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique ſeptentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choiſit pour ſe rendre devant cette redoutable place l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obſtacles que préſentoit cette navigation peu connue & trop négligée, furent ſurmontés avec un ſuccès digne de la réputation de l'Amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1762 à ſa deſtination ; & le

débarquement ſe fit ſans oppoſition ſix lieues à l'Eſt des ouvrages effrayants qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas auſſi bien conduites que celles de mer. Si Albemarle qui commandoit l'armée, eût eu les talents qu'exigeoit la commiſſion dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La ſimple muraille ſeche qui la couvroit, ne pouvoit pas réſiſter vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conſeils, la régence que ce ſuccès facile mettoit dans ſes mains, auroient décidé la capitulation du Moro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous les ſecours, de tous les rafraîchiſſements qu'elle reçut de la ville durant le ſiége, & il s'aſſuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de temps.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Moro, l'expoſoit à de grands malheurs. L'eau qui étoit à ſa portée étoit mal-ſaine, & il ſe vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de ſon camp. Comme les chaloupes chargées de cet approviſionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter pour les ſoutenir un corps de quinze

cent hommes ſur la hauteur d'Aroſtigny à un quart de lieue de la ville. Ces troupes abſolument détachées de l'armée, & qu'on ne pouvoit ni retirer ni ſoutenir que par mer, étoient expoſées continuellement à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractere de l'ennemi, par la tranquillité dont on laiſſoit jouir le corps poſté à Aroſtigny, auroit dû placer un autre corps ſur le grand chemin de la ville. Par ce moyen, il l'eût comme inveſtie, très-certainement affamée, empêché tout tranſport d'effets dans les terres, & communiqué avec Aroſtigny moins dangereuſement que par les détachements qu'il étoit continuellement obligé de faire pour ſoutenir ce corps avancé.

Le ſiege de Moro fut fait ſans tranchée. Le ſoldat cheminoit vers le foſſé couvert ſeulement par des barriques de cailloutage qui furent à la fin remplacées par des ſacs de coton qu'on tira de quelques bâtiments marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes précieux par-tout, ineſtimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une conſommation prodigieuſe.

Le général Anglois ayant perdu la plus grande partie de ſon armée, & ſe voyant obligé, faute de forces, de ſe rembarquer en peu de jours, réſolut de tenter l'aſſaut ; mais il falloit paſſer un large & profond foſſé taillé dans le roc ; il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Eſpagnols le furent encore davantage. Avertis depuis plus d'un mois que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas ſortis de leur léthargie. L'ennemi paroiſſoit à la côte ; & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fuſil en état.

Le grand nombre de généraux de terre & de mer qui ſe trouvoient à la Havane, mit durant les premiers jours du ſiege une incertitude dans les conſeils qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux aſſaillants.

Trois vaiſſeaux de guerre furent coulés à fond pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la paſſe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtiments.

Il étoit dans les regles de la prudence la plus ordinaire de faire appareiller douze vaiſſeaux de guerre qui étoient à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défenſe de la place, & qu'il étoit important de ſauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorſqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombaſſent dans les mains de l'ennemi.

La deſtruction du corps Anglois placé à Aroſtigny, où il ne pouvoit pas être ſecouru, étoit très-facile. Le ſuccès auroit gêné les aſſiégeants dans leur approviſionnement d'eau, leur auroit coûté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé leurs opérations, & auroit inſpiré de la confiance aux troupes Eſpagnoles. Bien loin de tenter une choſe ſi aiſée, on n'attaqua pas même en plaine un ſeul de leurs détachements tous compoſés d'infanterie; quoiqu'on eût à leur oppoſer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut preſque toujours libre, & cependant il ne tomba dans l'eſprit d'aucun de ceux qui avoient part

à l'adminiſtration, de faire paſſer le tréſor du prince dans les terres, pour les ſouſtraire à l'ennemi.

La derniere négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laiſſé au milieu du foſſé un bloc de rocher pointu & iſolé. Les Anglois mirent deſſus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la breche, & de l'autre à la contreſcarpe. Un ſergent & quinze hommes y paſſerent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres ſoldats les ſuivirent. Lorſqu'ils ſe virent à-peu-près cent au bout d'une heure, ils monterent ſur la breche, aſſurés de n'être pas découverts, & n'y trouverent perſonne pour la défendre. Il eſt vrai que Valaſco averti de ce qui ſe paſſoit, accourut pour ſauver ſa place; mais il fut tué en arrivant, & ſa mort troublant l'eſprit aux troupes qui le ſuivoient, elles ſe rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une ſentinelle pour obſerver les mouvements d'un ennemi logé ſur le foſſé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'île en-

tiere. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ deux millons ſterlings d'argent ou d'autres effets précieux qui le dédommagerent amplement des fraix de ſon expédition.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur Eſpagnole dans le nouveau monde, rendoit la paix auſſi néceſſaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à la cour de Verſailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les miniſtres qui gouvernoient alors l'Angleterre conſentoient à l'accorder; mais les conditions paroiſſoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des ſuccès prodigieux dans le Nord & dans le Midi de l'Amérique. Quelle que fût ſon ambition, elle ne pouvoit pas ſe flatter de tout retenir. On ſoupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ſes conquêtes ſeptentrionales qui ne lui donnoient que des eſpérances éloignées, médiocres, incertaines; & qu'elle s'en tiendroit aux riches colonies, aux colonies à ſucre qui venoient de tomber entre ſes mains, comme la ſituation de ſes finances paroiſſoit l'exiger. L'augmentation de ſes

douanes

douanes qui étoit une ſuite néceſſaire de ce ſyſtême, devenoit la meilleure caiſſe d'amortiſſement qu'on pût imaginer ; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été ſuivi de trois autres fort conſidérables : le premier de dépouiller une puiſſance rivale, & redoutable malgré ſes fautes, de la plus riche branche de ſon commerce : le ſecond de la conſumer à la défenſe du Canada, colonie ruineuſe par ſa ſituation pour une nation accoutumée à négliger ſa marine : le troiſieme de tenir dans une dépendance plus étroite & plus aſſurée de la métropole, la nouvelle Angleterre qui auroit toujours eu beſoin d'appui, contre un voiſin inquiet, actif & guerrier.

Quand le conſeil de George III auroit cru devoir rendre à ſes ennemis un mauvais pays du continent, & garder des îles opulentes, il n'auroit peut-être pas oſé ſuivre un plan ſi judicieux. Dans les autres gouvernements, les fautes des miniſtres ne ſont que leurs fautes, ou celles des rois qui les en puniſſent. En Angleterre, les fautes du gouvernement ſont preſque toujours celles de la nation

qui veut qu'on ſuive ſes volontés, ne fuſſent-elles que ſes caprices.

Le peuple Anglois, qui s'eſt plaint des conditions de la derniere paix, lorſqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon dictées par le ſujet de ſes murmures, ſoit avant, ſoit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, & les ſauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Angloiſes. Les paiſibles cultivateurs qui les habitent, conſternés des maux qu'ils ſouffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris juſqu'en Europe. Leurs correſpondants intéreſſés à leur faire envoyer des ſecours prompts & conſidérables, avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui ſaiſiſſent avidement tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient ceſſé de les accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des ſpectacles effrayants qu'on offroit ſans ceſſe à ſon imagination, deſiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitants des colonies à ſucre, contents de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis étoient fort tranquilles. Loin

de deſirer la conquête des établiſſements de leurs voiſins, ils la craignoient; parce qu'ils la regardoient, quoiqu'avantageuſe à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de ſupériorité ſur celles des Anglois, qu'il étoit impoſſible de ſoutenir la concurrence. Leurs aſſociés penſoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il réſulta d'une conduite ſi oppoſée que la nation froide ſur les colonies à ſucre, deſira vivement l'acquiſition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique ſeptentrionale. Les miniſtres, qui en Angleterre ne peuvent pas ſe ſoutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-temps avec ſuccès contre ſa haine, tournerent toutes leurs vues de ce côté-là; & trouverent la France & l'Eſpagne diſpoſées à adopter ce ſyſtême. Les cours de Madrid & de Verſailles céderent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient poſſédé depuis la riviere Saint-Laurent juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago; elle conſentit auſſi que les Anglois gardaſſent les îles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût de

ſon côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur reſtitua aux deux couronnes alliées toutes les conquêtes qu'il avoit faites ſur elles en Amérique.

Dès ce moment, il perdit une occaſion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des ſources de toutes les richeſſes du nouveau monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit ſeul l'entrée. Un ſi beau continent tomboit de lui-même entre ſes mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image ou l'eſpérance de la liberté, inviter les Eſpagnols à ſecouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ſes colonies & non pour les défendre, ou tenter les Indiens à briſer les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entiere eût changé de face; & les Anglois plus libres & plus juſtes que les peuples monarchiſtes, ne pouvoient que gagner à venger le genre humain de l'oppreſſion que l'eſclavage du nouveau monde fait éprouver à toute l'Europe.

Tous les ſujets de nos gouvernements durs, exacteurs, violents & fourbes: toutes les familles ruinées par la levée

des ſoldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix : tous les hommes nés pour vivre & penſer en hommes, au lieu d'obéir & ſervir en brutes : une multitude d'ouvriers ſans travail, de cultivateurs ſans terre, d'hommes éclairés ſans emploi, des milliers de malheureux, auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitants juſtes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit ſur-tout appelé de ces payſans du Nord, eſclaves de la nobleſſe qui ne ſait que les fouler, de ces Ruſſes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre humain, au lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri, ſans doute, un grand nombre dans ces tranſmigrations par de vaſtes mers en des climats nouveaux ; mais c'eût été ſans comparaiſon un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & rafinée qui ſacrifie tant de peuples à ſi peu d'hommes. Enfin, les Anglois ſeroient bien plus glorieuſement occupés à ſoutenir & favoriſer une ſi heureuſe révolution, qu'à ſe tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient, & tâchent de ſapper au-dedans & au-dehors.

O ſouhait vainement juſte & humain,

qui ne laiſſe que des regrets à l'ame qui l'a formé ! Faut-il que les ſoupirs de l'homme vertueux pour la proſpérité du monde, périſſent, tandis que ceux de l'ambitieux, de l'inſenſé ſont ſi ſouvent exaucés ou ſecondés par la fatalité ?

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carriere des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien ? Mais qu'a produit le dernier embraſement, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'eſpece humaine ? Il a ravagé les quatre parties du monde à la fois. Il a coûté à l'Europe ſeule plus d'un million de ſes habitants. Les hommes qui n'en furent pas la victime gémiſſent, & leur poſtérité gémira long temps ſous le poids des impôts énormes dont il fut la ſource. La nation, que la victoire ſuivit par-tout, voit encore ſaigner les bleſſures dont elle acheta ſes triomphes. Sa dette publique qui au commencement des troubles ne paſſoit pas 71, 870, 536 livres ſterlings, s'éleve aujourd'hui à 147, 974, 564 livres, pour leſquelles il faut payer un intétêt de 5, 992, 617 livres.

Mais c'eſt aſſez parler de guerre. Il eſt temps de voir par quels moyens, les nations, qui ſe ſont partagé le grand

archipel de l'Amérique, source de tant de querelles, de négociations & de réflexions, sont parvenues à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder sans exagération comme le premier mobile des grands événements qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du dixieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE ONZIEME.

QUELQUES vagabonds inquiets, la plupart flétris par les loix ou ruinés par leurs débauches, imaginent dans leur déſeſpoir de courir ſur des vaiſſeaux Eſpagnols ou Portugais richement chargés des dépouilles du nouveau monde. Des îles ſauvages qui par leur ſituation aſſurent le ſuccès de ces pirateries, ſervent de repaire à ces brigands,

& deviennent bientôt leur patrie. Accoutumés au meurtre, ils méditent la deſtruction du peuple ſimple qui les avoit accueillis avec humanité ; & les nations policées, dont les Flibuſtiers étoient le rebut, adoptent ſans balancer ce projet exécrable. Il eſt exécuté ; mais il s'agiſſoit de rendre utiles tant de crimes. L'or & l'argent qu'on n'avoit pas encore ceſſé de regarder comme les ſeules productions précieuſes qu'on pût tirer de l'Amérique, n'avoient jamais exiſté dans pluſieurs de ces acquiſitions, ou n'y exiſtoient plus en aſſez grande abondance, pour qu'il y eût de l'avantage à les extraire. Quelques ſpéculateurs, moins aveuglés par les préjugés que la multitude, penſerent qu'un ſol & un climat ſi différents des nôtres, pourroient nous fournir des denrées qui manquoient à notre bonheur, ou que nous étions obligés de payer trop cher, & ils propoſerent d'y en établir la culture. Des obſtacles en apparence invincibles s'oppoſoient à l'exécution de ce plan. Les anciens habitants du pays n'étoient plus ; & quand ils n'auroient pas été exterminés, la foibleſſe de leur tempérament, l'habitude du repos, une averſion inſurmontable pour le travail, n'euſſent

gueres permis d'en faire des inſtruments propres à ſervir l'avidité de leurs oppreſſeurs. Ces barbares eux-mêmes, nés dans un climat tempéré, ne pouvoient ſoutenir les travaux pénibles d'un défrichement ſous un ciel brûlant & malſain. L'intérêt fertile en expédients, imagina d'aller demander des cultivateurs à l'Afrique qui a toujours été dans l'uſage vil & inhumain de vendre ſes habitants.

L'Afrique eſt une région immenſe qui ne tient à l'Aſie que par une langue de terre de vingt lieues, qu'on nomme l'iſthme de Suez, lien phyſique & barriere politique que la mer doit rompre tôt ou tard, par cette pente qu'elle a de faire des golfes & des détroits à l'Orient. Cette preſqu'île, coupée par l'équateur en deux parties inégales, forme un triangle irrégulier dont un des côtés regarde l'Orient, l'autre le Midi, & le troiſieme l'Occident.

Le côté Oriental, qui s'étend depuis Suez juſqu'auprès du cap de Bonne-Eſpérance, eſt baigné par la mer Rouge & par l'Océan. L'intérieur du pays eſt peu connu ; & ce qu'on en ſait n'excite pas l'avidité du négociant, la curioſité du voyageur, l'humanité du philoſophe,

Les miſſionnaires même qui avoient fait quelques progrès dans ces contrées, ſurtout dans l'Abiſſinie, rebutés par les traitements qu'ils éprouvoient, ont abandonné ces peuples à leur légéreté, à leur perfidie. Les côtes ne ſont le plus ſouvent que des rochers affreux, un amas de ſable brûlant & aride. Celles qui ſont ſuſceptibles de quelque culture ſont partagées entre les naturels du pays, les Arabes, les Portugais & les Hollandois. Leur commerce, qui ne conſiſte qu'en un peu d'ivoire ou d'or & en quelques eſclaves, eſt lié avec celui des Indes orientales.

Le côté ſeptentrional qui va depuis l'iſthme de Suez juſqu'au détroit de Gibraltar, eſt borné par la Méditerranée. Il a neuf cent lieues de côtes occupées par l'Egypte & par le pays connu depuis pluſieurs ſiecles ſous le nom de Barbarie.

L'Egypte qui fut le berceau des arts, des ſciences, du commerce, du gouvernement, n'a rien conſervé qui rappelle à l'eſprit des ſavants le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Courbée ſous le joug du deſpotiſme, que l'ignorance & la ſuperſtition des Turcs lui ont impoſé; elle ne paroît avoir quelque communi-

cation avec les nations étrangeres par les ports de Damiette & d'Alexandrie, que pour les rendre témoins de ſa décadence entiere.

La deſtinée de l'ancienne Lybie, habitée aujourd'hui par les Barbareſques, n'eſt pas moins étrange. Rien n'eſt plus ténébreux que les premiers âges de cette immenſe contrée. Le chaos commence à ſe débrouiller à l'arrivée des Carthaginois. Ces négociants d'origine Phénicienne bâtiſſent cent trente-ſept ans avant la fondation de Rome, une ville, dont le territoire d'abord très-borné, s'étend avec le temps à tout le pays connu de nos jours ſous le nom de royaume de Tunis, & plus loin enſuite. L'Eſpagne, la plupart des îles de la Méditerranée, tombent ſous ſa domination. Beaucoup d'autres états paroiſſent devoir encore groſſir la maſſe de cette puiſſance énorme, lorſque ſon ambition ſe heurta contre celle des Romains. A l'époque de ce terrible choc, il s'établit entre les deux nations une guerre ſur des principes ſi ſanglants, qu'il fut aiſé de prévoir qu'elle ne finiroit que par la deſtruction de l'une ou de l'autre. Celle qui étoit dans la force de ſes mœurs, prit après les combats les plus ſanglants,

les plus opiniâtres, une ſupériorité décidée ſur celle qui étoit corrompue par ſes richeſſes. Le peuple commerçant devint l'eſclave du peuple guerrier.

Le vainqueur reſta en poſſeſſion de ſa conquête juſques vers le milieu du cinquieme ſiecle. Les Vandales pouſſés par leur premiere impétuoſité au-delà de l'Eſpagne dont ils s'étoient emparés, paſſerent les colonnes d'Hercule, & ſe répandirent dans la Lybie comme un torrent. Sans doute ces barbares y auroient maintenu les avantages de leur irruption, s'ils euſſent conſervé l'eſprit militaire que leur roi Genſeric leur avoit donné. Leur relâchement de la diſcipline, qui ſuivit la mort de cet homme extraordinaire, rompit les reſſorts d'un gouvernement qui ne portoit que ſur cette baſe. Béliſaire ſurprit ces peuples dans cette confuſion, les extermina, & rétablit l'empire dans ſes anciens droits; mais ce ne fut que pour un moment. Les grands hommes qui peuvent former & mûrir une nation naiſſante, ne ſauroient rajeunir une nation vieillie & tombée. C'eſt que dans l'une ils ſont des branches nouvelles d'un tronc vivant & vigoureux, & que dans l'autre ils ne ſont que des fleurs d'un arbre épuiſé.

Dans le ſeptieme ſiecle, les Sarraſins redoutables par leurs inſtitutions & par leurs ſuccès, armés du glaive & de l'alcoran obligerent les Romains affoiblis par leurs diviſions à repaſſer les mers, & groſſirent de l'Afrique ſeptentrionale la vaſte domination que Mahomet venoit de fonder avec tant de gloire. Les lieutenants des califes arracherent dans la ſuite ces riches dépouilles à leurs maîtres : ils érigerent en états indépendants les provinces commiſes à leur vigilance.

Cet ordre de choſes ſubſiſtoit au commencement du ſeizieme ſiecle, lorſque les Mahométans d'Alger qui craignoient de tomber ſous le joug de l'Eſpagne, appelerent les Turcs à leurs ſecours. La Porte leur envoya Barberouſſe, qui, après avoir commencé par les défendre, finit par les aſſervir. Les bachas qui lui ſuccéderent, ceux qui gouvernoient Tunis & Tripoli, villes également ſubjuguées & opprimées, exercerent une tyrannie heureuſement aſſez cruelle, pour devoir expirer dans ſes excès. On s'en délivra par la violence qui la ſoutenoit; & ce qui mérite peut-être d'être remarqué, le même gouvernement fut adopté par les trois états. C'eſt une eſpece d'ariſ-

tocratie. Le chef, qui ſous le nom de dey, conduit la république, eſt choiſi par la milice qui eſt toujours Turque, & qui compoſe ſeule la nobleſſe du pays. Il eſt rare que ces élections ſe faſſent entre des ſoldats ſans effuſion de ſang, & il eſt ordinaire qu'un homme élu dans le carnage ſoit maſſacré dans la ſuite par des gens inquiets (*a*), qui veulent s'emparer de ſa place ou la vendre pour s'avancer. L'empire de Maroc, qui a englouti ſucceſſivement les royaumes de Fez, de Tafilet & de Sus, parce qu'il eſt héréditaire dans une famille nationale, eſt cependant ſujet aux mêmes révolutions. L'atrocité des ſouverains & des peuples eſt la ſource de cette inſtabilité.

L'intérieur de la Barbarie eſt rempli d'Arabes qui ſont ce que devoient être les hommes des premiers âges, paſteurs errants ſans domicile. Des uſages choquants pour notre délicateſſe efféminée, n'ont pour eux rien que de noble ou de ſimple, comme la nature qui les leur

(*a*) On montre à Alger le tombeau de ſept deys élus & maſſacrés le même jour. Il falloit que le huitieme fut bien hardi pour accepter une telle couronne.

dicte. Lorſque les plus conſidérables de ces Arabes veulent recevoir un étranger avec diſtinction, ils vont chercher eux-mêmes le meilleur agneau de leur bergerie, l'égorgent de leur propres mains ; & comme les patriarches de Moïſe ou les héros d'Homere, ils le coupent par morceaux, tandis que leurs femmes s'occupent des autres préparatifs du feſtin. Les enfants des perſonnes les plus qualifiées, ceux même des Scheiks & des Emirs gardent les troupeaux de leur famille : les garçons & les filles n'ont pas d'autre occupation dans leur jeuneſſe.

Ces heureuſes mœurs ne ſont pas celles des peuples qui habitent les côtes & les villes. Une égale averſion pour les travaux champêtres & pour les arts ſédentaires, en a fait des pirates. D'abord ils ſe contentoient de ravager les plaines vaſtes & fécondes de l'Eſpagne. Ils ſurprenoient dans leur lit les habitants pareſſeux des riches campagnes de Valence, de Grenade, d'Andalouſie, & les emmenoient eſclaves. Dédaignant dans la ſuite le butin qu'ils faiſoient ſur des terres qu'ils avoient autrefois cultivées, ils conſtruiſirent de gros vaiſſeaux, & inſulterent le pavillon de toutes

les nations. Cette marine qui s'eſt élevée ſucceſſivement juſqu'à former de petites eſcadres, s'accroît tous les ans par l'avidité d'un grand nombre de chrétiens qui fourniſſent aux Barbareſques les matériaux de leurs armements, qui s'intéreſſent dans leurs courſes, qui oſent même quelquefois diriger leurs opérations. Déjà ces pirates ont réduit les plus grandes puiſſances de l'Europe à l'aviliſſement de leur faire des préſens annuels, qui, ſous quelque nom qu'on les déguiſe, ſont un vrai tribut. De l'hommage à la dépendance, à la ſoumiſſion, il n'y a qu'un pas. Pour peu que leurs forces augmentent, on ne pourra plus naviguer ſans leur paſſeport; & peut-être un jour auront-ils l'ambition de s'établir de nouveau ſur notre continent, ou d'aller nous diſputer la poſſeſſion de l'Amérique. Si le mahométiſme entroit dans le nouveau monde, il y feroit bien d'autres progrès que le chriſtianiſme. Une religion née ſous la zone torride, doit l'occuper toute entiere avec le temps.

Charles Quint, qui toujours occupé à troubler le ſiecle où il vécut, ſavoit cependant quelquefois par cette prévoyance qui rachete les défauts d'un

eſprit inquiet, pénétrer dans l'avenir; entrevit ce que les Barbareſques pourroient un jour devenir. Dédaignant d'entrer dans aucune eſpece de négociation avec eux, il forma le généreux projet de leur deſtruction. La rivalité de François premier le fit échouer; & l'hiſtoire ne loue aucun prince d'avoir repris, depuis, l'idée d'une entrepriſe ſi glorieuſe. L'exécution en ſeroit pourtant facile.

Les peuples qui habitent la Barbarie, gémiſſent ſous un joug qu'ils ſont impatients de rompre. Le tyran de Maroc ſe joue inſolemment de la liberté & de la vie de ſes ſujets. Ce deſpote, bourreau dans toute la rigueur du terme, expoſe tous les jours aux murs de ſon palais, ou de ſa capitale, les têtes innocentes ou criminelles qu'il n'a pas frémi d'abattre de ſon propre bras. Alger, Tunis, Tripoli, quoiqu'à l'abri d'une ſemblable férocité, ne laiſſent pas de traîner des chaînes très-peſantes. Eſclaves de quinze ou vingt mille Turcs ramaſſés dans les boues de l'empire Ottoman, ils ſont, de cent manieres différentes, la victime de cette audacieuſe ſoldateſque. Leur conſtitution qui les partageoit en pluſieurs tribus, dont les

intérêts étoient oppoſés, fut cauſe de cet aſſerviſſement, & depuis elle a perpétué leur ſujétion. Le gouvernement attentif à la fermentation de ces ſociétés particulieres, ne ceſſe d'irriter leur méſintelligence, & fait naître de temps en temps entre elles de nouveaux ſujets de diviſion. Il a ſinguliérement recours à cette politique, quand il veut détourner le mécontentement de la nation par des querelles inteſtines. C'eſt alors qu'il ſouleve contre la peuplade qu'il a aigrie, une peuplade voiſine qu'il fait toujours triompher par les ſecours dont il la renforce. Une autorité qui porte ſur une baſe auſſi mouvante, ne peut avoir jeté des racines bien profondes; rien ne ſeroit plus aiſé que de la renverſer.

Nul ſecours étranger ne retarderoit d'un inſtant ſa chûte. La ſeule puiſſance qu'on pourroit ſoupçonner d'en deſirer la conſervation, l'empire Ottoman n'eſt pas aſſez content du vain titre de protecteur qu'on lui accorde, pour y prendre un vif intérêt. Il lui ſeroit inutilement inſpiré par les déférences que les circonſtances arracheroient vraiſemblablement à ces brigands. Ce deſir ne donneroit point de forces. Depuis deux ſiecles,

la Porte n'a point de marine, & ſa milice ſe précipite vers le même anéantiſſement.

Mais à quel peuple eſt-il réſervé de briſer les fers que l'Afrique nous forge lentement, & d'arracher ces épouvantails qui glacent d'effroi nos navigateurs? Aucune nation ne peut le tenter ſeule; & ſi elle l'oſoit, peut-être la jalouſie de toutes les autres y mettroit-elle des obſtacles ſecrets. Ce doit donc être l'ouvrage d'une univerſelle ligue. Il faut que toutes les puiſſances maritimes concourent à l'exécution d'un deſſein qui les intéreſſe toutes également. Ces états, que tout invite à s'allier, à s'aimer, à ſe défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils ſe cauſent réciproquement. Qu'après s'être ſi ſouvent unis pour leur deſtruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conſervation; la guerre aura été du moins une fois utile & juſte.

On oſe préſumer qu'elle ne ſeroit pas longue, ſi elle étoit conduite avec l'intelligence & l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant dans le même temps l'ennemi qu'il auroit à réduire, n'éprouveroit qu'une foible réſiſtance. Qui ſait même

s'il en trouveroit aucune ? Les Barbaresques, mis tout-à-coup hors d'état de défense, abandonneroient sans doute à leur fatale destinée des maîtres & des gouvernements dont ils n'ont encore senti que l'oppression. Peut-être la plus noble, la plus grande des entreprises, coûteroit-elle moins de sang & de trésors à l'Europe, que la moindre des querelles dont elle est continuellement déchirée.

On ne fera pas aux politiques qui formeroient ce plan, l'injure de soupçonner qu'ils borneroient leur ambition à combler des rades, à démolir des forts, à ravager des côtes. Des idées si étroites seroient trop au-dessous des progrès de la raison humaine. Les pays subjugués resteroient aux conquérants, & chacun des alliés auroit des possessions proportionnées aux moyens qu'il auroit fournis à la cause commune. Ces conquêtes deviendroient d'autant plus sûres, que le bonheur des vaincus en devroit être la suite. Ce peuple de pirates, ces monstres de la mer, seroient changés en hommes avec de bonnes loix & des exemples d'humanité. Elevés insensiblement jusqu'à nous par la communication de nos lumieres, ils abjureroient avec le temps un fanatisme que l'ignorance

& la miſere ont nourri dans leurs ames ; ils ſe ſouviendroient toujours avec attendriſſement de l'époque mémorable qui nous auroit amenés ſur leurs rivages.

On ne les verroit plus laiſſer en friche une terre autrefois ſi fertile. Des grains & des fruits variés couvriroient cette plage immenſe. Ces productions ſeroient échangées contre les ouvrages de notre induſtrie & de nos manufactures. Les négociants d'Europe, établis en Afrique, deviendroient les agents de ce commerce réciproquement utile aux deux contrées. Une communication ſi naturelle entre des côtes qui ſe regardent, & des peuples qui ſe rencontrent néceſſairement, reculeroit, pour ainſi dire, les barrieres du monde. Ce nouveau genre de conquête qui s'offre à nos premiers regards, deviendroit un dédommagement précieux de celles qui depuis tant de ſiecles ſont le malheur de l'humanité.

Le plus grand obſtacle à une révolution ſi intéreſſante a toujours été la jalouſie des grandes puiſſances maritimes, qui ſe ſont opiniâtrément refuſées aux moyens de rétablir ſur nos mers la tranquillité. L'eſpérance d'arrêter l'in-

duſtrie de toute nation qui n'a pas de forces, leur a fait habituellement deſirer, favoriſer même les entrepriſes des Barbareſques. C'eſt une atrocité dont elles ſe ſeroient épargné l'ignominie, ſi leurs lumieres avoient égalé leur avidité. Sans doute que toutes les nations profiteroient de cet heureux changement; mais ſes fruits les plus abondants ſeroient infailliblement pour les états maritimes dans les proportions de leur pouvoir. Leur ſituation, la ſûreté de leur navigation, l'abondance de leurs capitaux, cent autres moyens leur aſſureroient cette ſupériorité. Ils ſe plaignent tous les jours des entraves que l'envie nationale, la manie des interdictions & des prohibitions, les petites ſpéculations de négoce excluſif, ne ceſſent de mettre à leur activité. Les peuples deviennent par degrés auſſi étrangers les uns aux autres, qu'ils l'étoient dans des temps barbares. Le vuide que forme néceſſairement ce défaut de communication ſeroit rempli, ſi on réduiſoit l'Afrique à avoir des beſoins & des reſſources pour les ſatisfaire. Le commerce verroit alors une nouvelle carriere ouverte à ſon ambition.

Cependant ſi la réduction & le déſar-

mement des Barbareſques ne devoient pas être une ſource de bonheur pour eux comme pour nous ; ſi nous ne voulons pas les traiter en freres ; ſi nous n'aſpirons pas à les rendre nos amis ; ſi nous devons entretenir & perpétuer chez eux l'eſclavage & la pauvreté ; ſi le fanatiſme peut encore renouveller ces odieuſes croiſades que la philoſophie a vouées trop tard à l'indignation de tous les ſiecles ; ſi l'Afrique enfin alloit devenir le théatre de notre barbarie, comme l'Aſie & l'Amérique l'ont été, le ſont encore : tombe dans un éternel oubli le projet que le cœur vient de nous dicter ici pour le bien de nos ſemblables ! Reſtons dans nos ports. Il eſt indifférent que ce ſoient les chrétiens ou les muſulmans qui ſouffrent. Il n'y a que l'homme qui ſoit digne d'intéreſſer l'homme.

Eſpere-t-on accoutumer les Africains au commerce par les voies lentes & douces des traités qu'il faut renouveller ſouvent, quand on eſt obligé de les acheter chaque fois ? Pour être aſſuré du contraire, il ſuffit de jeter un coup-d'œil ſur la ſituation actuelle des Européens avec ces peuples.

Les François n'ont jamais négocié

avec

avec Maroc, avec lequel ils ont toujours été dans un état de guerre ; & les Anglois, les Hollandois, les Suédois, rebutés par des avanies multipliées, ne s'y montrent que par intervalle. Presque toutes les affaires sont entre les mains du Danemarck, qui les a remises à une compagnie formée par cinq cent actions de cent écus chacune. Sa création est de 1755, & sa durée doit être de quarante ans. Elle porte des draps d'Angleterre, des étoffes d'argent & de soie, quelques toiles, des planches, du fer, du goudron, du soufre ; & elle tire du cuivre, des gommes, des laines, de la cire, & des cuirs. C'est à Salé, à Tetuan, à Mogador, à Safy, à Sainte-Croix que se font ces échanges. On jugera de l'étendue de ce commerce par le produit des douanes, qui est affermé cinquante-une mille piastres.

Celui d'Alger est moins considérable. Les Anglois, les François, & les Juifs de Livourne, le font en concurrence. Les deux premieres nations envoient par leurs vaisseaux, & la derniere sous pavillon neutre, des draps, des épiceries, du papier, des clincailleries, du café, du sucre, des toiles, de l'alun, de l'indigo, de la cochenille, & re-

çoivent en paiement des laines, de la cire, des plumes, des cuirs, des huiles, pluſieurs marchandiſes provenant des priſes. Les retours, quoique d'un quart plus forts que les expéditions, ne paſſent pas annuellement un million de livres. La moitié eſt pour la France; & ſes rivaux ſe partagent à-peu-près le reſte. Indépendamment de ce commerce qui appartient tout entier à la capitale, il ſe fait quelques affaires à la Calle, à Bonne & à Collou, trois autres ports de la république. On auroit vu ce commerce s'étendre & s'améliorer, s'il n'avoit pas été ſoumis au monopole, & à un monopole étranger. D'anciennes ſtipulations qui ont été aſſez communément obſervées, ont livré cette vaſte côte à une compagnie excluſive établie à Marſeille. Ses fonds ſont de douze cent mille francs, & ſon commerce annuel qui peut monter à huit ou neuf cent mille, occupe trente ou quarante bâtiments. Elle fait ſes achats de grain, de laine, de corail & de cuirs avec de l'argent. On peut prédire que ſes opérations diminueront à meſure que l'exportation du blé actuellement permiſe en France, rendra l'approviſionnement de la Provence plus facile.

Tunis peut recevoir pour deux mil-

lions de marchandiſes étrangeres, & vendre des ſiennes pour deux millions cinq cent mille livres. Les François entrent pour les deux tiers dans ces opérations, & les Toſcans pour le reſte. La baſe en eſt à-peu-près la même que celle de toutes les combinaiſons qui ſe font dans tous les autres états Barbaresques.

Les affaires qui ſe traitent à Tripoli, ſont les plus bornées. Le pays eſt ſi miſérable, qu'on n'y peut porter que quelques clincailleries de peu de valeur. Ce qu'on en tire de laine, de ſené, de cendres, de cire & de légumes, n'eſt d'aucune conſidération. Mais ſi cette côte n'eſt gueres profitable au commerce par l'eſpece qu'elle y fournit, & ſi elle lui eſt nuiſible par les pirateries dont elle l'infeſte, la côte occidentale de l'Afrique dédommage de ces pertes par l'utilité dont elle eſt aux colonies d'Amérique.

La côte de cette contrée immenſe s'étend depuis le détroit de Gibraltar juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance. Tous les habitants en ſont noirs. La cauſe de cette couleur a enfanté bien des ſyſtêmes. La théologie qui a voulu s'emparer de l'eſprit humain par l'opinion,

au lieu d'expliquer les choſes inconnues par les connues en ſuivant la marche naturelle de la raiſon, a ſoumis la théorie de la nature à celle de la ſuperſtition. Prenant l'homme dans l'enfance, elle a profité de ſes premieres frayeurs pour lui en inſpirer d'éternelles ; & dès qu'une fois elle s'eſt fait écouter, elle lui a fermé les yeux & les oreilles ſur ce qui pouvoit l'inſtruire & l'éclairer. La philoſophie s'éleve aux cauſes par les effets ; la théologie a forgé la cauſe pour interpréter les effets. C'eſt ainſi qu'elle a tout dénaturé ; géographie, aſtronomie, phyſique, hiſtoire : tout a changé de face & de forme en ſes mains (*f*). Les merveilles de la nature

(*f*) L'hiſtoire de toutes les nations prouve que dans tous les temps les prêtres ſe ſont oppoſés aux progrès de la ſcience de la nature. Ils la cultivoient cependant, & ç'a bien été eux qui les premiers lui ont arraché quelques ſecrets Mais loin de répandre la lumiere, ils s'en ſervoient pour épaiſſir les ténebres de l'ignorance. La découverte des phoſphores ſeule conſacra le deſpotiſme des prêtres de l'Egypte. Une tête rayonnante, environnée de flames qui ne la brûloient point, ne pouvoit qu'indiquer un favori de la divinité. Si dans le ſiecle où nous ſommes, pluſieurs fripons cloîtrés ont eſſayé de ſe ſervir des phénomenes de l'électricité, pour accréditer leurs Madones aux yeux d'un peuple imbécille, qu'auroient

ont été des prodiges ſurnaturels, & ſes variétés des miracles faits exprès. Après avoir rendu tous les hommes coupables & malheureux par la faute d'un ſeul, ces théologiens ont fait une race d'hommes noirs pour le fratricide d'un fils de ce premier homme. De ce Caïn ſont deſcendus les negres. Si leur pere étoit aſſaſſin, il faut convenir que ſon crime eſt cruellement expié par ſes enfants ; & que les deſcendants du pacifique Abel ont bien vengé le ſang innocent de leur pere. Grand Dieu, quelle rage, quelles atrocités, quelles abominations, quelles extravagances on accumule ſur ton être juſte, bon, ſage & ſain ! Ce ne ſont pas les démons qui blaſphement ton nom ; ce ſont plutôt les hommes qui

---

fait les prêttres anciens, ſi cet agent de la nature leur eût été connu ? Voyez dans Lucien, dans Apulée, combien ils étoient ſoigneux de ſe ſervir de toutes les reſſources que leur groſſiere chymie leur pouvoit fournir ; & voyez actuellement à Naples, comment la chymie moderne, infiniment plus éclairée, fait opérer la liquefaction d'une liqueur rougeâtre, par l'intromiſſion ou la raréfaction de l'air, aux yeux du ſtupide vulgaire, qui prend cette compoſition pour le ſang d'un de ſes demi-dieux, ou plutôt d'un homme qu'il révere comme un dieu.

oſent ſe dire tes miniſtres. Prête-leur ta lumiere pour leur faire connoître que les negres ſont des êtres peut-être maltraités de la nature, & non maudits de ta juſtice.

Mais tiennent-ils leur couleur du climat qu'ils habitent ? Des philoſophes, des naturaliſtes célebres le penſent. Il n'exiſte des negres, dit-on, que dans les pays les plus chauds. Leur couleur devient plus foncée à meſure qu'ils approchent de l'équateur. Elle s'adoucit ou s'éclaircit aux extrémités de la zone torride. Toute l'eſpece humaine en général blanchit à la neige, & ſe hâle au ſoleil. On voit les nuances du blanc au noir & celle du noir au blanc, marquées, pour ainſi dire, par les degrés paralleles qui coupent la terre de l'équateur aux deux poles. Si les zones imaginées par les inventeurs de la ſphere étoient repréſentées avec les vraies ceintures, on verroit le noir d'ébene ſe dégrader inſenſiblement à droite & à gauche juſqu'aux deux tropiques ; delà le brun pâlir & s'éclaircir juſqu'aux cercles polaires, par des nuances de blancheur toujours plus éclatantes. Mais il eſt ſingulier que la nature qui a ré-

pandu l'émail des plus belles couleurs ſur le poil & la plume des animaux, ſur les végétaux & les métaux, ait laiſſé proprement l'homme ſans couleur ; puiſque le noir & le blanc ne ſont, l'un que la génération, & l'autre que l'extinction des couleurs.

Quelle que ſoit la cauſe primitive & radicale des variétés du coloris dans l'eſpece humaine, on convient que la couleur du teint & de la peau, vient d'une ſubſtance gelatineuſe qui ſe trouve entre l'épiderme & la peau. Cette ſubſtance eſt noirâtre dans les negres, brune dans les peuples olivâtres ou baſanés, blanche dans les Européens, parſemée de taches rougeâtres chez les peuples extrêmement blonds ou roux.

L'anatomie a découvert dans les negres, la ſubſtance du cerveau noirâtre, la glande pinéale comme toute noire, & le ſang d'un rouge plus foncé que dans les blancs. Leur peau eſt toujours plus échauffée & leur pouls plus vif. Auſſi la crainte & l'amour ſont-ils exceſſifs chez ce peuple ; & c'eſt ce qui le rend plus efféminé, plus pareſſeux, plus foible, & malheureuſement plus propre à l'eſclavage. D'ailleurs, ſes facultés intellectuelles étant preſque épui-

ſées par les prodigalités de l'amour phyſique, il n'a ni mémoire ni intelligence, pour ſuppléer par la ruſe à la force qui lui manque. Leur poil, dit-on, eſt friſé, parce qu'ayant à traverſer un reſeau d'une ſubſtance plus tenace & plus épaiſſe, il s'entortille & ne peut s'alonger. La ſueur des negres répand une odeur forte & déſagréable, parce qu'elle eſt empreinte de cette graiſſe épaiſſe & rance qui ſéjourne long-temps & ſuinte lentement entre l'épiderme & la peau. Cette ſubſtance eſt ſi ſenſible, qu'on y diſtingue au microſcope un ſédiment formé en petits grains noirâtres. Auſſi la tranſpiration d'un negre, quand elle eſt abondante, noircit-elle le linge blanc dont il s'eſſuie. Un des inconvénients de cette couleur noire, image de la nuit qui confond tous les objets, c'eſt que les negres ont été obligés, pour être reconnus de loin, de ſe ciſeler, de ſe marqueter la peau de différentes couleurs. Cet uſage eſt commun, ſur-tout parmi les tribus errantes de cette race. Cependant, comme on le voit établi chez les peuples ſauvages de la Tartarie & du Canada, l'on peut douter s'il n'appartient pas plutôt à leur genre de vie vagabond & diſperſé, qu'à la couleur du teint.

Enfin, l'anatomie a trouvé l'origine de la noirceur des negres dans les germes de la génération. Il n'en faut pas davantage, ce ſemble, pour prouver que les negres ſont une eſpece particuliere d'hommes. Car ſi quelque choſe différencie les eſpeces, ou les claſſes dans chaque eſpece, c'eſt aſſurément la différence des ſpermes. C'eſt donc ſans fondement qu'on attribue au climat la couleur des negres, puiſqu'en Afrique, ſous les mêmes paralleles, la côte orientale n'a point de negres, ou qu'elle produit des blancs; puiſque dans toute l'Amérique, le ſoleil & le ſol n'ont point fait éclore de negres.

Quand on conviendroit que la côte occidentale de l'Afrique eſt le pays le plus brûlant de tout le globe, il s'en ſuivroit uniquement qu'il y a des climats qui ne ſont propres qu'à certaines eſpeces, ou des eſpeces affectionnées à certains climats; mais non que la différence des climats change la même eſpece du blanc au noir. Le ſoleil ne va point juſqu'à altérer & modifier les germes de la reproduction. Les blancs ne deviennent point negres en Afrique, ni les negres ne deviennent pas blancs en Amérique. L'union ſexuelle de ces

deux eſpeces produit des métis, qui participent également de la couleur, des traits, du caractere de l'une & de l'autre. Si l'homme étoit originairement blanc, il faudroit ſuppoſer qu'ayant été créé plus près des zones glaciales que de la zone torride, il a peuplé la terre ſucceſſivement, des poles à l'équateur; tandis qu'au contraire la fécondité du globe entre les tropiques fait préſumer qu'elle s'eſt peuplée de l'équateur aux poles.

Le climat habité par les negres, n'offre des variations ſenſibles que celles dont les ſables ou les marais peuvent être la cauſe. A la chaleur preſque inſupportable du jour ſuccedent des nuits très-fraîches; avec cette différence, qu'elles le ſont moins dans la ſaiſon des pluies que dans le temps de la ſéchereſſe. La roſée moins abondante ſous un ciel nébuleux que dans un horiſon ſerein, eſt ſans doute la cauſe de cette ſingularité.

Depuis les frontieres de l'empire de Maroc juſqu'au Senegal, la terre eſt tout-à-fait ſtérile. Quelques Arabes deſcendus de ceux qui conquirent la Barbarie, quelques Maures anciens habitants du pays, errent miſérablement

dans des ſables brûlants & arides qui vont ſe perdre dans les vaſtes ſolitudes du Sahara.

Les bords du Niger, de la Gambie, de Sierra-leona, ceux des rivieres moins conſidérables qui coulent dans le long eſpace qui ſépare ces principaux fleuves, ſont d'une abondance extrême. Le mays, ainſi que tous les fruits naturels à l'Amérique, y croiſſent ſans beaucoup de ſoin ; & l'éducation des troupeaux fait preſque l'unique occupation des habitants. Ils ſe nourriſſent par goût du lait de jument, & voyagent peu, parce que nul beſoin ne les fait ſortir de leur patrie.

Ceux du cap de Monté, enveloppés de tous côtés par des ſables, forment une nation entiérement iſolée du reſte de l'Afrique. C'eſt dans le riz de leurs marais que conſiſte toute leur nourriture, & leur unique production. Ils en vendent aux Européens une petite quantité, qui leur eſt payée avec de l'eau-de-vie & des clincailleries.

Depuis le cap de Palme juſqu'à la riviere de Volte, les habitants ſont marchands & cultivateurs. Ils ſont cultivateurs, parce que leur terre, quoique pierreuſe, paie largement les peines & les avances néceſſaires pour la défricher,

Ils ſont marchands, parce qu'ils ont derriere eux des nations qui leur fourniſſent de l'or, du cuivre, de l'ivoire, des eſclaves, & que rien ne s'oppoſe à une communication ſuivie entre les peuples des terres & ceux de la côte. C'eſt la ſeule contrée de l'Afrique, où dans un long eſpace, on ne ſoit arrêté, ni par de vaſtes déſerts, ni par des rivieres profondes, & où l'on trouve de l'eau & des ſubſiſtances.

Entre la riviere de Volte & celle de Calbary, la côte eſt platte, fertile, bien peuplée, bien cultivée. Il n'en eſt pas ainſi du pays qui s'étend depuis le Calbary juſqu'au Gabon. Preſque entiérement couvert d'épaiſſes forêts, produiſant peu de fruits, ſans grains d'aucune eſpece, il eſt plus habité par des bêtes féroces que par des hommes. Quoique les pluies y ſoient abondantes, comme elles doivent l'être ſous l'équateur, la terre eſt ſi ſabloneuſe, qu'un inſtant après qu'elles ſont tombées, il ne reſte aucune trace d'humidité.

Au Sud de la Ligne & juſqu'au Zaire, la côte offre un aſpect riant. Baſſe dans ſa naiſſance, elle étale, en s'élevant par une croupe inſenſible, des champs cultivés, mêlés de bois toujours verds &

des prairies couvertes de palmiers.

Du Zaire au Coanza, & plus loin encore, la côte eſt ordinairement haute & eſcarpée. On trouve dans l'intérieur une plaine en montagne, dont le ſol eſt compoſé d'un gros ſable fertile.

Un peu au-delà du Coanza, commence un pays ſtérile qui a plus de deux cent lieues d'étendue, & qui ſe termine aux Hottentots. Dans ce long eſpace, on ne connoît d'habitants que les Cimbebas, avec leſquels on n'a aucune communication.

Les variétés qu'on obſerve dans les rives de l'Afrique occidentale, n'empêchent pas qu'elles ne jouiſſent toutes d'un avantage bien rare, peut-être unique. Nulle part ſur cette côte immenſe, on ne voit de ces rochers affreux, dont l'aſpect repouſſe le navigateur, & le détermine à s'éloigner. Par-tout la mer eſt tranquille, le vent régulier, l'ancrage sûr. Par-tout on trouve des ports excellents où l'on peut ſe livrer ſans inquiétude au travail qu'exige le radoub des plus grands vaiſſeaux.

Les vents & les courants ont à-peu-près la même direction, pendant ſix mois de l'année, depuis avril juſqu'en novembre. Au ſud de la ligne, le vent

regne ſud-eſt, & la direction des courants eſt vers le nord : au nord de la ligne, le vent regne à l'eſt, & la direction des courants eſt vers le nord-eſt. Dans les ſix autres mois, les orages changent par intervalle la direction du vent ; mais il ne ſouffle plus avec la même force : le reſſort de l'air ſemble s'être relâché. La cauſe de ce changement paroît influer ſur la direction des courants : au nord de la ligne, ils vont au ſud-oueſt ; au-delà de la ligne, ils vont au ſud.

On ne peut former que des conjectures vagues ſur tout ce qui regarde l'intérieur de l'Afrique ; mais il eſt bien connu que ſur toute la côte le gouvernement eſt arbitraire. Que le deſpote ſoit appelé au trône par les droits de ſa naiſſance, ou qu'il le ſoit par élection, les peuples n'ont d'autre loi que ſa volonté.

Mais ce qu'on peut trouver ſingulier en Europe, où le grand nombre des monarchies héréditaires s'oppoſe à la tranquillité des gouvernements électifs, à la proſpérité de tous les états libres ; c'eſt qu'en Afrique, les contrées où il y a le moins de révolution, ſont celles qui ont conſervé le droit de choiſir leurs chefs. Pour l'ordinaire, c'eſt un vieil-

lard dont la ſageſſe eſt généralement connue. La maniere dont ſe fait ce choix eſt ſimple, mais ne peut convenir qu'à de très-petits états. Le peuple ſe rend à ſon gré, dans trois jours, chez le citoyen qui lui paroît le plus propre au commandement. Si les voix ſe trouvent partagées, celui qui en a réuni un plus grand nombre, nomme le quatrieme jour un de ceux qui ont eu moins de voix que lui. Tout homme libre a droit de ſuffrage. Il y a même quelques tribus où les femmes jouiſſent de ce privilege.

Telle eſt, à l'exception des royaumes héréditaires de Benin & de Juda, la formation de cette foule de petits états qui ſont au nord de la ligne. Au ſud on trouve le Mayombé & le Quilingo, dont les chefs ſont pris parmi les miniſtres de la religion; les empires de Loango & de Congo, où la couronne ſe perpétue dans la ligne maſculine du côté des femmes: c'eſt-à-dire, que le premier fils de la ſœur aînée du roi hérite du trône devenu vacant. Ces peuples croient qu'un enfant eſt bien plus sûrement le fils de ſa mere que de l'homme qu'elle a épouſé: ils s'en rapportent plus au moment de la parturition qu'ils voient, qu'à celui de la conception qu'ils ne voient pas.

Ces nations vivent dans une ignorance entiere de cet art ſi révéré parmi nous ſous le nom de politique. Cependant, ils ne laiſſent pas d'en obſerver les formalités & certaines bienſéances. L'uſage des ambaſſades leur eſt familier. C'eſt, ou pour ſolliciter des ſecours contre un ennemi puiſſant, ou pour réclamer une médiation dans les différents, ou pour faire compliment ſur des ſuccès, ſur une naiſſance, ſur une pluie après une grande ſéchereſſe. L'envoyé ne doit jamais s'arrêter plus d'un jour au terme de ſa miſſion, ni voyager pendant la nuit dans les états d'un prince étranger. Il marche précédé d'un tambour qui annonce au loin ſon caractere, & accompagné de cinq ou ſix de ſes amis. Dans les lieux où il s'arrête pour prendre du repos, il eſt reçu avec reſpect; mais il n'en peut partir avant le lever du ſoleil, & ſans que ſon hôte ait aſſemblé quelques perſonnes qui puiſſent témoigner qu'il ne lui eſt arrivé aucun accident. Au reſte, on ne connoît aucune de ces négociations qui ait un objet un peu compliqué. Jamais on ne ſtipule rien pour le paſſé, jamais rien pour l'avenir: tout eſt pour le préſent. D'où l'on peut conclure que

ces nations ne peuvent avoir aucun rapport ſuivi avec les autres parties du globe.

La guerre n'eſt pas plus combinée que la politique. Nul gouvernement n'a de troupes à ſa ſolde. L'état militaire eſt l'état de tout homme libre. Tous prennent les armes pour couvrir leurs frontieres, ou pour aller chercher du butin. Les généraux ſont choiſis par les ſoldats & confirmés par le prince. L'armée marche ; & le plus ſouvent, les hoſtilités commencées le matin, ſont terminées le ſoir. Son incurſion du moins n'eſt jamais longue ; parce que n'ayant point de magaſins, le défaut de ſubſiſtance l'oblige de ſe retirer. Ce ſeroit un grand malheur pour ces peuples qu'on leur enſeignât l'art de tenir la campagne quinze jours de ſuite.

Le deſir de s'agrandir donne rarement naiſſance aux troubles qui déchirent aſſez ſouvent ces contrées. Une inſulte faite dans une cérémonie, un vol furtif ou violent, le rapt d'une fille : voilà les ſujets ordinaires de la guerre. Dès le lendemain d'une bataille, le rachat des priſonniers ſe fait de part & d'autre. On les échange avec des marchandiſes, ou avec des eſclaves. Ja-

mais on ne cede aucune portion du territoire : il appartient tout entier à la commune, dont le chef fixe l'étendue que chacun doit cultiver, & dont il doit recueillir les fruits.

Cette maniere de terminer les différents, n'eſt pas ſeulement celle des petits états, qui ont des chefs trop ſages pour chercher à s'agrandir, trop âgés pour ne pas aimer la paix. Les grands empires ſont réduits à s'y conformer avec des voiſins plus foibles qu'eux. Le deſpote n'a jamais de milice ſur pied ; & quoiqu'il diſpoſe à ſon gré de la vie des gouverneurs de ſes provinces, il ne leur preſcrit aucun principe d'adminiſtration. Ce ſont de petits ſouverains qui, dans la crainte d'être ſoupçonnés d'ambition & punis de mort, vivent en bonne intelligence avec les peuplades électives qui les environnent. L'harmonie entre les puiſſances conſidérables & les autres états, ſubſiſte par le pouvoir immenſe que le prince a ſur ſes ſujets, & par l'impoſſibilité où il eſt de s'en ſervir comme il le voudroit. Sa volonté n'eſt qu'un trait qui ne peut frapper qu'un coup & qu'une tête à la fois. Sa force n'eſt point en maſſe, pour agir ſur des maſſes. Il peut bien

ordonner la mort de ſon lieutenant, & toute la province l'étranglera à ſon commandement ; mais s'il ordonnoit la mort de tous les habitants de la province, perſonne ne voudroit exécuter cet ordre, & ſa volonté ne ſuffiroit pas pour armer une autre province contre celle-là. Il peut tout contre chacun en particulier ; mais il ne peut rien contre tous enſemble.

Une autre raiſon qui empêche l'aſſerviſſement des petits états par les grands, c'eſt que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. Le ſeul homme qui en ait paru touché, étoit un courtier d'eſclaves, qui dès ſon enfance avoit fréquenté les vaiſſeaux Européens, & qui dans un âge plus mûr, fit un voyage en Portugal. Ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit dire, enflamma ſon imagination, & lui apprit qu'on ſe faiſoit ſouvent un grand nom en occaſionnant de grands malheurs. De retour dans ſa patrie, il ſe ſentit humilié d'obéir à des gens moins éclairés que lui. Ses intrigues l'éleverent à la dignité de chef des Akamis, & il vint à bout de les armer contre leurs voiſins. Rien ne put réſiſter à ſa valeur, & ſa domination s'étendit ſur plus de cent

lieues de côtes dont Anamabou étoit le centre. Il mourut. Perſonne n'oſa lui ſuccéder ; & tous les reſſorts de ſon autorité ſe relâchant à la fois, chaque choſe reprit ſa place.

La religion chrétienne & la religion mahométane ſemblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique occidentale fréquentée par les Européens. Les Muſulmans de la Barbarie ont porté leurs dogmes aux peuples du Cap-verd, qui eux-mêmes les ont étendus plus loin. A meſure que ces dogmes ſe ſont éloignés de leur ſource, ils ſe ſont ſi fort altérés, que chaque royaume, chaque village, chaque famille en a de différents. Sans la circonciſion, qui eſt d'un uſage général, à peine ſoupçonneroit-on les peuples de profeſſer le même culte. Il ne s'eſt tout-à-fait arrêté qu'au cap de Monté, dont les habitants n'ont point de communication avec leurs voiſins.

Ce que les Arabes avoient fait au Nord de la ligne pour l'alcoran, les Portugais le firent dans la ſuite au Sud pour l'évangile. Ils établirent ſon empire vers la fin du quinzieme ſiecle, depuis le pays de Benguela juſqu'au Zaire. Un culte qui préſentoit des

moyens sûrs & faciles pour l'expiation de tous les crimes, se trouva du goût des nations qui avoient une religion moins consolante. S'il fut proscrit depuis dans plusieurs états, ce furent les violences de ses promoteurs qui lui attirerent cette disgrace. On l'a même tout-à-fait défiguré dans les contrées où il s'est maintenu. Quelques pratiques minutieuses sont tout ce qui en reste.

Les côtes placées au centre ont conservé des superstitions locales, dont l'origine doit être fort ancienne. Elles consistent dans le culte de cette foule innombrable de divinités ou de fétiches que chacun se fait à sa mode, & pour son usage ; dans la foi aux augures, aux épreuves de feu & de l'eau bouillante, à la vertu des gris-gris. Il y a des superstitions plus dangereuses, c'est la confiance aveugle qu'on a dans les prêtres qui en sont les ministres & les propagateurs ; ils ont le dépôt des traditions nationales ; ils se mêlent de divination. Le commerce qu'ils sont supposés avoir avec l'esprit mal-faisant, les fait regarder comme les arbitres de la stérilité, de la fertilité des campagnes: à ce titre, on leur offre toujours les premiers fruits. Toutes les autres erreurs

dirigent l'homme vers une fin ſociale, & tendent à le rendre plus doux & plus paiſible.

Les différentes religions répandues en Afrique n'en ont pas changé la maniere de vivre, parce que l'influence du climat eſt ſi forte, qu'elle ne laiſſe point d'empire aux opinions ſur les mœurs. Les maiſons y ſont toujours conſtruites de branches de palmier, tout-au-plus de terre, & couvertes de paille, d'oſier ou de roſeau. Il n'y a pas d'autres meubles que des paniers, des pots de terre, des nattes qui ſervent de lit, & des calebaſſes avec leſquelles on fait tous les uſtenſiles. Une ceinture qui couvre les reins, tient lieu de tout vêtement. On ſe nourrit de gibier, de poiſſon, de fruits, de riz ou de pain de mays mal cuit. Le vin de palmier ſert de boiſſon. Les arts ſont inconnus. Tous les travaux ſe réduiſent à quelques occupations champêtres. Il n'y a gueres de cultivée que la centieme partie du pays; & encore l'eſt-elle miſérablement, ou par des gens pauvres, ou par des eſclaves, à qui leur pareſſe & leur état font abhorrer le travail.

Il y a moins d'uniformité dans les mœurs que dans les beſoins. Sur les

bords du Niger, les femmes ſont preſque toutes belles, ſi ce n'eſt pas la couleur, mais la juſteſſe des proportions qui fait la beauté. Modeſtes, tendres & fideles, un air d'innocence regne dans leurs regards, & leur laugage ſe ſent de leur timidité. Les noms de Zilia, de Calipſo, de Fanni, de Zamé, qu'elles paroiſſent tenir de la volupté même, ſe prononcent avec une inflexion de voix, dont nos organes ne ſauroient rendre la molleſſe & la douceur. Les hommes ont la taille avantageuſe, la peau d'un noir d'ébene, les traits, la phyſionomie agréables. L'habitude de dompter les chevaux & de faire la guerre aux bêtes féroces, leur donne une contenance noble. Hardis dans le danger, ils ſupportent difficilement un outrage; mais l'exemple des animaux qu'ils ont élevés, leur inſpire une reconnoiſſance ſans bornes, pour un maître qui les traite bien. On ne connoît point de domeſtiques plus attentifs, plus ſobres, & d'un attachement qui tienne plus de la paſſion; mais ils ne ſont pas bons cultivateurs. Leur corps n'eſt pas accoutumé à ſe courber, & à s'incliner vers la terre pour la défricher.

La couleur de la peau des Africains

dégénere en allant vers l'Eſt. Les peuples y ont la plupart un corps robuſte, mais raccourci ; un air de force exprimé par des muſcles roides ; les traits du viſage écartés & ſans phyſionomie. Les figures qu'ils ſe peignent ou ſe gravent ſur le front, ſur les joues, ajoutent encore à cette laideur naturelle. Un ſol ingrat qui ſe refuſe même au travail, leur a fait une néceſſité de la pêche, quoique la mer preſque impraticable par une barre qui regne le long de la côte, ſemblât les en détourner. Rebutés en quelque ſorte par ces deux éléments, ils ont cherché des ſecours chez des nations voiſines plus favoriſées de la nature ; ils en ont tiré leur ſubſiſtance, en leur vendant du ſel. Leur eſprit de négoce s'eſt étendu depuis l'arrivée des Européens, parce que chez tous les hommes, les idées ſe développent en raiſon des choſes ; & qu'il y a plus de combinaiſon à faire pour échanger un eſclave contre pluſieurs ſortes de marchandiſes, que pour vendre une meſure de ſel. Du reſte, propres pour tous les travaux où il ne faut que de la force, ils ſont ineptes pour le ſervice intérieur de la domeſticité. Cet état eſt contraire aux habitudes de leur éducation, qui

les

les paie en détail de chacune de leurs actions. La réciprocité d'un travail & d'un paiement journalier, eſt peut-être un des meilleurs aliments de l'induſtrie chez tous les hommes; les femmes de ces negres marchands partagent tous leurs travaux, excepté la pêche. Elles n'ont ni l'aménité, ni la retenue, ni la diſcrétion, ni la beauté des femmes du Niger; & quoique auſſi chaſtes, elles paroiſſent avoir moins de ſentiment. En comparant les deux nations, on ſeroit tenté de croire que l'une eſt le bas peuple d'une ville policée, & que l'autre a reçu une éducation diſtinguée. On apperçoit dans leur langage l'expreſſion de leur caractere. Les accents de l'une ſont d'une douceur extrême; ceux de l'autre ſont durs & ſecs comme ſon terroir. La vivacité y reſſemble à la colere juſques dans le plaiſir.

Au-delà de la riviere de Volte, dans le Benin, & dans les autres pays connus ſous le nom général de Côte-d'or, les peuples ont la peau unie & d'un noir ſombre, les dents belles, & la taille moyenne, mais aſſez bien priſe, la contenance timide. Leur phyſionomie, quoiqu'aſſez agréable, le ſeroit beaucoup davantage ſans l'uſage où ſont les

femmes de ſe cicatriſer le viſage, & les hommes d'ajouter à cette manie, celle de ſe brûler le front. Une métempſycoſe qui leur eſt particuliere, fait la baſe de leur croyance, ils penſent que dans quelque lieu qu'ils aillent ou qu'on les tranſporte, ils doivent, après leur mort, ſoit qu'ils ſe la donnent ou qu'ils l'attendent, revenir chez eux. Cette conviction fait leur bonheur, parce qu'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux ſéjour de l'univers. Une erreur ſi douce ſert à les rendre humains. Les étrangers qui ſe fixent dans ce climat, y ſont traités avec des égards portés juſqu'au reſpect, dans la perſuaſion où l'on eſt qu'ils viennent y recevoir la récompenſe de leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une diſpoſition à la gaieté qu'on ne remarque pas dans les nations voiſines, du goût pour le travail, la conception aiſée, un jugement ſûr, une équité que les circonſtances alterent rarement, & une grande facilité à ſe façonner aux manieres étrangeres. Il tient davantage aux coutumes de ſon commerce, lors même qu'elles ne lui ſont pas favorables. La méthode de négocier avec lui, fut long-temps ce qu'elle avoit été d'abord. Le premier vaiſſeau qui arri-

voit conſommoit ſa traite, avant qu'un autre pût commencer la ſienne. Chacun avoit ſon tour. Le prix établi pour l'un, étoit le prix de tous. Ce n'eſt que depuis peu que cette nation s'eſt déterminée à profiter des avantages que lui offroit la concurrence des nations Européennes qui fréquentoient ſes ports.

Les peuples ſitués entre l'équateur & le Zaïre, ont tous une grande reſſemblance. Ils ſont bien faits. Leur conſtitution eſt moins robuſte que celle des habitants du Nord de l'équateur; & quoiqu'il y ait quelques marques ſur leur viſage, on n'y apperçoit jamais de ces cicatrices qui choquent au premier coup-d'œil. Leur nourriture eſt ſimple & leur vie frugale. Ils aiment le repos, & ne travaillent jamais au-delà de leurs forces. Leurs fêtes ſont accompagnées de jeux militaires qui retracent l'idée de nos anciens tournois; avec cette différence qu'en Europe ils étoient l'exercice des nations guerrieres, & qu'en Afrique ils ſont l'amuſement d'un peuple timide. Les femmes ne partagent point ces plaiſirs publics. Réunies dans quelques maiſons, elles paſſent myſtérieuſement la journée, ſans qu'aucun homme puiſſe être admis dans leur ſociété. La jalouſie

des rangs eſt la plus forte paſſion de ces peuples naturellement paiſibles. Tout eſt étiquette, & à la cour des princes, & dans les conditions privées. Au moindre événement, on vole chez ſes amis, ou pour les féliciter, ou pour s'affliger avec eux. Un mariage eſt le ſujet de trois mois de viſites. Les obſeques d'un homme de crédit durent quelquefois deux ans. Les gens qui tenoient à lui par quelque lien, promenent ſes triſtes reſtes dans pluſieurs provinces La troupe groſſit dans la marche, & perſonne ne ſe retire qu'on ait dépoſé le cadavre dans le tombeau, avec les démonſtrations de la douleur la plus exceſſive. Un goût ſi décidé pour les cérémonies, s'eſt trouvé favorable à la ſuperſtition qui eſt devenue à ſon tour la ſource d'une indolence exceſſive. Dans ces contrées, la terre, aſſez fertile pour n'avoir pas beſoin d'un grand travail, n'eſt cultivée que par des femmes que la ſervitude ou l'indigence condamnent à ces labeurs. Les eſclaves mâles ou les hommes libres, mais pauvres, s'occupent de la chaſſe & de la pêche, ou ſont occupés à groſſir le cortege des gens en place. Il y a en général dans cette nation moins d'égalité entre les deux ſexes, qu'on en trouve chez les

voiſins. La naiſſance & le rang y donnent à quelques femmes le droit de ſe choiſir un mari, qu'elles tiennent dans une ſujétion extrême. Elles ont même le droit, quand elles en ſont mécontentes, de le réduire à l'eſclavage; & l'on doit imaginer qu'elles uſent volontiers de ce privilege, humiliant pour les deux ſexes. Car, qu'eſt-ce qu'un homme, dont une femme peut faire ſon eſclave? Il n'eſt bon ni pour elle, ni pour lui.

Du Zaire à la riviere de Coanza, on retrouve bien les anciennes mœurs, mais on y remarque un mélange confus de pratiques Européennes qui ne ſe voit pas ailleurs. Il eſt naturel de penſer que les Portugais, qui ont de grands établiſſements dans cette contrée, & qui ont voulu y introduire le chriſtianiſme, ſe ſont plus communiqués que ne l'ont fait les autres nations, qui, ayant de ſimples comptoirs au Nord de la ligne, ne ſe ſont occupés que de leur commerce.

Le lecteur n'a pas beſoin d'être averti que tout ce qu'on vient de dire des peuples de Guinée, ne doit s'entendre rigoureuſement que de cette claſſe d'hommes qui, dans tous les pays, décide du caractere d'une nation. Des ordres in-

férieurs, les eſclaves s'eloignent de cette reſſemblance, à proportion qu'ils ſont avilis ou dégradés par leurs occupations ou par leur état. Cependant les obſervateurs les plus pénétrants ont remarqué, qu'il n'y avoit pas entre ces peuples & les conditions qui les partagent des variétés auſſi marquées que nous en trouvons dans les états ſitués entre l'Elbe & le Tibre, qui forment à-peu-près la même étendue de côte que le Niger & le Coanza. Plus les hommes s'éloignent de la nature, moins ils doivent ſe reſſembler. La multiplicité des inſtitutions civiles & politiques, jette néceſſairement dans le caractere moral & dans les habitudes phyſiques des nuances inconnues dans les ſociétés moins compliquées: d'ailleurs, la nature plus impérieuſe ſous la zone torride que ſous les zones tempérées, laiſſe moins d'action aux influences morales, les hommes s'y reſſemblent davantage, parce qu'ils tiennent tout d'elle; & preſque rien de l'art. En Europe, un commerce étendu & diverſifié, variant & multipliant les jouiſſances, les fortunes & les conditions, ajoute encore aux différences que le climat, les loix & les préjugés ont établies chez des peuples actifs & laborieux.

En Guinée, le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il se bornoit autrefois à quelques échanges de sel & de poisson séché, que les nations éloignées de la côte consommoient. Elles donnoient en retour des pieces d'étoffes, faites d'un fil qui n'est autre chose qu'une substance ligneuse, collée sous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit, & la rend propre à toute sorte de tissure. On en fait des bonnets, des especes d'écharpes, des tabliers pour la ceinture dont la forme varie selon la mode que chaque nation a adoptée. La couleur naturelle du fil est le gris lavé. La rosée qui blanchit nos lins lui donne une couleur de citron que les gens riches aiment. Il obtient le noir qui est à l'usage du peuple, de sa propre écorce infusée simplement dans l'eau. La facilité qu'on a trouvée à lui faire prendre toutes les couleurs, a déterminé à en former différentes figures d'hommes, d'oiseaux & de quadrupedes. Les étoffes, ainsi ouvragées, servent à tapisser l'intérieur des appartements, à couvrir des sieges & à faire d'autres meubles:

Les premiers Européens qui fréquenterent les côtes occidentales de l'Afri-

que, donnerent une valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommes qui n'en avoient point. Ils donnerent un prix à l'or, dont ils tiroient au plus trois mille marcs par an. Leur inquiete avarice qui n'a jamais été ſatisfaite de cette extraction, leur a fait imaginer à diverſes repriſes, des moyens ſans nombre pour l'augmenter. Ils ſe croient à la veille de réuſſir, & voici comment.

Dans l'intérieur de l'Afrique, aux douzieme & treizieme degrés de latitude ſeptentrionale eſt un pays aſſez étendu connu ſous le nom de Bambouc. Il n'obéit point à un roi particulier; mais il eſt gouverné par des ſeigneurs de village nommés Farims. Ces chefs héréditaires & indépendants les uns des autres, ſont tous obligés de concourir à la défenſe de l'état, lorſqu'il eſt attaqué dans ſon entier, ou ſeulement dans quelqu'un de ſes membres.

Le territoire de cette république ariſtocratique eſt ſec & aride. Il n'y croît ni mays, ni riz, ni légumes. On y manque même de pailles & d'herbes aſſez longues pour couvrir les habitations. Les chaleurs inſupportables qu'on y éprouve, viennent en partie de ce qu'il eſt entouré de hautes montagnes qui empêchent les

vents d'en rafraîchir l'air. Le climat n'eſt pas plus ſain qu'agréable : des vapeurs qui ſortent continuellement des entrailles d'un ſol rempli de minéraux, en rendent le ſéjour dangereux, ſur-tout pour des étrangers.

Ce qui a attiré quelque attention ſur un ſi mauvais pays, c'eſt ſon or. Il y eſt ſi commun, qu'on en trouve preſqu'indifféremment par-tout. Il ſuffit quelquefois pour en avoir de racler la ſuperficie d'une terre argilleuſe, légere & mêlée de ſable. Lorſque la mine eſt très-riche, elle eſt fouillée à quelques pieds de profondeur & jamais plus loin, quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenoit communément plus abondante à meſure qu'on creuſoit davantage. Les mineurs ſont trop pareſſeux pour ſuivre un travail qui devient toujours plus pénible, & trop ignorants pour remédier aux inconvénients qu'il ne manqueroit pas d'entraîner. Leur négligence & leur ineptie ſont pouſſées ſi loin, qu'en lavant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conſervent que les plus groſſes parties : les plus légeres s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné.

Les habitants de Bambouc n'exploitent pas les mines, en tout temps, & quand

bon leur ſemble. Ils ſont obligés d'attendre que des beſoins perſonnels ou publics aient déterminé les Farims à en accorder la permiſſion. Lorſqu'elle eſt publique, tous ceux auxquels il convient d'en profiter, ſe rendent au lieu déſigné. Le travail fini, l'on fait le partage. La moitié de l'or revient au ſeigneur, & le reſte eſt diſtribué entre les travailleurs par égales portions. Ceux qui veulent de l'or, dans un autre temps que celui de la fouille générale, en vont chercher dans le lit des rivieres, où il eſt commun.

Les François, établis dans le Sénégal, entendirent parler long-temps des mines de Bambouc ſans y ajouter beaucoup de foi. Lorſqu'ils en eurent conſtaté l'exiſtence, ils en deſirerent la poſſeſſion. La perte de la colonie a fait paſſer cette ambition à leur vainqueur. L'Angleterre s'occupe des moyens de faire couler dans ſon ſein de ſi grands tréſors, quoique la route pour y arriver par le Niger ſoit de plus de trois cent lieues. Sur la foi d'un voyageur moderne, on peut croire les poſſeſſeurs de Gorée, plus à portée de cette conquête, par la riviere de Salum qui avoit toujours été négligée pour des raiſons trop longues à développer, mais qu'on a reconnue dans les derniers temps,

propre à recevoir des bâtiments de trois cent tonneaux. Outre que ce chemin eſt plus court de moitié que l'autre, il eſt plus facile. Le Niger eſt dangereux à remonter. On n'y peut naviguer que dans les temps des inondations. Il faut faire une partie du voyage par terre, à cauſe des rochers qui barrent le cours de la riviere. Trois mois ſont à peine ſuffiſants pour ſurmonter ces difficultés; & dans un mois on peut arriver au même terme par le Salum qui ne préſente aucun de ces inconvénients. Les deux fleuves conduiſent également, mais avec la même inégalité d'obſtacles, à Galam, à Tombut, à Bambarras, moins riches en or que Bambouc, mais pourtant fort riches.

Lequel des deux peuples rivaux qui arrive le premier aux mines, par l'une ou l'autre de ces voies, ſon ambition n'en ſera pas plus près d'être aſſouvie. Les habitants de Bambouc connoiſſent le prix de leur pays. Une longue expérience les a convaincus de la paſſion qu'ont tous les peuples pour leur métal, du deſir même qu'ils auroient de ſe rendre maîtres de la région qui le produit. Cette opinion leur a inſpiré une telle défiance, qu'ils ne permettent l'entrée

de leurs provinces qu'à l'étranger qui leur apporte ce que la ſtérilité de leur ſol les oblige à recevoir d'ailleurs. On feroit difficilement arriver, dans une contrée ſi éloignée de la mer, des forces ſuffiſantes pour l'envahir ; & les Européens périroient bientôt dans des ſables brûlants, mal-ſains & ſans ſubſiſtances. La ſéduction paroît la ſeule voie qui leur ſoit ouverte. Le moyen le plus efficace pour gagner cette nation, ſeroit de lui fournir les marchandiſes qu'elle tire des Maures ; de les lui livrer à meilleur marché, & de lui faire connoître de nouvelles jouiſſances. A ce prix les Bamboucs céderoient peut-être le droit d'exploiter leurs mines. En attendant cette révolution qui vrai-ſemblablement n'arrivera jamais, nous exerçons dans la Guinée une branche de commerce bien plus importante que tout l'or du monde, c'eſt celle des eſclaves.

La propriété que quelques hommes ont acquiſe ſur d'autres dans cette opulente & malheureuſe partie du monde, eſt d'une origine fort ancienne. Elle y eſt généralement établie, ſi l'on en excepte quelques petits cantons où la liberté s'eſt retirée & cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de ven-

dre un homme né dans l'état de ſervitude. Il peut diſpoſer ſeulement des eſclaves qu'il acquiert, ſoit à la guerre où tout priſonnier eſt eſclave à moins d'échange, ſoit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, ſoit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnoiſſance. Cette loi, qui ſemble être faite en faveur de l'eſclave né, pour le faire jouir de ſa famille & de ſon pays, eſt inſuffiſante, depuis que les Européens ont établi le luxe ſur les côtes d'Afrique. Elle ſe trouve éludée tous les jours, par les querelles concentrées que ſe font deux propriétaires, pour être condamnés tour-à-tour, l'un envers l'autre, en une amende qui ſe paie en eſclaves nés, & dont la diſpoſition devient libre par l'autoriſation de la même loi.

La corruption, contre ſon cours ordinaire, a gagné des particuliers aux ſouverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des eſclaves, comme on les ſuſcite en Europe pour avoir des ſoldats. Ils ont établi l'uſage de punir par l'eſclavage, non-ſeulement ceux qui avoient attenté à la vie ou à la propriété des citoyens, mais ceux qui ſe trouvoient hors d'état de payer leurs dettes, &

ceux qui avoient trahi la foi conjugale. Cette peine eſt devenue avec le temps, celle des plus légeres fautes, après avoir été reſtreinte aux plus grands crimes. On n'a ceſſé d'accumuler les défenſes même des choſes indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les tranſgreſſions. L'injuſtice n'a plus eu de bornes, ni de barrieres. Dans un grand éloignement des côtes, il ſe trouve des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfants dans des ſacs; on met un baillon aux hommes & aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les raviſſeurs ſont arrêtés par une force ſupérieure, ils ſont conduits au ſouverain qui déſavoue toujours la commiſſion qu'il a donnée, & qui, ſous prétexte de rendre la juſtice, vend ſur le champ ſes agents aux vaiſſeaux avec leſquels il a traité.

Malgré ces odieuſes ruſes, les peuples de la côte ſe ſont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faiſoient. Il leur eſt arrivé ce que doit éprouver toute nation, qui ne peut négocier qu'avec ſon numéraire. Les eſclaves ſont pour le commerce des Européens en Afrique, ce

qu'eſt l'or dans le commerce que nous faiſons avec le nouveau monde. Les têtes de negres repréſentent le numéraire des états de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur eſt enlevé ; & on ne leur laiſſe que des choſes de conſommation. Leur capitale diſparoît peu-à-peu, parce qu'il ne peut ſe régénérer, en raiſon de l'activité des conſommations. Auſſi la traite de noirs ſeroit-elle déjà tombée, ſi les habitants des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, deſquels ils tirent aujourd'hui la plupart des eſclaves qu'ils nous livrent. C'eſt de cette maniere, que le commerce des Européens a preſque épuiſé de proche en proches les richeſſes commerçables de cette nation.

Cet épuiſement a fait preſque quadrupler le prix des eſclaves depuis vingt ans ; & voici comment. On les paie, en plus grande partie, avec des marchandiſes des Indes orientales qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandiſes. Ainſi, les colonies d'Amérique où ſe conclut le dernier marché des noirs, ſont obligées de ſupporter ces diverſes augmentations, & par conſéquent

de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Cependant le propriétaire éloigné qui vend ſon eſclave, reçoit moins de marchandiſes que n'en recevoit, il y a cinquante ans, celui qui vendoit le ſien au voiſinage de la côte. Les profits des mains intermédiaires, les fraix de voyage, les droits quelquefois de trois pour cent qu'il faut payer aux ſouverains chez qui on paſſe, abſorbent la différence de la ſomme que reçoit le premier propriétaire, à celle que paie le marchand Européen. Ces fraix groſſiſſent tous les jours, par l'éloignement des lieux où il reſte encore des eſclaves à vendre. Plus ce premier marché ſera reculé, plus les difficultés du voyage ſeront grandes. Elles deviendront telles, que de ce que le marchand Européen pourra donner, il reſtera ſi peu à offrir au premier vendeur, qu'il préférera de garder ſon eſclave. Alors, la traite ceſſera. Si l'on veut abſolument la ſoutenir, il faudra que nos négociants achetent exceſſivement cher, & qu'ils vendent dans les proportions aux colonies, qui, de leur côté, ne pouvant livrer qu'à un prix énorme leurs productions, ne trouveront plus de conſommateurs. Mais juſqu'à ce

période qui eſt peut-être moins éloigné que ne le penſent les colons, ils vivront tranquillement du ſang & de la ſueur des negres. Ils trouveront des navigateurs pour en aller acheter, & ceux-ci des tyrans pour en vendre.

Les marchands d'hommes s'aſſocient, & formant des eſpeces de caravanes, conduiſent dans l'eſpace de deux ou trois cent lieues, pluſieurs files de trente ou quarante eſclaves, tous chargés de l'eau & des grains néceſſaires pour ſubſiſter dans les déſerts arides que l'on traverſe. La maniere de s'en aſſurer, ſans trop gêner leur marche, eſt aſſez heureuſement imaginée. On paſſe au col de chaque eſclave, une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée ferme la fourche par derriere, de maniere que la tête ne puiſſe pas paſſer. La queue de la fourche, dont le bois eſt fort peſant, tombe ſur le devant, & embraſſe tellement celui qui y eſt attaché, que quoiqu'il ait les bras & les jambes libres, il ne peut ni marcher, ni lever la fourche. Pour ſe mettre en marche, on range les eſclaves ſur une même ligne; on appuie & on attache l'extrémité de chaque fourche, ſur l'épaule de celui qui précede, & ainſi de

l'un à l'autre juſqu'au premier dont l'extrémité de la fourche eſt portée par un des conducteurs. On n'impoſe gueres de chaînes aux autres, ſans en ſentir ſoi-même le fardeau. Mais pour prendre ſans inquiétude le repos du ſommeil, ces marchands attachent les bras de chaque eſclave ſur la queue de la fourche qu'il porte. Dans cet état, il ne peut ni fuir, ni rien attenter pour ſa liberté. Ces précautions ont paru indiſpenſables, parce que ſi l'eſclave peut parvenir à rompre ſa chaîne, il devient libre. La foi publique qui aſſure au propriétaire la poſſeſſion de ſon eſclave, & qui dans tous les temps le lui remet entre les mains, ſe tait entre l'eſclave & le marchand qui exerce de toutes les profeſſions la plus mépriſée.

Les eſclaves arrivent toujours en grand nombre, ſur-tout lorſqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement eſt néceſſaire pour diminuer les fraix qu'il faut faire pour les conduire. L'intervalle d'un voyage à l'autre, long par cette raiſon d'économie, peut être augmenté par des circonſtances particulieres. La plus ordinaire vient des pluies qui font dérober les rivieres & languir la traite. La ſaiſon favorable pour voya-

ger dans l'intérieur de l'Afrique eſt depuis février juſqu'en ſeptembre ; & c'eſt depuis ſeptembre juſqu'en mars, que le retour des marchands d'eſclaves offre le plus de cette marchandiſe ſur la côte.

La traite des Européens ſe fait au Sud & au Nord de la Ligne. La premiere côte, connue ſous le nom d'Angole, n'offre que quatre ports qui fourniſſent à-peu-près un tiers des noirs qui ſont portés en Amérique : ce ne ſont ni les plus intelligents, ni les plus laborieux, ni les plus robuſtes. La ſeconde, déſignée ſous le nom général de côte d'or, eſt plus abondante en rades ; mais elles ne ſont pas toutes également favorables au commerce. La gêne qu'ont mis les forts Européens dans pluſieurs endroits, en écarte les marchands d'eſclaves. On les voit en bien plus grand nombre à Anamabou & à Calbari où il regne une liberté entiere dans la vente des eſclaves.

Il ſort tout au plus d'Afrique chaque année, ſoixante mille eſclaves. Les Danois en tirent trois mille ; les Portugais cinq, les Hollandois ſix, les François treize. Tout le reſte eſt emporté par les Anglois qui les diſtribuent à leurs co-

lonies ſeptentrionales ou méridionales, & qui en vendent environ quatre mille aux Eſpagnols, & un peu moins aux François.

Toutes les nations paient les eſclaves avec les mêmes marchandiſes. Ce ſont des ſabres, des fuſils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des clincailleries, des étoffes de laine, ſurtout des toiles des Indes orientales, ou celles que l'Europe fabrique & peint ſur leur modele. Les peuples du Nord de la Ligne ont adopté pour monnoie un petit coquillage blanc que nous leur apportons des Maldives. Au Sud de la Ligne, le commerce des Européens a de moins cet objet de change. On y fabrique pour ſigne de valeur une petite piece d'étoffe de paille de dix-huit pouces de long ſur onze de large. Ce ſigne réel n'eſt que le quarantieme d'une valeur idéale, qu'on appelle *piece*.

Ce mot, depuis que nous fréquentons l'Afrique, eſt devenu le terme numérique de toutes les choſes de la plus grande valeur. Le prix de chaque marchandiſe que nous y portons, eſt fixé invariablement ſous la dénomination d'une, de deux, de trois pieces ou d'un plus grand

nombre. Chaque piece coûte d'achat primitif environ une piſtole, & on donne communément trente pieces pour un noir, en y comprenant les droits. Le plus fort de ces droits, eſt la rétribution qu'il faut donner à un courtier, autoriſé par le gouvernement, qui eſt toujours entre le vendeur & l'acheteur; qu'il eſt important de s'attacher, & qui eſt devenu un plus grand perſonnage à meſure que la concurrence des Européens a augmenté, & que la diſette des eſclaves s'eſt fait ſentir. Un autre droit, qui quoique demandé ſous le nom de préſent, n'en eſt pas moins un tribut forcé, c'eſt ce qu'il faut payer au ſouverain & à ſes principaux officiers, pour avoir la liberté de traiter. La ſomme ſe meſure ſur la capacité du navire, & elle peut être évaluée à trois pour cent.

Les nations Européennes ont cru qu'il entroit dans l'utilité de leur commerce, de former des établiſſements ſur la côte d'Afrique. Les Portugais qui parcoururent les premiers ces vaſtes contrées, y laiſſerent par-tout des traces de leur ambition plutôt que de leur ſageſſe. Les foibles & innombrables colonies qu'ils y avoient jetées, ne tarderent pas à oublier une patrie qui les avoit elle-même

oubliées. Avec le temps, il ne reſta de tant de conquêtes, que des poſſeſſions très-étendues dans le pays d'Angole d'où le Bréſil tire encore ſes eſclaves, & quelques îles de peu d'importance. Celles qui ſont ſituées à l'Oueſt du cap Verd, produiſent du ſel, nourriſſent des beſtiaux, & ſervent de relâche aux vaiſſeaux qui vont aux Indes orientales. Celle du prince & de Saint-Thomas, qui ſont à l'entrée du golfe de Gabon, fourniſſent des rafraîchiſſements aux navigateurs qui, partis de la côte d'or, prennent la route d'Amérique. Les unes & les autres ſont comptées pour rien dans le monde commerçant.

Quoique le Portugal ne tirât, même dans les premiers temps, qu'une utilité médiocre des côtes d'Afrique, il étoit ſi jaloux de l'empire qu'il y exerçoit en vertu de ſa découverte, qu'il ne croyoit pas qu'aucune nation eût droit d'en approcher. Les Anglois, qui les premiers oſerent douter de la légitimité de ces prétentions vers l'an 1553, eſſuyerent l'affront de voir leurs vaiſſeaux arrêtés. Il fallut en venir à une guerre nationale, & ſe ſouſtraire par la ſupériorité des armes à cette tyrannie. Dans la ſuite, les compagnies excluſives d'An-

gleterre qui entreprirent ce commerce, formerent ſucceſſivement des comptoirs ſans nombre, dont celui du cap Corſe, ſitué à la côte d'or, & celui de James, placé dans une île à l'entrée de la riviere de Gambie, furent aſſez conſtamment les principaux & les plus utiles. Quoiqu'on en eût abandonné beaucoup, il en reſtoit encore ſeize, lorſque le parlement, réveillé par le cri public, ſe détermina en 1752 à mettre fin à ce monopole. La nation acquit des intéreſſés tous ces magaſins fortifiés où il n'y avoit que cent vingt hommes, pour la ſomme de cent douze mille, cent quarante-deux livres ſterlings, trois ſchelings & trois deniers. Leur entretien coûte annuellement environ treize mille livres.

L'Angleterre faiſoit ſeule, ou preſque ſeule, tout le commerce d'Afrique, lorſque les Hollandois entreprirent en 1637 de le partager. La guerre qu'ils ſoutenoient contre l'Eſpagne, les autoriſoit à attaquer les établiſſements Portugais en Guinée; & ils s'emparerent de la plupart en fort peu de temps. Le traité de 1641 en aſſura la propriété à la république. Celle-ci prétendant entrer dans tous les droits du premier poſſeſſeur, voulut exclure ſon rival de ces parages,

& ne ceſſa de l'y moleſter juſqu'à la paix de Breda. De toutes ces conquêtes, celle du fort de la Mina, à la côte d'or, ſe trouva la plus importante. Il avoit été bâti en 1452 par les Portugais qui avoient enrichi ſon territoire par la culture du ſucre, du mays, de divers fruits exquis, par quantité d'animaux utiles qu'ils y avoient tranſportés. Ils en tiroient beaucoup d'or & quelques eſclaves. Cet établiſſement ne dégénéra pas dans les mains des Hollandois, qui en firent le centre de tous les comptoirs qu'ils avoient acquis, de toutes les affaires qu'ils traitoient en Afrique.

La proſpérité de cette puiſſance dans cette partie du monde étoit à ſon comble, lorſqu'elle y fut attaquée par Louis XIV. Ce prince qui aſpiroit à tous les genres de gloire, ſaiſit la circonſtance de la guerre de 1672 pour faire tonner juſqu'aux bords Africains ces foudres qui portoient la terreur de ſon pavillon ſur toutes les mers. Il enleva aux Hollandois les forts d'Arguin & de Portendic, qui étoient alors le marché général des gommes. Ses ſujets établirent dans la ſuite ſur la côte pluſieurs poſtes qu'il fallut abandonner, ou parce qu'ils étoient mal choiſis, ou qu'on manquoit de forces pour

pour les soutenir. Depuis que, par un enchaînement de fautes & de revers, la France s'est vue obligée de sacrifier dans les derniers traités, le Sénégal aux Anglois, il ne lui reste que le comptoir de Juida & l'île de Gorée, où il n'y a point, où il n'y aura jamais de commerce. Elle commençoit, il y a quelques années, un établissement utile à Anamabou, lorsque les travailleurs furent chassés à coups de canon, & en pleine paix par les vaisseaux de la Grande Bretagne. Un négociateur habile, qui se trouvoit à Londres à la nouvelle de cette violence, témoigna son étonnement d'une conduite si peu mésurée. *Monsieur*, lui dit un ministre très accrédité chez cette nation éclairée, *si nous voulions être justes envers les François, nous n'aurions pas pour trente ans d'existence.*

Les Danois qui s'établirent en Afrique, un peu après le milieu du dernier siecle, & qui acheterent du roi d'Aquambo les deux forts de Frédérisbourg & de Christiansbourg, situés sur la côte d'or, à peu de distance l'un de l'autre, n'éprouverent jamais un traitement semblable. Ils durent la tranquillité dont on les laissa toujours jouir, à la médiocrité de leur commerce. Il étoit si foible,

qu'on n'expédioit qu'un vaiſſeau tous les deux ou trois ans. Cette navigation s'eſt étendue depuis quelque temps ; mais elle n'eſt pas encore fort conſidérable.

A l'exception des Portugais, toutes les nations Européennes, aſſujettirent leur négoce d'Afrique à des privileges excluſifs. Les compagnies en poſſeſſion de ce monopole, dont tous les gouvernements ont enfin ſenti & fait ceſſer le vice, fortifierent leurs comptoirs, & pour en écarter les étrangers, & pour aſſujettir les naturels du pays à ne vendre qu'à elles. Lorſque les cantons où étoient les forts, n'ont eu plus rien à livrer, la traite a langui, parce que les peuples de l'intérieur du pays ont préféré de mener leurs eſclaves dans les ports libres où ils pouvoient choiſir les acheteurs. Ainſi les comptoirs qui avoient été ſi avantageux, lorſque la côte étoit bien peuplée, ne ſont plus qu'un fardeau fort lourd, depuis que les facteurs de ces comptoirs ſont obligés à de grands voyages pour faire leurs achats. L'utilité de ces établiſſements s'eſt perdue avec l'épuiſement des objets de leur commerce.

De la difficulté de ſe procurer des eſclaves, dérive naturellement la mé-

thode d'employer de petits navires à leur extraction. Dans le temps qu'un petit terrain, voiſin de la côte, fourniſſoit en quinze jours ou trois ſemaines une cargaiſon, il y avoit de l'économie à employer de gros vaiſſeaux; parce qu'il étoit poſſible d'entendre, de ſoigner & de conſoler des eſclaves qui parloient tous une même langue. Aujourd'hui que chaque bâtiment peut à peine ſe procurer par mois ſoixante ou quatre-vingt eſclaves, amenés de deux ou trois cent lieues, épuiſés par les fatigues d'un long voyage, embarqués pour reſter cinq ou ſix mois à la vue de leur pays, ayant tous des idiomes différents, incertains du ſort qu'on leur prépare, frappés du préjugé que les Européens les mangent & boivent leur ſang; l'ennui ſeul leur donne la mort, ou leur cauſe des maladies qui deviennent contagieuſes par l'impoſſibilité où l'on ſe trouve de ſéparer les malades de ceux qui ne le ſont pas. Un petit navire, deſtiné à porter deux ou trois cent negres, évite par le peu de ſéjour qu'il fait à la côte, la moitié des accidents & des pertes qu'éprouve un navire de cinq ou ſix cent eſclaves. Auſſi, les Anglois qui ont pouſſé ce commerce auſſi loin qu'il peut aller,

ont-ils contracté l'habitude de n'envoyer que des bâtiments de cent vingt ou trente tonneaux dans les mers qui s'étendent depuis le Sénégal juſqu'à la riviere de Volte, & de n'en expédier d'un peu plus conſidérables que pour le Colbar où la traite eſt plus vive, & où ils forment leurs principales cargaiſons. Il n'y a que les François qui ſoient reſtés opiniâtrément fideles à l'ancienne routine. Cependant la ville de Nantes qui fait ſeule en Afrique autant d'affaires que tous les autres ports du royaume enſemble, commence à revenir de ſes préjugés. Elle y renoncera ſans doute entiérement, & tous les négociants qui font le même commerce avec leurs propres fonds, ſuivront ſon exemple.

Il eſt d'autres abus de la derniere importance, à réformer dans cette navigation naturellement peu ſaine. Ceux qui s'y livrent font communément deux fautes capitales. Dupes de leur avidité, les armateurs ont plus d'égard au port qu'à la marche de leurs vaiſſeaux; ce qui prolonge néceſſairement des voyages dont tout invite à abréger la durée. Un autre inconvénient plus dangereux encore, c'eſt l'habitude où l'on eſt de partir d'Europe en tout temps, quoi-

que la régularité des vents & des courants ait déterminé la saison convenable pour arriver dans ces parages.

Cette mauvaise pratique a donné naissance à la distinction de grande & de petite route. La petite route est la plus directe & la plus courte. Elle n'a pas plus de dix-huit cent lieues jusqu'aux ports les plus éloignés où se trouvent les esclaves. Trente-cinq ou quarante jours suffisent pour la faire, depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin de novembre, parce que depuis le moment du départ jusqu'au terme, on trouve les vents & les courants favorables. Il est même possible de la tenter en décembre, janvier & février, mais avec moins de sûreté & de succès.

Ces parages ne sont plus praticables depuis le commencement de mars jusqu'à la fin d'août. On auroit à lutter continuellement contre des courants violents portant au Nord, & contre le vend du Sud-Est qui est régulier. L'expérience a appris que dans cette saison, il falloit s'éloigner des côtes, gagner la pleine mer, naviguer vers le Sud jusques par les vingt-six ou vingt-huit degrés entre l'Afrique & le Bréfil, & le rapprocher ensuite de la Guinée pour

atterrer cent cinquante ou deux cent lieues au vent du port où on veut aborder. Cette route eſt de deux mille cinq cent lieues, & exige quatre-vingt-dix ou cent jours de navigation.

Indépendamment de ſa longueur, cette grande route emporte le temps favorable pour la traite & pour le retour. Les navires ſont ſurpris par les calmes, contrariés par les vents, entraînés par les courants; l'eau manque, les vivres ſe gâtent, le ſcorbut gagne les eſclaves. D'autres calamités, non moins fâcheuſes ajoutent ſouvent au danger de cette ſituation. Les negres du Nord de la ligne ſont ſujets à la petite vérole, qui, par une ſingularité fort aggravante, ne ſe développe gueres chez ce peuple qu'après l'âge de quatorze ans. Si cette contagion entre dans un navire qui eſt encore à l'ancre, il y a des moyens connus pour en affoiblir la violence. Mais un vaiſſeau, attaqué de cette épidémie, en route pour l'Amérique, perd ſouvent toute ſa cargaiſon de negres. Ceux qui ſont nés au Sud de la ligne rachetent cette maladie par une autre; c'eſt une ſorte d'ulcere virulent, dont la malignité perce & s'irrite davantage ſur mer, ſans jamais guérir radicalement.

La médecine devoit peut-être obſerver le double effet de la petite vérole ſur les negres, qui eſt de reſpecter ceux qui naiſſent au-delà de l'équateur, & de n'attaquer jamais les autres dans l'enfance. C'eſt par la multiplicité & la variété des effets qu'on parvient quelquefois à deviner les cauſes des maladies, & à trouver leurs remedes.

Quoique toutes les nations qui font le commerce d'Afrique aient un intérêt égal à la conſervation des eſclaves dans la traverſée, elles n'y veillent pas toutes de la même maniere. Elles s'accordent à la vérité à les nourrir de feves de marais mêlées d'un peu de riz; mais elles different dans d'autres traitements. Les Anglois, les Hollandois, les Danois, tiennent rigoureuſement aux fers les hommes, & mettent ſouvent des menottes aux femmes: la foibleſſe de leurs équipages les réduit à cette ſévérité. Les François plus nombreux accordent plus de liberté: ils briſent tous les liens trois ou quatre jours après leur départ. Les uns & les autres, ſur-tout les Anglois, ſe relâchent trop ſur la fréquentation de leurs matelots avec les captives. Ce déſordre donne la mort aux trois quarts

de ceux que la navigation de Guinée détruit chaque année.

C'eſt une opinion, généralement reçue, que les noirs qui arrivent en Amérique, ſont aujourd'hui vendus à un prix beaucoup plus haut qu'ils ne l'étoient autrefois. On ſe trompe ; & l'erreur vient de ce que l'acheteur ne fait attention qu'au nombre des ſignes de valeur qu'il donne, au lieu de ne compter que la quantité des denrées qu'il livre en échange. Cette meſure, la ſeule qui ſoit exacte, lui fera voir que les negres n'ont point enchéri, puiſqu'il les paie avec la même quantité de productions dont il les achetoit dans les temps les plus reculés. C'eſt l'argent qui a changé de valeur, & non le malheureux negre.

Toutes les nations ne vendent pas les eſclaves de la même façon. L'Anglois qui a acheté indifféremment tout ce qui s'eſt préſenté dans le marché général, ſe défait en gros de ſa cargaiſon. Un ſeul marchand l'acquiert entiere. Les cultivateurs la prennent en détail. Ce qu'ils rebuttent eſt envoyé dans les colonies étrangeres, ſoit en interlope, ſoit avec permiſſion. On y eſt plus tenté par le bon marché du negre que rebuté par ſa

mauvaiſe conſtitution, & on l'achete. Les yeux s'ouvriront un jour.

Les Portugais, les Hollandois, les François, les Danois, qui n'ont point de débouché pour des eſclaves caducs ou infirmes, ne s'en chargent jamais en Guinée. Les uns & les autres diviſent leurs cargaiſons, ſuivant les beſoins des propriétaires des habitations. Le contrat ſe fait au comptant ou au crédit, ſelon les circonſtances. Lorſque le terme du paiement eſt à dix-huit mois, comme il arrive ſouvent dans les colonies Françoiſes, les travaux du noir doivent avoir rendu à cette époque les deux tiers du prix de ſon acquiſition. Si cela n'arrive pas toujours, c'eſt par des raiſons particulieres dont le détail paroît ſuperflu.

Les premieres impreſſions que reçoivent les Africains dans le nouveau monde, les déterminent vers de bonnes ou de mauvaiſes qualités. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, ſe portent d'eux-mêmes à ſes intérêts. Ils prennent inſenſiblement l'eſprit, les affections de l'attelier où ils ſont fixés. Cet attachement va quelquefois juſqu'à l'héroïſme. Un eſclave Portugais qui avoit déſerté dans les bois, ayant appris que ſon ancien maître étoit arrêté

pour un aſſaſſinat, vint s'en accuſer lui-même en juſtice, ſe mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fauſſes, mais juridiques de ſon prétendu crime, & ſubit le dernier ſupplice. Des actes d'une nature moins ſublime, mais aſſez fréquents, ont touché le cœur de quelques colons. Pluſieurs diroient volontiers comme le chevalier Villiam Gooch, gouverneur de la Virginie, à qui on reprochoit de ſaluer un negre qui l'avoit prévenu : *je ſerois bien fâché qu'un eſclave fût plus honnête que moi.*

Mais il y a des barbares qui, regardant la piété comme une foibleſſe, ſe plaiſent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Grace au ciel, ils en ſont punis par la négligence, par l'infidélité, par la déſertion, par le ſuicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés, ceux de Mina ſpécialement, terminer fiérement leur vie, avec la perſuaſion qu'après la mort, ils renaîtront dans leur patrie. Leur méthode eſt de ſe pendre, ou de s'étouffer en retournant leur langue en dedans, comme s'ils vouloient l'avaler. L'eſprit de vengeance fournit à d'autres des reſſources plus

deſtructives encore. Inſtruits dès l'enfance dans l'art des poiſons qui naiſſent, pour ainſi dire, ſous leurs mains, ils les emploient à faire périr les bœufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur eſclavage, tous les êtres qui ſervent à l'exploitation des terres de leur oppreſſeur. Pour écarter loin d'eux tous les ſoupçons, ils eſſaient leurs cruautés ſur leurs femmes, leurs enfants, leurs maîtreſſes, ſur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de déſeſpoir, le double plaiſir de délivrer leur eſpece d'un joug plus horrible que la mort, & de laiſſer leur tyran dans un état de miſere qui rapproche de leur état. La crainte des ſupplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractere de prévoir l'avenir; & d'ailleurs ils ſont bien aſſurés de tenir le ſecret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur humain, mais commune à tous les peuples éclairés ou ſauvages, on voit les negres allier à leur poltronerie naturelle une fermeté inébranlable. La même organiſation qui les ſoumet à la ſervitude par la pareſſe de l'eſprit & le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage

inouis pour un effort extraordinaire ; lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux ſe couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter ſa liberté par un vil miniſtere en ſervant de bourreau.

Cependant rien n'eſt plus affreux que la condition du noir dans tout l'archipel Américain. Une cabane étouffée, mal-ſaine, ſans commodités, lui ſert de demeure. Son lit eſt une claie plus propre à briſer le corps qu'à le repoſer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois forment ſon ameublement. La toile groſſiere qui cache une partie de ſa nudité, ne le garantit ni des chaleurs inſupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuſes de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf ſalé, de morue, de fruits & de racines, ne ſoutient qu'à peine ſa miſérable exiſtence. Privé de tout, il eſt condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, ſous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces eſclaves, quoique partout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles qui jouiſſent d'un ſol étendu, leur donnent communément une portion de terre qui

doit fournir à tous leurs beſoins. Ils peuvent employer à ſon exploitation une partie du dimanche, & le peu de moments qu'ils dérobent les autres jours au temps de leur repas. Dans les îles, plus reſſerrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a paſſé les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la ſubſiſtance des negres, également deſtructeur pour les hommes & pour la culture. On leur accorde le ſamedi ou un autre jour pour gagner, ſoit en travaillant dans les habitations voiſines, ſoit en les pillant, de quoi vivre pendant la ſemaine.

Outre ces différences, tirées de la ſituation locale des établiſſements dans les îles de l'Amérique, chaque peuple Européen a ſa maniere de traiter ſes eſclaves. L'Anglois à qui le voiſinage de ſes poſſeſſions du continent permet plus d'indulgence, a plus d'égard au tempérament, au climat, aux occupations. S'ils ne facilite jamais le mariage entre ſes noirs, il reçoit avec bonté comme un préſent de la nature, les enfants iſſus de liaiſons plus libres, & n'exige gueres des peres & des meres un travail ou un

tribut au-deſſus de leurs forces. Les eſclaves ſont à ſes yeux des êtres purement phyſiques qu'il ne faut pas uſer ni détruire ſans néceſſité. Le François leur accorde une ſorte de moralité, mais ne les traite gueres comme des êtres ſenſibles. En leur permettant quelquefois le mariage, il leur refuſe tous les moyens de ſoutenir le fardeau de cet état, ou d'en goûter les douceurs. Avec des mœurs libres, cette nation a la conduite la plus tyrannique.

Les opinions mêmes des Européens influent ſur le ſort des negres de l'Amérique. Les proteſtants qui n'ont pas l'eſprit de proſélytiſme, les laiſſent vivre dans le mahométiſme, l'idolâtrie où ils ſont nés, ſous prétexte qu'il eſt indigne de tenir *ſes freres en Chriſt* (*a*), dans la ſervitude. Les catholiques ſe croient obligés de leur donner quelques inſtructions, de les baptiſer; mais leur charité ne s'étend pas plus loin que les cérémonies d'un baptême nul & vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un

(*a*) Cette expreſſion qui allie le tolérantiſme avec la ſuperſtition, eſt on ne peut pas plus ridicule. Vaudroit-il pas autant & mieux, dire *ſes freres en humanité?*

enfer auquel ils ſont, diſent-ils, accoutumés dès cette vie.

Tout les rend inſenſibles à cette crainte, & les tourments de leur ſervitude, & les maladies auxquelles ils ſont ſujets en Amérique. Deux leur ſont particulieres, c'eſt le pian & le mal d'eſtomac.

Le premier effet de la derniere eſt de leur rendre la peau & le teint olivâtres. Leur langue blanchit. Un ſommeil inſurmontable les appeſantit. Ils ſont languiſſants, incapables du moindre exercice. C'eſt un anéantiſſement, un affaiſſement total de la machine. On eſt ſi découragé dans cet état, qu'on ſe laiſſe aſſommer plutôt que de marcher. Le dégoût des aliments doux & ſains eſt accompagné d'une eſpece de paſſion pour tout ce qui eſt ſalé ou épicé. Les jambes s'enflent; la poitrine s'engorge; peu échappent. La plupart finiſſent par être étouffés, après avoir ſouffert & dépéri pendant pluſieurs mois.

L'épaiſſiſſement du ſang, qui paroît être la ſource de ces maux peut venir de pluſieurs cauſes. Une des principales eſt ſans doute le chagrin qui doit s'emparer de ces hommes, qu'on arrache violemment à leur patrie, qui ſe voient garrotés comme des criminels, qui ſe trou-

vent tout-à-coup ſur mer pendant deux mois ou ſix ſemaines, qui, du ſein d'une famille chérie, paſſent ſous la verge d'un peuple inconnu dont ils attendent les plus affreux ſupplices. Une nourriture nouvelle pour eux, peu agréable en elle-même, les dégoûte dans la traverſée. A leur arrivée dans les îles, les aliments qu'on leur diſtribue, ne ſont ni bons ni ſuffiſants. Pour comble de malheur, pluſieurs d'entr'eux ont contracté en Afrique l'habitude de manger d'une certaine terre qui leur plaiſoit & ne les incommodoit pas : ils en cherchent qui lui reſſemble ; & le haſard a placé à leurs pieds un tuf rouge jaunâtre qui acheve de ruiner leur eſtomac.

Le pian, qui eſt la ſeconde maladie particuliere aux negres, ſe manifeſte par des gales ſeches, dures, calleuſes, circulaires, quelquefois couvertes par la peau, mais le plus ſouvent ulcérées & comme ſau-poudrées d'une farine blanchâtre qui tire ſur le jaune. On a voulu confondre le pian avec le mal vénérien, parce que le même remede leur convient. Cette opinion, quoique aſſez générale, eſt moins fondée qu'elle ne le paroît au premier coup-d'œil.

Tous les negres venus de Guinée ou

nés aux îles, hommes & femmes, ont le pian une fois en leur vie : c'eſt une gourme qu'ils ſont obligés de jeter ; mais il eſt ſans exemples qu'aucun d'eux en ait été attaqué de nouveau, lorſqu'il avoit été guéri radicalement. Les Européens ne prennent jamais ou preſque jamais cette maladie, malgré le commerce fréquent, on peut dire journalier qu'ils ont avec les négreſſes. Celles-ci nourriſſent les enfants blancs, & ne leur donnent point le pian. Comment concilier ces faits qui ſont inconteſtables avec le ſyſtême que la médecine paroît avoir adopté ſur la nature du pian ? Pourquoi ne veut-on pas que le germe, le ſang & la peau des negres ſoient ſuſceptibles d'un venin particulier à leur eſpece ? La cauſe de ce mal eſt peut-être dans celle de leur couleur. Une différence comme une reſſemblance en amene toujours d'autres. Il n'y a point d'être ni de qualité qui ſoient iſolés dans la nature.

Mais, quel que ſoit ce mal, il eſt prouvé par des calculs dont on ne diſpute pas la juſteſſe, qu'il meurt tous les ans en Amérique la ſeptieme partie des noirs qu'on y porte de Guinée. Quatorze cent mille malheureux qu'on voit

aujourd'hui dans les colonies Européennes du nouveau monde, ſont les reſtes infortunés de neuf miſſions d'eſclaves qu'elles ont reçus. Cette deſtruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat qui ſe rapproche beaucoup de celui d'Afrique, & moins encore des maladies, qui, de l'aveu de tous les obſervateurs, moiſſonnent peu de victimes. Sa ſource doit être dans le gouvernement des eſclaves. Ne pourroit-on pas le corriger ?

Le premier pas dans cette réforme, ſeroit d'apprendre à connoître l'homme phyſique & moral. Ceux qui vont acheter des noirs ſur des côtes barbares ; ceux qui les menent en Amérique ; ceux ſurtout qui dirigent leur induſtrie, ayant ſans ceſſe ſous les yeux le ſpectacle de ces infortunés, ſe croient obligés par état, ſouvent même pour leur ſûreté de les opprimer. Leur ame fermée à tout ſentiment de compaſſion, ne connoît de reſſorts que ceux de la crainte ou de la violence, & elle les emploie avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations, ceſſant de dédaigner le ſoin de leurs eſclaves, ſe livroient à une occupation dont tout leur fait un devoir, ils abju-

reroient bien-tôt ces erreurs cruelles. L'hiſtoire de tous les peuples leur démontreroit, qu'on ne rendra jamais utiles des hommes privés injuſtement de leur liberté, qu'on ne préviendra jamais les révoltes de leur ame, qu'en les traitant avec beaucoup de douceur & d'humanité.

Le trait de lumiere, puiſé dans le ſentiment, méneroit à beaucoup de réformes. On ſe rendroit à la néceſſité de loger, de vêtir, de nourrir convenablement des êtres condamnés à la plus pénible ſervitude qui ait exiſté, depuis l'infâme origine de l'eſclavage. On ſentiroit qu'il n'eſt pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs ſueurs, puiſſent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ſes peines. Par degrés, on arriveroit à cette modération politique qui conſiſte à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ſes droits, pour en retirer plus ſûrement le tribut de ſes devoirs. Le réſultat de cette ſage économie ſeroit la conſervation d'un grand nombre d'eſclaves que les maladies, cauſées par le cha-

grin ou l'ennui, enlevent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en diſſiper même l'idée, en favoriſant un goût naturel qui ſemble particulier aux negres.

Leurs organes ſont ſinguliérement ſenſibles à la puiſſance de la muſique. Leur oreille eſt ſi juſte, que dans leurs danſes, la meſure d'une chanſon les fait ſauter & retomber cent à la fois, frappant la terre d'un ſeul coup. Suſpendus, pour ainſi dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un inſtrument, une vibration de l'air eſt l'ame de tous ces corps; un ſon les agite, les enleve & les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds eſt toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, & ſans avoir l'air de danſer. La muſique chez eux anime le courage, éveille l'indolence. On voit ſur tous les muſcles de leurs corps toujours nus, l'expreſſion de cette extrême ſenſibilité pour l'harmonie. Poëtes & muſiciens, ils ſubordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils ſe réſervent d'alonger ou d'abréger les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Ce que les Italiens ont fait pour leur poéſie, les Africains le font pour leur muſique. Mais qu'on y

prenne garde, toutes les fois que ces deux arts ſeront aſſociés, le plus puiſſant détruira l'autre. Depuis que l'Italie a de grands muſiciens, elle n'a plus de grands poëtes. Les negres n'excellent dans aucun de ces beaux arts, mais ils ne cultivent l'un que pour l'autre. Un objet, un événement frappe un negre; il en fait auſſi-tôt le ſujet d'une chanſon. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poéſie. Trois ou quatre paroles qui ſe répetent alternativement entre le chanteur & les aſſiſtants en chœur, forme quelquefois tout le poëme. Cinq ou ſix meſures font toute l'étendue de la chanſon. Ce qui paroît ſingulier, c'eſt que le même air, quoiqu'il ne ſoit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danſer pendant des heures entieres: il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devroient cauſer ces répétitions. Cette eſpece d'intérêt eſt dû à la chaleur & à l'expreſſion qu'ils mettent dans leurs chants. Leurs airs ſont preſque toujours à deux temps. Aucuns n'excitent la fierté. Ceux qui ſont faits pour la tendreſſe, inſpirent plutôt une ſorte de langueur. Ceux-mêmes qui ſont les plus gais, portent une certaine

empreinte de mélancolie. C'eſt la maniere la plus profonde de jouir pour les ames ſenſibles. La mélancolie recueille la joie, où l'amour a ſemé la triſteſſe.

Un penchant ſi vif, ſolemnellement atteſté par un obſervateur exact, né en Amérique, pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles (*a*). On s'en ſerviroit pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amuſements, économiſés avec intelligence, empêcheroient la ſtupidité ſi ordinaire dans les eſclaves, allégeroient leurs travaux, & les préſerveroient de ce chagrin dévorant qui les conſume, qui abrege ſi généralement leurs jours. Après avoir pourvu à la conſervation des noirs, apportés d'Afrique, on s'occuperoit de ceux qui ſont nés dans les îles mêmes.

Ce ne ſont pas les negres qui refuſent de ſe multiplier dans les chaînes de leur eſclavage. C'eſt la cruauté de leurs maîtres qui a ſu rendre inutiles pour eux-mêmes le vœu de la nature. Nous

(*a*) Qu'on examine attentivement la maniere d'être de l'homme naturel, qu'on voie combien ſes mouvements ſont vrais, & l'on conviendra qu'un Tyrtée moderne pourroit faire en Amérique ce que l'ancien fit à Sperte.

exigeons des négreſſes des travaux ſi durs avant & après leur groſſeſſe, que leur fruit n'arrive pas à terme, ou ſurvit peu à l'accouchement. Quelquefois même, on voit des meres déſeſpérées par les châtiments que la foibleſſe de leur état leur occaſione, arracher leurs enfants du berceau pour les étouffer dans leurs bras, & les immoler avec une fureur mêlée de vengeance & de pitié, pour en priver des maîtres barbares. Cette atrocité dont toute l'horreur retombe ſur les Européens, leur ouvrira peut-être les yeux. Leur ſenſibilité ſera réveillée par des intérêts mieux combinés. Ils connoîtront qu'ils perdent plus qu'ils ne gagnent à outrager perpétuellement l'humanité, & s'ils ne deviennent pas les bienfaiteurs de leurs eſclaves, du moins ceſſeront-ils d'en être les bourreaux.

Après avoir pris des meſures ſages pour ne pas priver leurs habitations des ſecours que leur offre une fécondité preſqu'incroyable, ils ſongeront à nourrir, à étendre la culture par la population, ſans moyens étrangers. Tout les invite à établir ce ſyſtême facile & naturel.

Il y a quelques puiſſances dont les

établiſſements des îles de l'Amérique, acquierent tous les jours de l'étendue, & il n'y en a aucune dont la maſſe du travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploitation. L'Afrique, où les Européens vont recruter la population de leurs colonies, leur fournit graduellement moins d'hommes ; & en les donnant plus foibles, elle les vend plus cher. Cette mine d'eſclaves s'épuiſera de plus en plus avec le temps. Mais cette révolution dans le commerce, fût-elle auſſi chimérique qu'elle paroît prochaine, il n'en reſte pas moins démontré qu'un grand nombre d'eſclaves, tirés d'une région éloignée, périt dans la traverſée ou dans un nouvel hémiſphere ; qu'ils coûtent tous près de cent piſtoles ; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne ſoit abrégée ; & que la plupart de ceux qui parviennent à une vieilleſſe malheureuſe, ſont extrêmement bornés, accoutumés dès l'enfance à l'oiſiveté, ſouvent peu propres aux occupations qu'on leur deſtine, & continuellement déſeſpérés d'être ſéparés pour toujours de leur patrie. Si nous ne nous trompons, des cultivateurs, nés dans les îles mêmes de l'Amérique,

l'Amérique, reſpirant toujours leur premier air, élevés ſans autre dépenſe qu'une nourriture peu chere, formés de bonne heure au travail par leurs propres peres, doués d'une intelligence ou d'une aptitude ſinguliere pour tous les arts : ces cultivateurs devroient être préférables à des eſclaves vendus, expatriés & toujours forcés.

Le moyen de ſubſtituer aux noirs étrangers ceux des colonies mêmes, s'offre ſans le chercher. Ils ſe réduit à ſoigner les enfants noirs qui naiſſent dans les îles ; à concentrer dans leurs atteliers cette foule d'eſclaves qui promenent leur inutilité, leur libertinage, le luxe & l'inſolence de leurs maîtres dans toutes les villes & les ports de l'Europe : ſurtout à exiger des navigateurs qui fréquentent les côtes d'Afrique, qu'ils forment leur cargaiſon d'un nombre égal d'hommes & de femmes, ou même de quelques femmes de plus durant quelques années, pour faire ceſſer plutôt la diſproportion qui ſe trouve entre les deux ſexes.

Cette derniere précaution, en mettant les plaiſirs de l'amour à la portée de tous les noirs, les conſoleroit & les multiplieroit. Ces malheureux oubliant

le poids de leurs chaînes, ſe ſentiront renaître. Ils ſont la plûpart fideles juſqu'à la mort aux négreſſes que l'amour & l'eſclavage leur ont données pour compagnes; ils les traitent avec cette compaſſion que les miſérables puiſent mutuellement les uns pour les autres dans la dureté même de leur ſort; ils les ſoulagent ſous le fardeau de leurs occupations; ils s'affligent du moins avec elles, lorſque par l'excès du travail, ou par le défaut de nourriture, la mere ne peut offrir à ſon enfant qu'une mamelle tarie ou baignée de ſes larmes. De leur côté, les femmes, quoiqu'on ne leur faſſe pas une obligation d'être chaſtes, ſont inébranlables dans leurs engagements, lorſque la vanité d'être aimées des blancs ne les rend pas volages. Malheureuſement c'eſt une tentation d'inconſtance, où elles n'ont que trop ſouvent occaſion de ſuccomber.

Ceux qui ont cherché les cauſes de ce goût pour les négreſſes, qui paroît ſi dépravé dans les Européens, en ont trouvé la ſource dans la nature du climat qui, ſous la zone torride, entraîne invinciblement au phyſique de l'amour; dans la facilité de ſatisfaire ſans con-

trainte & ſans aſſiduité ce penchant inſurmontable ; dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les négreſſes, lorſque l'habitude a familiariſé les yeux avec leur couleur, ſur-tout dans une ardeur de tempérament qui leur donne le pouvoir d'inſpirer & de ſentir les plus brûlants tranſports. Auſſi ſe vengent-elles, pour ainſi dire, de la dépendance humiliante de leur condition, par les paſſions déſordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres ; & nos courtiſannes en Europe, n'ont pas mieux que les eſclaves négreſſes l'art de conſommer & de renverſer de grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent ſur les Européennes en véritable paſſion pour les hommes qui les achetent. C'eſt à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir découvert & prévenu des conſpirations qui auroient fait égorger tous les oppreſſeurs ſous le couteau de leurs eſclaves. Ce châtiment ſans doute étoit bien mérité par la double tyrannie de ces indignes raviſſeurs des biens & de la liberté de tant de peuples.

Car on ne s'avilira pas ici juſqu'à groſſir la liſte ignominieuſe de ces écrivains qui conſacrent leurs talents à juſ-

tifier par la politique, ce que réprouve la morale. Dans un ſiecle où tant d'erreurs ſont courageuſement démaſquées, il ſeroit honteux de taire des vérités importantes à l'humanité. Si tout ce que nous avons déjà dit, n'a paru tendre qu'à diminuer le poids de la ſervitude, c'eſt qu'il falloit ſoulager d'abord des malheureux qu'on ne pouvoit délivrer; c'eſt qu'il s'agiſſoit de convaincre leurs oppreſſeurs même qui étoient cruels au préjudice de leurs intérêts. Mais en attendant que de grandes révolutions peut-être faſſent ſentir l'évidence de cette vérité, il convient de s'élever plus haut. Démontrons d'avance qu'il n'eſt point de raiſon d'état qui puiſſe autoriſer l'eſclavage. Ne craignons pas de citer au tribunal de la lumiere & de la juſtice éternelles, les gouvernements qui tolerent cette cruauté, ou qui ne rougiſſent pas même d'en faire la baſe de leur puiſſance.

Monteſquieu n'a pu ſe réſoudre à traiter ſérieuſement la queſtion de l'eſclavage (*a*). En effet, c'eſt dégrader la

(*a*) J'aurai occaſion de rapporter ailleurs ce qu'a dit ce grand homme au ſujet de l'eſclavage des negres. Il me ſuffit de dire ici qu'il a poſé en

raiſon que de l'employer, on ne dira pas à défendre, mais à combattre même un

---

principe (& les aſſertions d'un Monteſquieu ſont des axiomes) que l'eſclavage n'eſt pas bon par ſa nature; qu'il n'eſt utile ni au maître ni à l'eſclave • à celui-ci parce qu'il ne peut rien faire par vertu, à celui-là parce qu'il contracte avec ſes eſclaves toutes ſortes de mauvaiſes habitudes, qu'il s'accoutume inſenſiblement à manquer à toutes les vertus morales, qu'il devient fier, dur, colere, voluptueux, cruel.

On entend, cependant dire tous les jours qu'il eroit bon que parmi nous il y eût des eſclaves: mais pour décider cette queſtion il ne faut pas examiner s'ils ſeroient utiles à la petite partie riche & voluptueuſe de chaque nation; ſans doute qu'ils lui ſeroient utiles; mais prenant un autre point de vue, je ne crois pas qu'aucun de ceux qui la compoſent voulût tirer au ſort pour ſavoir qui devroit former la partie de la nation qui ſeroit libre & celle qui ſeroit eſclave. Ceux qui parlent le plus pour l'eſclavage l'auroient le plus en horreur, & les hommes les plus miſérables en auroient horreur de même. Le cri pour l'eſclavage eſt donc le cri du luxe & de la volupté, & non pas celui de l'amour de la félicité publique. Qui peut douter que chaque homme en particulier ne ſût très-content d'être le maître des biens, de l'honneur & de la vie des autres; & que toutes ſes paſſions ne ſe réveillaſſent d'abord à cette idée? Dans ces choſes voulez-vous ſavoir ſi les deſirs de chacun ſont légitimes? Examinez les deſirs de tous

Il eſt pourtant des lieux où l'eſclavage civil eſt une ſorte de bien. C'eſt lorſque l'eſclavage politique anéantit la liberté civile. Dans ces états, dit

abus ſi contraire à la raiſon. Quiconque juſtifie un ſi odieux ſyſtême, mérite du philoſophe un ſilence plein de mépris, & du negre un coup de poignard.

Si vous portez votre main ſur moi, je me tue, diſoit Clariſſe à Lovelace, & moi je dirois à celui qui attenteroit à ma liberté, ſi vous approchez, je vous poignarde; & je raiſonnerois mieux que Clariſſe, parce que défendre ma liberté, ou, ce qui eſt la même choſe, ma vie, eſt mon premier devoir: reſpecter celle d'autrui n'eſt que le ſecond; & que toutes choſes d'ailleurs égales, la mort d'un coupable eſt plus conforme à la juſtice que celle d'un innocent.

Dira-t-on que celui qui veut me rendre eſclave n'eſt point coupable, qu'il uſe de ſes droits? Où ſont-ils ſes droits? Qui leur a donné un caractere aſſez ſacré pour faire taire les miens? Je tiens de la nature le droit de me défendre; elle ne t'a donc pas donné celui de m'attaquer. Que ſi tu te crois autoriſé

---

encore Monteſquieu, les hommes libres, trop foibles contre le gouvernement cherchent à devenir les eſclaves de ceux qui tyranniſent le gouvernement; comme à Achim & d'autres contrées de l'Aſie. *Voy.* Eſprit des Loix, *liv.* XV. ch. 6.

à m'opprimer, parce que tu es plus fort & plus adroit que moi, ne te plains donc pas, lorſqu'abattu ſous mes pieds, ſans ſecours & ſans force, mes bras vigoureux ouvriront ton ſein pour y chercher ton cœur; ne te plains donc pas, lorſque dans tes entrailles déchirées, tu ſentiras la mort que j'y aurai fait paſſer avec tes aliments. Je ſuis plus fort & plus adroit que toi, expie à préſent le crime d'avoir eu plus de force & plus d'adreſſe que moi, lorſque tu as fait de ton égal ton eſclave.

Eh! ne ſentez-vous pas, malheureux apologiſtes de l'eſclavage, que vous couvrez la terre d'aſſaſſins légitimes? que vous ſappez la ſociété par ſes fondements, en armant tantôt un peuple contre tous les autres, & tantôt pluſieurs nations contre une ſeule? que vous criez aux hommes: ſi vous voulez conſerver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre?

Mais, dites-vous, le droit d'eſclavage s'étend ſur le travail & la liberté, non ſur la vie des hommes. Eh quoi! le maître qui diſpoſe de l'emploi de mes forces, ne diſpoſe-t-il pas de mes jours qui dépendent de l'uſage volontaire & modéré de mes facultés? Qu'eſt-

ce que l'exiſtence pour celui qui n'en peut uſer? Je ne puis pas tuer mon eſclave, mais je puis faire couler ſon ſang goutte à goutte ſous le fouet d'un bourreau: je puis l'accabler de douleurs, de travaux & de privation; je puis attaquer de toutes parts, & miner ſourdement les principes & les reſſorts de ſa vie; je puis étouffer par des ſupplices lents le germe malheureux qu'une négreſſe porte dans ſon ſein, fécond pour ſa ruine & pour ma tyrannie.

Diſons mieux: le droit d'eſclavage eſt celui de commettre toutes ſortes de crimes, & ceux qui attaquent la propriété; vous ne laiſſez pas à votre eſclave celle de ſa perſonne, de ſes pieds, de ſes mains que vous pouvez à tout moment charger de fers: & ceux qui détruiſent la ſûreté, vous pouvez l'immoler à vos caprices; & ceux qui font frémir la pudeur.... Tout mon ſang ſe ſouleve à ces images horribles; je hais, je ſuis l'eſpece humaine compoſée de victimes & de bourreaux; & ſi elle ne doit pas devenir meilleure, puiſſe-t-elle s'anéantir?

Un mot encore puiſqu'il faut tout dire. Cartouche aſſis au pied d'un arbre dans une forêt profonde, calculant la

recette & la dépenſe de ſon brigandage, les récompenſes & les ſalaires de ſes agents ; & s'occupant avec eux d'idées de proportion & de juſtice diſtributive..... Vous ne le croyez pas..... Mais l'armateur qui courbé ſur un comptoir, regle la plume à la main le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre ſur les côtes de Guinée, qui examine à loiſir combien chaque negre lui coûtera de fuſils à livrer pour entretenir la guerre qui fournit les eſclaves, de chaînes de fer pour les tenir garrotés ſur ſon vaiſſeau, des fouets pour les faire travailler ; combien lui vaudra chaque goutte de ſang dont ce negre arroſera ſon habitation ? Si la négreſſe donnera plus à ſa terre par les travaux de ſes mains que par le travail de l'enfantement ? ſi.... Que penſez-vous du parallele ?..... Le voleur attaque & prend l'argent ; le négociant prend la perſonne même. L'un viole les inſtitutions ſociales ; l'autre viole la nature. Oui ſans doute ; & s'il exiſtoit une religion qui autoriſât, qui tolérât, ne fût-ce que par ſon ſilence, de pareilles horreurs ; ſi d'ailleurs occupée de queſtions oiſeuſes ou ſéditieuſes, elle ne tonnoit pas ſans ceſſe contre les auteurs ou les inſtru-

ments de cette tyrannie, ſi elle faiſoit un crime à l'eſclave de briſer ſes chaînes ; ſi elle ſouffroit dans ſon ſein le juge inique qui condamne le fugitif à la mort ; ſi cette religion exiſtoit, il faudroit en étouffer les miniſtres ſous les débris de leurs autels.

Mais les negres ſont une eſpece d'hommes nés pour l'eſclavage. Ils ſont bornés, fourbes, méchants. Ils conviennent eux-mêmes de la ſupériorité de notre intelligence, & reconnoiſſent preſque la juſtice de notre empire.

Les negres ſont bornés, parce que l'eſclavage briſe tous les reſſorts de l'ame. Ils ſont méchants : pas aſſez. Ils ſont fourbes, parce qu'on ne doit pas la vérité à ſes tyrans. Ils reconnoiſſent la ſupériorité de notre eſprit, parce que nous avons abuſé de leur ignorance ; la juſtice de notre empire, parce que nous avons abuſé de leur foibleſſe. J'aimerois autant dire que les Indiens ſont une eſpece d'hommes nés pour être écraſés, parce qu'il y a chez eux des fanatiques qui ſe précipitent ſous les roues du char de leur idole, devant le temple de Jargenat.

Mais tous ces negres étoient eſclaves avant qu'on les achetât pour l'Amérique

La plupart étoient nés dans l'eſclavage, les autres y étoient tombés, ſoit par le droit de la guerre, ſoit par une peine de mort encourue par des crimes, & commuée en celle de la ſervitude.

C'eſt vous, colons avares & pareſſeux, qui entretenez l'eſclavage en Afrique, par l'achat que vous faites de ſes malheureuſes victimes. Vous ſoufflez la guerre, en mettant un prix, non pas à la rançon, mais à la propriété ſur les priſonniers. Vos vaiſſeaux y ont apporté un germe de deſtruction qui ne diſparoîtra qu'avec la ceſſation de votre commerce abominable, ou qu'à l'extinction de cette miſérable race que vous forcez à s'égorger pour de l'eau-de-vie. Ce ſont, dites-vous, des criminels qui dignes de la mort, devroient bénir les chaînes qui les en exemptent. Et moi je vous dis que parmi tous ces Africains que vous achetez, il n'y a pas peut-être un criminel, parce que dans un état deſpotique il ne peut y avoir de crime.

Le ſujet d'un deſpote eſt, de même que l'eſclave, dans un état contre nature. Tout ce qui contribue à y retenir l'homme, eſt un attentat contre ſa perſonne. Toutes les mains qui l'attachent

à la tyrannie d'un ſeul, ſont des mains ennemies. Or voulez vous ſavoir quels ſont les auteurs ou les complices de cette violence ? Tous ceux qui l'environnent. Sa mere, qui pour ne pas travailler à la propagation de l'eſclavage, ne devroit peut être pas lui donner le jour, & qui lui a donné les premieres leçons de l'obéiſſance ; ſon voiſin qui lui en a donné l'exemple ; ſes ſupérieurs qui l'y ont forcé ; ſes égaux qui l'y ont entraîné par leur opinion : tous ſont les miniſtres & les inſtruments de la tyrannie ; & s'ils n'en étoient pas les victimes forcées, on ne leur devroit que la haine ou la mort. Le tyran ne peut rien par lui-même ; il n'eſt que le mobile des efforts que font tous ſes ſujets pour s'opprimer mutuellement. Il les entretient dans un état de guerre continuelle qui rend légitimes les vols, les trahiſons, les aſſaſſinats. Ainſi que le ſang qui coule dans ſes veines, tous les crimes partent de ſon cœur, & reviennent s'y concentrer. Caligula diſoit que ſi le genre humain n'avoit qu'une tête, il eût pris plaiſir à la faire tomber. Socrate auroit dit que ſi tous les crimes pouvoient ſe trouver ſur une même tête, ce ſeroit celle-là qu'il faudroit abattre.

Hâtons-nous donc de ſubſtituer à l'aveugle férocité de nos peres, les lumieres de la raiſon & les ſentiments de la nature. Briſons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité, duſſions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injuſtice pour baſe & que le luxe pour objet.

Mais non. Il n'eſt pas beſoin de faire le ſacrifice des productions que l'habitude nous a rendu cheres (*k*). Vous pouvez les tirer de vos colonies ſans les peupler d'eſclaves. Ces productions peuvent être cultivées par des mains libres, & dès-lors conſommées ſans remords.

Les îles ſont remplies de noirs dont on a rompu les chaînes. Ils exploitent

(*k*) Ce ſont deux cylindres très-lourds, tournant en ſens contraire ſur leur axe, qui expriment le mucilage des cannes à ſucre. Des negres ſont obligés d'alimenter cette ſorte de moulin ; & l'attraction des cylindres eſt ſi forte, qu'il arrive ſouvent que le malheureux eſclave accablé par le travail, le ſommeil, la laſſitude, s'y laiſſe prendre les doigts ; il faut alors que ſon compagnon lui abatte le bras d'un coup de hache, ſans quoi tout le corps y paſſeroit peu-à-peu. Helvétius a bien raiſon de dire qu'il n'arrivoit pas une ſeule barrique de ſucre en Europe, qui ne fût arroſée de ſang humain. La ſaveur de ce ſel vaut-elle aſſez pour qu'on pardonne ce qu'elle coûte ?

avec ſuccès les petites habitations qu'on leur a données, ou qu'ils ont acquiſes par leur induſtrie. Ceux de ces malheureux qui recouvreroient ſucceſſivement leur indépendance, vivroient en paix d'un ſemblable travail libre & fructueux. Les ſerfs de Danemarck qu'on vient d'affranchir, ont-ils abandonné leurs charrues?

Craint-on que la facilité de vivre ſans agir ſur un ſol naturellement fertile, de ſe paſſer de vêtements ſous un ciel brûlant, plonge les hommes dans l'oiſiveté? Pourquoi donc les habitants de l'Europe ne ſe bornent-ils pas aux travaux de premiere néceſſité? Pourquoi s'épuiſent-ils dans des occupations laborieuſes qui ne ſatisfont que des fantaiſies paſſageres? Il eſt parmi nous mille profeſſions plus pénibles les unes que les autres, qui ſont l'ouvrage de nos inſtitutions. Les loix ont fait éclore ſur la terre un eſſaim de beſoins factices qui n'auroient jamais exiſté ſans elles. En diſtribuant toutes les propriétés au gré de leur caprice, elles ont aſſujetti une infinité d'hommes à la volonté impérieuſe de leurs ſemblables, au point de les faire chanter & danſer pour vivre. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous,

qui ont consenti à s'enterrer sous des montagnes pour vous fournir des métaux, du cuivre qui vous empoisonne peut-être ; pourquoi voulez-vous que des negres soient moins dupes, moins fous que des Européens ?

En accordant à ces malheureux la liberté, mais successivement comme une récompense de leur économie, de leur conduite, de leur travail, ayez soin de les asservir à vos loix & à vos mœurs, de leur offrir vos superfluités. Donnez-leur une patrie, des intérêts à combiner, des productions à faire naître, une consommation analogue à leurs goûts ; & vos colonies ne manqueront pas de bras, qui, soulagés de leurs chaînes, en feront plus actifs & plus robustes. Pour renverser l'édifice de l'esclavage, étayé par des passions si universelles, par des loix si authentiques, par la rivalité des nations si puissantes, par des préjugés plus puissants encore, à quel tribunal porterons-nous la cause de l'humanité que tant d'hommes trahissent de concert ? Rois de la terre, vous seuls pouvez faire cette révolution. Si vous ne vous jouez pas du reste des humains ; si vous ne regardez pas la puissance des souverains comme le droit d'un brigandage heu-

reux, & l'obéiſſance des ſujets comme une ſurpriſe faite à l'ignorance, penſez à vos devoirs. Refuſez le ſceau de votre autorité au trafic infame & criminel d'hommes convertis en vils troupeaux ; & ce commerce diſparoîtra. Réuniſſez une fois pour le bonheur du monde vos forces & vos projets ſi ſouvent concertés pour ſa ruine. Que ſi quelqu'un d'entre vous oſoit fonder ſur la généroſité de votre ſacrifice, l'eſpérance de ſa richeſſe & de ſa grandeur, c'eſt un ennemi du genre humain qu'il faut détruire. Portez chez lui le fer & le feu. Vos armées ſe rempliront du ſaint enthouſiaſme de l'humanité. Vous verrez alors quelle différence met la vertu, entre des hommes qui ſecourent des opprimés, & des mercenaires qui ſervent des tyrans.

Mais pendant que les ames ſenſibles ne peuvent former que des vœux pour une révolution qui feroit plus d'honneur à notre ſiecle que de nouvelles découvertes ſur le globe ou dans les ſciences & les arts, les negres gémiſſent ſous le joug des travaux, dont la peinture ne peut que nous intéreſſer de plus en plus ſur leur deſtinée.

Le ſol des îles de l'Amérique a très-

peu de rapport avec le nôtre. Ses productions ſont très-différentes ; & la maniere de les cultiver ne ſe reſſemble pas. A l'exception de quelques graines potageres, on n'y enſemence rien ; tout s'y plante.

Comme le tabac fut la premiere production dont on s'occupa, que ſes racines ne prennent point de profondeur, & que la moindre écorchure la fait périr, on n'employa qu'un ſimple grattoir pour préparer les terres qui devoient la recevoir, & pour extirper les mauvaiſes herbes qui l'auroient étouffée. Cet uſage dure encore.

Lorſqu'on s'éleva à des cultures qui exigeoient plus de façons, & qui étoient moins délicates, on eut recours à la houe pour labourer & pour ſarcler ; mais elle ne fut pas employée ſur tout l'eſpace qui devoit être mis en valeur. On ſe contenta de creuſer un trou pour placer la plante.

L'inégalité du terrain le plus communément rempli de côteaux, donna vraiſemblablement naiſſance à cet uſage. On put craindre que des pluies, qui tombent toujours en torrents, ne ruinaſſent par des ravines les terres remuées. L'indolence & le défaut des moyens dans les

premiers temps, étendirent cette pratique aux plaines les plus unies. L'habitude qui prend ſi vîte tant d'empire, ſur-tout dans les pays chauds, conſacra cette routine. Perſonne ne ſongeoit à s'en écarter. Enfin, quelques colons aſſez hardis pour s'élever au-deſſus du préjugé, ont imaginé de ſe ſervir de la charrue; & il eſt vrai-ſemblabe que cette méthode deviendra générale par-tout où elle ſera praticable. Il n'eſt rien qui ne porte à le deſirer & à l'eſpérer.

Toutes les terres des îles étoient vierges, lorſque les Européens entreprirent de les défricher. Les premieres occupées donnent depuis long-temps moins de productions, qu'on n'en retiroit au commencement. Celles qu'on a miſes ſucceſſivement en valeur, participent de cet épuiſement plus ou moins, en raiſon de l'époque de leur défrichement. Quelle qu'ait été leur fertilité dans l'origine, toutes la perdent avec le temps; & bientôt elles ceſſeront de répondre aux travaux des cultivateurs, ſi l'art ne vient au ſecours de la nature.

C'eſt un principe d'agriculture généralement avoué par les phyſiciens, que la terre n'eſt vraiment productive qu'autant qu'elle peut recevoir les influences

de l'air, & de tous les météores dirigés par ce puiſſant agent, tels que les brouillards, les roſées, les pluies. C'eſt aux labours & aux labours fréquents à lui procurer cet avantage. Les îles le réclament avec inſtance & ſans délai. C'eſt la ſaiſon humide qu'il faut choiſir pour remuer ces terres, dont la ſéchereſſe arrêteroit la fécondité. La pratique de la charrue ne ſauroit avoir d'inconvénient dans les campagnes bien égales. On préviendroit de voir les terrains en pente ravagés par les orages, en faiſant les labours tranſverſalement ſur une ligne qui croiſeroit celle de la pente des côteaux. Si la pente étoit ſi rapide que les terres miſes en valeur puſſent être entraînées malgré les ſillons, on ajouteroit d'eſpace en eſpace & dans le même ſens de petites ſaignées plus profondes, qui romproient en partie la force & la vîteſſe que la roideur des collines ajoute à la chûte des groſſes pluies.

L'utilité de la charrue ne ſe borneroit pas à procurer aux plantes plus de ſuc végétal. Elle aſſureroit encore leurs produits. Les îles ſont le pays des inſectes. Leur multiplication y eſt favoriſée par une chaleur continuelle, & ils ſe ſuccedent ſans interruption. On connoît

l'étendue des ravages qu'ils font, les fourmis ſpécialement. Des labours fréquents & ſucceſſifs fatigueroient ces eſpeces dévorantes, troubleroient leur reproduction, en feroient beaucoup périr, & détruiroient la plupart de leurs œufs. Peut-être ce moyen ne ſeroit-il pas ſuffiſant contre les rats que les vaiſſeaux ont apportés d'Europe en Amérique, où ils ſe ſont tellement multipliés, qu'ils détruiſent ſouvent un tiers de la récolte. On pourroit appeler au ſecours l'activité des eſclaves, & encourager leur vigilance par quelque gratification.

La pratique du labourage paroîtroit devoir amener l'uſage des engrais. Il eſt déjà connu ſur quelques côtes. Celui qu'on emploie ſe nomme varech. C'eſt une eſpece de plante marine, qui au temps de ſa maturité ſe détachant des eaux, eſt portée au rivage par le mouvement des ondes. Il eſt un grand principe de fécondité ; mais employé ſans préparation, il communique au ſucre une âpreté déſagréable qui doit venir des ſels imprégnés de parties huileuſes qui abondent dans les plantes marines. Peut-être ne faudroit-il, pour faire ceſſer cette amertume, que brûler la

plante & l'employer en cendres. Les ſels dégagés par cette opération de parties huileuſes & bien triturées par la végétation, circuleroient plutôt dans la canne de ſucre, & lui porteroient des ſucs plus purs.

Les terres intérieures n'ont pas encore été fumées, & il eſt difficile qu'elles le ſoient jamais à un certain point dans des îles où les troupeaux ne ſont pas nombreux, & n'ont pas la commodité des étables. Cependant, avec une volonté bien décidée, on trouveroit quelques reſſources dans la grande quantité de mauvaiſes herbes dont il faut débarraſſer continuellement les plantes utiles. Il n'y auroit qu'à les ramaſſer & à les faire pourrir. Les colons qui cultivent le café, ont donné l'exemple de cette méthode, mais avec l'indolence que la chaleur du climat répand dans le travail même. Ils ont accumulé des herbes au pied des caſſiers, ſans voir que ces herbes qu'on ne prenoit pas même la peine de couvrir de terre échauffoient l'arbre, & ſervoient d'aſyle à des inſectes qui le dévoroient. On n'a gueres été moins négligent dans le ſoin des troupeaux.

Tous les quadrupedes domeſtiques de

l'Europe ont été portés en Amérique par les Eſpagnols ; & c'eſt de leurs établiſſements que les colonies des autres nations les ont tirés. A l'exception du cochon, qui, fait pour réuſſir dans des régions abondantes en fruits aquatiques, en inſectes, en reptiles, eſt devenu plus grand & d'un meilleur goût ; ces animaux ont tous dégénéré, & l'on n'en trouve dans les îles que de très-petites races. Quoique le vice du climat puiſſe avoir quelque part à cette dégradation, le défaut de ſoin en eſt peut-être la principale cauſe. Ils couchent toujours en plein champ. On ne leur donne jamais ni ſon ni avoine, & ils ſont au verd toute l'année. On leur refuſe juſqu'à l'attention de diviſer les prairies en pluſieurs quartiers, pour les faire paſſer alternativement de l'un dans l'autre. Ils paiſſent toujours ſur le même eſpace, ſans laiſſer à l'herbe le temps de renaître. Ces fourrages ne peuvent avoir qu'un ſuc aqueux & foible. Une végétation trop prompte les empêche d'être ſuffiſamment digérés par la nature. Auſſi les animaux deſtinés à la nourriture des hommes ne donnent-ils qu'une chair coriace & ſans ſubſtance.

Ceux qu'on réſerve aux divers tra-

vaux, ne rendent qu'à peine un foible ſervice. Les bœufs ne traînent que de légers fardeaux, & ne les traînent pas toute la journée. Ils ſont toujours au nombre de quatre. On ne les attelle pas par la tête, mais par le col, à la maniere d'Eſpagne. Ce n'eſt pas l'aiguillon, c'eſt le fouet qui les excite. Deux conducteurs reglent leur marche.

Lorſque les chemins ne permettent pas l'uſage des voitures, les bœufs ſont remplacés par les mulets. Ceux-ci ſont bâtés d'une maniere plus ſimple qu'en Europe, mais beaucoup moins ſolide. On leur met ſur le dos un paillaſſon auquel on ſuſpend deux crochets de chaque côté, pris au haſard dans les bois. Ainſi équipés, ils portent au plus la moitié de ce que portent les nôtres, & font la moitié moins de chemin.

Le pas des chevaux n'eſt pas ſi lent. Ils ont conſervé quelque choſe de la vîteſſe, du feu, de la docilité des chevaux Andalous dont ils tirent leur origine; mais leurs forces ne répondent pas à leur ardeur. On eſt réduit à les multiplier beaucoup, pour en tirer le ſervice qu'un petit nombre rendroit en Europe. Il faut en atteler trois ou quatre aux voitures extrêmement légeres, dont

les ſeuls habitants aiſés ſe ſervent pour des courſes qu'ils appellent des voyages, & qui ne ſeroient chez nous que des promenades.

On auroit empêché, retardé ou diminué la dégradation des animaux aux îles, ſi on eût eu l'attention de les renouveller par des races étrangeres. Des étalons venus des contrées plus froides ou plus chaudes auroient corrigé à un certain point l'influence de la température, de la nourriture, de l'éducation. Avec les femelles du pays, ils auroient produit de nouvelles races d'autant meilleures, qu'ils ſeroient partis d'un climat plus différent de celui où ils auroient été portés.

Il eſt bien extraordinaire qu'une idée ſi ſimple ne ſoit venue à aucun colon, & qu'il n'y ait eu aucune légiſlation aſſez occupée de ſes intérêts, pour ſubſtituer dans ſes établiſſements le bœuf à boſſe au bœuf commun. Tous les gens inſtruits doivent ſe rappeler que le bœuf à boſſe a le poil plus doux & plus luſtré, le naturel moins lourd, moins brut que notre bœuf, & une intelligence, une docilité fort ſupérieures. Il eſt léger à la courſe, & il peut ſuppléer au cheval, puiſqu'on le monte. Il ſe plaît autant

autant dans les contrées méridionales, que celui dont nous nous ſervons aime les zones froides ou tempérées. On ne connoît que cette race dans le continent des grandes Indes, dans les îles Orientales, & dans la plus grande partie de l'Afrique. Si l'habitude prenoit moins d'empire qu'elle n'en a communément, même ſur les gouvernements les plus éclairés, on auroit vu que cet animal utile convenoit ſinguliérement au grand archipel de l'Amérique, & qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé que de le tirer à peu de frais de la côte d'Or ou de celle d'Angole.

Deux riches cultivateurs également frappés, l'un à la Barbade, l'autre à Saint-Domingue, de la foibleſſe des animaux de trait & de charge dont ils trouvoient l'uſage établi, ont tenté de leur ſubſtituer le chameau. Cette expérience faite autrefois ſans ſuccès au Pérou par les Eſpagnols, n'a pas été heureuſe & ne devoit pas l'être. Il eſt connu que le chameau, quoique naturel aux pays chauds, craint les chaleurs exceſſives, & qu'il peut auſſi peu réuſſir, auſſi peu ſe perpétuer ſous le ciel brûlant de la zone torride, que dans les

zones tempérés. On auroit mieux fait de ſe tourner du côté du buffle.

Le buffle eſt un animal très-fort, mais d'un naturel violent. Il a des fantaiſies bruſques & fréquentes. Son cuir eſt ſolide, léger, preſque impénétrable, & ſa corne propre à beaucoup d'uſages. On trouve ſa chair noire & dure, déſagréable au goût & à l'odorat. Le lait de la femelle eſt moins doux, mais plus abondant que celui de la vache. Nourri comme le bœuf avec lequel il a une reſſemblance marquée, il le ſurpaſſe prodigieuſement en force & en vîteſſe. Deux buffles enchaînés à un charriot, au moyen d'un anneau qu'on leur paſſe dans le nez, traînent autant que quatre bœufs des plus vigoureux & en moitié moins de temps. Ils doivent cette double ſupériorité à l'avantage d'avoir les jambes plus hautes, & une maſſe de corps plus conſidérable, dont tout le poids eſt employé à tirer, parce que leur cou & leur tête ſe portent naturellement en enbas. Comme cet animal eſt originaire de la zone torride, & qu'il eſt plus gros, plus fort, plus docile à meſure qu'il habite des pays plus chauds, on ne peut pas douter qu'il ne fût d'une grande uti-

lité dans les Antilles, & qu'il ne s'y perpétuât aiſément.

L'indolence & la routine qui ont empêché la propagation des animaux domeſtiques, n'ont pas moins arrêté le ſuccès de la tranſplantation de nos végétaux. On a porté ſucceſſivement aux îles pluſieurs eſpeces d'arbres fruitiers. Ceux qui n'ont pas péri ſont des eſpeces de ſauvageons dont les fruits ne ſont ni beaux ni bons. La plupart ont dégénéré fort vîte, parce qu'on les a abandonnés à la force d'une végétation toujours active, toujours excitée par la roſée abondante des nuits, par les vives chaleurs du jour, double principe de fécondité. Peut-être un obſervateur intelligent en auroit-il ſu profiter pour ſe procurer des fruits paſſables; mais on ne trouve pas de ces hommes dans les colonies. Si nos plantes potageres y ont réuſſi; ſi elles ſont toujours renaiſſantes, toujours vertes, toujours mûres, c'eſt qu'elles n'ont pas eu à lutter contre le climat, où elles rencontroient une terre humide & pâteuſe qui leur eſt propre; c'eſt qu'elles n'exigeoient pas le moindre ſoin. Les ſueurs des eſclaves arroſent des productions plus utiles.

On a tourné les premiers travaux de

ces malheureux vers les objets néceſſaires pour la conſervation de leur miſérable exiſtence. Excepté dans les îles occupées par les Eſpagnols, où les choſes ſont à-peu-près ce qu'elles étoient à l'arrivée des Européens dans le nouveau monde, les productions qui ſuffiſoient aux ſauvages ont diminué, à meſure qu'on a abattu les forêts pour former des cultures. Il a fallu ſe procurer d'autres ſubſiſtances ; & les principales qu'on a dû rechercher, ont été tirées du pays même des nouveaux conſommateurs.

L'Afrique a fourni aux îles un arbriſſeau qui s'éleve d'environ quatre pieds, qui vit quatre ans, & qui eſt utile pendant toute ſa durée. Il porte des gouſſes qui renferment cinq à ſix grains d'une eſpece de pois très-ſaine & très-nourriſſante. Tout ce qui lui appartient eſt précieux par quelque vertu. Sa fleur eſt un très-bon béchique ; ſes feuilles bouillies s'appliquent ſur les plaies ; & de ſon bois réduit en cendres, on fait une leſſive qui nettoie les ulceres & diſſipe les inflammations extérieures de la peau. On appelle cet arbuſte pois d'Angole. Il réuſſit également, & dans les terres naturellement ſtériles, & dans celles dont on a épuiſé les ſels. Auſſi les

colons, bons adminiſtrateurs, ne manquent-ils jamais d'en ſemer dans toutes les parties de leurs habitations, qui dans d'autres mains reſteroienr incultes.

Cependant, le préſent le plus précieux que les îles aient reçu de l'Afrique, c'eſt le manioc. La plupart des hiſtoriens l'ont regardé comme une plante originaire d'Amérique. On ne voit pas trop ſur quel fondement eſt appuyée cette opinion, quoique aſſez généralement reçue. Mais la vérité en fût-elle démontrée, les Antilles n'en tiendroient pas moins le manioc des Européens qui l'y ont tranſporté avec les Africains qui s'en nourriſſoient. Avant nos invaſions, la communication du continent de l'Amérique avec ces îles étoit ſi peu de choſe, qu'une production de la terre ferme pouvoit être ignorée dans l'archipel des Antilles. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les ſauvages qui offrirent à nos premiers navigateurs des bananes, des ignames, des patates, ne leur préſenterent point de manioc; c'eſt que les Caraïbes concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent l'ont reçu de nous; c'eſt que le caractere des ſauvages ne les rendoit pas propres à une culture ſi ſuivie; c'eſt que cette ſorte de culture exige des

champs très-découverts, & que dans les forêts dont ces îles étoient couvertes, on ne trouva pas des intervalles défrichés qui euſſent plus de vingt-cinq toiſes en quarré. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne voit l'uſage du manioc établi qu'après l'arrivée des noirs; & que de temps immémorial il forme la nourriture principale d'une grande partie de l'Afrique.

Quoi qu'il en ſoit, le manioc eſt une plante qui vient de la bouture. On la place dans des foſſes de cinq ou ſix pouces de profondeur, qu'on remplit de la terre même qu'on en avoit tirée. Ces foſſes ſont éloignées les unes des autres de deux pieds ou deux pieds & demi, ſelon la nature du terrain. L'arbuſte s'éleve un peu plus que la hauteur de l'homme, & ſon tronc eſt à-peu-près gros comme le bras. A meſure qu'il croît, les feuilles tombent, & il n'en reſte que vers le ſommet. Son bois eſt mou & caſſant.

C'eſt une plante délicate. La culture en eſt pénible. Le voiſinage de toutes ſortes d'herbes l'incommode. Il lui faut un terrain ſec & léger. Son fruit eſt à ſa racine; & ſi cette racine eſt ébranlée par l'agitation que le vent occaſionne

au corps de la plante, le fruit ne se forme qu'imparfaitement. Il emploie dix-huit mois à croître ou à mûrir.

On ne peut le faire servir à la nourriture des hommes, qu'après lui avoir donné une préparation très-fatigante. Il faut en ratisser la premiere peau, le laver, le râper, le presser pour extraire les parties aqueuses qui sont un poison froid, contre lequel il n'y a aucun remede connu. La cuisson acheve de faire évaporer ce qui pouvoit y rester du principe de mort qu'il renfermoit. Lorsqu'il ne paroît plus de fumée, on l'ôte de dessus la platine de fer où on le fait cuire, & on le laisse refroidir. Des expériences répétées ont démontré qu'il étoit presque aussi dangereux de le manger chaud que de le manger crû.

La racine de manioc, râpée & réduite en petits grains par la cuisson, s'appelle farine de manioc. On donne le nom de cassave à la pâte de manioc changée en gâteau par la seule attention de la faire sans la remuer. Il y auroit du danger à manger autant de cassave que de farine, parce que la cassave est beaucoup moins cuite. L'une & l'autre se conservent longtemps, & sont très-nourrissantes, mais d'une digestion un peu difficile. Quoi-

qu'elles paroiſſent d'abord inſipides, il ſe trouve un grand nombre de blancs nés aux îles, qui les préferent au meilleur froment. Tous les Eſpagnols généralement en font un uſage habituel. Le François en nourrit ſes eſclaves. Seulement il y ajoute par ſemaine, ou trois livres de morue ſeche, ou deux livres de bœuf ſalé, ou une partie proportionnée de l'un & de l'autre, pour qu'ils puiſſent ſoutenir les rudes travaux dont ils ſont chargés. Les autres peuples Européens qui ont formé des établiſſements aux îles, ne connoiſſent que peu le manioc. C'eſt de l'Amérique ſeptentrionale que ces colonies reçoivent leur ſubſiſtance ; de ſorte que ſi par quelque événement qui eſt très-poſſible, leur liaiſon avec cette fertile contrée étoit interrompue pendant quatre mois, elles ſeroient réduites à mourir de faim. Une avidité ſans bornes ferme les yeux des colons inſulaires ſur ce danger éminent. Tous ou preſque tous trouvent avantageux de tourner l'activité entiere de leurs eſclaves vers les productions qui entrent dans le commerce. Les principales ſont le cacao, le rocou, le coton, l'indigo, le café. On parlera ailleurs de leur culture, de leur valeur, de leur deſtination. L'ar-

tention du lecteur ne ſera fixée ici que ſur le ſucre, dont le produit ſeul eſt plus important que celui de toutes les autres denrées réunies.

La canne qui donne le ſucre, eſt une eſpece de roſeau, qui s'éleve communément à huit ou neuf pieds, en y comprenant les feuilles qui ſortent de ſon ſommet. Sa groſſeur la plus ordinaire eſt de deux à quatre pouces. Elle eſt couverte d'une écorce peu dure, qui renferme une matiere ſpongieuſe. Des nœuds la coupent par intervalles, comme pour la renforcer & la ſoutenir; mais ſans empêcher la circulation de la ſeve, parce qu'ils ſont mous & moëlleux dans l'intérieur.

Cette plante eſt cultivée de toute ancienneté dans quelques contrées de l'Aſie & de l'Afrique. On ignore quand & comment elle a été naturaliſée à Madere & aux Canaries. Tout ce qu'on ſait, c'eſt qu'elle fut portée de ces îles dans le nouveau monde, où elle a auſſi-bien proſpéré que ſi elle en étoit originaire.

Toutes les terres ne lui conviennent pas également. Celles qui ſont graſſes & fortes, baſſes & marécageuſes, environnées de bois ou nouvellement défrichées,

ne produiſent, malgré la groſſeur, la longueur des cannes, qu'un ſuc aqueux, peu ſucré, de mauvaiſe qualité, difficile à cuire, à purifier & à conſerver. Les cannes plantées dans un terrain où elles trouvent bientôt le tuf ou le roc, n'ont qu'une durée fort courte, & ne donnent que peu de ſucre. Un ſol léger, poreux & profond, eſt celui que la nature a deſtiné à cette production.

La méthode générale pour l'obtenir, eſt de préparer un grand champ; de faire à trois pieds de diſtance l'une de l'autre des tranchées qui aient dix-huit pouces de long, douze de large, & ſix de profondeur; d'y coucher deux & quelquefois trois boutures d'environ un pied chacune, tirées de la partie ſupérieure de la canne, & de les couvrir légérement de terre. Il ſort de chacun des nœuds qui ſe trouvent dans les boutures, une tige qui avec le temps devient canne à ſucre.

On doit avoir l'attention de la débarraſſer continuellement des mauvaiſes herbes qui ne manquoient jamais de naître autour d'elle. Ce travail ne dure que ſix mois. Les cannes ſont alors aſſez touffues & aſſez voiſines les unes des autres pour faire périr tout ce qui pour-

roit nuire à leur fécondité. On les laiſſe croître ordinairement dix-huit mois ; & ce n'eſt gueres qu'à cette époque qu'on les coupe.

Il ſort de leur ſouche des rejetons qui ſont coupés à leur tour quinze mois après. Cette ſeconde coupe ne donne gueres que la moitié du produit de la premiere. On en fait quelquefois une troiſieme & même une quatrieme qui ſont toujours moindres progreſſivement, quelle que ſoit la bonté du ſol. Auſſi n'y a-t-il que le défaut de bras pour replanter ſon champ, qui puiſſe obliger un cultivateur actif à demander à ſa canne plus de deux récoltes.

Elles ne ſont pas mûres dans toutes les colonies, à la même époque. Dans les établiſſements François, Danois, Eſpagnols, Hollandois, elles commencent en janvier, & continuent juſqu'en octobre. Cette méthode ne ſuppoſe pas une ſaiſon fixe pour la maturité de la canne. Cependant, cette plante doit avoir comme les autres ſes progrès ; & on remarque très-bien qu'elle eſt en fleur dans les mois de novembre & de décembre. Il doit réſulter de l'uſage de ces nations qui ne ceſſent point de récolter pendant dix mois, qu'elles coupent des cannes

tantôt prématurées, & tantôt trop mûres. Dès-lors le fruit n'a pas les qualités requiſes. Cette récolte doit avoir une ſaiſon fixe ; & c'eſt vrai-ſemblablement dans les mois de mars & d'avril, où tous les fruits doux ſont mûrs, tandis que les fruits aigres ne mûriſſent qu'aux mois de juillet & d'août.

Les Anglois coupent leurs cannes en mars & en avril. Ce n'eſt pas cependant la raiſon de maturité qui les détermine. La ſéchereſſe qui regne dans leurs îles, leur rend les pluies qui tombent en ſeptembre néceſſaires pour planter ; & comme la canne eſt dix-huit mois à croître, cette époque ramene toujours leur récolte au point de maturité.

Pour extraire le ſuc des cannes coupées, ce qui doit ſe faire dans vingt-quatre heures, ſans quoi il s'aigriroit, on les met entre deux cylindres de fer ou de cuivre, poſés perpendiculairement ſur une table immobile. Le mouvement de ces cylindres eſt déterminé par une roue horizontale que des bœufs ou des chevaux font tourner ; mais dans les moulins à eau, cette roue horizontale reçoit ſon mouvement d'une roue perpendiculaire, dont la circonférence préſentée au courant de l'eau reçoit une

impreſſion qui la fait mouvoir ſur ſon axe, de la droite à la gauche, ſi le courant de l'eau frappe la partie ſupérieure de la roue, de la gauche à la droite, ſi le courant frappe la partie inférieure.

Du réſervoir où le ſuc de la canne eſt reçu, il tombe dans une chaudiere où on fait évaporer les parties d'eau les plus faciles à ſe détacher. Cette liqueur eſt verſée dans une autre chaudiere où un feu modéré lui fait jeter ſa premiere écume. Lorſqu'elle a perdu ſa glutinoſité, on la fait paſſer dans une troiſieme chaudiere où elle jette beaucoup plus d'écume à un degré plus fort de chaleur. Enſuite on lui donne le dernier degré de cuiſſon dans une quatrieme chaudiere, dont le feu eſt à celui de la premiere comme trois à un.

Ce dernier feu décide du ſort de l'opération. S'il a été bien conduit, le ſucre forme des criſtaux plus ou moins gros, plus ou moins brillants, à raiſon de la plus grande, de la moindre quantité d'huile qui les ſalit. Si le feu a été trop pouſſé, la matiere ſe réduit à un extrait noir & charbonneux qui ne peut plus fournir de ſel eſſentiel. Si le feu a été trop modéré, il reſte une quantité conſidérable d'huiles étrangeres qui

marquent le ſucre, le rendent gras & noirâtre ; de ſorte que quand on veut le deſſécher, il devient toujours poreux, parce que les intervalles qu'occupoient les huiles reſtent vuides.

Auſſi-tôt que le ſucre eſt refroidi, on le verſe dans des vaſes de terre faits en cône. La baſe du cône eſt découverte, ſon ſommet eſt percé d'un trou, & on fait écouler par ce trou, l'eau qui n'a pu fournir des criſtaux. C'eſt ce qu'on nomme le ſirop. Après l'écoulement, on a du ſucre brut. Il eſt gras, il eſt brun, il eſt mou.

La plupart des îles laiſſent à l'Europe le ſoin de donner au ſucre les autres préparations néceſſaires pour en faire uſage. Cette pratique leur épargne des bâtiments néceſſaires & coûteux. Elle laiſſe plus de noirs à employer aux travaux des terres. Elle permet de récolter ſans interruption deux ou trois mois de ſuite. Elle emploie un plus grand nombre de navires pour l'exportation.

Les ſeuls colons François ont cru de leur intérêt de donner à leurs ſucres une autre façon. Quelle que puiſſe être la perfection de la cuite du ſuc de la canne, il reſte toujours une infinité de parties étrangeres accrochées aux ſels du

ſucre, auquel elles paroiſſent être ce que la lie eſt au vin. Elles lui donnent une couleur terne & un goût de tartre dont on cherche à le dépouiller par une opération appelée *terrage*. Elle conſiſte à remettre le ſucre brut dans un nouveau vaſe de terre, en tout ſemblable à celui dont nous avons parlé. On couvre la ſurface du ſucre dans toute l'étendue de la baſe du cône, d'une marne blanche qu'on arroſe d'eau. En ſe filtrant à travers de cette marne, l'eau entraîne une portion de terre calcaire, qu'elle promene ſur les différentes molécules ſalines, où cette terre rencontre des matieres graſſes auxquelles elle s'unit. On fait enſuite écouler cette eau par l'ouverture du ſommet du moule, & on a un ſecond ſirop qu'on nomme melaſſe, & qui eſt d'autant plus mauvais, que le ſucre étoit plus beau, c'eſt-à-dire, qu'il contenoit moins d'huile étrangere à ſa nature; car alors la terre calcaire, diſſoute par l'eau, paſſe ſeule & fait ſentir toute ſon âcreté.

Ce terrage eſt ſuivi d'une derniere préparation qui s'opere par le feu, & qui a pour objet de faire évaporer l'humidité dont les ſels ſe ſont imprégnés pendant le terrage. Pour y parvenir, on

ſort la forme du ſucre du vaſe conique de terre ; on la tranſporte dans une étuve qui reçoit d'un fourneau de fer une chaleur douce & graduelle, & on l'y laiſſe juſqu'à ce que le ſucre ſoit très-ſec, ce qui arrive ordinairement au bout de trois ſemaines.

Quoique les frais qu'exige cette opération ſoient perdus en général pour la choſe, puiſque le ſucre terré eſt communément rafiné en Europe de la même maniere que le ſucre brut, cependant tous les habitants des îles Françoiſes, qui ſont en état de purifier ainſi leurs ſucres, ne manquent gueres de prendre ce ſoin. Ils y trouvent l'avantage inappréciable pour une nation dont la marine militaire eſt foible, de faire paſſer en temps de guerre de plus grandes valeurs dans leur métropole avec un moindre nombre de bâtiments, que s'ils ne faiſoient que du ſucre brut.

On peut juger d'après celui-ci, mais beaucoup mieux d'après le ſucre terré, de quelle ſorte de ſels il eſt compoſé. Si le ſol où la canne a été plantée eſt ſolide, pierreux, incliné, les ſels ſeront blancs, angulaires, & les grains fort gros. Si le ſol eſt marneux, ſa blancheur ſera la même, mais les grains taillés ſur

moins de faces réfléchiront moins de lumiere. Si le ſol eſt gras & ſpongieux, les grains ſeront à-peu-près ſphériques, la couleur ſera terne, le ſucre fuira ſous le doigt ſans y laiſſer de ſentiment. Ce dernier ſucre eſt réputé de la plus mauvaiſe eſpece.

Les endroits directement expoſés au nord, produiſent le ſucre de la premiere qualité : ſans doute, parce que le vent du nord charrie dans les Antilles des ſels nitreux analogues avec les ſels de la terre, propres à former du ſucre. Le ſol marneux eſt le plus fécond en cette ſorte de production. Les préparations qu'exige le ſucre qui pouſſe dans ces deux eſpeces de ſol, ſont moins longues & moins laborieuſes, qu'elles ne le ſont pour le ſucre produit dans une terre graſſe. Mais ces principes ſont ſujets à des modifications infinies, dont la recherche n'appartient qu'à des chymiſtes ou à des cultivateurs très-attentifs.

Quel que ſoit le ſucre, on le caſſe en Amérique, avant de l'embarquer pour l'Europe, & on le pile dans des tonneaux avec une extrême attention d'en ſéparer les qualités.

La canne fournit, outre le ſucre, des ſirops qui valent le douzieme du

prix des ſucres. Le ſirop de meilleure qualité eſt celui qui coule d'un premier vaſe dans un ſecond, lorſqu'on fait le ſucre brut. Il eſt compoſé de matieres groſſieres qui entraînent avec elles des ſels de ſucre, ſoit qu'elles les contiennent, ſoit qu'elles les aient détachées dans leur paſſage Le ſirop inférieur, plus amer & en moindre quantité, eſt formé par l'eau qui entraîne les parties tartreuſes & terreſtre du ſucre, lorſqu'on le leſſive. Par le moyen du feu, on tire encore quelque ſucre du premier ſirop, qui après cette opération, eſt moins eſtimé que le ſecond.

Tous deux ſont conſommés dans le nord de l'Europe, où ils tiennent lieu de beurre & de ſucre au peuple. L'Amérique ſeptentrionale en fait le même uſage, & de plus s'en ſert pour donner de la fermentation & un goût agréable à une boiſſon nommée *pruſſ*, qui n'eſt autre choſe qu'une infuſion d'une écorce d'arbre.

Ce ſirop eſt encore plus utile, par le ſecret qu'on a trouvé de le convertir, en le diſtillant, en une eau-de-vie que les Anglois appellent *rum*, & les François *taffia*. Cette opération très-ſimple ſe fait en mêlant un tiers de ſirop avec

deux tiers d'eau. Lorſque ces deux ſubſtances ont ſuffiſamment fermenté, ce qui arrive ordinairement au bout de douze ou quinze jours, elles ſont miſes dans un alambic bien net où la diſtillation ſe fait à l'ordinaire. La liqueur qu'on en retire eſt égale à la quantité de ſirop qui a été employée.

Telle eſt la méthode à laquelle, après beaucoup d'expériences & de variations, toutes les îles ſe ſont généralement arrêtées pour la culture du ſucre. Elle eſt bonne ſans doute, mais peut-être n'eſt-elle pas arrivée au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. On peut conjecturer que ſi, au lieu de planter de grands champs de cannes & en une ſeule piece, on diſtribuoit un terrain par diviſion de dix toiſes, laiſſant entre deux diviſions plantées une diviſion d'intervalle ſans culture, il en réſulteroit de grands avantages. Dans la pratique actuelle, il n'y a que les cannes des bordures qui ſoient d'une belle venue & qui mûriſſent à propos. Celles du milieu ſont en partie avortées & mûriſſent mal, parce qu'elles ſont privées du courant de l'air qui n'agit que par ſon poids, & parvient rarement au pied de ces cannes, toujours couvert par les feuilles.

Dans ce nouveau ſyſtême de plantation, les portions de terre qui auroient repoſé, ſeroient plus propres à la reproduction, lorſqu'on auroit récolté les diviſions plantées qui à leur tour auroient du repos. Il eſt à préſumer que par cette méthode on obtiendroit autant de ſucre, que par la routine actuelle, avec cet avantage de plus, qu'elle exigeroit moins d'eſclaves pour l'exploitation. On peut juger de ce que vaudroit alors la culture du ſucre, par ce qu'elle rend aujourd'hui malgré ſon imperfection.

Dans une habitation établie ſur un bon ſol, & ſuffiſamment pourvue de noirs, de beſtiaux, de toutes les choſes néceſſaires, deux hommes exploitent un quarré de cannes, c'eſt-à-dire, environ trois arpents. Ce quarré doit donner communément ſoixante quintaux de ſucre brut. Le prix moyen du quintal rendu en Europe ſera de vingt livres tournois, déduction faite de tous frais. Voilà donc un revenu de ſix cent francs pour le travail de chaque homme. Cent cinquante livres, auxquelles on joindra le prix des ſirops & des taffias, ſuffiront aux dépenſes d'exploitation; c'eſt-à-dire, à la nourriture des eſclaves, à

leur dépériſſement, à leurs maladies, à leurs vêtements, à la réparation des uſtenſiles, aux accidents même. Le produit net d'un arpent & demi de terre ſera donc de quatre cent cinquante livres. On trouveroit difficilement une culture plus avantageuſe.

On peut même objecter que c'eſt en mettre le produit au-deſſous de ſa valeur réelle, parce qu'un quarré de cannes n'occupe pas deux hommes. Mais ceux qui feroient cette objection, doivent obſerver que la fabrique du ſucre exige d'autres travaux que ceux de la culture, & par conſéquent des ouvriers employés ailleurs que dans les champs. L'eſtime & la compenſation de ces différents genres de ſervice, obligent à défalquer du produit d'un quarré de plantation les frais de l'entretien de deux hommes.

C'eſt principalement avec leur ſucre, que les îles ſe procurent tout ce qui convient ou qui plaît à leurs colons. Elles tirent de l'Europe des farines, des poiſſons, des viandes ſalées, des ſoieries, des toiles, des clincailleries : tout ce qui forme leur vêtement, leur nourriture, leur ameublement, leur parure, leurs commodités, leurs fantaiſies même. Leurs conſommations en tout genre

ſont prodigieuſes, & doivent influer néceſſairement dans les mœurs des habitants, la plupart aſſez riches pour ſe les permettre.

Il ſemble que les Européens tranſplantés dans les îles de l'Amérique, ne devroient pas avoir moins dégénéré que les animaux qu'ils y ont fait paſſer. Le climat agit ſur tous les êtres vivants. Mais les hommes étant, pour ainſi dire, moins immédiatement ſoumis à la nature, ont le pouvoir de réſiſter à ſon influence. Les premiers colons établis dans les Antilles, corrigerent l'activité d'un nouveau ciel & d'un nouveau ſol, par les commodités qu'ils pouvoient tirer d'un commerce toujours ouvert avec leur ancienne patrie. Ils apprirent à ſe loger & à ſe nourrir de la maniere la plus convenable à leur changement de ſituation. Ils retinrent des habitudes de leur éducation tout ce qui pouvoit s'accorder avec les loix phyſiques de l'air qu'ils reſpiroient. Avec eux, ils tranſporterent en Amérique les aliments, les uſages d'Europe, & familiariſerent enſemble des êtres & des productions que la nature avoit ſéparés par un intervalle équivalent à la largeur d'une zone. Mais de toutes leurs coutumes primitives, la

plus ſalutaire peut-être fut celle de mêler & de diviſer les races par le mariage.

Toutes les nations, même les moins policées, ont proſcrit l'union des ſexes entre les enfants de la même famille : ſoit que l'expérience ou le préjugé leur ait dicté cette loi ; ſoit que le hazard y conduiſe naturellement. Des êtres élevés enſemble dès l'enfance, accoutumés à ſe voir ſans ceſſe, contractent plutôt dans cette familiarité l'indifférence qui naît de l'habitude, que ce ſentiment vif & impétueux de ſympathie qui rapproche tout-à-coup deux êtres qui ne ſe ſont jamais vus. Si dans la vie ſauvage la faim diviſe les familles, l'amour les aura ſans doute réunies. L'hiſtoire fabuleuſe ou vraie de l'enlévement des Sabines, montre que le mariage a été la premiere alliance des nations. Ainſi le ſang ſe ſera mêlé de proche en proche, ou par les rencontres fortuites d'une vie errante, ou par les conventions & les convenances des peuplades fixes. L'avantage phyſique de croiſer les races entre les hommes, comme entre les animaux, pour empêcher l'eſpece de s'abâtardir, eſt le fruit d'une expérience tardive, poſtérieure à

l'utilité reconnue d'unir les familles, pour cimenter la paix des ſociétés. Les tyrans ont ſu de bonne heure, juſqu'à quel point il leur convenoit de ſéparer & de rapprocher leurs ſujets entr'eux, afin de les tenir dans la dépendance. Ils ont ſéparé les conditions par des préjugés, parce que cette ligne de diviſion entre elles étoit un lien de ſoumiſſion envers le ſouverain, qui les balançoit & les contenoit par leur haine & leur oppoſition mutuelles. Ils ont rapproché les familles dans chaque condition, parce que cette union étouffoit un germe éternel de diſcuſſion, contraire à toute eſprit de ſociété nationale. Ainſi le mélange des races & des familles par le mariage, s'eſt combiné ſur les inſtitutions politiques, beaucoup plus encore que d'après les vues de la nature.

Mais quel que ſoit le principe phyſique ou le but moral de cet uſage, il fut obſervé par les Européens qui voulurent ſe perpétuer dans les îles. La plupart ſe marierent, ou dans leur patrie, avant de paſſer dans le nouveau monde, ou avec des perſonnes qui y débarquoient. L'Européen alla épouſer une Créole, ou le Créole épouſa l'Européenne que le ſort ou ſa famille amenoient

noient en Amérique. De cette heureuſe aſſociation s'eſt formé un caractere particulier, qui diſtingue dans les deux mondes l'homme né ſous le ciel du nouveau, mais de parents iſſus de l'un & de l'autre.

Les Créoles ſont en général bien faits. A peine en voit-on un ſeul affligé des difformités ſi communes dans les autres climats. Ils ont tous dans les membres une ſoupleſſe extrême, ſoit qu'on doive l'attribuer à une conſtitution organique propre des pays chauds, à l'uſage de les élever ſans les entraves du maillot ou de nos corſets, ou aux exercices qui leur ſont familiers dès l'enfance. Leur teint, il eſt vrai, n'a jamais cet air de vie & de fraîcheur, qui fait plus à la beauté que des traits réguliers. Leur ſanté, pour la couleur, reſſemble à la convaleſcence; mais cette teinte livide, plus ou moins foncée, eſt à-peu-près celle de nos peuples méridionaux.

Leur intrépidité s'eſt ſignalée à la guerre par une continuité d'actions brillantes. Il n'y auroit pas de meilleurs ſoldats, s'ils étoient plus capables de diſcipline.

L'hiſtoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés, de ces trahiſons, de

ces baſſeſſes qui ſouillent les annales de tous les peuples. A peine citeroit-on un crime honteux qu'ait commis un Créole.

Tous les étrangers ſans exception trouvent dans les îles une hoſpitalité prévenante & généreuſe. Cette utile vertu ſe pratique avec une oſtentation qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant naturel à la bienfaiſance, exclut l'avarice : ils ſont faciles en affaires.

La diſſimulation, les ruſes, les ſoupçons, n'entrent jamais dans leur ame. Glorieux de leur franchiſe, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & leur extrême vivacité, écartent de leur commerce ces voiles & ces réſerves qui étouffent la bonté du caractere, éteignent l'eſprit ſocial & la vie du ſentiment.

Une imagination ardente qui ne peut ſouffrir aucune contrainte, les rend indépendants, inconſtants dans leur goût. Elle les entraîne au plaiſir avec une impétuoſité toujours nouvelle, à laquelle ils ſacrifient, & leur fortune, & tout leur être.

Une pénétration ſinguliere ; une prompte facilité à ſaiſir toutes les idées & à les rendre avec feu ; la force de

combiner jointe au talent d'obſerver ; un mélange heureux de toutes les qualités de l'eſprit & du caractere, qui rendent l'homme capable des plus grandes choſes, leur fera tout entreprendre, quand l'oppreſſion les y aura forcés.

L'air dévorant & ſalin des Antilles, prive les femmes de ce coloris animé qui fait l'éclat de leur ſexe. Mais elles ont une blancheur tendre, qui laiſſe aux yeux tout leur pouvoir d'agir, de porter dans les ames ces traits profonds dont rien ne peut défendre. Extrêmement ſobres, tandis que les hommes dévorent, à proportion des chaleurs qui les épuiſent, elles n'aiment que l'uſage du chocolat, du café, de ces liqueurs ſpiritueuſes qui redonnent aux organes le ton & la vigueur que le climat énerve.

Elles ſont très-fécondes, ſouvent meres de dix ou douze enfants. Cette propagation vient de l'amour qui les attache fortement à l'homme qu'elles poſſedent, mais qui les rejette promptement vers un autre, dès que la mort a rompu les nœuds d'un premier ou ſecond hymen.

Jalouſes juſqu'à la fureur, elles ſont rarement infidelles. L'indolence qui leur fait négliger les moyens de plaire ; le

goût preſque humiliant des hommes pour les négreſſes ; une maniere de vivre iſolée ou publique, qui éloigne les occaſions & les dangers de la galanterie : voilà les meilleurs ſoutiens de la vertu des femmes.

L'eſpece de ſolitude où elles ſont dans leurs habitations, leur donne une grande timidité, qui les embarraſſe dans l'uſage ou le commerce du monde. Elles contractent de bonne heure un défaut d'émulation & de volonté, qui leur fait négliger les talents agréables de l'éducation. Elles ſemblent n'avoir de force ni de goût que pour la danſe, qui les porte & les anime ſans doute à des plaiſirs encore plus vifs. Cet inſtinct de volupté les ſuit dans tous les âges, ſoit qu'elles y retrouvent le ſouvenir, ou quelque ſenſation de leur jeuneſſe ; ſoit pour d'autres raiſons qui ne nous ſont pas connues.

De ce tempérament naît un caractere extrêmement ſenſible & compatiſſant pour les maux dont elles ne peuvent ſupporter la vue, mais en même temps exigeant & ſévere pour le ſervice des domeſtiques qui ſont à leur perſonne. Plus deſpotiques, plus inexorables envers leurs eſclaves, que les hommes

même, il ne leur coûte rien d'ordonner des châtiments, dont leur cruauté ſeroit punie & peut-être corrigée, s'il leur falloit les infliger, ou même en être les témoins.

C'eſt de cet eſclavage des negres, que les Créoles tirent peut-être en partie un certain caractere qui les fait paroître biſarres, fantaſques, & d'une ſociété peu goûtée en Europe. A peine peuvent-ils marcher dans l'enfance, qu'ils voient autour d'eux des hommes grands & robuſtes, deſtinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce premier coup d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement expoſés à trouver de la réſiſtance dans leurs fantaiſies même injuſtes, ils prennent un eſprit de préſomption, de tyrannie & de mépris extrême pour une grande portion du genre humain. Rien n'eſt plus inſolent que l'homme qui vit preſque toujours avec ſes inférieurs : mais quand ceux-ci ſont des eſclaves, accoutumés à ſervir des enfants, à craindre juſqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtiments, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi, des méchants qui n'ont jamais été punis, des fous qui mettent des hommes à la chaîne ?

Une idolâtrie ſi cruellement indulgente, donne aux Américains cet orgueil qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes leur apprend à ſe reſpecter davantage. Elevés ſans connoître la peine ni le travail, ils ne ſavent, ni ſurmonter un obſtacle, ni ſupporter une contradiction. La nature leur a tout donné, & la fortune ne leur a rien refuſé. A cet égard, ſemblables à la plupart des rois, ce ſont des êtres malheureux de n'avoir jamais éprouvé d'adverſité. Le lait même des négreſſes qu'ils ont ſucé, ne peut faire couler dans leur ſang ce germe de pitié que les eſclaves ne ſentent pas plus que les tyrans. Sans le climat qui les porte violemment à l'amour, ils ne goûteroient aucun vrai plaiſir de l'ame: encore n'ont-ils gueres le bonheur de concevoir de ces paſſions qui, traverſées par les obſtacles & les refus, ſe nourriſſent de larmes, & vivent de vertus. Sans les loix de l'Europe qui les gouvernent par leurs beſoins, & répriment ou gênent leur exceſſive indépendance, ils tomberoient dans une molleſſe qui les rendroit tôt ou tard la victime de leur propre tyrannie, ou dans une anarchie qui bouleverſeroit tous les fondements de leur ſociété.

Mais s'ils ceſſoient un jour d'avoir des negres pour eſclaves, & des rois eloignés pour maîtres, ce ſeroit peut-être le peuple le plus étonnant qu'on eût vu briller ſur la terre. L'eſprit de liberté qu'ils puiſeroient au berceau ; les lumieres & les talents qu'ils hériteroient de l'Europe ; l'activité que leur donneroient de nombreux ennemis à repouſſer ; de grandes populations à former ; un riche commerce à fonder ſur une immenſe culture ; des états, des ſociétés à créer ; des maximes, des loix & des mœurs à établir ſur la baſe éternelle de la raiſon : tout cela feroit d'une race équivoque & mêlangée, la nation la plus floriſſante que la philoſophie & l'humanité puiſſent deſirer pour le bonheur de la terre.

S'il arrive quelque heureuſe révolution dans le monde, ce ſera par l'Amérique. Après avoir été dévaſté, ce monde nouveau doit fleurir à ſon tour, & peut-être commander à l'ancien. Il ſera l'aſyle de nos peuples foulés par la politique ou chaſſés par la guerre. Les habitants ſauvages s'y policeront, & les étrangers opprimés y deviendront libres. Mais il faut que ce changement ſoit préparé par des fermentations, des ſecouſſes, des

malheurs ; & qu'une éducation laborieuſe & pénible diſpoſe les eſprits à ſouffrir & à agir.

Jeunes Créoles, venez vous exercer en Europe (*l*), y pratiquer ce que nous enſeignons, y recueillir dans les reſtes précieux de nos antiques mœurs cette vigueur que nous avons perdue, y étudier notre foibleſſe, & puiſer dans nos folies mêmes ces leçons de ſageſſe qui couvent les deſſeins des grands événements. Laiſſez en Amérique vos negres dont la condition afflige nos regards, & dont le ſang peut-être ſe mêle à tous les levains qui alterent, corrompent & détruiſent notre population. Fuyez une éducation de tyrannie, de molleſſe & de vice que vous donne l'habitude de vivre avec des eſclaves (*m*), dont l'abrutiſſement ne vous inſpire aucun des ſentiments de grandeur & de vertu qui font naitre les peuples célebres. L'Amérique a verſé toutes les ſources de la corrup-

(*l*) Ou plutôt, que l'Europe leur envoie des J. J. Rouſſeau : ils pourroient former des *Emile* dans ces habitations iſolées, & réaliſer le ſeul ſyſtême d'éducation vertueuſe qu'il y ait, & que nos liaiſons ſociales rendent impraticable chez nous.

(*m*) Voyez ci-deſſus la note (*i*).

tion ſur l'Europe. Pour achever ſa vengeance, il faut qu'elle en tire tous les inſtruments de ſa proſpérité. Détruite par nos crimes, elle doit renaître par nos vices.

La nature ſemble avoir deſtiné les Américains à plus de bonheur que les Européens. On connoît à peine dans les îles la goutte, la gravelle, la pierre, les apoplexies, les pleuréſies, les fluxions de poitrines, les maladies ſans nombre dont l'hiver eſt l'origine. Aucun de ces fléaux de l'eſpece humaine, ailleurs ſi meurtriers, n'y a jamais fait le moindre ravage. Il ſuffit d'avoir triomphé de l'air du pays, & d'être parvenu au-deſſus de l'âge moyen, pour être comme aſſuré d'une longue & paiſible carriere. La vieilleſſe n'y eſt pas caduque, languiſſante, aſſiégée des infirmités qui l'affligent dans nos climats.

Cependant celui des Antilles attaque les enfants nouveaux-nés d'un mal qui ſemble renfermé dans la zone torride. On l'appelle *tetanos*. Si l'enfant reçoit les impreſſions de l'air ou du vent; ſi la chambre où il vient de naître eſt expoſée à la fumée, à trop de chaleur ou de fraîcheur, le mal ſe déclare auſſitôt. Il commence par la mâchoire, qui

ſe roidit & ſe reſſerre au point de ne pouvoir plus s'ouvrir. Cette convulſion paſſe bientôt aux autres parties du corps. L'enfant meurt faute de pouvoir prendre de nourriture. S'il échappe à ce péril qui menace les neuf premiers jours de ſa vie, il n'a plus à craindre aucun autre accident. Les douceurs qu'on lui permet même avant le ſevrage qui arrive au bout d'un an, l'uſage du café au lait, du chocolat, du vin, mais ſur-tout du ſucre & des confitures : ces douceurs ſi pernicieuſes à nos enfants, ſont offertes à ceux de l'Amérique par la nature qui les accoutume de bonne heure aux productions de leur climat.

Le ſexe, foible & délicat, a ſes maux comme ſes charmes. Dans les îles, c'eſt un affoibliſſement, un anéantiſſement preſque total de ſes forces ; une averſion inſurmontable pour tout ce qui eſt ſain ; une paſſion déſordonnée pour tout ce qui nuit à ſa ſanté. Les aliments ſalés ou épicés ſont les ſeuls que l'on goûte & que l'on recherche. Cette maladie eſt une vraie cachexie qui dégénere communément en hydropiſie. On l'attribue à la diminution des menſtrues dans les femmes qui arrivent d'Europe, & à la foibleſſe ou à la privation totale de cet

écoulement périodique dans les femmes Créoles.

Les hommes plus robuſtes ont des maux plus cruels. Ils ſont expoſés, ſous ce voiſinage de l'équateur, à une fievre chaude & maligne, connue ſous des noms différents, & manifeſtée par des hémorrhagies. Le ſang qui bouillonne ſous les rayons ardents du ſoleil, s'y déborde par le nez, par les yeux, par les autres parties du corps. La nature dans les climats tempérés ne va pas ſi vîte, qu'elle ne donne dans les maladies les plus aiguës le temps d'obſerver & de ſuivre la route qu'elle prend. Elle eſt ſi prompte aux îles, que ſi l'on tarde à ſaiſir la maladie dès l'inſtant qu'elle ſe déclare, elle eſt infailliblement mortelle. Auſſi faut-il dans vingt-quatre heures ſoutenir juſqu'à quinze & dix-huit ſaignées, dont les intervalles ſont remplis par d'autres remedes. Un homme n'eſt pas plutôt tombé malade, qu'il voit à ſes côtés le médecin, le notaire & le miniſtre des autels.

La plupart de ceux qui réſiſtent à ces vives ſecouſſes, épuiſés par le traitement qu'ils ont éprouvé, traînent une convaleſcence lente & difficile. Pluſieurs

tombent même dans une langueur habituelle produite par l'affaiſſement de toute la machine, que l'air toujours dévorant, & les aliments du pays trop foibles, ſans doute, ne peuvent remettre en vigueur. De-là réſultent des obſtructions, des jauniſſes, des gonflements de rate, qui quelquefois ſe terminent par l'hydropiſie.

Ce danger aſſaillit preſque tous les Européens qui débarquent en Amérique, & ſouvent même les Créoles qui reviennent des pays tempérés. Mais il épargne les femmes, dont le ſang a des évacuations naturelles ; & les negres qui, nés ſous un climat plus chaud, ſont aguerris par la nature, & préparés par une tranſpiration facile, & toutes les fermentations que peut cauſer le ſoleil.

C'eſt cet aſtre, ſans doute, qui par la chaleur de ſes rayons moins obliques & plus conſtants que dans nos climats, occaſionne ces fievres violentes. Sa chaleur doit procurer l'épaiſſiſſement inévitable du ſang par l'excès des tranſpirations & des ſueurs, le défaut de reſſort dans les parties ſolides, le gonflement des vaiſſeaux par la dilatation des liqueurs ; ſoit à raiſon de la raréfaction

de l'air, soit à raison de la moindre compression qu'éprouve la surface des corps dans un atmosphere raréfié.

On parviendroit peut-être à prévenir une partie de ces inconvénients, en se faisant purger & saigner dans la route à mesure qu'on avance vers la zone torride, en renouvellant ces précautions aux îles, en y joignant le secours de bains froids.

Mais loin de recourir à ces moyens que le bon sens indique, on tombe dans des excès les plus propres à accélérer, à provoquer le mal. Les étrangers qui arrivent aux Antilles, entraînés par les fêtes qu'on leur y donne, par les agréments qu'on y aime, par l'accueil qu'ils y reçoivent, se livrent sans modération à tous les plaisirs que l'habitude rend moins nuisibles aux habitants nés sous ce climat. La table, la danse, le jeu, les veilles, le vin, les liqueurs, souvent le chagrin d'être désabusé des espérances chimériques qu'on avoit conçues : tout seconde l'effervescence que la chaleur excite dans le sang. Il est bientôt enflammé.

Comment ne succomberoit-on pas à cette épreuve du climat, quand les précautions, même les plus exactes, ne suffisent pas pour garantir de l'atteinte de

ces fievres dangereuſes ; quand les hommes les plus ſobres, les plus modérés, les plus éloignés de tout excès, & les plus attentifs ſur leurs actions, ſont les victimes du nouvel air qu'ils reſpirent. Dans l'état actuel des colonies, ſur dix hommes qui paſſent aux îles, il meurt quatre Anglois, trois François, trois Hollandois, trois Danois & un Eſpagnol.

En voyant la conſommation d'hommes qui ſe faiſoit dans ces régions, lorſqu'on commença à les occuper, on penſa aſſez généralement qu'elles finiroient par dépeupler les états qui avoient l'ambition de s'y établir.

L'expérience a changé ſur ce point l'opinion publique. A meſure que ces colonies ont pouſſé leurs cultures, elles ont eu plus de moyens de dépenſer. Ces facultés nouvelles ont ouvert à la partie principale des débouchés qui lui étoient inconnus. La maſſe des exportations n'a pas pu augmenter ſans une augmentation de travail. Avec les travaux ſe ſont multipliés les hommes, comme ils ſe multiplieront par tout où ils trouveront plus de moyens de ſubſiſter. Les étrangers même ſe ſont portés en foule dans des

empires qui ouvroient un vaſte champ à leur ambition, à leur induſtrie.

Non-ſeulement la population s'eſt accrue dans les états propriétaires des îles; mais elle y eſt devenue plus heureuſe. Le bonheur eſt en général le réſultat des commodités; & il doit être plus grand à meſure qu'on peut les varier & les étendre. Les îles ont procuré cet avantage à leurs poſſeſſeurs. Ils ont tiré de ces régions fertiles des productions agréables dont la conſommation a ajouté à leurs jouiſſances. Ils en ont tiré qui, échangées contre les denrées de leurs voiſins, les ont fait entrer en partage des douceurs des autres climats. De cette maniere les empires que le haſard, le bonheur des circonſtances, ou des vues bien combinées, avoient mis en poſſeſſion des îles, ſont devenus le ſéjour des arts & de tous les agréments qui ſont une ſuite naturelle & néceſſaire d'une grande abondance.

Ce n'eſt par tout. Ces colonies ont élevé les nations qui les ont fondées à une ſupériorité d'influence dans le monde politique; & voici comment. L'or & l'argent qni forment la circulation générale de l'Europe, viennent du Mexique, du Pérou & du Bréſil. Ils n'appar-

tiennent pas aux Eſpagnols & aux Portugais, mais aux peuples qui donnent leurs marchandiſes en échange de ces métaux. Ces peuples ont entr'eux des comptes, qui en dernier réſultat vont ſe ſolder à Lisbonne & à Cadix, qu'on peut regarder comme une caiſſe commune & univerſelle. C'eſt-là qu'on doit juger de l'accroiſſement ou de la décadence du commerce de chaque nation. Celle qui eſt en équilibre de vente ou d'achat avec les autres, retire ſon intérêt entier. Celle qui a acheté plus qu'elle n'a vendu, retire moins que ſon intérêt, parce qu'elle en a cédé une partie pour s'acquitter avec la nation dont elle étoit débitrice. Celle qui a plus vendu aux autres nations qu'elle n'a acheté d'elles, ne retire pas ſeulement ce qui lui eſt dû par l'Eſpagne & le Portugal, mais encore ce que lui doivent les autres nations avec leſquelles elle a fait des échanges. Ce dernier avantage eſt ſpécialement réſervé aux peuples qui poſſedent les îles. Ils voient groſſir annuellement leur numéraire par la vente des riches productions de ces contrées; & cette augmentation de numéraire aſſure leur prépondérance, les rend les arbitres de la paix & de la guerre. Mais dans

quelles proportions, chaque nation a-t-elle augmenté ſa puiſſance par la poſſeſſion des îles? C'eſt ce qu'on développera dans les livres ſuivants.

Fin du onzieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DOUZIEME.

L'ESPAGNE a la gloire d'avoir découvert le grand archipel des Antilles, & d'y avoir formé les premiers établiſſements. Celui que ſes navigateurs trouvent d'abord en arrivant en Amérique, ſe nomme la Trinité. Colomb y aborda, lorſqu'en 1498, il reconnut l'Orenoque. Mais d'autres intérêts firent perdre de vue, & l'île, &

les bords du continent voiſin. Cependant l'éclat de l'or qu'on avoit vu briller de loin ſur la côte, y ramena la nation qui l'avoit découverte. On décida la conquête des régions immenſes qu'arroſoit un des plus grands, des plus riches fleuves du monde ; & l'île de la Trinité, ſituée à l'embouchure de l'Orenoque fut peuplée, pour aſſurer & faciliter l'exécution d'une ſi grande entrepriſe. Une île a toujours de l'avantage ſur un continent, lorſqu'avec peu de terrain à défendre, elle en trouve un très-grand à attaquer. Tel étoit celui que traverſe l'Orenoque.

Ce fleuve qui tire, à ce qu'on croit, ſa ſource des Cordillieres, après avoir été groſſi dans un cours de cent ſoixante quinze lieues, par un nombre prodigieux de rivieres plus ou moins conſidérables, ſe jette dans l'Océan par plus de cinquante embouchures. Telle eſt ſon impétuoſité, qu'il traverſe les plus fortes marées, & conſerve la douceur de ſes eaux, douze lieues après être ſorti du vaſte & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant ſa rapidité n'eſt pas toujours égale, par l'effet d'une ſingularité peut-être unique. L'Orenoque commençant à croître en avril, monte

continuellement pendant cinq mois & reſte le ſixieme dans ſon plus grand accroiſſement : en octobre, il commence à baiſſer graduellement juſqu'au mois de mars qu'il paſſe tout entier dans l'état fixe de ſa plus grande diminution. Cette alternative de variations eſt réguliere, invariable même.

Ce phénomene dont on ignore la cauſe, paroît dépendre beaucoup plus de la mer que de la terre. Durant les ſix mois que le fleuve croît, l'hémiſphere du nouveau monde n'offre, pour ainſi dire, que des mers & preſque point de terres à l'action perpendiculaire des rayons du ſoleil. Durant les ſix mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne préſente que ſon grand continent à l'aſtre qui l'éclaire. La mer eſt moins ſoumiſe alors à l'influence active du ſoleil, ou du moins, ſa pente vers les côtes orientales, eſt plus balancée, plus briſée par les terres. Elle doit donc laiſſer un plus libre cours aux fleuves qui, n'étant point alors ſi fort retenus par la mer, ne peuvent être groſſis que par la fonte des neges des Cordillieres ou par les pluies. C'eſt peut-être auſſi la ſaiſon des pluies qui décide de l'accroiſſement des eaux de l'Orenoque. Mais

pour bien ſaiſir les cauſes d'un phénomene ſi ſingulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones, connoître la ſituation & les mouvements de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on dans la différence de leur poſition, de leur ſource ou de leur embouchure, l'origine d'une diverſité ſi remarquable dans l'état périodique de leurs eaux? Tout eſt lié dans le ſyſtême du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, ſoit journalieres; ſoit annuelles de la terre. Quand un peuple éclairé connoîtra les bords de l'Orenoque, on ſaura, du moins on cherchera les raiſons des phénomenes de ſon cours. Mais ce ne ſera pas ſans difficulté. Ce fleuve n'eſt pas auſſi navigable que le fait préſumer la maſſe de ſes eaux. Son lit eſt embarraſſé d'un grand nombre de rochers qui réduiſent par intervalles le navigateur à porter ſes bateaux, & les denrées dont ils ſont chargés.

Les peuples qui traverſent ou fréquentent ce fleuve, voiſins du brûlant équateur, habitants d'un pays trop bon peut-être pour avoir été cultivé, ne connoiſſent ni lagêne des vêtements, ni les chaînes de la police, ni le fardeau des

gouvernements. Libres ſous le joug de la pauvreté, ils vivent la plupart de la chaſſe, de la pêche & des fruits ſauvages. L'agriculture doit être peu de choſe, où l'on n'a qu'un bâton pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres, qui, après avoir été brûlés ou pourris, laiſſent un terrain propre à former un champ. De toutes ces nations la plus ſinguliere, eſt celle qui habite cette foule d'îles formées par les différentes embouchures de l'Orenoque. Son pays, quoique ſous l'eau pendant les ſix mois de l'année que croît le fleuve, quoique ſubmergé le reſte du temps deux fois le jour par la marée, lui paroît préférable à tout. Elle eſt parvenue à l'habiter ſans riſque, en conſtruiſant des cabanes ſur des pieux fort élevés & très-profondément enfoncés dans la vaſe. Un palmier qui couvre ces ſables, fournit à ces ſauvages doux, gais & ſociables, leur nourriture, leur boiſſon, leurs meubles & leurs canots.

Les Eſpagnols n'entreprirent de remonter l'Orenoque qu'en 1535. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le mépriſerent au point de n'y avoir jamais formé qu'un petit éta-

bliſſement. Il eſt ſitué au bas du fleuve, & ſe nomme Saint-Thomas. Les premiers colons s'y adonnerent à la culture du tabac avec une telle ardeur, qu'ils en livroient tous les ans dix cargaiſons aux Hollandois. Cette communication ayant été proſcrite par la métropole, la ville, qui d'ailleurs, a été ſaccagée deux fois par des corſaires, ſe réduit peu-à-peu à rien. Elle ſe borne aujourd'hui à élever quelques troupeaux qui ſont conduits à Cumanas par un chemin qu'on a tracé dans l'intérieur des terres.

Ces vaſtes & fertiles contrées ſortiroient bientôt de l'obſcurité où elles ſont plongées, ſi l'Eſpagne ſavoit profiter de l'ambition active des jéſuites. On ſait que ces hommes admirables comme ſociété, dangereux comme citoyens, déteſtables comme religieux, étoient parvenus à tirer du fond des forêts un nombre conſidérable de ſauvages, à les fixer ſur les bords de l'Orenoque & des rivieres la plupart navigables qui s'y jettent, à leur donner quelques principes de ſociabilité, un peu de goût pour les arts les plus néceſſaires, ſur-tout pour l'agriculture. Seroit-il poſſible de les déterminer par l'appât des échanges, à multiplier le ſucre, le coton, le tabac,

le cacao qu'ils cultivent déjà pour leur propre uſage? Entre la vie ſauvage & l'état de ſociété, c'eſt un déſert immenſe à traverſer. De l'enfance de la civiliſation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le temps qui accroît les forces, abrege les diſtances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richeſſes à l'Eſpagne. On les porteroit à la Trinité qui ſeroit ainſi rendue à ſa deſtination primitive.

Elle ne ſe borneroit pas à n'être qu'un entrepôt. Son étendue, la fertilité de ſon ſol, l'avantage de ſes rades, lui donneroient un éclat qu'elle tireroit de ſon propre fonds. Ceux qui l'ont parcourue avec aſſez de réflexion & de lumieres pour démêler, à travers les épaiſſes forêts qui la couvrent, ce qu'elle pouvoit valoir, l'ont jugée propre à rapporter abondamment pluſieurs ſortes de productions même d'un grand prix. Cependant elle n'a jamais cultivé que le cacao; mais il y étoit ſi parfait qu'on le préféroit à celui de Caraque même, & que les négociants Eſpagnols, pour s'en aſſurer, le payoient d'avance à l'envi les uns des autres. Cet empreſſement

preſſement qui peut quelquefois augmenter l'induſtrie d'un peuple naturellement actif, perd infailliblement des hommes chez qui le goût du repos eſt une paſſion, & preſqu'un beſoin de la nature ou de l'éducation. Les propriétaires ayant reçu plus d'argent qu'ils n'en pouvoient rembourſer avec l'unique denrée qui faiſoit toute leur fortune, tomberent peu-à-peu dans le découragement. A la vue d'un travail exceſſif, ils ſe mirent à ne rien faire. Depuis 1727 on ne trouve plus de cacao dans l'île. Elle devint à cette époque tout-à-fait étrangere à ſa métropole. Cette négligence avoit déjà comme anéanti la Marguerite.

Cette île dût un moment de vie & de proſpérité à une ſorte de richeſſe cachée dans le fond de la mer qui l'environnoit. Colomb avoit apperçu en 1498, à quatre lieues du continent, la petite île de Cubagua, qu'on appelle depuis l'île des Perles. L'abondance de ce tréſor gratuit de la nature, y attira les Eſpagnols en 1509. Ils y arriverent avec quelques ſauvages des Lucayes qui ne s'étoient pas trouvés propres aux travaux des mines, mais qui avoient une grande facilité à demeurer long-temps ſous l'eau.

Leur talent fut employé avec tant d'ardeur, qu'on vit s'élever en fort peu de temps des fortunes très-conſidérables. Les bancs où naiſſoient les perles s'épuiſerent ; & la colonie fut transférée en 1524 à la Marguerite, où l'on venoit d'en découvrir, & d'où elles diſparurent plus vîte encore. Dès-lors cette poſſeſſion qui a quinze lieues de long ſur ſix de large, devint encore plus indifférente à l'Eſpagne que la Trinité.

Si la cour de Madrid conſerve ces deux îles, c'eſt plutôt pour éloigner du continent des nations plus induſtrieuſes, que dans la vue d'en tirer quelque utilité. Des Eſpagnols y ont formé avec des Indiennes une génération d'hommes, qui, réuniſſant l'inertie des peuples ſauvages aux vices des peuples policés, ſont pareſſeux, frippons & ſuperſtitieux. Ils vivent de leur pêche & de bananes que la nature, comme pour favoriſer leur indolence, y fait croître plus groſſes & meilleures que dans le reſte de l'archipel. Ils élevent des beſtiaux maigres & de peu de goût qu'ils vont échanger en fraude dans les colonies Françoiſes contre des camelots, des voiles noirs, des toiles, des bas de ſoie, des chapeaux blancs & des clincailleries. Cette navigation

ſe fait avec une trentaine de chaloupes non pontées.

Les troupeaux domeſtiques ont peuplé les bois des deux îles, de bêtes à corne qui ſont devenues ſauvages. On les tue à coups de fuſil. Leur chair eſt diviſée en aiguillettes de trois pouces de large, d'un pouce d'épaiſſeur, qu'on fait ſécher, après avoir fondu la graiſſe, de maniere à les conſerver trois ou quatre mois. Le cent peſant de cette viande qu'on nomme Taſſan, ſe vend environ cinq piaſtres dans les établiſſements François. La modicité de ſon prix prouve qu'on n'en fait pas grand cas.

Les commandants, les officiers civils & militaires, les moines attirent à eux tout l'argent que le gouvernement envoie dans les deux îles. Le reſte qui ne paſſe pas le nombre de ſeize cent perſonnes vît dans une pauvreté affreuſe. Elles fourniſſent en temps de guerre environ deux cent hommes que l'eſprit de rapine attire indiſtinctement dans les colonies où l'on arme des vaiſſeaux corſaires. Les habitants de Porto-Rico n'ont pas les mêmes inclinations.

Placée au centre des Antilles, cette île a quarante lieues de long, ſur vingt dans ſa plus grande largeur. Quoique

découverte & reconnue en 1493 par Colomb, elle n'attira l'attention des Eſpagnols qu'en 1509 ; & ce fut l'appas de l'or qui les y fit paſſer de Saint-Domingue, ſous les ordres de Ponce de Leon. Cette nouvelle conquête devoit leur coûter.

Perſonne n'ignore que l'uſage des armes empoiſonnées remonte aux ſiecles les plus reculés. Il précéda dans la plupart des contrées l'invention du fer. Lorſque les dards armés de pierres, d'os, d'arêtes, ſe trouverent des armes trop foibles pour repouſſer les bêtes féroces, on eut recours à un ſuc mortel. Il n'y avoit aucun danger à manger les animaux tués avec des fleches empoiſonnées, dont toute l'action ſe bornoit à figer le ſang. Ce poiſon imaginé d'abord pour la chaſſe, ſervit depuis aux guerres des peuples, ou conquérants, ou ſauvages. L'ambition & la vengeance ne connoiſſent des bornes dans leurs excès, qu'après avoir noyé durant des ſiecles des nations entieres dans des fleuves de ſang. Quand on a reconnu que ce ſang ne produit rien, ou qu'à meſure qu'il groſſit dans ſon cours, il inonde, il dépeuple les terres, & ne laiſſe que des déſerts ſans vie & ſans culture, alors on

convient de modérer un peu la ſoif de le répandre. On établit ce qu'on appelle le droit de la guerre ; c'eſt-à-dire, la juſtice dans l'injuſtice, ou l'utilité des rois dans le maſſacre des peuples. On ne les égorge pas tous à la fois. On ſe réſerve quelques têtes de ce bétail pour repeupler le troupeau de victimes nouvelles. Ce droit de la guerre ou des gens, fait qu'on proſcrit certains abus dans l'uſage de tuer. Quand on a des armes à feu, l'on défend les armes empoiſonnées ; & quand les boulets de canon ſuffiſent, on interdit les balles mâchées. Race indigne du ciel & de la terre, être deſtructeur & tyrannique, homme ou démon, ne ceſſeras-tu point de tourmenter ce globe où tu vis un moment ? Ne finiras-tu pas la guerre avec l'anéantiſſement de ton eſpece ? Vas, cours au nouveau monde.

De toutes les régions fertiles en plantes venéneuſes, aucune ne le fut autant que l'Amérique méridionale. Elle devoit cette fécondité malheureuſe à ſon territoire généralement fétide, comme s'il s'épuroit du limon d'un déluge. Mais de tous les arbres qui produiſent la mort, le plus dangereux eſt le *Mancanilier*.

Son tronc qui n'a jamais plus de deux

pieds de circonférence eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre. Ses fleurs ſont rougeâtres. Son fruit a la couleur de la pêche & renferme un noyau. Ses feuilles, ſemblables à celles du laurier, contiennent une ſubſtance laiteuſe. Il eſt dangereux de les manier, lorſque l'ardeur du ſoleil les fait ſuer, & plus dangereux encore de ſe repoſer ſous ſes fleurs innombrables, à cauſe de la prodigieuſe quantité de pouſſiere qui en tombe. On reçoit le ſuc fluide du mancanilier dans des coquilles rangées autour des inciſions qu'on a faites à ſon tronc. Lorſque cette liqueur eſt un peu épaiſſe, on y trempe la pointe des fleches qui acquierent la propriété de porter une mort prompte à tout être ſenſible, qui en eſt même très-légérement atteint. L'expérience prouve que ce venin conſerve ſon activité même au-delà d'un ſiecle. De tous les lieux où ſe trouve cet arbre funeſte, Portorico eſt celui où il ſe plaît le plus, où il eſt le plus multiplié. Pourquoi les premiers conquérants de l'Amérique n'ont-ils pas tous fait naufrage à cette île? Mais le malheur des deux mondes a voulu qu'ils l'aient trop tard connue,

& qu'ils n'aient jamais trouvé la mort dûe à leur avarice.

Le mancanilier ſemble n'avoir été funeſte qu'aux Américains. Les habitants de l'île qui le produit, s'en ſervoient pour repouſſer le Caraïbe accoutumé à faire des incurſions ſur leurs côtes. Ils pouvoient employer les mêmes armes contre les Européens. L'Eſpagnol qui ignoroit alors que le ſel appliqué ſur la bleſſure au moment du coup en eſt le remede infaillible, auroit ſuccombé peut-être aux premieres atteintes de ce poiſon. Mais il n'éprouva pas la moindre réſiſtance de la part de ces ſauvages inſulaires. Inſtruits de ce qui s'étoit paſſé dans la conquête des îles voiſines, ils regardoient ces étrangers comme des êtres ſupérieurs à l'humanité. Ils ſe jeterent d'eux-mêmes dans les fers. Cependant ils ne tarderent pas à ſouhaiter de briſer le joug inſupportable qu'on leur avoit impoſé. Seulement avant de le tenter, ils voulurent s'éclaircir ſi leurs tyrans étoient ou n'étoient pas immortels. La commiſſion en fut donnée à un cacique nommé Broya.

Un haſard favorable à ſes deſſeins,

ayant conduit chez lui Salzedo, jeune Eſpagnol qui voyageoit ; il le reçut avec de grandes marques de conſidération, & lui donna à ſon départ quelques Indiens pour le ſoulager dans ſa marche, pour lui ſervir de guides. Un de ces ſauvages le mit ſur ſes épaules pour traverſer une riviere, le jeta dans l'eau, & l'y retint avec le ſecours de ſes compagnons, juſqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira enſuite le corps ſur la rive. Dans le doute s'il étoit mort ou s'il vivoit encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur qui étoit arrivé. Cette comédie dura trois jours. Enfin la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Eſpagnols pouvoient mourir, on tomba de tous côtés ſur les oppreſſeurs. Cent furent maſſacrés.

Ponce de Leon raſſemble auſſi-tôt tous les Caſtillans qui ont échappé à la conſpiration. Sans perdre de temps il fond ſur les ſauvages déconcertés par cette bruſque attaque. Leur erreur augmente à meſure que leurs ennemis ſe multiplient. Ce peuple a la ſimplicité de croire que les nouveaux Eſpagnols qui arrivent de Saint-Domingue, ſont ceux-là même qui ont été tués & qui

reſſuſcitent pour combattre. Dans cette folle perſuaſion, découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaiſſent de leurs cendres, il ſe remet ſous le joug. On le condamne aux mines, où il périt en peu de temps dans les travaux de l'eſclavage.

Ces barbaries n'ont produit aucun avantage à l'Eſpagne. Une île d'une étendue conſidérable, arroſée d'un grand nombre de rivieres, fertile quoiqu'inégale, ayant un port excellent, des côtes faciles, & dont la poſſeſſion auroit fait la fortune d'une nation active, cette île eſt inconnue à la plupart des peuples. On y compte à peine quinze cent Eſpagnols, métis ou mulâtres. Ils ont environ trois mille negres, plus occupés à nourrir l'indolence du propriétaire qu'à ſeconder ſon induſtrie. Les maîtres & les eſclaves rapprochés par la pareſſe vivent également de mays, de patates & de caſſave. S'ils cultivent du ſucre, du tabac, du cacao, ce n'eſt que ce qu'il en faut pour leur conſommation. Ce qu'ils exportent ſe réduit à deux mille cuirs qu'ils fourniſſent annuellement au commerce d'Eſpagne, & à un aſſez grand nombre de mulets bons, mais petits, tels qu'on les trouve ordinairement dans les pays

coupés & montueux. Ces mulets paſſent en fraude à Sainte-Croix, à la Jamaïque & à Saint-Domingue. L'oiſiveté de cette peuplade eſt protégée par une garniſon de deux cent hommes qui avec les prêtres & le magiſtrat coûte au gouvernement cinquante mille piaſtres. Cet argent, joint à la valeur des beſtiaux, ſuffit pour payer aux Anglois, aux Hollandois, aux François, aux Danois les toiles & les autres marchandiſes qu'ils fourniſſent. Toute l'utilité que la métropole tire de la colonie ſe réduit à faire renouveller l'eau & les rafraîchiſſements des flottes qu'elle envoie dans le nouveau monde.

Si l'Eſpagne eſt aſſez peu touchée de ſes propres intérêts, pour négliger les avantages que pourroit lui rapporter une île ſi conſidérable, du moins devroit-elle permettre à ceux de ſes ſujets que le ſort y a conduits, de ſortir de la honteuſe miſere où ils languiſſent. Il ſuffiroit pour rendre leur condition meilleure, de les autoriſer à la vente libre de leurs troupeaux. L'étendue de leur ſol leur permettroit d'en élever aſſez pour les beſoins de toutes celles des Antilles où l'on s'occupe de culture. La ſituation d'un établiſſement qui ſe trouve au milieu

de ces îles, favoriſeroit par-tout l'introduction de ſes beſtiaux dans leurs ports. Une communication non interrompue avec des peuples actifs & éclairés, réveilleroit des colons qui ne le ſont pas. Le deſir de partager les mêmes jouiſſances, inſpireroit l'ardeur des mêmes travaux. La cour de Madrid recueilleroit alors des fruits politiques d'une condeſcendance que l'humanité ſeule devroit lui dicter. Juſqu'au moment de cette liberté de commerce, Porto-rico ne ſera pas plus utile que Saint-Domingue.

Cette île célebre dans l'hiſtoire pour avoir été le berceau des Eſpagnols dans le nouveau monde, jeta d'abord un grand éclat par l'or qu'elle fourniſſoit. Ces richeſſes diminuoient avec les habitants du pays qu'on forçoit de les arracher aux entrailles de la terre; & elles tarirent enfin entiérement, lorſque les îles voiſines ne fournirent plus que de quoi remplacer les déplorables victimes de l'avidité des conquérants. La paſſion de rouvrir cette ſource d'opulence, inſpira la penſée d'aller chercher des eſclaves en Afrique; mais outre qu'ils ne ſe trouverent pas propres aux travaux auxquels on les deſtinoit, l'abondance des

mines du continent qu'on commençoit à exploiter, réduiſit à rien les grands avantages qu'on avoit tirés juſqu'alors de celles de Saint-Domingue. La ſanté, la force, la patience des negres firent imaginer qu'il étoit poſſible de les employer utilement à la culture ; & on ſe détermina par néceſſité à un parti ſage, qu'avec plus de lumiere on auroit embraſſé par choix.

Le produit de leur induſtrie fut d'abord extrêmement borné, parce qu'ils étoient en petit nombre. Charles Quint, qui comme la plupart des ſouverains préféroit ſes favoris à tout, avoit excluſivement accordé la traite des noirs à un ſeigneur Flamand, qui céda ſon privilege aux Génois pour la ſomme de vingt trois mille ducats. Ces avares républicains firent, de ce honteux commerce, l'uſage qu'on fait toujours du monopole : ils voulurent vendre cher, & ils vendirent peu. Lorſque le temps & la concurrence eurent amené le prix naturel & néceſſaire des eſclaves, ils ſe multiplierent. On doit bien penſer que l'Eſpagnol accoutumé à traiter les Indiens preſqu'auſſi blancs que lui, comme des animaux, n'eut pas une meilleure opinion de ces noirs Africains

qu'il ſubſtituoit à leur place. Ravalés encore à ſes yeux par le prix même qu'ils lui coûtoient, ſa religion ne l'empêcha pas d'aggraver le poids de leur ſervitude. Elle devint intolérable. Ces malheureux eſclaves tenterent de recouvrer des droits que l'homme ne peut jamais aliéner. Ils furent battus, mais ils tirerent ce fruit de leur déſeſpoir, qu'on les traita depuis avec moins d'inhumanité.

Cette modération, s'il faut appeller ainſi la tyrannie qui craint la révolte, eut des ſuites favorables. La culture fut pouſſée avec une eſpece de ſuccès. Un peu après le milieu du ſeizieme ſiecle, la métropole tiroit annuellement de ſa colonie dix millions peſant de ſucre, beaucoup de bois de teinture, de tabac, de cacao, de caſſe, de gingembre, de coton, une grande quantité de cuirs. On pouvoit penſer que ce commencement de proſpérité inſpireroit le goût, donneroit les moyens d'en étendre les progrès. Un enchaînement de cauſes, plus funeſtes les unes que les autres, ruina ces eſpérances.

Le premier malheur vint du dépeuplement de Saint-Domingue. Les conquêtes des Eſpagnols dans le continent,

devoient contribuer naturellement à rendre floriſſante une île que la nature paroiſſoit avoir placée pour devenir le centre de la vaſte domination qui ſe formoit autour d'elle, pour être l'entrepôt de ſes différentes colonies. Il en arriva tout autrement. A la vue des fortunes prodigieuſes qui s'élevoient au Mexique ou ailleurs, les plus riches habitants de Saint-Domingue mépriſerent leurs établiſſements, & quitterent la véritable ſource des richeſſes qui eſt, pour ainſi dire, à la ſurface de la terre, pour aller fouiller dans ſes entrailles des veines d'or qui tariſſent bien-tôt. Le gouvernement entreprit en vain d'arrêter cette émigration : les loix furent toujours éludées avec adreſſe, ou violées avec audace.

La foibleſſe qui étoit une ſuite néceſſaire de cette conduite, enhardit les ennemis de l'Eſpagne à ravager des côtes ſans défenſe. On vit même le célebre navigateur Anglois, François Drake, prendre & piller la capitale. Ceux des corſaires qui n'avoient pas de ſi grandes forces, ne manquoient gueres d'intercepter les bâtiments expédiés de ces parages, alors les mieux connus du nouveau monde. Pour comble de calamité, les Caſtillans eux-mêmes ſe firent pirates. Ils n'at-

taquoient que les navires de leur nation, plus riches, plus mal équipés, plus mal défendus que tous les autres. L'habitude qu'ils avoient contractée d'armer clandeſtinement pour aller chercher partout des eſclaves, empêchoit qu'on ne pût les reconnoître, & l'appui qu'ils achetoient des vaiſſeaux de guerre chargés de protéger la navigation, les aſſuroit de l'impunité.

Le commerce que la colonie faiſoit avec les étrangers pouvoit ſeul la relever, empêcher du moins ſa ruine entiere: il fut défendu. Comme il continuoit, malgré la vigilance des commandants, ou peut-être par leur connivence, une cour aigrie & peu éclairée, prit le parti de raſer la plupart des places maritimes, & d'en concentrer les malheureux habitants dans l'intérieur des terres. Cet acte de violence jeta dans les eſprits un découragement que les incurſions & l'établiſſement des François dans l'île, porterent depuis au dernier période.

L'Eſpagne, uniquement occupée du vaſte empire qu'elle avoit formé dans le continent, ne fit jamais rien pour diſſiper cette léthargie. Elle ſe refuſa même aux ſollicitations de ſes ſujets Flamands qui deſiroient vivement d'être autoriſés

à défricher des contrées ſi fertiles. Plutôt que de courir le riſque de leur voir faire ſur les côtes quelque commerce frauduleux, elle conſentit à laiſſer dans l'oubli une poſſeſſion qui avoit été importante & qui pouvoit le redevenir.

Cette colonie, à qui ſa métropole n'étoit plus connue que par un vaiſſeau médiocre qu'elle en recevoit tous les trois ans, avoit en 1717 dix-huit mille quatre cent dix habitants, Eſpagnols, métis, negres ou mulâtres. Leur couleur & leur caractere tenoient plus ou moins de l'Américain, de l'Européen & de l'Africain, en raiſon du mélange qui s'étoit fait du ſang de ces trois peuples, dans l'union naturelle & paſſagere qui rapproche les races & les conditions; car l'amour comme la mort ſe plaît à les confondre. Ces demi-ſauvages, plongés dans une fainéantiſe profonde, vivoient de fruits & de racines, habitoient des cabannes, étoient ſans meubles, & la plupart ſans vêtements. Le petit nombre de ceux en qui l'indolence n'avoit pas étouffé le préjugé des bienſéances, le goût des commodités, recevoient des habitants de la main des François leurs voiſins, auxquels ils livroient leurs nombreux troupeaux, & l'argent qu'on leur

envoyoit pour deux cent ſoldats, pour les prêtres & pour le gouvernement. Il ne paroît pas que la compagnie excluſive, formée en 1757 à Barcelone pour ranimer les cendres de Saint-Domingue, ait fait encore de grands progrès. Ses expéditions annuelles ſe réduiſent à deux petits bâtiments qui font leur retour en Europe, chargés de ſix mille cuirs & de quelques autres marchandiſes de peu de valeur.

C'eſt à San-Domingo capitale de la colonie que ſe font les échanges. Elle eſt ſituée au bord d'une plaine qui a trente lieues de large. Ce grand eſpace qui fourniroit à un peuple cultivateur pour vingt millions de denrées, eſt couvert de forêts & de ronces, rarement entremêlées de pâturages où paiſſent d'aſſez nombreux troupeaux. Ce terrain uni dans preſque toute ſon étendue, devient inégal aux environs de la ville, bâtie ſur les rives de la Lozama. De magnifiques ruines ſont tout ce qui reſte à cette célebre cité de ſa proſpérité premiere. Du côté de la terre, elle n'a pour fortifications qu'une ſimple muraille ſans foſſé & ſans aucun ouvrage avancé; mais du côté de la riviere & de la mer, elle ſeroit difficile à prendre.

Tel eſt le ſeul établiſſement que les Eſpagnols aient conſervé à la côte du Sud. Celui qu'ils ont au Nord ſe nomme Monté-Chriſto.

Heureuſement cette place maritime & commerçante n'a jamais eu de liaiſon avec l'Eſpagne. Elle doit ſon activité au voiſinage des plantations Françoiſes. Durant la paix, les productions de la plaine de Maribaroux, ſituée entre le fort Dauphin & la baye de Mancenille, vont ſe perdre dans ce port toujours rempli d'Anglois interlopes. Lorſque la guerre entre les cours de Londres & de Verſailles n'entraîne pas celle de Madrid, Monté-Chriſto devient un marché conſidérable, parce que tout le Nord de la colonie Françoiſe y fait paſſer ſes denrées qui y trouvent toujours des vaiſſeaux prêts à les enlever. Ce mouvement de vie ceſſe, dès l'inſtant que l'Eſpagne ſe croit obligée de prendre parti dans les querelles des deux nations rivales.

Les Eſpagnols n'ont nulle poſſeſſion à l'Oueſt de l'île entiérement occupé par la France; & ce n'eſt que depuis environ cinq à ſix ans qu'ils ont penſé à former des habitations à l'Eſt, depuis

très-long-temps entiérement perdu de vue.

Le projet d'établir des cultures, entré par haſard dans le conſeil de Madrid, pouvoit s'exécuter dans la plaine de Vega-Real, ſituée dans l'intérieur des terres, & qui a quatre-vingts lieues de long ſur dix dans ſa plus grande largeur. On trouveroit difficilement dans le nouveau monde un terrain plus uni, plus fécond, plus arroſé. Toutes les productions de l'Amérique y réuſſiroient admirablement ; mais l'extraction en ſeroit impoſſible à moins qu'on ne pratiquât des chemins dont l'entrepriſe effraieroit même des nations plus entreprenantes que la nation Eſpagnole. Ces difficultés devoient naturellement faire jeter les yeux ſur les plaines de San-Domingo, moins fertiles que celles de Vega-Real, mais pourtant fertiles. On craignit, ſans doute, que les nouveaux colons ne priſſent les mœurs des anciens, & l'on ſe détermina pour Samana.

C'eſt une péninſule dans la partie orientale de l'île. Large de cinq lieues, longue de ſeize, elle ne tient au continent que par une langue étroite & fort

marécageuſe. Elle offre aux vaiſſeaux une baye profonde de quatorze lieues, où le mouillage eſt de quatorze braſſes, & ſi commode qu'ils peuvent être amarrés à terre. Cette baye eſt ſemée de petits îlets, qu'il eſt aiſé d'éviter en rangeant la côte à l'Oueſt. Avec un terrain très-fertile, quoiqu'il ne ſoit pas uni, la preſqu'île jouit d'une ſituation très-avantageuſe pour le commerce & pour l'atterrage des bâtiments qui arrivent d'Europe.

Ces conſidérations déterminerent les premiers aventuriers François qui ravagerent Saint-Domingue à ſe fixer à Samana. Ils s'y ſoutinrent aſſez long-temps, quoique leurs ennemis fuſſent en force dans le voiſinage. On ſentit à la fin qu'ils étoient trop expoſés, trop éloignés des autres établiſſements que leur nation avoit dans l'île, & qui prenoient tous les jours de la conſiſtance. On les rappella. Les Eſpagnols ſe réjouirent de ce départ; mais ils n'occuperent pas la place qui devenoit vacante.

Cependant ils y ont envoyé de nos jours des Canariens. L'état a fait la dépenſe de leur voyage, & s'eſt chargé des fraix de leur entretien pendant pluſieurs années. Ces meſures, quoique ſages,

n'ont produit aucun bien. Les nouveaux colons ont été la plupart victimes du climat, des défrichements & des vexations des gouverneurs, dont l'eſprit militaire eſt par tout funeſte à la proſpérité des colonies. Le peu de ces étrangers qui ſurvit à tant de maux, languit dans l'attente d'une mort prochaine. De ſi triſtes eſſais ne promettent pas d'heureuſes ſuites. Saint-Domingue doit reſter pour les Eſpagnols dans l'état de foibleſſe où ils l'ont laiſſée juſqu'à préſent. La nature & la fortune les en dédommageront à Cuba.

Cuba, ſéparée de Saint-Domingue par un canal de dix-huit lieues, vaut ſeule un royaume. Sa largeur de quinze à trente-cinq lieues ſeulement eſt compenſée par ſa longueur de deux cent cinquante lieues. Découverte en 1492 par Colomb, ce ne fut qu'en 1511 que les Eſpagnols entreprirent de la conquérir. Diego de Velaſquez vint avec quatre vaiſſeaux y aborder par ſa pointe orientale.

Un cacique nommé Hatuey régnoit dans ce canton. Cet Indien, né dans Saint-Domingue, ou l'île Eſpagnole, en étoit ſorti pour éviter l'eſclavage où ſa nation étoit condamnée. Suivi des

malheureux échappés à la tyrannie des Caſtillans, il avoit établi dans le lieu de ſon refuge un petit état qu'il gouvernoit en paix. C'eſt de-là qu'il obſervoit au loin les voiles Eſpagnoles dont il craignoit l'approche. A la premiere nouvelle qu'il eut de leur arrivée, il aſſembla les plus braves des Indiens, ſes ſujets ou ſes alliés, pour les animer à défendre leur liberté ; mais les aſſurant que tous leurs efforts ſeroient inutiles, s'ils ne commençoient par ſe rendre propice le dieu de leurs ennemis : *la voilà*, leur dit-il, devant un vaſe rempli d'or, *la voilà cette divinité ſi puiſſante, invoquons-là.*

Ce peuple qui voyoit des dieux partout où il ne voyoit pas la cauſe des phénomenes, des événements frappants, crut aiſément que l'or pour lequel ſe verſoit tant de ſang, étoit le dieu des Eſpagnols. On danſa, on chanta devant ce métal brut & ſans forme, & on ſe repoſa ſur ſa protection.

Mais Hatuey plus éclairé, plus ſoupçonneux que les autres caciques, les aſſembla de nouveau. *Ne comptons*, leur dit-il, *ſur aucun bonheur, tant que le dieu des Eſpagnols ſera parmi nous. Il eſt notre ennemi comme eux. Ils le cherchent par-*

tout, & s'établiſſent où ils le trouvent. Dans les profondeurs de la terre, ils ſauroient le découvrir. Si vous l'avaliez même, ils plongeroient leurs bras dans vos entrailles pour l'en arracher. Ce n'eſt qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches. Quand il ne ſera plus parmi nous, ils nous oublieront ſans doute. Auſſi-tôt tout l'or qu'on poſſédoit fut jeté dans les flots.

Cependant les Indiens virent avancer les Eſpagnols. Les fuſils, les canons, ces dieux épouvantables, de leur bruit foudroyant diſperſerent les ſauvages qui vouloient réſiſter. Mais Hatuey pouvoit les raſſembler. On fouille dans les bois, on le prend, on le condamne au feu. Attaché au poteau du bûcher, lorſqu'il n'attendoit que la flamme, un prêtre barbare vint lui propoſer le baptême & lui parler du paradis. *Dans ce lieu de délices*, dit le cacique, *y a-t-il des Eſpagnols?* *Oüi*, répondit le miſſionnaire, *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien*, répondit Hatuey, *& je ne veux point aller dans un lieu où je craindrois d'en trouver un ſeul. Ne me parlez plus de votre religion, & laiſſez-moi mourir.*

Le cacique fut brûlé, le dieu des

chrétiens déshonorés, ſa croix baignée dans le ſang humain ; mais Velaſquez ne trouva plus d'ennemis. Tous les caciques s'empreſſerent de lui rendre hommage. Après qu'on eut ouvert les mines, comme elles ne rapportoient pas aſſez d'or, les habitants de Cuba devenant inutiles, furent exterminés, parce qu'alors conquérir n'étoit que détruire. Une des plus grandes îles du monde ne coûta pas un homme aux Eſpagnols. Mais ont-ils tiré quelque profit de la conquête de Cuba ?

Cet établiſſement a des cultures importantes. Il ſert d'entrepôt à un grand commerce. On le regarde comme le boulevard du nouveau monde. Sous ces trois aſpects, il mérite une attention ſérieuſe.

Le coton eſt la production qui devoit naturellement ſe multiplier davantage dans cette île immenſe. Au temps de la conquête, cet arbuſte y étoit très-commun. Sa conſervation exigeoit peu d'avances, peu de bras, peu d'induſtrie ; & la ſéchereſſe d'une grande partie du terrain le rendoit ſinguliérement propre à cet uſage. Cette marchandiſe y eſt pourtant ſi rare qu'il ſe paſſe quelquefois

plusieurs années, sans qu'on en expédia pour l'Europe.

Quoique l'Espagnol ait une aversion presqu'insurmontable pour l'imitation, il a adopté depuis peu à Cuba la culture du café, qu'il voyoit faire des progrès rapides dans les îles voisines. Mais en empruntant cette production des colons étrangers, il n'a pas emprunté leur activité à la faire valoir. On recueille à peine trente à trente-cinq mille livres pesant de café, dont le tiers est envoyé à la Vera-cruz, & le reste dans la métropole. On devroit conjecturer que cette plante se multipliera, à mesure que l'usage d'une boisson si familiere aux peuples des climats chauds, s'étendra chez les Espagnols: mais une nation qui, faite pour communiquer aux Européens le goût du café, a été la derniere à le connoître dans les deux mondes, sera lente dans tous ses progrès, comme elle l'est dans toute sorte d'inventions. La propagation du café demande celle du sucre. L'Espagnol est-il préparé à l'une par l'autre?

Le sucre, la plus riche, la plus importante production de l'Amérique, suffiroit seul pour donner à Cuba l'éclat

de la proſpérité, dont la nature y ſemble avoir ouvert toutes les ſources & tous les canaux. Quoique cette île ſoit en général inégale & montueuſe, elle a des plaines aſſez étendues, aſſez arroſées, pour fournir à une grande partie de l'Europe ſa conſommation de ſucre. La fertilité incroyable de ſes terres neuves, ſi elle étoit bien dirigée, bien adminiſtrée, la mettroit en état de ſupplanter toutes les nations qui l'ont dévancée dans cette culture. Elles n'auroient travaillé pendant plus d'un demi-ſiecle à perfectionner leurs fabriques, que pour une rivale, qui, en adoptant leur méthode, ſurpaſſeroit, anéantiroit en moins de vingt ans, la richeſſe qu'ils en retirent. Mais la colonie Eſpagnole eſt ſi peu jalouſe de cette ſupériorité, qu'elle n'a juſqu'à préſent qu'un petit nombre de plantations, où les plus belles cannes ne rendent avec une très-grande dépenſe, qu'une foible quantité de ſucre, d'une qualité médiocre. Il ſert en partie à l'approviſionnement du Mexique, en partie à l'approviſionnement de la métropole; & celle-ci, pour qui le ſucre devroit être une mine d'or, en achete de l'étranger pour plus d'un million de piaſtres.

Sans doute elle a cru trouver un dédommagement de cette perte, dans le tabac qu'elle tire de Cuba. Cette île, outre la proviſion du Mexique & du Pérou, fournit encore à l'Eſpagne tout le tabac qu'elle conſomme, à la réſerve du peu qu'elle en reçoit de Caraque & de Buenos-Aires. La plus grande partie y eſt envoyée en feuilles. Celui qui eſt préparé dans le pays même par Pedro Alonzo, a joui, & jouit encore de la plus grande réputation. Cet Eſpagnol, le ſeul peut-être qui ſe ſoit enrichi par une induſtrie véritablement utile, a gagné dans ce commerce trois ou quatre millions de piaſtres. Si le gouvernement eût écouté ce citoyen actif, la fortune publique auroit été accrue par la multiplication d'une plante à laquelle le caprice donne tant de valeur. Le peu d'ardeur qu'a montré la cour de Madrid à ſeconder le goût de l'Europe pour le tabac de la Havane, en a ſeule arrêté l'uſage.

Celui des cuirs que fourniſſent les colonies Eſpagnoles, eſt univerſel. Cuba en fournit annuellement dix ou douze mille. Le nombre en pourroit être aiſément augmenté dans un pays rempli de bœufs devenus ſauvages, où quelques

gentilshommes poſſedent ſur les côtes & dans l'intérieur des terres des habitations immenſes, qui, par le défaut de population, ne peuvent gueres avoir d'autre deſtination que celle d'élever de nombreux troupeaux.

Ce ſeroit une exagération que d'oſer avancer que la centieme partie de l'île de Cuba a été défrichée. On ne voit quelques traces de culture qu'à Saint-Yago, port ſitué au vent de la colonie, & à Matança, baye ſûre & ſpacieuſe qu'on trouve à la ſortie du vieux canal. Les vraies cultures ſont toutes concentrées dans les belles-plaines de la Havane, & encore ne ſont-elles pas ce qu'elles devroient être.

Ces cultures réunies peuvent occuper vingt-cinq mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe. Le nombre des blancs, des métis, des mulâtres, des noirs libres, répandus dans l'île, s'éleve à-peu-près à trente mille. D'excellent cochon, du bœuf déteſtable, tous deux extrêmement communs & à très-vils prix, compoſent avec le manioc, la nourriture de ces différentes populations. Les troupes même ne connoiſſent pas d'autre pain que la caſſave. C'eſt l'habitude de voir des Européens à Cuba, qui peut

avoir préſervé ſes habitants de l'inaction totale qu'on trouve dans tous les autres établiſſements Eſpagnols du nouveau monde. Le ſang y eſt moins mêlé, les vêtements plus décents, les bienſéances mieux obſervées que dans les autres îles.

L'état de la colonie ſeroit plus floriſſant encore, ſi les productions n'euſſent pas été abandonnées à une compagnie, dont le privilege excluſif eſt un principe conſtant & invariable de découragement. Moins une nation eſt induſtrieuſe, plus elle doit écarter une méthode qui rallentiroit la marche du peuple le plus actif, le plus laborieux.

Si quelque choſe pouvoit tenir lieu de liberté à Cuba, & la dédommager de la tyrannie du monopole, ce ſeroit l'avantage que cette île a toujours eu de recevoir preſque tous les bâtiments Eſpagnols qui naviguent dans le nouveau monde. Cet uſage commença preſque avec la colonie. Ponce de Leon ayant tenté en 1512 une entrepriſe ſur la Floride, eut une connoiſſance aſſez diſtincte du nouveau canal de Bahama. On ne tarda pas à ſentir que ce ſeroit la route la plus convenable que pourroient prendre pour gagner l'Europe

tous les bâtimens partis du Mexique, & on établit à cette occaſion la Havane qui n'eſt qu'à deux petites journées du canal. L'utilité de ce port s'étendit depuis à tous les navires expédiés de Carthagene & de Porto-belo qui prirent bien-tôt le même chemin. Les uns & les autres y relâchoient, & s'y attendoient réciproquement, pour arriver enſemble avec plus d'appareil que de néceſſité dans la métropole. Les dépenſes énormes que faiſoient durant leur ſéjour des navigateurs qui arrivoient chargés des plus riches tréſors de l'univers, jeterent un argent immenſe dans la ville. Sa population qui n'étoit en 1561 que de trois cent familles, & qui avoit doublé au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, eſt aujourd'hui de dix mille ames.

Une partie eſt occupée dans les chantiers très-anciennement formés par le gouvernement pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre. On y porte d'Europe des mâts, du fer, des cordages. Tout le reſte ſe trouve abondamment dans l'île. Mais ce qu'elle a de plus précieux, c'eſt le bois qui, né ſous l'influence des rayons les plus brûlants du ſoleil, ſe conſerve des ſiecles entiers

avec des ſoins médiocres ; tandis que les vaiſſeaux d'Europe ſe deſſéchent & ſe fendent ſous la zone torride. Ce bois commence à devenir rare dans les environs de la Havane ; mais il eſt commun ſur toutes les autres côtes, & le tranſport n'en eſt, ni cher, ni difficile. L'Eſpagne eſt d'autant plus intéreſſée à multiplier ſes atteliers, que les mers les plus fréquentées par ſes eſcadres, ſont toutes ſituées entre les Tropiques. Elle a même un motif de plus pour fonder la plus grande reſſource de ſa puiſſance maritime ſur les chantiers de la Havane ; c'eſt ce qu'elle fait aujourd'hui pour rendre imprenable cette clef de ſes colonies. L'importance de l'entrepriſe en fera peut-être aimer les détails.

Perſonne n'ignore que le port de la Havane eſt un des plus ſûrs de l'univers ; que les flottes du monde entier y pourroient mouiller toutes enſemble ; qu'on y fait aiſément de l'eau qui ſe trouve excellente. Son entrée eſt, pour ainſi dire, gardée par des quais & des roches, où l'on court riſque de ſe perdre, pour peu qu'on s'éloigne du milieu de la paſſe. Elle eſt devenue plus difficile depuis qu'on y a coulé bas en 1762 trois

gros vaiſſeaux de guerre. Cette précaution n'a été funeſte qu'aux Eſpagnols qui n'ont pu réuſſir encore à retirer ces vaiſſeaux, ſans doute parce qu'on s'y eſt mal pris. Elle étoit d'autant plus inutile que l'ennemi n'auroit pas même tenté de forcer l'entrée du port. Il eſt défendu par le fort Moro, & par le fort de la Pointe, tous deux tellement bâtis au-deſſus du niveau de la mer, qu'il eſt impoſſible aux plus gros vaiſſeaux de les battre.

La Havane ne peut donc être attaquée que du côté de terre. Quinze ou ſeize mille hommes qui ſont la plus grande force qu'il ſoit poſſible d'employer à cette expédition, ne pourront jamais y inveſtir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immenſe. Il faudra tourner leurs efforts vers la droite ou vers la gauche du port, contre la ville ou contre le fort Moro. Si on ſe détermine pour le dernier parti, la deſcente ſe fera aiſément à une lieue du fort, & l'on arrivera ſans peine à ſa vue par des chemins faciles, par des bois qui couvriront, qui aſſureront la marche.

La premiere difficulté ſera d'avoir de l'eau. Elle eſt mortelle aux environs du camp qu'il faudra choiſir. On ſera réduit

à en aller chercher de potable avec des chaloupes, à une diſtance de trois lieues. On ne pourra s'en procurer qu'en arrivant en force ſur la riviere qui doit ſeule en fournir, ou qu'en y laiſſant un coups retranché qui, loin du camp, iſolé, ſans ſoutien, ſera continuellement dans le riſque d'être enlevé.

Avant d'attaquer le Moro, il faudra prendre le Cavagne qui vient d'être conſtruit. C'eſt un ouvrage à couronne, compoſé d'un baſtion, de deux courtines, & deux demi-baſtions ſur ſon front. Sa droite & ſa gauche appuient ſur l'eſcarpement du port. Il a des caſemates, des citernes & des magaſins à poudre à l'abri de la bombe, un bon chemin couvert, & un large foſſé taillé dans le roc. Le ſol qui y conduit eſt tout de pierres ou de rocailles, & n'a point de terre. Le Cavagne eſt placé ſur une hauteur qui domine le Moro; mais il eſt expoſé lui-même aux inſultes d'une terre qui, élevée à ſon niveau, n'eſt éloignée que de trois cent pas. Comme il ſeroit aiſé d'ouvrir la tranchée derriere cette élévation, on va la raſer; & la place pourra voir enſuite & dominer au loin. Si la garniſon ſe trouvoit ſi preſſée qu'elle déſeſpérât de ſe ſoutenir,

elle feroit ſauter les ouvrages qui ſont tous minés, & ſe replieroit ſur le Moro, avec lequel il n'eſt pas poſſible de lui couper la communication.

Le fameux fort Moro avoit du côté de la mer, où il eſt inattaquable, deux baſtions, & deux baſtions du côté de la terre, avec un large & profond foſſé creuſé dans le roc. Rebâti à neuf, depuis qu'il a été pris, ſes parapets ont acquis plus d'élévation & plus d'épaiſſeur. On lui a donné un bon chemin couvert, & tout ce qui lui manquoit pour mettre les troupes & les munitions en ſûreté. La tranchée n'eſt pas plus aiſée à ouvrir que devant le Cavagne. L'un & l'autre ont été conſtruits avec une pierre molle qui fera courir moins de riſque à leurs défenſeurs qu'une pierre de taille ordinaire.

Indépendamment de ces moyens, les deux fortereſſes ont pour elles le ſecours du climat ſi dangereux pour les aſſiégeants, & la facilité de recevoir de la ville des reſſources de tous les genres, ſans qu'on puiſſe l'empêcher. Ces avantages doivent rendre ces deux place imprenables, très-difficiles du moins à prendre, pourvu qu'elles ſoient ſuffiſamment avitaillées, & défendues ave-

valeur & capacité. Leur conſervation eſt d'autant plus importante que leur perte entraîneroit néceſſairement la ſoumiſſion du port & de la ville dominés & foudroyés de ces hauteurs.

Après avoir expoſé les obſtacles qu'on trouveroit à ſe rendre maître de la Havane par le fort Moro, il faut parler de ceux qu'on auroit à ſurmonter par le côté de la ville même.

Elle eſt ſituée dans le port, & un peu dans ſon enfoncement Elle étoit couverte, tant du côté du port que de celui de la campagne, d'une muraille ſeche qui ne valoit rien, & de vingt-un baſtions qui ne valoient pas mieux. Son foſſé étoit ſec & peu profond. En avant de ce foſſé étoit une eſpece de chemin couvert, preſque totalement détruit. La place, dans cet état, n'eût pas été à l'abri d'un coup de main, qui, fait pendant la nuit avec pluſieurs attaques vraies ou fauſſes, l'auroit emportée. On ſe propoſe de creuſer les foſſés, de les faire larges & profonds, & d'y joindre un très-bon chemin couvert.

Ces défenſes néceſſaires ſeront ſoutenues par le fort de la Pointe. C'eſt un quarré bâti en pierre, & qui, quoique petit, a des caſemates. On l'a rebâti à

neuf, parce qu'il avoit été extrêmement endommagé pendant le ſiege. Il eſt entouré d'un bon foſſé ſec, creuſé dans le roc. Indépendamment de ſa deſtination principale, qui eſt de défendre avec le Moro l'entrée du port, objet qu'il remplit très-bien, il y a pluſieurs batteries dégorgées ſur la campagne, & qui flanquent un peu quelques parties de l'enceinte de la ville.

Son feu va ſe croiſer avec celui d'un fort de quatre baſtions, avec foſſé, chemin couvert, poudriere, caſemates & citernes. Ce nouveau fort qu'on conſtruit à un quart de lieue de la place, ſur une hauteur appelée Aroſtigny, demandera un ſiege en forme, ſi l'on veut attaquer la ville de ce côté-là; d'autant plus qu'il a l'avantage de voir la mer, de battre au loin ſur la campagne, & de gêner extrêmement l'ennemi qui eſt obligé de venir faire de l'eau tout auprès.

En continuant de faire le tour de la ville, on trouve le fort Dalterès, conſtruit depuis le ſiege. Il eſt de pierre, & a quatre baſtions, avec un chemin couvert, une demi-lune en avant de la porte, un large foſſé, un bon rempart, des citernes, des caſemates, un ma-

gasin à poudre. Il est à un petit quart de lieue de la ville, & au-delà d'une riviere & d'un marais impraticable, qui la couvrent de ce côté-là. On l'a placé sur une hauteur qu'il embrasse en entier, & qu'on a isolée en creusant un large fossé, où la mer entre du fond du port. Outre qu'il domine la communication de la ville avec l'intérieur de l'île, il défend en croisant ses feux avec ceux d'Arostigny, l'enceinte de la place, qui se trouvera protégée encore dans l'intervalle de ces deux forts, par une grosse redoute qu'on va élever. Il croise aussi son feu avec le Moro qui est fort élevé, & placé sur la pointe du fort la plus avancée.

Tant d'ouvrages qui exigeront une garnison de quatre mille hommes, & qui pourront être portés à leur perfection dans deux ou trois ans, coûtent à l'Espagne des trésors immenses. Elle a d'abord consacré deux millions de piastres à l'achat des premiers besoins; & elle en donne annuellement quinze cent mille pour en presser l'usage. Quatre mille noirs qui appartiennent au gouvernement, & une chaîne de Mexicains condamnés aux travaux publics, sont les instruments de cette entreprise. On au-

roit avancé le fruit des ſueurs de tant de victimes, ſi on eût aſſocié à leur travail les troupes qui le ſouhaitoient comme un moyen de ſortir de l'affreuſe indigence où elles languiſſent.

S'il étoit permis d'avoir une opinion ſur une matiere qu'on ne connoît pas par profeſſion, on ſe haſarderoit à dire, que lorſque tous ces ouvrages ſeront finis, ceux qui feront le ſiege de la Havane, doivent le commencer par le Cavagne & le Moro, parce que ces deux forts pris, il faudra bien que la ville ſe rende, ſous peine d'être écraſée par l'artillerie du Moro. Si l'on ſe déterminoit au contraire par le côté de la ville, l'aſſaillant ne ſe trouveroit gueres avancé, même après l'avoir priſe. A la vérité, il ſeroit le maître de détruire les chantiers, les vaiſſeaux qui ſeroient dans le port; mais il n'en réſulteroit pour lui aucun avantage permanent. Pour former un établiſſement, il lui faudroit prendre encore le Cavagne & le Moro, ce qui lui ſeroit vrai-ſemblablement impoſſible, après la perte d'hommes qu'il auroit eſſuyée à l'attaque de la ville & de ſes forts.

Mais quelque plan que l'on ſuive dans le ſiege de cette place, la nation qui

l'attaquera, n'aura pas ſeulement à combattre la nombreuſe garniſon qui ſera entrée dans les ouvrages, on lui oppoſera auſſi des troupes qui tiendront la campagne, & qui troubleront ſes opérations. La petite armée ſera formée de deux eſcadrons de dragons Européens bien montés, bien exercés, & d'une compagnie de cent miquelets. On pourroit y joindre tous les habitants de l'île, blancs, mulâtres & negres libres qui ſont enrégimentés au nombre de dix mille hommes, mais comme la plupart n'ont aucune idée de diſcipline, ils ne feroient que cauſer de la confuſion. Il n'en ſera pas ainſi d'un régiment de cavalerie de quatre eſcadrons, & de ſept bataillons de milice, que depuis la paix on a accoutumé à manœuvrer d'une maniere ſurprenante. Ces corps armés, habillés, équipés aux dépens du gouvernement, & payés en temps de guerre ſur le pied des troupes réglées, ont pour guide & pour modele, des majors, des ſergents, des caporaux envoyés d'Europe, & tirés des régiments les plus diſtingués. La formation de ces milices coûte un argent immenſe. La cour d'Eſpagne attend les événements pour juger de l'utilité de ces dépenſes.

Mais on peut aſſurer dès à-préſent, que quelque ſoit l'eſprit militaire de ces troupes, cette opération politique ſera très-mauvaiſe ; & voici pourquoi.

Le projet de rendre à Cuba tous les colons ſoldats, ce projet inique & ruineux pour toutes les colonies, a été pouſſé très-vivement. La violence qu'il à fallu faire aux habitants, pour les aſſujettir à des exercices qui leur déplaiſoient, n'a fait que redoubler en eux leur goût naturel pour le repos. Ils ont déteſté des mouvements méchaniques, & forcés, qui, ne leur procurant aucune jouiſſance, devroient leur paroître doublement inſupportables, quand bien même ils ne ſeroient pas effrayants ou ridicules pour des peuples qui ne croient peut-être avoir aucun intérêt à défendre un gouvernement qui les opprime. Cette averſion pour le mouvement, s'eſt étendue juſqu'à cet exercice utile qu'exige le travail des terres. On n'a plus voulu défricher, planter, cultiver pour une nation qui ne fait que commander à des travailleurs. Les milices ont arrêté les cultures. Celles-ci qui s'établiſſoient lentement ont rétrogradé. Elles s'anéantiront tout-à fait avec le temps, ſi l'Eſpagne s'opiniâtre à ſoutenir un ſyſtême

vicieux que de fauſſes vues lui ont fait adopter. La manie d'avoir des troupes ; cette fureur qui, ſous prétexte de prévoir des guerres, les allume ; qui en amenant le deſpotiſme des gouvernements, prépare de loin la révolte des peuples, qui arrachant perpétuellement l'habitant de ſon foyer, & le cultivateur de ſon champ, éteint l'amour de la patrie, en l'éloignant de ſon berceau ; qui bouleverſe & tranſplante violemment les nations au-delà des terres & des mers : cet eſprit mercenaire de milices, qui n'eſt pas l'eſprit militaire, perdra tôt ou tard l'Europe ; mais bien plutôt les colonies, & peut-être celles d'Eſpagne avant les autres.

Cette puiſſance poſſede la partie la plus étendue, la plus fertile de l'archipel Américain. En des mains actives, ces îles ſeroient devenues la ſource d'une proſpérité ſans bornes. Dans l'état actuel, ce ſont de vaſtes forêts où regne une ſolitude affreuſe. Bien-loin de contribuer à la force, à la richeſſe de la monarchie qui en a la propriété, elles ne font que l'affoiblir, que la ruiner par les dépenſes qu'abſorbe leur conſervation. Si l'Eſpagne eût étudié convenablement la marche politique des autres peuples, elle auroit

vu que pluſieurs d'entr'eux devoient uniquement leur prépondérance à quelques îles inférieures en tout à celles qui n'ont ſervi juſqu'ici qu'à groſſir ignominieuſement la liſte de ces innombrables & inutiles poſſeſſions. Elle auroit appris que la fondation des colonies, de celles ſur-tout qui n'ont point de mines, ne pouvoit avoir d'autre but raiſonnable, que celui d'y établir des cultures.

C'eſt calomnier les Eſpagnols, que de les croire incapables par caractere, de ſoins laborieux & pénibles. Si l'on jette un regard ſur les fatigues exceſſives que ſupportent ſi patiemment ceux de cette nation qui ſe livrent au commerce interlope, on s'appercevra que leurs travaux ſont infiniment plus durs que ceux de l'économie rurale d'une habitation. S'ils négligent de s'enrichir par la culture, c'eſt la faute du gouvernement. Qu'il ceſſe de les faire gémir ſous la tyrannie du monopole : qu'il ceſſe de leur faire acheter trop cher les inſtruments de leur induſtrie : qu'il ceſſe de ſurcharger leurs productions de droits exceſſifs : qu'il ceſſe d'opprimer ceux qui auront fait les premiers pas vers la fortune : qu'il ceſſe de regarder comme dangereux, ceux qui montreront

une grande activité : qu'il ceſſe de les livrer aux intérêts particuliers d'une autorité abſolue & vénale, & il verra ſortir ſes ſujets de cette profonde inaction qui rend l'Eſpagne preſque nulle. Faut-il que cette monarchie, qui ſous Charles Quint étoit comme la tête d'où partoit tout le mouvement de l'Europe, ne ſoit aujourd'hui, pour ainſi dire, que la queue de ce grand corps qui remue le monde entier ; & qu'un état qui ſe trouve le premier ſur la carte, en ſoit le dernier dans l'hiſtoire ?

L'Eſpagne veut-elle enfin ſe réveiller de ce ſommeil ? Qu'elle donne des ſecours à ſes colons. Les tréſors du Mexique & du Pérou, s'offrent à porter l'abondance dans les îles, par une généroſité vraiment productive. Toutes les cultures du nouveau monde exigent des avances, celle du ſucre réclame les plus grands fonds, par l'aſſurance des plus grands rapports. Il n'y a pas un ſeul habitant, à la Trinité, à la Marguerite, à Porto-rico, à Saint Domingue en état de l'entreprendre ; & il n'y en a pas trente à Cuba. Ces colons tendent tous des bras ſuppliants vers la métropole, pour en obtenir des moyens de ſortir de leur léthargie. Ah ! s'il étoit

permis à l'écrivain déſintéreſſé qui ne cherche & ne ſouhaite que le bonheur de l'humanité, de leur prêter des ſentiments & des diſcours, que l'habitude de l'oiſiveté, les entraves du gouvernement & les préjugés de toute eſpece ſemblent leur avoir interdits, ne pourroit-il pas dire en leur nom à la cour de Madrid, à la nation entiere ?

„ Conſidérez les ſacrifices que nous „ attendons de vous, & voyez ſi vous „ ne ſerez pas dédommagés au centu- „ ple, par les riches productions que „ nous offrirons à votre commerce ex- „ pirant. Votre marine accrue par nos „ travaux, formera le ſeul boulevard qui „ puiſſe défendre des poſſeſſions pretes „ à vous échapper. Devenus plus riches, „ nous conſommerons davantage ; & „ alors la terre que vous habitez, qui „ languit avec vous quand la nature „ l'appelle à la fécondité ; ces plaines „ qui n'offrent à vos yeux que des dé- „ ſerts, & qui ſont la honte de vos loix „ & de vos mœurs, ſe changeront en „ des champs fertiles. Votre patrie fleu- „ rira par l'induſtrie, & l'agriculture „ qui fuyoit loin de vous. Les ſour- „ ces de vie & d'activité que vous au- „ rez fait couler juſqu'à nous par la

„ mer , reflueront autour de vos de-
„ meures, en fleuves d'abondance. Mais
„ ſi vous êtes inſenſibles à nos plain-
„ tes & à nos malheurs ; ſi vous ne
„ régnez pas pour nous ; ſi nous ne
„ ſommes que les victimes de notre
„ obéiſſance : rappellez-vous cette épo-
„ que à jamais célebre, où des ſujets
„ malheureux & mécontents ſecouerent
„ le joug de votre domination, & par
„ leurs travaux, leurs ſuccès & leur
„ opulence, juſtifierent leur révolte aux
„ yeux du monde entier. Quand ils
„ ſont libres depuis deux ſiecles, nous
„ faudra-t-il encore gémir de vous avoir
„ pour maîtres ; lorſque la Hollande
„ briſa le ſceptre de fer qui l'écraſoit ;
„ lorſqu'elle ſortit du fond des eaux,
„ pour régner ſur les mers, le ciel éle-
„ voit ſans doute ce monument de la
„ liberté, pour montrer aux nations la
„ route du bonheur, & pour effrayer
„ les rois infideles qui les écartent „.

En effet, cette république qui a marché long temps l'égale des plus grands rois, eſt parvenue en grande partie à cette gloire par la proſpérité de ſes colonies. Mais voyons quels moyens elle a ſuivis pour les faire valoir.

Juſqu'à la découverte des côtes occi-

dentales de l'Afrique, d'une route aux Indes par le cap de bonne Eſpérance, & ſur-tout juſqu'à la découverte de l'Amérique, les peuples de l'Europe ne ſe connoiſſoient, ne ſe viſitoient gueres, que par quelques incurſions barbares, dont le pillage étoit le but, & la dévaſtation tout le fruit. A l'exception d'un petit nombre de tyrans armés, qui trouvoient dans l'oppreſſion des foibles, les moyens de ſoutenir un luxe extraordinairement cher, tous les habitants des différents états étoient réduits à ſe contenter de ce que leur fourniſſoient un territoire mal cultivé, une induſtrie arrêtée aux barrieres de chaque province. Les grands événements qui fixerent à la fin du quinzieme ſiecle, une des plus brillantes époques de l'hiſtoire du monde, n'operent pas dans les mœurs une révolution auſſi rapide, qu'on eſt prompt à l'imaginer. Quelques villes anſéatiques, quelques républiques d'Italie, alloient, il eſt vrai, chercher à Cadix & à Liſbonne, devenus de grands entrepôts, ce que les deux Indes envoyoient de rare & de précieux; mais la conſommation en étoit tout à-fait bornée, par l'impuiſſance où étoient les nations de le payer. Elles languiſſoient la plupart dans

une léthargie entiere ; la plupart ignoroient les avantages & les reſſources de leur territoire.

Il falloit pour mettre fin à cet engourdiſſement, un peuple qui, ſorti du néant, répandit la vie & la lumiere dans tous les eſprits, l'abondance dans tous les marchés ; qui pût offrir toutes les productions à un meilleur prix, échanger le ſuperflu de chaque nation avec ce qu'elle n'avoit pas ; qui donnât une grande activité à la circulation des denrées, des marchandiſes, de l'argent ; qui en facilitant, en étendant la conſommation, encourageât la population, l'agriculture, tous les genres d'induſtrie. L'Europe dut aux Hollandois tous ces avantages. On pardonne à l'aveugle multitude de ſe borner à jouir, ſans connoître les ſources de la proſpérité qu'elle goûte ; mais la philoſophie & la politique doivent perpétuer la gloire des bienfaiteurs de l'humanité, ſuivre, s'il eſt poſſible, la marche de leur bienfaiſance.

Lorſque les généreux habitants des Provinces-unies leverent la tête au-deſſus de la mer & de la tyrannie, ils virent qu'ils ne pouvoient aſſeoir les fondements de leur liberté, ſur un ſol qui ne

leur offroit pas même les ſoutiens de la vie. Ils ſentirent que le commerce, qui, pour la plupart des nations, n'eſt qu'un intérêt acceſſoire, qu'un moyen d'accroître la maſſe & le revenu des productions territoriales, étoit le ſeul appui qui s'offroit à leurs vœux. Sans terre & ſans productions, ils réſolurent de faire valoir celles des autres peuples, aſſurés que de la proſpérité univerſelle ſortiroit leur proſpérité particuliere. L'événement juſtifia leur politique.

Leur premier pas établit, entre les peuples de l'Europe, le change des productions du Nord avec celles du Midi. Bien-tôt toutes les mers ſe couvrirent des vaiſſeaux de la Hollande. C'étoit dans ſes ports que tous les effets commerçables venoient ſe réunir; c'étoit de ſes ports qu'ils étoient expédiés pour leurs deſtinations reſpectives. On régloit ſans concurrence la valeur de tout; & c'étoit avec une modération qui écartoit toute concurrence. L'ambition de donner plus de ſtabilité, plus de carriere à ſes entrepriſes, rendit avec le temps la république conquérante. Sa domination s'étendit ſur une partie du continent des Indes, & ſur toutes les îles précieuſes de l'Océan qui l'environne. Elle tenoit aſſervies,

asservies, par ses forteresses ou par les escadres, les côtes d'Afrique, où elle avoit porté le coup-d'œil attentif & prévoyant de son utile ambition. Les seules contrées de l'Amérique où la culture eût jeté les germes des vraies richesses, reconnoissoient ses loix. L'immensité de ses combinaisons embrassoit l'univers, dont elle étoit l'ame par le travail & l'industrie. Elle étoit parvenue à la monarchie universelle du commerce.

Tel étoit l'état des provinces-unies, lorsque les Portugais sortant de l'espece de néant & de mort où la tyrannie Espagnole les avoit plongés, réussirent à leur arracher en 1661 la partie du Brésil qu'elles avoient conquise sur eux. Dès ce premier ébranlement de leur puissance, les Hollandois auroient été chassés entiérement du nouveau monde, s'il ne leur fût resté quelques petites îles; en particulier celle de Curaçao, qu'en 1634 ils avoient enlevée aux Castillans, qui la possédoient depuis 1527.

Ce rocher, qui n'est qu'à trois lieues de la côte de Venezuela, peut avoir dix lieues de long sur cinq de large. Il a un port excellent, mais dont l'approche est fort difficile. Lorsqu'une fois on y est entré, son spacieux bassin offre toute

ſorte de commodité, de ſûreté. Une fortereſſe, conſtruite avec intelligence & conſtamment bien entretenue, fait ſa défenſe.

Les François, qui avoient corrompu d'avance le commandant de la place, y aborderent en 1573 au nombre de cinq ou ſix cent hommes. Comme la trahiſon avoit été découverte, & le traître puni, ils furent reçus par ſon ſucceſſeur tout autrement qu'ils ne s'y attendoient. Ils ſe rembarquerent avec la honte de n'avoir montré que leur foibleſſe & l'iniquité de leurs meſures.

Louis XIV, dont l'orgueil fut bleſſé par cet imprudent échec, donna, cinq ans après, dix-huit vaiſſeaux de guerre & douze bâtiments flibuſtiers à d'Eſtrées, pour effacer l'affront qui terniſſoit à ſes yeux l'éclat d'un regne rempli de merveilles. Cet amiral approchoit du terme de ſon expédition, lorſque ſon audace & ſon opiniâtreté firent échouer ſa flotte à l'île d'Avez. Il recueillit ce qu'il put des débris de ſon naufrage, & regagna, ſans avoir rien entrepris, le port de Breſt dans un aſſez grand déſordre.

Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les petites îles d'Aruba & de Bonaire qui ſont ſous ſes loix, n'ont été inquié-

tées. Aucune nation n'a ſongé à conquérir un ſol ſtérile, qui n'offre que quelques beſtiaux, quelque manioc, quelques légumes propres à la nourriture des eſclaves, & qui ne fournit aucune production qui puiſſe entrer dans le commerce. Saint-Euſtache ne vaut gueres mieux.

Cette île d'environ cinq lieues de tour, n'eſt proprement qu'une montagne fort eſcarpée, qui paroît ſortir de l'Océan en forme de cône. Elle manque de port, & eſt réduite à une rade purement foraine. Quelques François chaſſés de Saint-Chriſtophe s'y réfugierent en 1629, & l'abandonnerent quelque temps après, parce que ce rocher, d'ailleurs ſtérile, n'avoit d'autre eau douce que celle de la pluie qu'on ramaſſoit dans des citernes. On ignore l'époque préciſe de cette émigration ; mais il eſt prouvé que les Hollandois y étoient établis en 1639. Ils en furent chaſſés dans la ſuite par les Anglois, ſur leſquels Louis XIV la reprit. Ce prince fit valoir ſon droit de conquête dans les négociations de Breda, & réſiſta aux inſtances de la république, alors ſon alliée, qui prétendoit que cette poſſeſſion lui fût reſtituée, comme lui ayant appartenu avant la guerre. Lorſque la ſignature du traité

de paix eut anéanti cette prétention, le monarque François, dont l'orgueil écoutoit plutôt la généroſité que la juſtice, crut qu'il n'étoit pas de ſa dignité de profiter du malheur de ſes amis. Il remit de ſon propre mouvement aux Hollandois leur île, quoiqu'il n'ignorât pas que c'étoit une fortereſſe naturelle, qui pourroit l'aider à la conſervation de la partie de Saint-Chriſtophe qui lui appartenoit.

Saint-Euſtache produit quelque tabac, & à-peu-près ſix cent milliers de ſucre. Sa population, comme colonie agricole, eſt de cent vingt blancs & de douze cent noirs. Comme commerçante, elle a trois cent blancs, & juſqu'à douze ou quinze cent, lorſqu'elle a le bonheur d'être neutre en temps de guerre.

Sa foibleſſe ne l'a pas empêché d'envoyer quelques-uns de ſes habitants dans une île voiſine, connue ſous le nom de Saba. Il faut gravir preſque au ſommet de ce roc eſcarpé, pour y trouver un peu de terre. Elle eſt très-propre au jardinage. Des pluies fréquentes, mais dont l'eau ne ſéjourne pas, y font croître des plantes d'un goût exquis, & des choux d'une groſſeur ſinguliere. Une cinquantaine de familles Européennes, avec

envîron cent trente eſclaves, y cultivent le coton, le filent, en font des bas qu'on vend aux autres colonies juſqu'à quinze ou ſeize florins la paire. Il n'y a pas en Amérique d'auſſi beau ſang que celui de Saba. Les femmes y conſervent une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune autre des Antilles. Heureuſe peuplade! élevée ſur un rocher entre le ciel & la mer, elle jouit de ces deux éléments, ſans en craindre les orages. Elle reſpire un air pur, vit de légumes, cultive une production ſimple qui lui donne l'aiſance ſans la tentation des richeſſes, s'occupe d'un travail moins pénible qu'utile, poſſede en paix tous les biens de la modération, la ſanté, la beauté, la liberté. C'eſt là le temple de la ſérénité, d'où le ſage peut contempler à loiſir les erreurs & les paſſions des hommes, qui vont, comme les flots de la mer, ſe pouſſer & ſouvent ſe briſer ſur les riches côtes de l'Amérique, dont ils ſe diſputent & s'arrachent tour-à-tour les dépouilles & la poſſeſſion. C'eſt de-là qu'on voit au loin les nations de l'Europe, venir porter la foudre au milieu des gouffres de l'Océan & ſous les ardeurs des tropiques, toujours brûlantes des feux de l'ambition & de la cupidité,

ſe remplir d'or ſans jamais s'en raſſaſier ; amaſſer, le fer en main, ces métaux, ces perles, ces diamants dont ſe couvrent les cours qui dépouillent les peuples ; ſurcharger les vaiſſeaux de ces tonneaux précieux où le luxe doit teindre la pourpre, & puiſer ſes délices, ſa molleſſe, ſa cruauté, ſes vices. Le tranquille colon du rocher de Saba voit cet amas de folie, & file paiſiblement le coton qui fait toute ſa parure & toute ſa richeſſe.

Sous le même ciel, eſt l'île de Saint-Martin, dont l'enceinte d'environ quinze ou ſeize lieues, renferme un aſſez grand nombre de montagnes, qui ne ſont que des rochers couverts de bruieres. Le ſol ſablonneux de ſes plaines & de ſes vallées, ſtérile par lui-même, n'y peut être fécondé que par des pluies aſſez rares, & dont la bienfaiſance diminue à meſure que le ſoleil les pompe ou qu'elles s'écoulent. Avec quelques ſoins, on pourroit retenir ces eaux fortuites dans des réſervoirs, & les diſtribuer dans les terres pour y faire germer l'abondance. Du reſte, cette île ſans rivieres a des fontaines & des citernes qui fourniſſent aſſez d'eau bonne & potable à tous les colons. L'air eſt très-ſain, la côte poiſ-

ſonneuſe, la mer rarement agitée, & par tout l'ancrage ſûr autour de l'île.

Les Hollandois & les François qui s'y étoient rencontrés en 1648, y vivoient en paix, mais ſéparément, lorſque les Eſpagnols qui étoient en guerre ouverte avec ces deux nations, s'aviſerent d'attaquer ces nouveaux habitants, les battirent, les firent priſonniers, & s'établirent à leur place. Le vainqueur ne tarda pas à ſe dégoûter d'un établiſſement inutile, qui lui coûtoit quatre-vingt mille piaſtres par an. Il l'abandonna en 1648, après avoir détruit tout ce qui ne lui étoit pas poſſible d'emporter.

Ces dévaſtations n'empêcherent pas les deux nations qui occupoient l'île quelques années auparavant, d'y retourner auſſi-tôt qu'ils la virent évacuée. Elles convinrent de ne jamais troubler mutuellement leur tranquillité; & elles furent toujours fidelles à un engagement, dont l'utilité étoit réciproque. Les diviſions de leurs métropoles n'altérerent jamais ces diſpoſitions. La paix régna conſtamment dans cet aſyle juſqu'en 1757, que les François en furent chaſſés par un corſaire Anglois nommé Coock; mais ils y ſont retournés à la fin des hoſtilités.

D'environ cinquante cinq mille acres de terre que contient l'île entiere, les François en occupent trente-cinq mille. On voit répandus ſur ce grand eſpace, cent blancs & trois cent noirs. Il comporteroit une population de quatre cent familles agricoles & de dix mille eſclaves, que les progrès de la culture y réuniront un jour, ſi la dureté des gouvernements d'Europe amene enfin la liberté de l'Amérique. La ligne de ſéparation dirigée de l'eſt à l'oueſt, qui a aſſigné une moindre ſuperficie aux Hollandois, les en a bien dédommagés par la poſſeſſion du ſeul port qui ſoit dans l'île. Ces républicains n'ont pas mieux profité de cet avantage, que leur voiſin des ſiens. Ils n'ont raſſemblé ſur leur territoire qu'une ſoixantaine de familles & deux cent eſclaves.

Les deux colonies élevent des volailles & du menu bétail qu'on vend aux autres îles. Elles ont toujours cultivé le coton, & depuis peu elles plantent du café avec ſuccès. Peut-être cette production leur procurera-t-elle quelque jour une certaine aiſance, dont les François ſont aujourd'hui plus éloignés que les Hollandois.

Les établiſſements de ces derniers dans

le grand archipel de l'Amérique, ne préſentent juſqu'ici rien de curieux ni d'intéreſſant au premier coup-d'œil. Des poſſeſſions qui fourniſſent à peine la cargaiſon de deux vaiſſeaux médiocres, ne paroiſſent dignes d'aucune attention. Auſſi l'oubli, & l'oubli le plus profond, ſeroit-il leur partage, ſi quelques-unes de ces îles qui ne ſont rien comme agricoles, n'étoient beaucoup comme commerçantes. Nous voulons parler de Saint Euſtache & de Curaçao.

Le deſir de former des liaiſons interlopes avec le continent Eſpagnol, décida la conquête de Curaçao. On y vit bientôt arriver un grand nombre de bâtimens Hollandois. Forts & bien armés, ils étoient de plus montés par des hommes choiſis, dont la bravoure étoit ſoutenue d'un vif intérêt. Chacun d'eux avoit dans la cargaiſon, une part plus ou moins conſidérable, qu'il étoit déterminé à défendre au prix de ſon ſang contre les attaques des gardes-côtes.

Avec le temps, la maniere de traiter changea un peu. Curaçao devint lui-même un magaſin immenſe, où les Eſpagnols venoient ſur leurs bateaux échanger leur or, leur argent, leur vanille, leur cacao, leur cochenille,

leur quinquina, leurs cuirs, leurs mulets, contre des negres, des toiles, des ſoieries, des étoffes des Indes, des épiceries, des dentelles, des rubans, du vif-argent, des ouvrages de fer ou d'acier. Ces voyages, quoique continuels, n'empêchoient pas qu'une multitude de chaloupes Hollandoiſes ne voguaſſent de leur île aux anſes de la côte. C'étoit une réciprocité de beſoins, de ſecours, de travaux & de courſes, qui jetoit la plus grande activité ſur ces parages, entre des nations rivales de commerce, avides de richeſſes. La ſubſtitution des vaiſſeaux de regiſtre aux gallions, a rallenti dans les derniers temps cette double communication; mais elle recouvrera ſa premiere vivacité, elle en acquerra une plus grande encore, lorſque le malheur des guerres empêchera l'approviſionnement direct du continent Eſpagnol.

Les démêlés des cours de Londres & de Verſailles ouvrent à Curaçao une nouvelle carriere. Il approviſionne alors toute la côte du Sud de Saint-Domingue; il en tire toutes les productions. Ce commerce s'étendra, à meſure que cette partie de la colonie Françoiſe fera les progrès dont elle eſt ſuſceptible. Les armateurs François des îles du Vent ſe

rendent eux-mêmes en foule à Curaçao durant les hoſtilités, malgré la longueur de la traverſée. C'eſt qu'ils y trouvent tout ce qui eſt néceſſaire pour l'équipement des leurs navires ; ſouvent des marchandiſes des côtes d'Eſpagne ; toujours celles de l'Europe, dont l'uſage eſt univerſel. Les corſaires Anglois y croiſent rarement.

Tout ce qui entre à Curaçao, paie indifféremment un pour cent pour le droit du port. Les marchandiſes parties de la Hollande ont le privilege de n'être jamais taxées davantage. Celles qui viennent des autres ports de l'Europe, paient de plus neuf pour cent. Le café étranger eſt ſujet à ce même droit, parce qu'on veut favoriſer celui de Surinam. Toutes les autres denrées de l'Amérique ne donnent que trois pour cent, mais avec l'obligation d'être portées directement dans quelqu'une des rades de la république.

Saint-Euſtache étoit aſſujetti autrefois aux mêmes impoſitions que Curaçao. On l'en a déchargée au commencement de la derniere guerre. Il a dû ce bienfait au voiſinage de l'île Danoiſe de Saint-Thomas, dont le port franc lui enlevoit une grande quantité d'affaires. Dans

l'arrangement actuel, ſon commerce interlope pendant la paix, ſe borne le plus ſouvent à échanger la morue Angloiſe contre les ſirops & les tafias des îles Françoiſes.

Les hoſtilités des cours de Londres & de Verſailles ouvrent un plus vaſte champ à Saint-Euſtache. Il s'enrichit de leurs diviſions. Durant la derniere guerre, il a été l'entrepôt de preſque toutes les denrées des colonies Françoiſes, & le magaſin général de leur approviſionnement. Les Hollandois n'étoient pas la ſeule roue de ce grand mouvement. L'Anglois & le François ſe réuniſſoient dans la rade de cette île, pour y former, à l'abri de ſa neutralité, des ſociétés ſuivies de commerce. Un paſſeport Hollandois, qu'on obtenoit pour quarante-huit piaſtres, couvroit leurs liaiſons. On l'accordoit même ſans s'informer de quelle nation étoit celui qui le demandoit. De cette grande liberté, naiſſoient des opérations ſans nombre, & d'une combinaiſon ſinguliere. C'eſt ainſi que le commerce avoit trouvé l'art d'endormir ou de tromper la diſcorde.

Cependant le Hollandois, également inventif dans les moyens de faire tourner à ſon avantage le bien & le mal d'au-

trui, n'eſt pas uniquement réduit dans le nouveau monde aux profits paſſagers d'un commerce précaire. La république poſſede & cultive dans le continent un grand territoire, ſéparé de la Guyane Françoiſe par la riviere de Maroni, & par celle de Poumaron de la Guyane Eſpagnole. On le connoît ſous le nom de Surinam, le plus ancien & le plus important établiſſement de cette colonie.

Le fondement en fut jeté en 1640 par des François. Leur activité les portoit alors dans différents climats, & leur légéreté les empêchoit de ſe fixer dans aucun. Ils abandonnerent Surinam peu d'années après y être arrivés; & ils y furent remplacés par les Anglois. Ces inſulaires pouſſoient leurs travaux avec quelques ſuccès, lorſqu'ils furent attaqués en 1667 par la Hollande, qui les trouvant diſperſés dans un vaſte eſpace, n'eut pas beaucoup de peine à les réduire. On les tranſporta quelques années après au nombre de douze cent, à la Jamaïque; & la colonie fut aſſurée par les traités à la république.

Ses ſujets, uniquement occupés du commerce, n'avoient jamais eu la paſſion de l'agriculture. Surinam ſe reſſentit

quelque temps du goût excluſif de ſes nouveaux poſſeſſeurs. A la fin, la compagnie qui donnoit des loix aux pays, fit abatre des bois, partagea une partie du ſol aux habitants, les pourvut d'eſclaves. Tous ceux qui voulurent occuper ces terres, en obtinrent la propriété, en s'engageant à payer ſucceſſivement de leurs productions, le prix dont chaque poſſeſſion étoit achetée. Ils eurent même la liberté d'en diſpoſer en faveur de tout acquéreur qui conſentiroit à ſe charger de la partie de la dette qui n'auroit pas été acquittée.

Le ſuccès de ces premiers établiſſements donna naiſſance à un grand nombre d'autres. Peu-à-peu ils ſe ſont étendus juſqu'à vingt lieues de l'embouchure du Surinam, & du Commenwine qui ſe jette dans ce fleuve. On les auroit pouſſés même beaucoup plus loin, ſi l'on n'avoit été arrêté par les negres fugitifs, qui retranchés dans des forêts inacceſſibles, où ils ont retrouvé la liberté, ne ceſſent d'infeſter les derrieres de la colonie.

Les difficultés qui s'oppoſoient à ce défrichement, demandoient ce courage extraordinaire qui fait tout braver, cette conſtance plus qu'humaine qui fait tout ſurmonter. La plupart des terres qu'il

s'agiſſoit de mettre en valeur, étoient couvertes de quatre ou cinq pieds d'eau, à chaque marée. En multipliant les foſſés & les écluſes, on eſt parvenu à deſſécher ce ſol; & les Hollandois ont eu la gloire de dompter l'Océan dans le nouveau, comme dans l'ancien monde. On leur a même vu donner à leurs plantations une propreté, des commodités, qu'on ne retrouve pas dans les poſſeſſions Angloiſes & Françoiſes les plus floriſſantes.

Un des moyens qui ont le plus encouragé les travaux, a été la facilité extrême que les colons ont trouvée à ſe procurer des fonds. L'abondance où l'argent s'eſt trouvé dans la Hollande, fait qu'ils ont emprunté à ſix pour cent, tout ce qu'ils ont pu employer.

Avec ces ſecours, il s'eſt formé ſur les bords du Surinam, ou à peu de diſtance de ce fleuve, une population de cinquante mille noirs & de quatre mille blancs. On compte parmi ces derniers, des réfugiés François, des freres Moraves, & ſur-tout des Juifs. Il n'eſt pas peut-être d'empire ſur la terre, où cette malheureuſe nation ſoit ſi bien traitée. On ne lui a pas ſeulement laiſſé la liberté de profeſſer ſa religion, d'avoir

des terres en propriété, de terminer elle-même les différents qui s'élevent entre ſes membres : elle jouit encore du droit commun à tous les citoyens, d'avoir part à l'adminiſtration générale, de concourir au choix des magiſtrats publics. Tels ſont les progrès de l'eſprit de commerce, qu'il fait taire tous les préjugés de nation ou de religion, devant l'intérêt général qui doit lier les hommes. Qu'eſt-ce que ces vaines dénominations, de Juifs, de Luthériens, de François ou de Hollandois ? Malheureux habîtants d'une terre ſi pénible à cultiver, n'êtes-vous pas tous des hommes ? Pourquoi donc vous chaſſer d'un monde où vous n'avez qu'un jour à vivre ? Et quelle vie encore, que celle dont vous avez la folle cruauté de vous diſputer la jouiſſance ? Tous les éléments, le ciel & la terre même, n'ont-ils pas aſſez fait contre vous, ſans ajouter à tous les fléaux dont la nature vous environne, l'abus du peu de force qu'elle vous laiſſe pour y réſiſter ? Heureux & ſages Hollandois ! l'eſprit d'économie vous a mieux éclairés que toutes les autres nations de l'Europe. Votre ambition s'eſt arrêtée où votre puiſſance a trouvé de ſûres barrieres contre celle

de vos voiſins. Ne les combatttez déſormais que par l'exemple de votre induſtrie.

Paramabiro, chef-lieu de votre colonie de Surinam, peut bien exciter leur envie. C'eſt une petite ville agréablement ſituée. Les maiſons y ſont belles & commodes, quoique conſtruites ſeulement de bois ſur des briques apportées d'Europe. Son port éloigné de cinq lieues de la mer, ne laiſſe rien à deſirer. Il reçoit tous les bâtiments expédiés par la métropole, pour l'extraction des denrées de la colonie.

La proſpérité de cet établiſſement fit naître, en 1632, l'idée d'en former un autre ſur la riviere de Berbiche, qui ſe jette dans la mer à dix-neuf lieues plus à l'oueſt que le Surinam. Les rives de ſon embouchure étoient ſi marécageuſes, qu'il falloit remonter quinze lieues pour aſſeoir des habitations ſur les bords de cette riviere. Un peuple qui avoit rendu la mer même habitable, pouvoit-il être arrêté par cet obſtacle? Une nouvelle compagnie eut la gloire de créer des productions nouvelles ſur un ſol tiré du ſein des eaux; & le ſoc y prit la place de la rame.

Une autre aſſociation a depuis tenté

le même prodige, avec autant de ſuccès, ſur le Demerary & l'Eſſequebe, qui ſe déchargent dans la même baye, à vingt lieues de Berbiche ; ſur le Poumaron, éloigné de quinze lieues de l'Eſſequebe, & de vingt-cinq de la grande bouche de l'Orenoque. Les deux dernieres colonies égaleront peut-être un jour celle de Surinam : mais on n'y compte actuellement qu'environ douze cent perſonnes libres, qui ſont à la tête de vingt-deux ou vingt-trois mille eſclaves.

Les trois établiſſements ont exactement les mêmes cultures. Ils recueillent du coton, du cacao, du ſucre. Quoique ce dernier objet ſoit de beaucoup le plus conſidérable, ſon produit ne répond, ni au nombre des bras qu'on y emploie, ui à l'activité des ſoins qu'on y conſacre. Ce défaut vient ſans doute de la nature d'un terrain trop marécageux, qui par une humidité ſurabondante étouffe ou détourne les ſels ou les ſucs végétaux de la canne. Le peu qu'on en retire avoit diſpoſé les colons à tourner leurs travaux vers une autre culture, lorſque le commencement du ſiecle offrit le cafier à leur induſtrie.

Cet arbre originaire de l'Arabie, où la nature avare pour les beſoins, eſt

prodigue pour le luxe, fut long-temps la plante chérie de cette terre heureuſe. Les tentatives inutiles que firent les Européens pour en faire germer le fruit, leur perſuaderent que les habitants du pays le trempoient dans l'eau bouillante, ou le faiſoient ſécher au four avant de le vendre, pour conſerver à jamais un commerce qui faiſoit toute leur richeſſe. On ne fut détrompé de cette erreur, que lorſqu'on eut porté l'arbre même à Batavia, & enſuite à Surinam. L'expérience fit voir, qu'il en étoit du cafier comme de beaucoup d'autres plantes, dont la ſemence ne leve point, ſi elle n'eſt miſe en terre toute récente.

Son fruit reſſemble à une ceriſe. Il eſt en grappe & rangé le long des branches ſous les aiſſelles de feuilles vertes comme celles du laurier, mais un peu plus longues. On le cueille, lorſqu'il eſt d'un rouge foncé, & on le porte au moulin.

Ce moulin eſt compoſé de deux rouleaux de bois garnis de lames de fer. Longs de dix-huit pouces ſur dix ou douze de diametre, ils ſont mobiles; & par le mouvement qu'on leur donne, ils s'approchent d'une troiſieme piece immobile qu'on nomme mâchoire. Au

deſſus des rouleaux eſt une tremie dans laquelle on met le café qui, tombant entre les rouleaux & la mâchoire, ſe dépouille de ſa premiere peau, & ſe diviſe en deux parties dont il eſt compoſé, comme on le voit par la forme du grain qui eſt plat d'un côté & arrondi de l'autre. En ſortant de cette machine, il entre dans un crible de laiton incliné, qui laiſſe paſſer la peau du grain à travers ſes fils, tandis que le fruit gliſſe & tombe dans des paniers, d'où il eſt tranſporté dans un vaiſſeau plein d'eau, où on le lave, après qu'il y a trempé une nuit. Quand la récolte en eſt finie & bien ſéchée, on remet le café dans une machine, qu'on appelle moulin à piler. C'eſt une meule de bois qu'un mulet ou un cheval fait tourner verticalement autour de ſon pivot. En paſſant ſur le café ſec, elle en enleve le parchemin, qui n'eſt autre choſe qu'une pellicule détachée de la graine, à meſure que le café ſeche. Débarraſſé de ſon parchemin, on le tire de ce moulin, pour être vané dans un autre qu'on appelle moulin à vent. Cette machine armée de quatre pieces de fer-blanc, poſées ſur un eſſieu, eſt agitée avec beaucoup de force par un eſclave ; & le vent que font ces plaques

nettoie le café de toutes les pellicules qui s'y trouvent mêlées. Enſuite il eſt porté ſur une table où les negres en ſéparent tous les grains caſſés, & les ordures qui pourroient y reſter. Après ces opérations, le café peut ſe vendre.

L'arbre qui le donne ne proſpere que ſous un climat où l'hiver ne ſe fait pas ſentir. Les curieux ne le cultivent ailleurs que dans des terres chaudes, en l'arroſant ſouvent, & uniquement pour le plaiſir des yeux.

Le cafier ſe plaît ſur-tout ſur les colines & les montagnes, où il a le pied preſque toujours à ſec, & la tête ſouvent arroſée de douces pluies. Il préfere l'aſpect du ſoleil couchant, & il veut une terre labourée, ſans aucun mélange d'herbes. Les plans doivent être mis à huit pieds de diſtance les uns des autres, & dans des trous de douze ou quinze pouces. Naturellement, il s'éleveroit à environ vingt pieds. On les arrête à cinq, pour pouvoir cueillir commodément leur fruit. Ainſi ététés, ils étendent ſi bien leurs branches, que le terrain eſt entiérement couvert.

Le cafier fleurit dans le mois de décembre, de janvier, de février, ſuivant la température de l'air ou la ſaiſon des

pluies, & donne ſon fruit en octobre & en novembre. Dès la troiſieme année, il commence à récompenſer les ſoins du cultivateur; mais il n'eſt en plein rapport qu'à la cinquieme. Sujet aux mêmes accidents que la plupart des autres arbres, il eſt de plus expoſé à périr, ſoit par la piquure d'un ver ſon ennemi qui le perce au pied, ſoit par les coups de ſoleil qui lui ſont auſſi funeſtes qu'aux hommes même. Sa durée dépend de la qualité de la terre où il eſt planté. Le fond des côteaux qu'il occupe le plus communément, eſt de tuf ou de pierre calcaire. Dans l'un de ces ſols, il meurt, après avoir langui quelque temps: dans l'autre, ſes racines qui manquent rarement de percer entre les pierres, attirent de la nourriture, donnent de la force au tronc, & le font vivre & produire environ vingt ans.

Tel eſt à-peu-près le terme d'un plan de cafiers. Le propriétaire à cette époque ſe trouve ſans arbres, & avec un terrain uſé où il n'eſt pas poſſible d'établir aucune eſpece de culture. On pourroit dire qu'il a mis ſon bien à fonds perdu, même pour un temps fort limité. Son ſort eſt déſeſpéré, ſi le haſard l'a placé dans une île ſerrée & toute occupée. Mais dans

un vaſte continent, il peut remplacer un ſol entiérement épuiſé, par un ſol libre & vierge qu'il ſera le maître de défricher. C'eſt cet avantage qui dans la Guiane Hollandoiſe a prodigieuſement multiplié les plantations de café.

La ſeule colonie de Surinam a recueilli en 1768 cent mille livres peſant de coton, deux cent mille livres de cacao, quatorze millions de livres de café, vingt-huit millions ſix cent mille livres de ſucre brut. Soixante-dix navires ont conduit ces denrées dans les ports de la métropole. On ne peut fixer ici avec la même préciſion le produit des autres colonies ; mais on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité, en le réduiſant au quart. Il peut & doit augmenter conſidérablement. Toutes les cultures commencées s'étendront, ſe perfectionneront. On en tentera peut-être de nouvelles ; du moins reprendra-t-on celle de l'indigo, que quelques eſſais malheureux ont fait abandonner trop légérement.

La côte, qui a ſoixante-ſeize lieues d'étendue, n'offre pas, il eſt vrai, un ſeul endroit qui puiſſe être défriché. Les terres y ſont toutes baſſes, & conſtamment noyées. Mais les grands fleuves ſur

leſquels on a commencé à s'établir, & dont le moindre eſt navigable durant trente lieues, invitent des hommes entreprenants à venir s'enrichir ſur leurs bords. On trouve même dans l'intervalle qui les ſépare, de petites rivieres qui peuvent recevoir des chaloupes & qui arroſent un ſol fertile. Le climat eſt le ſeul obſtacle à une grande proſpérité. L'année y eſt partagée entre des pluies continuelles & des chaleurs exceſſives. Il faut diſputer à une foule de reptiles dégoûtants, des récoltes qui ont coûté des ſoins extrêmes, & s'expoſer à périr dans les langueurs de l'hydropiſie ou des fievres de toute eſpece.

C'eſt ſans doute la raiſon qui a déterminé les plus grands propriétaires de la Guiane Hollandoiſe à vivre en Europe. On ne voit gueres dans la colonie que les agents de ces hommes riches, ou ceux auxquels la médiocrité de leur fortune ne permet pas de confier à des mains étrangeres le ſoin de leurs plantations. Les conſommations de pareils habitants ne peuvent qu'être extrêmement bornées. Auſſi les navigateurs de la métropole qui vont chercher les productions de ces colonies, n'y apportent-ils que des choſes de premier beſoin, rarement

rarement & peu d'objets de luxe. Encore les négociants Hollandois ſont ils réduits à partager cet approviſionnement tout foiblé qu'il eſt, avec les Anglois de l'Amérique ſeptentrionale.

Ces étrangers ne furent d'abord reçus, que parce qu'on ne pouvoit pas ſe paſſer de leurs chevaux. La difficulté d'en élever, & peut-être d'autres cauſes, ont perpétué cette liberté. Les chevaux ſervent tellement de paſſeport aux hommes, qu'un vaiſſeau qui n'en apporteroit pas un nombre proportionné à ſa grandeur, n'entreroit point dans les ports de la colonie. Mais s'ils viennent à périr dans la traverſée, il ſuffit qu'on en montre les têtes, pour être admis à commercer d'autres denrées comeſtibles qui ont pris la place de beaucoup de chevaux dans les vaiſſeaux Anglois. Une loi défend de leur donner en paiement autre choſe que des ſirops, & des eaux-de-vie de ſucre: elle eſt peu reſpectée. Les Anglois, avec le droit qu'ils ont uſurpé d'emporter ce qu'ils veulent, exportent les denrées les plus précieuſes de la colonie, & ſe font encore livrer de l'argent, ou des lettres-de-change ſur l'Europe. Tel eſt le droit de la force, dont les républicains uſent non-ſeule-

ment avec les autres nations, mais entre eux. Les Anglois agiſſent à-peu-près envers les Hollandois, comme firent les Athéniens à l'égard des Méliens. *De tout temps, le plus foible cede au plus fort*, diſoit Athenes aux inſulaires de Mélos: *nous n'avons pas fait cette loi. Elle eſt auſſi vieille que le monde, & durera autant que lui.* Cette même raiſon qui ſied ſi bien à l'injuſtice, fit qu'Athenes fut à ſon tour ſubjuguée par Lacédémone, & détruite par les Romains.

On n'eſt pas d'accord ſur les dangers auxquels la Guiane Hollandoiſe peut être expoſée. Il faut tâcher de fixer les idées ſur ce point important. D'abord, l'invaſion de la part des puiſſances Européennes y ſeroit facile. Leurs plus gros vaiſſeaux peuvent entrer dans la riviere de Poumaron, dont l'embouchure a un fond de ſept ou huit braſſes d'eau, qui vont toujours en augmentant juſqu'à quarante, à la diſtance de quatre ou cinq lieues. Le petit fort de la nouvelle Zélande, qui en défend les bords, ne réſiſteroit pas deux heures au feu de leur artillerie. L'entrée du Demerary, qui a dix-huit, vingt, vingt-quatre braſſes d'eau, qui en conſerve quinze ou ſeize l'eſpace de quatre lieues, qui

eſt par-tout ſans défenſes, ſeroit encore plus facile. L'embouchure de l'Eſſequebe qui a trois lieues de large, eſt remplie d'iſlots & de bas-fonds; mais on y trouve, ainſi que dans le cours de la riviere, des paſſes qui conduiſent les plus grands bâtiments à une île ſituée à dix lieues, & défendue ſeulement par une miſérable redoute. Quoique la riviere de Berbiche, large d'une lieue, reçoive à peine les plus petits navires, ils porteroient des forces ſuffiſantes pour réduire le fort Naſſau & les habitations éparſes ſur les deux rives. Toute cette partie occidentale de la Guiane Hollandoiſe, eſt à peine en état de réſiſter à un corſaire entreprenant. Elle ſeroit obligée de capituler à la vue de la plus foible eſcadre.

La partie orientale, que ſes richeſſes expoſent à plus de riſques, eſt mieux défendue. L'entrée de la riviere de Surinam eſt aſſez difficile, à cauſe de ſes bancs de ſable. Cependant les bâtiments qui ne tirent pas plus de vingt pieds d'eau, peuvent y entrer, lorſque la mer eſt haute. A deux lieues de l'embouchure, le Commenwine ſe jette dans le Surinam. C'eſt à cette jonction que les Hollandois ont établi leur défenſe.

Ils y ont placé une barriere ſur le Surinam, & une autre barriere ſur la rive droite du Commenwine, & une citadelle appelée Amſterdam, à la rive gauche. Ces ouvrages forment un triangle, dont les feux qui ſe croiſent ont le double objet d'empêcher que les vaiſſeaux n'aillent plus avant dans l'une des deux rivieres, & ne puiſſent entrer dans l'autre. La fortereſſe, ſituée au milieu d'un petit marais, n'eſt abordable que par une chauſſée étroite, où l'artillerie écarte toute approche. Elle n'a beſoin que d'une garniſon de huit à neuf cent hommes. Flanquée de quatre baſtions, entourée d'un rempart de terre, d'un large foſſé plein d'eau, d'un bon chemin couvert, elle n'a d'ailleurs, ni poudriere, ni magaſin voûté, ni aucune eſpece de caſemate. Trois lieues plus haut on trouve ſur le ſurinam une batterie fermée, deſtinée à ouvrir le port & la ville de Parambiro. On la nomme le fort Zelandia. Une pareille batterie, qu'on appelle le fort de Sommeſwelt, couvre le Commenwine à une diſtance à-peu-près égale. La colonie a pour défenſeurs ſes milices, douze cent hommes de troupes réglées, & une compagnie d'artillerie.

Ces forces ſeroient ſuperflues, ſi l'on n'avoit de précautions à prendre que contre les naturels du pays. Le petit nombre de ces ſauvages qui ont voulu ſe maintenir dans des poſitions qui convenoient aux Hollandois, ont été exterminés. Les autres ſe ſont enfoncés dans les terres, à meſure qu'ils voyoient les Européens s'approcher d'eux. Ils vivent paiſiblement dans les bois qui, devenus leur aſyle, leur tiennent lieu de patrie.

Mais la colonie n'eſt pas auſſi tranquille de la part des negres. La facilité qu'ils ont de déſerter dans un continent immenſe, a rendu leurs maîtres bien plus cruels qu'on ne l'eſt dans les îles. Sur le plus léger ſoupçon, un maître fait mourir un eſclave en préſence de tous les autres, mais à l'inſu des blancs, qui pourroient dépoſer en juſtice contre cette uſurpation des droits de l'autorité civile. La dépoſition des noirs étant nulle, n'eſt pas à craindre. La métropole qui ferme les yeux ſur cette atrocité, s'expoſe par cette lâche connivence à perdre un établiſſement utile. On a craint cent fois une révolution. Le danger n'en a jamais été ſi grand & ſi prochain qu'en 1763.

Ce fut au mois de février de cette an-

née qu'on vit éclater une révolte, dont l'exemple & la ſuite pouvoient devenir funeſte à toute l'Amérique. Tout-à-coup ſoixante-treize noirs réunis dans une même habitation à Berbiche, maſſacrent leur tyran, & levent l'étendard de la liberté. Ce nom releve le courage & l'eſpoir dans l'ame de tous les eſclaves. Ils s'attroupent au nombre de neuf mille; ils tombent, dans la premiere fureur du ſoulévement, ſur tous les blancs qui ſe préſentent; ils les réduiſent à ſe réfugier avec le chef de la colonie, au bas de la riviere ſur un brigantin. Cependant cinq cent hommes arrivent de Surinam au ſecours des fugitifs. On tente de débarquer. On ſe retranche dans un bon poſte, juſqu'à l'arrivée des troupes d'Europe.

Heureuſement pour la république, les Anglois de la Barbade qui poſſedent le plus grand nombre des plantations établies au Poumaron, à Demarary & à Eſſequebe, envoient à temps des forces ſuffiſantes pour contenir les eſclaves de ces trois rivieres. Par un bonheur plus grand encore, Surinam acheve dans ce moment un accord entamé avec les negres réfugiés dans les bois voiſins. Dans l'ignorance peut-être d'une fer-

mentation qui pouvoit leur être favorable, ils consentent à ne plus recevoir les fugitifs de leur nation. Cette convention ôte aux fugitifs leur plus grande espérance. Ce concours d'événements inattendus les rejette dans les fers. Sans armes, pour la plupart, ils se croient trop heureux de capituler avec leurs maîtres. Mais enfin ils ont montré qu'ils sentoient au fond de leur ame ce ressort indestructif qui réagit contre l'oppression. La tranquillité n'est qu'apparente dans la Guiane Hollandoise, comme dans tous les pays où la révolte a une fois éclaté. Le germe de la révolution se couve & mûrit en secret dans les forêts d'Auka & de Sarmaca.

Ces déserts peuplés de tous les esclaves que la fuite a pu soustraire au joug de l'avare Hollandois, ont vu se former successivement une espece de république, composée de dix ou douze mille ames, partagées en plusieurs villages, dont chacun se choisit un chef. Ces pleupades errantes tombent inopinément, tantôt sur un bord de la colonie, & tantôt sur un autre, pour y piller des subsistances, pour y dévaster les richesses de leurs anciens tyrans. En vain les troupes sont dans une activité continuelle, pour con-

tenir ou pour ſurprendre un ennemi ſi dangereux. Des avis ſecrets le mettent à l'abri de tous les pieges, & dirigent ſes incurſions vers les lieux ſans défenſe. Des conventions & des traités ne ſauroient raſſurer contre ſes entrepriſes. Il me ſemble voir ce peuple eſclave de l'Egypte, qui réfugié dans les déſerts de l'Arabie, erra durant quarante ans, tâta tous les peuples voiſins, les harcela, les entama tour à-tour ; & par de légeres & fréquentes incurſions, prépara l'invaſion de toute la Paleſtine. Si la nature forme par haſard une grande ame dans un corps d'ébene, une tête forte ſous la toiſon d'un negre ; ſi même un Européen oſe concevoir un ſaint enthouſiaſme d'humanité, de liberté pour des nations entieres foulées depuis deux ſiecles ; ſi même un miſſionnaire ſait employer à propos l'aſcendant continuel & progreſſif de l'opinion contre l'empire variable & paſſager de la force..... faut-il que la barbarie de notre police moderne, inſpire des vœux de ſang & de ruine à l'homme juſte & humain qui médite ſur la conduite de ſes freres, de ſes concitoyens envers une race étrangere à nos vœux, à nos penchants ?

Mais c'eſt à des républicains qui ont

appeſanti le fardeau de l'eſclavage ſur la tête des negres, à écarter par leur ſageſſe & leur modération, un renverſement général dont ils ſeroient les premieres victimes. La Hollande a déjà fait de grandes fautes. Elle n'a pas donné à ſes établiſſements d'Amérique l'attention qu'ils méritoient, quoique les breches que recevoit coup ſur coup ſa fortune, fuſſent bien propres à lui ouvrir les yeux. Si le tourbillon de ſa proſpérité ne l'eût aveuglée, elle auroit apperçu dans la perte du Bréſil les premieres ſources de ſa décadance. Dépouillée de cette vaſte poſſeſſion, qui dans ſes mains pouvoit devenir la premiere colonie de l'univers, qui devoit couvrir le vice ou la petiteſſe de ſon territoire d'Europe, elle ſe vit réduite à n'être que ce qu'elle étoit avant cette conquête, le facteur de l'univers. Alors ſe forma dans la maſſe de ſes richeſſes réelles, un vuide que rien n'a rempli depuis.

Les ſuites de l'acte de navigation que fit l'Angleterre, ne furent pas moins funeſtes à la Hollande. Dès-lors cette île ceſſant d'être tributaire du commerce de la république, devint ſa rivale, & bientôt acquit ſur elle une ſupériorité

décidée en Afrique, en Aſie, en Amérique.

Si les autres nations avoient adopté la politique Angloiſe, la Hollande touchoit au terme de ſa ruine. Heureuſement pour elle, les rois ne ſentirent ou ne voulurent pas aſſez la proſpérité de leurs peuples. Cependant, à meſure que les lumieres ont pénétré dans les eſprits, chaque gouvernement a tenté d'entreprendre le commerce qui lui étoit propre. Tous les pas qu'on a faits dans cette carriere, ont reſſerré l'eſſor de la Hollande. La marche actuelle fait préſumer que chaque peuple aura tôt ou tard une négotiation relative à la nature de ſon territoire, à l'étendue de ſon induſtrie. A cette époque où tout ſemble entraîner le deſtin des nations, les Hollandois qui ont dû leur fortune autant à l'indolence, à l'ignorance de leurs voiſins, qu'à leur économie, à leur expérience, ſe trouveront réduits à leur pauvreté naturelle.

Il n'appartient pas ſans doute à la prévoyance humaine d'empêcher cette révolution; mais il ne falloit pas la précipiter, comme l'a fait la république, en cherchant à jouer un rôle principal dans les troubles qui ont ſi ſouvent agité

l'Europe. La politique intéreſſée de notre ſiecle, lui auroit pardonné les guerres qu'elle a entrepriſes ou ſoutenues pour l'utilité de ſon commerce. Mais comment approuver celle où ſon ambition démeſurée, des inquiétudes mal fondées ont pu l'engager? Il a fallu qu'elle recourût à des emprunts exceſſifs. Si on réunit les dettes ſéparément contractées par la généralité, par les provinces, par les villes, dettes également publiques, on trouvera qu'elles s'élevent à un milliard de florins, dont l'intérêt, quoique réduit à deux & demi pour cent, a prodigieuſement multiplié, énormement groſſi la maſſe des impôts.

D'autres examineront peut-être, ſi ces taxes ont été judicieuſement placées, ſi elles ſont perçues avec l'économie convenable. Il ſuffit ici d'obſerver que leur effet a été de renchérir ſi fort les denrées de premier beſoin, & par conſéquent la main d'œuvre, que l'induſtrie nationale en a eſſuyé la plus rude atteinte. Les manufactures de laine, de ſoie, d'or & d'argent, une foule d'autres ont ſuccombé, après avoir lutté longtemps contre la progreſſion de l'impôt & de la cherté. Quand l'équinoxe du printemps amene à la fois les hautes

marées & la fonte des neiges, un pays eſt inondé par le débordement des fleuves. Dès que la multitude des impôts fait hauſſer le prix des vivres, l'ouvrier qui paie davantage ſa conſommation, ſans gagner plus de ſalaire, déſerte les fabriques & les atteliers. La Hollande n'a ſauvé du naufrage de ſes manufactures, que celles qui n'ont pas été expoſées à la concurrence des autres nations.

L'agriculture de la république, s'il eſt permis d'appeler de ce nom la pêche du hareng, n'a gueres moins ſouffert. Cette pêche qu'on appela long-temps la mine d'or de l'état, à cauſe de la quantité d'hommes qu'elle faiſoit vivre, qu'elle enrichiſſoit, n'a pas ſeulement diminué de la moitié : ſes bénéfices, de même que ceux de la pêche de la baleine, ſe ſont réduits peu-à-peu à rien. Auſſi n'eſt-ce point avec de l'argent que ceux qui ſoutiennent ces deux pêches, forment les intérêts qu'ils y prennent. Il n'y a d'aſſociés que les négociants qui fourniſſent les vaiſſeaux, les agrès, les uſtenſiles, les approviſionnements. Leur profit ne conſiſte gueres que dans la vente de ces marchandiſes, dont ils ſont payés par le produit de la pêche, qui donne rarement quelque choſe au-delà

des frais de l'armement. L'impoſſibilité où eſt la Hollande de faire un uſage plus utile de ſes nombreux capitaux, a ſeul ſauvé les reſtes de cette ſource primitive de la proſpérité publique.

L'énormité des droits, qui a détruit les manufactures de la république, & réduit à ſi peu de choſe le bénéfice de ſes pêcheries, a beaucoup reſſerré ſa navigation. Les Hollandois tirent toujours les matériaux de leur conſtruction de la premiere main. Ils parcourent rarement les mers ſur leur leſt. Ils vivent avec une extrême ſobriété. La légéreté des manœuvres de leurs navires, leur permet d'avoir des équipages peu nombreux ; & ces équipages toujours excellents, ſe forment à bon marché, par l'abondance des matelots qui couvrent un pays où tout eſt mer ou rivage. Malgré tant d'avantages ſoutenus du bas prix de l'argent, ils ſe ſont vus forcés de partager le frer de l'Europe avec les Suédois, avec les Danois, ſur tout avec les Hamburgeois, chez qui tous les leviers de la marine ne ſont pas grêvés des mêmes charges.

Les commiſſions ont diminué dans les Provinces-unies, en même temps que le fret qui les amene. Lorſque la Hol-

lande fut devenue un grand entrepôt, les marchandiſes y furent envoyées de toutes parts comme au marché où la vente étoit la plus prompte, la plus ſûre, la plus avantageuſe. Les négociants étrangers les y faiſoient paſſer ſouvent pour leur compte, d'autant plus volontiers qu'ils y trouvoient un crédit peu cher, juſqu'à la concurrence des deux tiers, des trois quarts de la valeur de leurs effets. Cette pratique aſſuroit aux Hollandois le double avantage de faire valoir leurs fonds ſans riſque, & d'obtenir une commiſſion. Les bénéfices du commerce étoient alors ſi conſidérables, qu'ils pouvoient ſoutenir ces frais. Les gains ſont tellement bornés, depuis que la lumiere a multiplié les concurrents, que le vendeur doit tout faire paſſer au conſommateur, ſans l'intervention d'aucun agent intermédiaire. Que ſi, dans quelques occaſions, il convient d'y recourir, on préférera, toutes choſes d'ailleurs égales, Hambourg où les marchandiſes ne paient qu'un pour cent de droit d'entrée & de ſortie, à la Hollande où elles en paient cinq.

La république a vu ſortir auſſi de ſes mains le commerce d'aſſurance, qu'elle avoit fait autrefois, pour ainſi dire,

exclusivement. C'est dans ses ports que toutes les contrées de l'Europe faisoient assurer leurs cargaisons, au grand avantage des assureurs, qui, en divisant, en multipliant leurs risques, manquoient rarement de s'enrichir. A mesure que l'esprit d'analyse s'est introduit dans toutes les idées, soit de philosophie, soit d'économie, on a senti par-tout l'utilité de ces spéculations. L'usage en est devenu familier & général; & ce que les autres peuples ont gagné, la Hollande l'a perdu nécessairement.

De ces observations, il résulte que toutes les branches du commerce de la république ont souffert d'énormes diminutions. Peut-être même auroient-elles été la plupart anéanties, si la masse de son numéraire & son extrême économie ne l'eussent mis en état de se contenter d'un bénéfice de trois pour cent, auquel nous pensons qu'on doit évaluer le produit de la totalité de ses affaires. Un si grand vuide a été rempli par le placement d'argent que les Hollandois ont fait en Angleterre, en France, en Autriche, en Saxe, en Danemarck, en Russie même, & qui peut monter à huit cent millions de florins.

L'état proscrivit autrefois cette branche

de commerce, devenue depuis la plus importante de toutes. Si la loi eût été obſervée, les fonds qu'on a prêtés à l'étranger, ſeroient reſtés ſans emploi dans le pays, parce que le commerce y trouve en ſi grande quantité les capitaux qui peuvent y être employés, que pour peu qu'on y ajoutât, loin de donner du bénéfice, il deviendroit ruineux par l'excès de la concurrence. La ſurabondance de l'argent auroit élevé dès-lors les provinces-unies à ce période, où l'excès des richeſſes eſt ſuivi de la pauvreté. Des milliers de capitaliſtes n'auroient pas eu de quoi vivre au milieu de leurs tréſors.

La pratique contraire a fait la plus grande reſſource de la république. Son numéraire prêté aux nations voiſines, lui a procuré tous les ans une balance avantageuſe, par le revenu qu'il lui a formé. La créance exiſte toujours entiere, & produit toujours les mêmes intérêts.

On n'aura pas la préſomption de calculer combien de temps les Hollandois jouiront d'une ſituation ſi douce. L'évidence autoriſe ſeulement à dire que les gouvernements, qui pour le malheur des peuples ont adopté le déteſtable ſyſtême des emprunts, doivent tôt ou

tard l'abjurer ; & que l'abus qu'ils en ont fait, les forcera vraiſemblablement à être infideles. Alors la grande reſſource de la république ſera dans ſa culture.

Cette culture, quoique ſuſceptible d'augmentation dans le pays de Breda, de Bois-le-Duc, de Zuphten & dans la Gueldre, ne ſauroit jamais devenir fort conſidérable. Le territoire des Provinces-unies eſt ſi borné, qu'un ſultan avoit preſque raiſon de dire, en voyant avec quel acharnement les Hollandois & les Eſpagnols ſe le diſputoient, que s'il étoit à lui, il le feroit jeter dans la mer par ſes pionniers. Le ſol n'en eſt bon que pour les poiſſons qui le couvroient avant les Hollandois. On a dit avec autant d'énergie que de vérité, que les quatre éléments n'y étoient qu'ébauchés. Ses productions ne nourriront jamais le quart de deux millions d'habitants qui forment la population actuelle. Ce n'eſt pas de ſes poſſeſſions d'Europe que la république peut attendre ſa conſervation : elle eſt mieux fondée à la demander à celles de l'Amérique.

Les contrées que l'état a acquiſes dans ce nouveau monde, ſont toutes ſous le joug des privileges excluſifs. Ses

îles, ainſi que ſes comptoirs d'Afrique, dépendent de la compagnie des Indes occidentales, qui depuis la perte du Bréſil a ſi prodigieuſement déchu, que les actions ne ſe vendent plus qu'environ trente-neuf pour cent de leur valeur primitive.

Surinam conquis par quelques armateurs Zélandois, fut cédé par les états de cette province à la compagnie des Indes occidentales, qui ayant encore l'imagination remplie de ſon ancienne grandeur, accepta ſans balancer un terrain ſi vaſte. Des réflexions ſérieuſes lui firent ſentir que les dépenſes néceſſaires pour le mettre en valeur étoient au deſſus de ſes forces. Elle céda un tiers de ſes droits à la ville d'Amſterdam, & un tiers à un riche particulier nommé Daarſſens. Les deux autres colonies du continent ſont également ſoumiſes aux ſociétés commerçantes qui les ont fondées.

Aucun de ces corps n'a un ſeul vaiſſeau, aucun ne fait le moindre commerce. La navigation aux établiſſements d'Amérique eſt indifféremment ouverte à tous les Hollandois, ſous la condition unique de faire directement leur route dans les ports de la métropole. Les

fonctions des compagnies ſe réduiſent à gouverner & à défendre les territoires ſoumis à leur privilege. Pour les mettre en état de ſuffire à ces dépenſes, la république les a autoriſées à percevoir annuellement deux florins & demi par tête d'eſclave, & deux & demi pour cent ſur toutes les marchandiſes qui entrent dans la colonie, ſur toutes les denrées qui en ſortent.

Tous les gouvernements éclairés ont trouvé de l'inconvénient à laiſſer leurs poſſeſſions d'Amérique dans les mains des compagnies excluſives, dont les intérêts particuliers ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt public. Ils ont penſé que leurs ſujets du nouveau monde avoient un droit auſſi démontré que ceux de l'ancien, à ne dépendre d'aucune autre autorité que de celle des loix générales. Ils ont cru que leurs colonies feroient des progrès plus rapides, ſi au lieu d'une protection intermédiaire, elles jouiſſoient de la protection immédiate de l'état. Le ſuccès a démontré, plus ou moins, la juſteſſe de ſes vues. La Hollande ſeule n'a pas adopté un ſyſtême ſi ſimple & ſi raiſonnable, quoique tout concourût à le lui rendre plus néceſſaire qu'aux autres peuples.

Ses établiſſements ſont ſans défenſe, contre les ennemis que l'ambition ou le reſſentiment pourroient lui ſuſciter. L'atrocité criante du traitement qu'y éprouvent les eſclaves, menace d'un ſoulévement. Une partie des denrées qui devroient revenir entiérement à la métropole, paſſe tous les jours dans les colonies étrangères de l'Amérique ſeptentrionale. Le peu de goût qu'a naturellement pour l'exploitation des terres une nation purement commerçante, eſt fortifié dans le nouveau monde par les abus inſéparables de l'adminiſtration qui y eſt établie. Les moyens d'y créer un nouvel ordre de choſes, ſont au-deſſus de l'autorité, de la protection, de l'activité d'une ſociété particuliere. La révolution eſt attachée aux ſoins immédiats du gouvernement.

Si la république prend le parti que ſes plus chers intérêts lui dictent, elle ceſſera d'avoir pour baſe unique de ſon exiſtence une induſtrie précaire, dont elle perd tous les jours quelques branches, & qu'elle perdra tôt ou tard entiérement. Ses colonies, qui réuniſſent tous les avantages que peut deſirer un peuple négociant & cultivateur, lui donneront des productions, dont elle

aura ſeule tout le fruit & la propriété. Devenue une puiſſance territoriale, elle entrera dans tous les marchés en concurrence avec les nations, dont elle ne faiſoit que voiturer les denrées. La Hollande ceſſera de n'être qu'une boutique : elle ſera une terre ſolide, un état permanent. Elle trouvera dans l'Amérique la conſiſtance que l'Europe lui refuſe. Voyons ſi le Danemarck, ſeule puiſſance du Nord, qui ait pouſſé ſon commerce & ſes forces juſques dans le nouveau monde, y peut former des eſpérances fondées d'agrandiſſement.

Le Danemarck & la Norwege, réunis aujourd'hui ſous les mêmes loix, formoient deux états différents au huitieme ſiecle. Tandis que le premier ſe diſtinguoit par la conquête de l'Angleterre & par d'autres entrepriſes hardies, le ſecond peuploit les Orcades, les îles de Fero & l'Iſlande. Ses actifs habitants, preſſés par cette inquiétude qui avoit toujours agité les Scandinaves leurs ancêtres, s'établirent même, dès le neuvieme ſiecle, dans le Groënland, qu'on a de fortes raiſons d'attacher au continent de l'Amérique. On croit même entrevoir, à travers les ténebres hiſto-

riques répandues ſur les mouvements du nord, que ces hardis navigateurs pouſſerent dans le onzieme ſiecle leurs courſes, juſqu'aux côtes de Labrador & de Terre-Neuve, & qu'ils y jeterent quelques foibles peuplades. Il eſt donc vraiſemblable que les Norwégiens peuvent diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. Mais ils y étoient ſans le ſavoir.

Les guerres qu'eſſuya la Norwege, juſqu'à ce qu'elle fût réunie au Danemarck; les obſtacles que le gouvernement oppoſa à ſa navigation; l'oubli & l'inaction où tomba cette nation entreprenante, lui firent perdre avec ſes colonies du Groenland, les établiſſements ou les relations qu'elle pouvoit avoir aux côtes de l'Amérique.

Il y avoit plus d'un ſiecle que le navigateur Génois avoit commencé la conquête de cette région au nom de l'Eſpagne, lorſque les Danois & les Norwégiens qui ne formoient alors qu'une même nation, jeterent les yeux ſur cet autre hémiſphere, dont ils étoient plus voiſins que tous les peuples qui s'en étoient emparés. Mais voulant y pénétrer par la route la plus courte, ils

envoyerent en 1619 le capitaine Munk, pour chercher un paſſage par le Nord-Oueſt dans la mer pacifique. Ses travaux furent auſſi inutiles que ceux de tant d'autres navigateurs qui l'avoient précédé & qui l'ont ſuivi.

On doit préſumer que l'inutilité d'une premiere tentative n'auroit pas rebuté le Danemarck. Il auroit vrai-ſemblablement continué ſes expéditions pour l'Amérique, juſqu'à ce qu'il fût parvenu à y former des établiſſements utiles. S'il perdit de vue ces régions éloignées, il y fut forcé par les guerres où ſon imprudence le précipita en Europe, par celles que ſon extrême foibleſſe lui attira. Les pertes qu'il fit coup ſur coup, lui creuſerent un précipice, d'où jamais il ne ſeroit relevé, ſi les ſecours de la Hollande, & la conſtance des citoyens de Copenhague ne lui euſſent procuré en 1660 une paix moins humiliante, moins ruineuſe qu'il ne la devoit craindre.

Le gouvernement employa le premier inſtant de tranquillité à ſonder ſes plaies. Semblable à tous les gouvernements Gothiques, il étoit partagé entre un chef élective, les grands de la nation ou le ſénat & les états. Le roi n'avoit d'autre

droit que celui de préſider au ſénat, & de commander l'armée. Le ſénat gouvernoit dans l'intervalle d'une diete à l'autre. Celle-ci compoſée du clergé, de la nobleſſe & du tiers-état, décidoit de toutes les grandes affaires.

Quoique cette conſtitution offre l'image de la liberté, rien n'étoit moins libre que le Danemarck. Le clergé avoit perdu toute influence depuis la réformation. Les bourgeois n'avoient pas encore acquis aſſez de richeſſes pour ſe donner de la conſidération. Ces deux ordres étoient écraſés par celui de la nobleſſe, toujours rempli de cet eſprit féodal qui ramene tout à la force. La criſe où l'on ſe trouvoit n'inſpira à ce corps, ni la juſtice, ni la modération dont il avoit beſoin. Le refus qu'il fit de contribuer aux charges publiques en raiſon de ſes poſſeſſions, aigrit les autres membres de la confédération. Dans le dépit de leur reſſentiment, ils conférerent au monarque une autorité abſolue, illimitée; & ceux qui les avoient réduits à cet acte de déſeſpoir, ſe virent forcés de ſuivre un ſi funeſte exemple.

A cette époque de la révolution la plus imprudente, la plus ſinguliere qu'offrent les annales des nations, les Danois tomberent

berent dans une eſpece de léthargie. Aux grandes agitations que cauſent toujours des droits importants à diſputer, ſuccéda la fauſſe tranquillité de l'eſclavage. Un peuple qui avoit occupé la ſcene pendant pluſieurs ſiecles, ne joua plus de rôle ſur le théatre du monde. Il ne ſortit de l'anéantiſſement où le deſpotiſme l'avoit plongé, que pour aller occuper en 1671 en Amérique une petite île, connue ſous le nom de Saint-Thomas.

Cette derniere des Antilles du côté de l'oueſt étoit tout-à-fait déſerte, loſque les Danois entreprirent de s'y établir. Ils furent d'abord traverſés par les Anglois, ſous prétexte que quelques vagabonds de leur nation, y avoient commencé autrefois des défrichements. Le miniſtere Britannique arrêta le cours de ces vexations, & la colonie vit former ſucceſſivement les plantations de ſucre que comportoit un terrain ſablonneux, qui n'avoit que cinq lieues de long ſur deux & demie de large.

Avec une foible culture, Saint Thomas n'auroit jamais eu de célébrité. Mais la mer y a creuſé un port excellent, qui peut mettre en ſûreté cinquante vaiſſeaux. Un avantage ſi précieux le fit

fréquenter par les flibuſtiers Anglois & François, qui vouloient ſouſtraire le fruit de leurs rapines, aux droits qu'on exigeoit d'eux dans les établiſſements de leur nation. Les corſaires qui avoient fait leurs priſes trop bas, pour les faire remonter aux îles du vent, les venoient vendre à celle de Saint-Thomas. Elle étoit l'aſyle de tous les bâtiments marchands qui, pourſuivis en temps de guerre, y trouvoient un port neutre. C'étoit l'entrepôt de tous les échanges que les peuples voiſins n'auroient pu faire ailleurs avec autant d'aiſance & de ſûreté. C'eſt de là qu'on expédioit tous les jours des bateaux richement chargés pour un commerce clandeſtin avec les côtes eſpagnoles, d'où l'on rapportoit beaucoup de métaux & de marchandiſes précieuſes. Saint-Thomas étoit enfin une place où ſe faiſoient des marchés très-importants.

Mais le Danemarck ne profitoit pas de cette circulation rapide. C'étoient des étrangers qui s'enrichiſſoient, & qui diſparoiſſoient avec leurs richeſſes. Un vaiſſeau expédié tous les ans pour l'Afrique, allant vendre ſes eſclaves en Amérique, & revenant en Europe avec une cargaiſon qu'il avoit reçue en échange: telles étoient les liaiſons que

la métropole avoit avec ſa colonie. Elles augmenterent en 1719 par le défrichement de l'île Saint-Jean, voiſine de Saint-Thomas, mais encore plus petite de la moitié. Ces foibles commencements auroient eu beſoin de l'île de Crabes, ou de Borrinquen, où l'on avoit tenté deux ans auparavant de s'établir.

Cette île qui peut avoir huit à dix lieues de circonférence, a un aſſez grand nombre de montagnes; mais elles ne ſont ni arides, ni eſcarpées, ni fort élevées. Le ſol des plaines & des vallées qui les ſéparent, paroît très-fertile; & il eſt arroſé par de nombreuſes ſources dont l'eau paſſe pour excellente. La nature, en lui refuſant un port, lui a prodigué les meilleures rades que l'on connoiſſe. On trouve à chaque pas des reſtes d'habitations, des allées d'orangers & des citronniers qui prouvent que les Eſpagnols de Porto-Rico, qui n'en ſont éloignés que de cinq ou ſix lieues, y ont été fixés autrefois.

Les Anglois voyant qu'une île ſi bonne étoit déſerte, y commencerent quelques plantations vers la fin du dernier ſiecle. On ne leur laiſſa pas le temps de recueillir le fruit de leur travail. Ils furent

ſurpris par les Eſpagnols, qui maſſacrerent impitoyablement tous les hommes faits, & qui en emmenerent les femmes & les enfants à Porto-Rico. Cet événement n'empêcha pas les Danois de faire quelques arrangements pour s'y établir en 1717. Mais les ſujets de la Grande-Bretagne réclamant leurs anciens droits, y envoyerent quelques aventuriers, qui furent d'abord pillés, & bientôt après chaſſés par les Eſpagnols. La jalouſie de ces tyrans du nouveau monde, va juſqu'à défendre à des barques même de pêcheurs l'approche d'un rivage où ils n'ont qu'un droit de poſſeſſion ſans exercice. Condamnant l'île des Crabes à une ſolitude éternelle, ils ne veulent ni l'habiter, ni qu'on l'habite : trop pareſſeux pour la cultiver, trop inquiets pour y ſouffrir des voiſins actifs. Un tel caractere de domination excluſive a obligé le Danemarck de détourner ſes regards de l'île des Crabes, pour les porter vers Sainte-Croix.

Celle-ci méritoit, à plus juſte titre, d'exciter l'ambition des peuples. Elle a dix-huit lieues de long ſur trois & quatre de largeur. Elle fut occupée en 1643 par les Hollandois & par les Anglois.

Leur rivalité ne tarda pas à les brouiller. Les premiers battus en 1646 dans un combat opiniâtre & ſanglant, ſe virent réduits à abandonner un terrain ſur lequel ils avoient fondé de grandes eſpérances. Le vainqueur travailloit à s'affermir dans ſa conquête, lorſqu'en 1650 il fut attaqué & chaſſé à ſon tour par douze cent Eſpagnols arrivés ſur cinq vaiſſeaux. Leur triomphe ne dura que quelques mois. Ce qui étoit reſté de ce corps nombreux pour la défenſe de l'île, la céda ſans réſiſtance à cent ſoixante François partis de Saint-Chriſtophe pour s'en mettre en poſſeſſion.

Ces nouveaux habitants ſe hâterent de reconnoître un terrain ſi diſputé. Sur un ſol d'ailleurs excellent, ils ne trouverent qu'une riviere médiocre, qui coulant lentement preſque au niveau de la mer, dans un terrain ſans pente, n'offroit qu'une eau ſomache. Deux ou trois fontaines qu'on découvrit dans l'intérieur de l'île, ſuppléoient foiblement à ce défaut. Les puits ne fourniſſoient que rarement de l'eau. Il falloit du temps pour conſtruire des citernes. L'air n'étoit pas plus attrayant pour les nouveaux colons. Une île platte & couverte de vieux arbres, ne permettoit

gueres aux vents de balayer les exhalaiſons infectes dont les marais épaiſſiſſoient l'athmoſphere. Il n'y avoit qu'un moyen de remédier à cet inconvénient. C'étoit de brûler les forêts. Auſſi-tôt les François y mettent le feu, & s'embarquent ſur leurs vaiſſeaux, contemplent de la mer, durant des mois entiers, l'incendie qu'ils avoient allumé dans l'île. Dès qu'il eſt éteint, ils redeſcendent à terre.

Les champs ſe trouverent d'une fertilité incroyable. Le tabac, le coton, le rocou, l'indigo, le ſucre y réuſſiſſoient également. Tels furent les progrès de cette colonie, que onze ans après ſa fondation, elle comptoit huit cent vingt-deux blancs, avec un nombre d'eſclaves proportionné. Elle marchoit d'un pas rapide à une proſpérité qui devoit effacer les établiſſements les plus floriſſants ſur ſa nation, lorſqu'on mit à ſon activité des entraves qui la firent rétrograder. Sa décadence fut auſſi prompte que ſon élévation. Il ne lui reſtoit plus que cent quarante-ſept hommes avec leurs femmes & leurs enfants, & ſix cent vingt trois noirs, quand on tranſporta en 1696 cette population à Saint-Domingue.

Des écrivains, qui ſuppoſent que la cour de Verſailles ſe décide toujours par les vues ſublimes d'une profonde politique, ont imaginé qu'elle n'avoit mépriſé Sainte-Croix, que parce qu'elle vouloit abandonner les petites îles, pour concentrer toutes les forces, toute l'induſtrie, toute la population dans les grandes : ils ſe ſont trompés. Cette réſolution fut l'ouvrage des fermiers, qui trouvoient que le commerce clandeſtin de Sainte-Croix avec Saint-Thomas, étoit nuiſible à leurs intérêts, & les privoit de leur droit d'entrée. De tout temps, la finance fut nuiſible au commerce, & dévora le ſein qui la nourrit (*n*). L'île fut ſans colons & ſans culture juſqu'en 1733, temps où la France en céda la propriété au Danemarck pour cent ſoixante-quatre mille rixdales.

Ce fut alors que cette puiſſance du nord ſembla devoir pouſſer de fortes racines en Amérique. Malheureuſement, elle fit gémir ſes cultures ſous la tyrannie d'un privilege excluſif. Des hommes

(*n*) Il eſt ſingulier que le miniſtre du regne qui a ruiné l'agriculture en France pour élever la finance, portât pour armoiries une vipere.

induſtrieux de toutes les ſectes, & ſurtout des freres Moraves, ne purent jamais vaincre ce grand obſtacle. On eſſaya pluſieurs fois de concilier les intérêts du colon & celui de ſes oppreſſeurs ; ces tempéraments furent inutiles. Les deux partis ſe firent toujours une guerre d'animoſité, jamais d'induſtrie. Enfin le gouvernement plus moderé que ſa conſtitution ne permettoit pas de l'eſpérer, acheta en 1754 les droits & les effets de la compagnie. Le prix fut réglé à deux millions deux cent mille rixdales. Une partie fut payée en argent comptant, & le reſte en obligations ſur le tréſor public, portant intérêt. La navigation dans les îles fut alors ouverte à tous les ſujets de la domination Danoiſe.

L'avidité du fiſc traverſa mal-à-propos le bien que cet arrangement devoit produire. A la vérité, les denrées, les marchandiſes nationales, celles qui auroient été tirées de la premiere main avec des bâtiments Danois, devoient être embarquées dans la métropole ſans rien payer ; mais on exigea quatre pour cent de toutes les matieres fabriquées qui ne ſe trouveroient pas dans une de ces conditions. Tout ce qui arrivoit

dans les colonies, y fut assujetti à cinq pour cent d'entrée ; tout ce qu'on en exportoit, à six pour cent de sortie. Des productions de l'Amérique, ce qui se consommoit dans la métropole, devoit deux & demi pour cent, & ce qui passoit à l'étranger, un pour cent.

Dans le temps que le commerce des îles recouvroit son indépendance naturelle, avec ces restrictions onéreuses, on rendoit libre aussi celui d'Afrique, qui en fait la base. Depuis plus d'un siecle, le gouvernement avoit acheté du roi d'Aquambo les deux forteresses de Fredensbourg & de Christansbourg situées sur la côte d'Or, a peu de distance l'une de l'autre. La compagnie seule en jouissoit en vertu de ses conventions ; & ses droits étoient exercés avec cette barbarie, dont les Européens les plus policés ont donné l'exemple dans ces malheureux climats. Un seul de ses agents eut le courage de renoncer à des atrocités que l'habitude faisoit regarder comme légitimes. Telle étoit la réputation de sa bonté, la confiance en sa probité, que les noirs venoient de cent lieues pour voir cet homme ; qu'un souverain d'une contrée éloignée lui envoya sa fille avec de l'or & des

eſclaves, pour obtenir un petit-fils de Schilderop. C'étoit le nom de cet Européen, révéré ſur toutes les côtes de la Nigritie. O vertu! ton influence reſpire encore dans l'ame de ces miſérables condamnés à habiter parmi les tigres, ou à gémir ſous la tyrannie des hommes! Ces êtres écraſés & foulés, dont nos mains expriment le ſang dans les ſillons où germent nos délices, peuvent donc avoir un cœur pour ſentir les doux attraits de l'humanité bienfaiſante! Juſte & vertueux Danois, quel monarque reçut jamais un hommage auſſi pur, auſſi glorieux que celui dont ta nation t'a vu jouir! Et dans quels lieux encore? Sur une mer, ſur une terre que deux ſiecles ont à jamais ſouillés d'un infame trafic de crimes & de malheurs, d'hommes échangés pour des armes; d'enfants vendus par leurs peres à des étrangers qui les ſubſtitueront à des chevaux..... Non, des larmes ne ſuffiſent pas à de telles horreurs. Il faudroit les peindre en lettres de ſang.

Cependant le privilege excluſif de la traite des negres a été aboli en Danemarck, comme dans les autres états. Il eſt permis à tous les ſujets de cette puiſſance commerçante d'aller acheter

des hommes en Afrique. Ils ne paient que quatre rixdales pour chaque tête qu'ils introduiſent en Amérique. Les plantations de leurs colonies occupent déjà trente mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe, qui doivent chacun un écu de capitation. Les denrées qui naiſſent des travaux de ces malheureux, forment la cargaiſon de quarante bâtiments dont le port eſt de cent vingt juſqu'à trois cent tonneaux. Les habitations qui rendent annuellement au fiſc deux écus Danois par mille pieds quarrés, donnent à la nation un peu de café & de gingembre, quelque bois de marqueterie, huit cent balles de coton qui paſſent preſque entiérement à l'étranger, douze millions peſant de ſucre brut, dont les quatre cinquiemes ſe conſomment dans la métropole, & le reſte eſt vendu dans la Baltique, ou introduit en Allemagne par la voie d'Altena. Sainte Croix, quoique le plus moderne des établiſſements Danois, fournit les cinq ſeptiemes de ces productions.

Cette île eſt partagée en trois cent cinquante plantations, par des lignes qui ſe coupent à angles droits. Chaque plantation renferme cent cinquante acres de quarante mille pieds quarrés chacun;

en ſorte qu'elle peut occuper un eſpace de douze cent pas communs de long, ſur huit cent de large. Les deux tiers de ce terrain ſont propres au ſucre, & le propriétaire peut y employer quatre-vingt acres à la fois, dont chacun rendra, années communes, ſeize quintaux de ſucre, ſans compter les ſirops. Le reſte peut être mis en valeur d'une façon moins lucrative. Lorſque l'île ſera toute défrichée, ce qui dépend du temps & des circonſtances, il pourra s'y former quelques villes. Elle n'a actuellement que le bourg de Chriſtiantad, bâti à côté de la fortereſſe qui défend le port principal.

Le Danemarck ne peut pas ſe diſſimuler que les richeſſes qui commencent à venir de ſes colonies, ne lui appartiennent pas en totalité. Une grande partie paſſe aux Anglois & aux Hollandois, qui ſans vivre dans ces îles, y ont formé les meilleures habitations. La nouvelle Angleterre y porte des bois, des beſtiaux, des farines, qu'elle échange contre des ſirops & d'autres denrées. Il faut payer aux nations étrangeres les vins, les toiles, les ſoieries qu'elles fourniſſent. L'Inde même eſt aſſociée à ce commerce, puiſque la compagnie y

place une assez grande quantité de ses marchandises. Un calcul rigoureux prouveroit peut-être que ce qui reste à l'état propriétaire au-delà de la commission, du fret & des droits, est fort peu de chose. La situation où se trouve cette puissance, ne lui permet pas de voir d'un œil indifférent cet arrangement. Tout l'invite à chercher les moyens convenables pour s'approprier le produit entier de ses possessions d'Amérique.

Celles d'Europe qui forment aujourd'hui le Danemarck, étoient autrefois indépendantes les unes des autres. Des révolutions la plupart singulieres les ont réunies sous les mêmes loix. Au centre de ce tout bizarrement composé, sont quelques îles, dont la plus connue se nomme Zélande. On y trouve un port excellent, qui n'étant au onzieme siecle qu'une habitation de pêcheurs, devint une ville au treizieme, la capitale de l'empire au quinzieme, & une belle cité après l'incendie de 1728, qui y réduisit en cendres seize cent cinquante maisons. Au midi de ces îles, est cette péninsule longue & étroite que les anciens appeloient Chersonese Cimbrique. Ses parties les plus importantes, les plus étendues ont successivement grossi la

dominatien Danoiſe, ſous le nom de Jutland, de Sleſwig, & de Holſtein. Elles ont été plus ou moins floriſſantes, à proportion qu'elles ſe ſont reſſenties de l'inſtabilité de l'Océan, qui tantôt s'éloigne de leurs bords, & tantôt les engloutit. On voit dans ces contrées, ainſi que dans les comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorſt, ſoumiſes au même maître, une lutte entre les hommes & la mer, un combat perpétuel dont les ſuccès ont toujouts été balancés. Les habitants d'un tel pays ſeront libres, dès qu'ils s'appercevront qu'ils ne le ſont pas. Ce n'eſt point à des marins, à des inſulaires, aux peuples des montagnes, que le deſpotiſme peut impoſer longtemps un joug aviliſſant.

La Norwege qui obéit au Danemarck, n'eſt pas plus propre à cette ſervitude. Elle eſt couverte de pierres ou de rochers, & traverſée en différents ſens par de hautes montagnes qui ne ſont pas ſuſceptibles de culture. On ne voit en Laponie qu'un petit nombre de ſauvages, fixés ſur les côtes par la pêche, ou errants dans des déſerts affreux, & ſubſiſtants par le moyen de la chaſſe de leurs pelleteries & de leurs rhennes. L'Iſlande eſt un pays miſérable, cent

fois bouleverſé par des volcans, par des tremblements de terre, & cachant toujours dans ſon ſein des matieres bitumineuſes qui peuvent à chaque inſtant la réduire en un monceau de cendres. Pour le Groënland, que le vulgaire croit une île, & que les Géographes préſument tenir à l'Amérique par l'oueſt, c'eſt un pays vaſte & ſtérile, que la nature condamne à des glaces éternelles. Si jamais ces régions ſont peuplées, elles deviendront indépendantes les unes des autres, & toutes du roi de Danemarck qui croit y commander, parce qu'il s'en dit le maître, à l'inſu de leurs ſauvages habitants.

Le climat des îles Danoiſes de l'Europe n'eſt pas auſſi rigoureux qu'on le jugeroit par leur latitude. Si les golfes dont elles ſont environnées voient quelquefois interrompre la navigation, c'eſt bien moins par les glaçons qui s'y forment, que par ceux que les vents y pouſſent, & qui ſe nuiſent à meſure qu'ils s'y entaſſent. Si l'on en excepte le nord du Jutland, les provinces qui joignent l'Allemagne, jouiſſent de ſa température. Le froid eſt très-modéré, même ſur les côtes de la Norwege. Il y pleut ſouvent durant l'hiver; & ſon port

de Bergue eſt à peine une fois fermé par les glaces, tandis que ceux d'Amſterdam, de Lubeck & de Hambourg, le ſont dix fois dans l'année. Il eſt vrai que cet avantage eſt chérement acheté par les brouillards épais & continuels qui rendent le ſéjour du Danemarck déſagréable, triſte, & ſes habitants ſombres, mélancoliques.

La population de cet empire n'eſt pas proportionnée à ſon étendue. Dans les ſiecles reculés, il ſe dépeupla par des émigrations continuelles. Les brigandages qui les remplacerent, entretinrent cette dépopulation. L'anarchie empêcha l'état de ſe rétablir de ſi grands maux. Le double deſpotiſme du prince ſur les citoyens qui ſe croient libres ſous le titre de nobles, & de ceux-ci ſur un peuple eſclave, étouffe juſqu'à l'eſpérance d'une plus grande population. A peine ſur une ſurface immenſe, compte-t-on quinze cent mille ames.

Indépendamment de beaucoup d'autres cauſes, le poids des impôts s'oppoſe à leur bonheur. On en exige de fixes pour les terres, d'arbitraires en forme de capitation, de journalieres ſur les conſommations. Cette oppreſſion eſt d'autant plus criminelle, que le gou-

vernement jouit d'un domaine très-considérable, & qu'il a une reſſource aſſurée dans le détroit du Sund. Six mille neuf cent trente navires qui, ſi l'on en juge par le compte de 1768, doivent entrer annuellement dans la mer Baltique, ou en ſortir, paient dans ce fameux paſſage, environ un pour cent de toutes les marchandiſes dont ils ſont chargés. Cette eſpece de tribut qui, quoique difficile à lever, rend à l'état deux millions cinq cent mille livres, eſt perçu dans la rade d'Elzeneur, protégée par la fortereſſe de Cronenbourg. Il y a long-temps que cette poſition & celle de Copenhague invitent inutilement le Danemarck à y former un entrepôt, où tous les peuples commerçants, ſoit du nord, ſoit du midi, viendroient échanger leurs productions & leur induſtrie.

Avec les fonds provenants des tributs, du domaine, des péages, des ſubſides du dehors, l'état entretient une armée de vingt-cinq mille hommes, qui, toute compoſée d'étrangers, paſſe pour la plus mauvaiſe milice de l'Europe. Sa flotte jouit au contraire de la meilleure réputation. Elle conſiſte en trente-deux vaiſſeaux de ligne, quinze ou ſeize fré-

gates & quelques galeres, dont l'uſage ſagement proſcrit ailleurs, ne peut être abandonné ſur les côtes de la Baltique, le plus ſouvent inacceſſible à d'autres bâtiments. Vingt-quatre mille matelots claſſés, qui ſont la plupart toujours en action, aſſurent les opérations navales. Aux dépenſes militaires, le gouvernement en a joint d'autres depuis quelques années, pour l'encouragement des manufactures & des arts. Qu'on ajoute quatre millions de livres pour les beſoins ou les fantaiſies de la cour, une ſomme à-peu-près ſemblable pour les intérêts qu'entraîne une dette publique de ſoixante-dix millions; & on aura l'emploi de vingt-trois millions de livres tournois, qui forment le revenu de la couronne.

Si c'eſt pour en aſſurer le recouvrement que le gouvernement a proſcrit en 1736 l'uſage des bijoux, des étoffes d'or & d'argent, on ſe permettra de dire qu'il avoit ſous ſa main des moyens plus ſimples. Il falloit abolir cette foule d'entraves qui gênent les opérations des citoyens entre eux, qui empêchent la libre communication des différentes parties de la monarchie. La pêche de la baleine, le commerce de Groënland, de l'Iſlande, ceſſant d'être dans les fers des

privileges excluſifs, & le commerce des îles de Feroé, retiré des mains du ſouverain, auroient acquis de l'activité. On auroit également étendu les liaiſons étrangeres, ſi l'on eût ſupprimé la compagnie de Barbarie, & ſi tous les membres de l'état avoient été déchargés de l'obligation qui leur fut impoſée en 1726, de ſe pourvoir de vin, de ſel, d'eau-de-vie, de tabac, à Copenhague même.

Dans l'état actuel des choſes, les exportations ſont aſſez bornées. Elles ſe réduiſent dans les provinces du continent de l'Allemagne, à cinq ou ſix mille bœufs, à trois ou quatre mille chevaux propres pour la cavalerie, à quelque ſeigle qui eſt vendu aux Suédois & aux Hollandois. Depuis quelques années, le Danemarck conſomme le froment que la Fionie & l'Alland envoyoient autrefois à l'étranger. Ces deux îles, ainſi que la Zelande, ne vendent plus que ces magnifiques attelages, ſi chers à tous ceux qui aiment les beaux chevaux. La Norwege fournit au commerce du hareng, des bois, des mâtures, du goudron & du fer. Il ſort des pelleteries de la Laponie & du Groënland. On tire de l'Iſlande, de la morue, de l'huile de baleine, de chien

& de veau marin, du ſoufre, & ce délicieux duvet ſi connu ſous le nom d'édredon.

Arrêtons ici les détails qu'a néceſſairement amené le commerce du Danemarck. Il ſuffit pour convaincre cette puiſſance, qu'elle a le plus grand intérêt à jouir, à trafiquer ſeule de toutes les productions de ſes îles de l'Amérique. Plus les poſſeſſions de cette couronne ſont bornées dans le nouveau monde, comme elles le ſeront toujours pour elle ſous la zone torride, plus elle doit être attentive à ne laiſſer échapper aucun des avantages qu'elle en peut tirer. Dans un état de médiocrité, la moindre négligence a des ſuites importantes. Les nations même qui ont de vaſtes & riches territoires, ne ſont pas impunément des fautes, comme on le verra dans le livre ſuivant.

Fin du douzieme Livre.

A01 1675219